

Sommaire

Éditorial	p. 2
Sauvetages, sondages, prospections et fouilles programmées	p. 5
Regard sur 20 ans d'archéologie en Roussillon	p. 55
- Introduction par Michel Martzluff	
- La Pré et Protohistoire par Jean Abélanet	
- L'antiquité par Georges Castellvi	
- Le Moyen Âge par Patrice Alessandri	
Exposition «Les richesses du dépôt archéologique départemental»	p. 85
Le catalogue-inventaire du dépôt archéologique des Pyrénées-Orientales	p. 87
Un regard sur l'évolution de la politique culturelle et scientifique en France	p. 89
Compte-rendus des conférences de l'année 2002	p. 93
- L'Aqueduc Gallo-romain dit de Salleles d'Aude par Mireille Courrent	
- L'Homme de Néandertal et ses enfants par Virginie Teilhol	
- La <i>Via Conflentana</i> par Jean-Pierre Comps	
Sorties et excursions	p. 103
- Excursion du 6 avril 2003 à Millau-La Graufesenque	
- Sortie sur la Route du Fer du 18 mai 2003	
- Voyage à Tarragone des 21-22/06/03	
- Le mystère des bronzes antiques (sortie du 9 novembre 2003 au Cap d'Agde)	
Fenêtre sur le Sud	p. 117
Notes de lecture	p. 125
- <i>La montagne d'Enveig. Une estive pyrénéenne dans la longue durée</i> , par Christine Rendu	
- <i>L'art paléolithique à l'air libre. Le paysage modifié par l'image</i> , sous la direction de Dominique Sacchi	
- <i>Elne, ville et territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité. Hommage à Roger Grau</i> , Association les Amis d'Illibéris	
Le bloc gravé de Railleu (Pyrénées-Orientales) par Jean Abélanet	p. 131
Bilan d'activité de l'A.A.P.-O. 2003	p. 133
La bibliothèque : acquisitions 2002-2003	p. 139
Composition du Bureau et du Conseil d'Administration	p. 145
Conférences et sorties pour l'année 2004	p. 147
L'A.A.P.-O. c'est...	p. 149

Éditorial

En 2003, l'archéologie aura beaucoup fait parler d'elle, en tout cas bien plus que les années précédentes. Hélas !, ce surcroît d'audience n'est pas tant venu par la voix de la science et de sa vulgarisation que par celle des luttes engagées au nom d'une légitime inquiétude. En effet, la remise en cause des implications de l'archéologie préventive induites par la loi de 2001 a donné lieu à une mobilisation des employés de l'I.N.R.A.P (ex. A.F.A.N). Sous son aspect spectaculaire, cette mobilisation a donc reçu un large écho dans les médias, et ses motivations ont été étayées et appuyées, autant que faire se peut, par des personnels des services institutionnels de l'archéologie et par des personnalités de renom, Jean Guilaine en tête pour le Collège de France. Sans doute faudra-t-il attendre un peu plus pour pouvoir mesurer l'impact qu'aura eu sur le patrimoine et sur la science la décision du Parlement de réviser en 2003 la loi sur l'archéologie préventive, mais il faudra bien que ce bilan soit établi, et il risque d'être lourd.

L'appui de notre association à ce mouvement a été très modeste mais bien réel. Il doit être dit, car il n'était pas acquis et bien peu d'associations de bénévoles s'y sont impliquées. Pourtant, il existe en France un consensus autour de la nécessité de ne pas réduire le patrimoine à une question marchande selon cette idéologie de circonstance qui voudrait en tout domaine prendre pour modèle une Amérique virtuelle. Comme le dit avec son humour cruel le cinéaste américain Michael Moore, les actionnaires des sociétés et la loi du profit n'apparaissent pas - même aux États-Unis - dans les textes constitutionnels, lesquels sont encore théoriquement établis par les citoyens, au bénéfice commun. D'un autre côté cependant, l'inquiétude des petits aménageurs devant les retombées financières de la loi de 2001, et en particulier les soucis des édiles ruraux concernant la question financière ou les délais des travaux préventifs, pouvaient nous mettre mal à l'aise. Sans parler de la disqualification de fait des associations loi 1901 dont nous avons déjà montré les dangers à propos d'une circulaire de l'A.F.A.N qui interdisait aux bénévoles les chantiers des fouilles d'urgence.

Et c'est vrai que, depuis deux ans, notre capacité à intervenir rapidement auprès des municipalités peu fortunées pour des petites opérations de diagnostic faites par les employés de l'association, était remise en cause. Malgré l'édition d'une belle plaquette dédiée aux collectivités locales du département, notre argumentaire pour démontrer le bénéfice que pouvait produire à ce titre un service départemental d'archéologie, s'était

donc effrité. En réalité, le monopole de fait du nouvel organisme public d'archéologie préventive, ainsi que la restriction même de la notion de fouille urgente à celle de découverte fortuite, non prévue par la loi au titre des responsabilités financières du propriétaire, avaient introduit une nouvelle donne reposant sur la crédibilité du Service public. Celle-ci comprenait le renforcement nécessaire de l'organisme public de recherches (I.N.R.A.P), mais aussi des administrations chargées de traiter les dossiers en amont, rouages indispensables au bon fonctionnement de l'ensemble (D.D.A et D.D.E pour l'instruction des Plans locaux d'urbanisme, D.R.A.C et S.R.A pour la carte archéologique et les choix de prescription, entre autres).

S'ajoutait à cet enjeu une bien mauvaise volonté administrative du nouvel Institut pour ouvrir rapidement des perspectives de collaboration avec d'autres acteurs de l'archéologie, comme le prévoyait la loi. Cette prétention à vouloir gérer la quasi-totalité de l'archéologie nationale - outre-mer et archéologie sous-aquatique comprises (nos collègues de l'A.R.E.S.M.A.R en savent quelque chose ici pour le site de Port-Vendres) - pouvait pourtant nous paraître quelque peu irréaliste. En effet, les engagements européens des gouvernements successifs au titre des économies budgétaires de l'État ne laissent raisonnablement pas envisager, à court ou moyen terme et quel que soit le résultat des urnes, une ambition à cette échelle sur la base d'un hypothétique renforcement des services publics concernés.

Or, rien n'est vraiment réglé aujourd'hui sur le fond et nos inquiétudes demeurent. Certes, il y a eu quelques avancées pour notre association. Nous sommes sur le point de passer un accord avec l'I.N.R.A.P pour la participation de nos bénévoles aux travaux préventifs et nos employés pourront bientôt bénéficier de conventions pour des stages de formation sur des opérations traitées par cet organisme. Par contre, bien que l'Institut de recherches soit maintenu en vertu des engagements pris par la France à la convention européenne de Malte, son manque de moyens humains, l'engorgement des services publics chargés d'instruire les dossiers, le peu de crédibilité qu'offre la mise en concurrence de l'archéologie préventive, le flou des perspectives que suppose le transfert des prérogatives de l'État sur les collectivités territoriales, les courts délais contractuels dont disposent les aménageurs pour réaliser les travaux en cas de carence des pouvoirs publics, la volonté de l'État de répondre aux problèmes par une restriction des prescriptions de fouille, sont autant d'éléments qui don-

nent à penser que les associations de bénévoles auront à se mobiliser plus que jamais dans l'avenir.

Car il faut le reconnaître : elles ont largement contribué à la prévention du risque archéologique. C'est le cas pour l'A.A.P.-O., surtout grâce au rôle local que nous avons joué dans la mise au point de la carte archéologique nationale, mais aussi par l'information du public et par sa mobilisation lorsqu'il y avait des atteintes aux lois sur les fouilles. Nous avons loyalement collaboré avec le Service public, assumant bien souvent ses insuffisances. Nous connaissons bien le terrain et nous l'occupons depuis de longues années. Nous ne pouvons pas laisser détruire les sites et amoindrir la science sans réagir, au prétexte de dysfonctionnements dans les services chargés d'instruire les dossiers ou à cause de l'indigence des organismes professionnels de l'archéologie. À ce titre, notre action est tenace, et l'on en trouvera ici le reflet dans le compte rendu des journées organisées pour fêter nos vingt ans d'activité en avril dernier. Mais nous avons encore avancé depuis.

D'une part, nous continuons d'agir au niveau collectif. Par exemple, le problème soulevé par la destruction des traces de *celleres* au cœur des villages a conduit notre association à prolonger son action en participant activement à l'initiative de l'A.S.P.A.H.R. (association de sauvegarde du patrimoine archéologique et historique du Roussillon) de réunir les différents partenaires concernés (administrations, architectes, association des Maires, collectivités publiques, etc.) lors d'une journée qui se tiendra dans un village du Roussillon en 2004. Ce projet est déjà bien engagé.

D'autre part, nous avons fait des démarches auprès des collectivités locales pour qu'elles se dotent de véritables services d'archéologie capables d'assumer les exigences actuelles de cette discipline. Nous les avons faites auprès de la Municipalité de Perpignan et lors des réunions pour la mise en place de la communauté de communes. Nous les répétons depuis des années auprès du Conseil général, mais nous sommes encore obligé de réitérer ici notre demande de création d'un service départemental d'archéologie. La réalisation de l'exposition sur les richesses du dépôt archéologique départemental en septembre aura-t-elle été édifiante dans ce sens ? Elle a pourtant connu un large succès auprès du public, comme on peut le lire dans ces pages. Il est vrai que depuis, et sur la base d'un financement de la DRAC proposé par le Service régional de l'Archéologie, le Conseil général s'est engagé à agrandir et à améliorer les locaux où sont entreposées les archives du sous-sol. Le portail vient d'être repeint. C'est déjà ça. Pourra-t-on y travailler en été ? Un futur vrai dépôt est-il envisagé à proximité du gros des utilisateurs, c'est-à-dire à Perpignan ? Ce sont là d'autres questions. Une convention nous liant avec les différents partenaires animant le dépôt est à venir, ce qui est un bon point. Mais pour être honnête, bien des incertitudes demeurent et en particulier au niveau des emplois.

Lors des journées d'avril, notre demande de pérennisation des emplois-jeunes et des contrats solidarité

travaillant au dépôt (dont la prise en charge par l'État arrivait à expiration), n'a pas été satisfaite par le Conseil général sous prétexte que cela servirait justement de prétexte à d'autres pour faire les mêmes demandes. Par contre les Conseillers ont voté une subvention de 15 000 euros à l'association qui a dû se débrouiller pour trouver une solution. Mais c'était déjà ça. Cependant, la question reste de savoir si la subvention de 7 000 euros qu'ils allouaient pour la gestion du dépôt et pour les opérations d'archéologie départementale sera maintenue. Rien n'est moins sûr. Y a-t-il chez nos élus la volonté de se doter d'un vrai service départemental d'archéologie et d'en faire une priorité ? Y aurait-il concurrence avec d'autres projets culturels dont on ne peut pas nier l'utilité, bien sûr, mais certainement l'urgence, eu égard à celle d'une archéologie départementale pourvoyeuse de patrimoine et de connaissances, et que nous défendons bec et ongles depuis 20 ans.

Nous avons donc assumé notre rôle de substitut au service public, une fois encore, avec l'embauche des employés sur des contrats C.D.I, mais avec une aide dégressive de l'État sur trois ans et avec le même type de statut et de salaire (emploi-jeune et C.E.C). Si l'aide du Conseil Général ne double pas en 2004, nous devons licencier. Il en est de même pour le C.E.P.C (Centre d'études préhistoriques catalanes), association qui est pour bonne part à l'origine de la bibliothèque du dépôt et qui a embauché notre documentaliste-C.E.C pour pouvoir offrir un accueil quotidien du public.

Que faire d'autre ? Les emplois sont nécessaires là où le bénévolat ne peut plus abonder. Les services de la D.R.A.C ont sur leur bureau l'inventaire des collections, que nous avons réalisé en partie sur du temps bénévole et finalisé avec les emplois. Là est notre limite. L'État et les collectivités publiques doivent prendre leurs responsabilités et cela passe par l'embauche. Cela dit, les choses bougent. Notre bonne volonté est désormais mieux partagée, à la fois par les administrations l'État et des collectivités territoriales qui montrent enfin leur souci de faire avancer ce dossier.

Du côté du public, nous pensons que notre association est un interlocuteur responsable et elle a prouvé qu'il pouvait être représenté dignement à travers l'indispensable bénévolat. En réalité, professionnaliser l'archéologie départementale serait une victoire de tous les bénévoles et permettrait à notre association de mieux se concentrer sur ses propres objectifs didactiques. D'ailleurs, la poignée que nous sommes encore s'essouffle sous la lourdeur de la tâche. Or, ce public citoyen, c'est vous, et c'est finalement de vous que dépend la réponse que l'État et les collectivités publiques doivent donner aux exigences d'une archéologie digne du XXI^e siècle.

Michel Martzluff
Président de l'A.A.P.-O.

Sauvetages, sondages, prospections et fouilles programmées

Commune : Calce

Nom du site : le Château

Définition et datation : niveaux conservés des XVIIe-XXe siècles

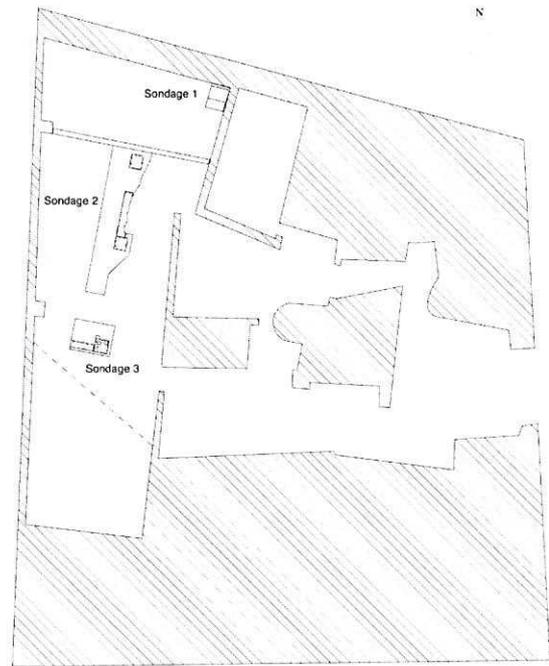
Type d'intervention : diagnostics archéologiques

Responsable : P. Alessandri (I.N.R.A.P.)

Equipe de fouille : X. Chadeaux, G. Colomer (I.N.R.A.P.)

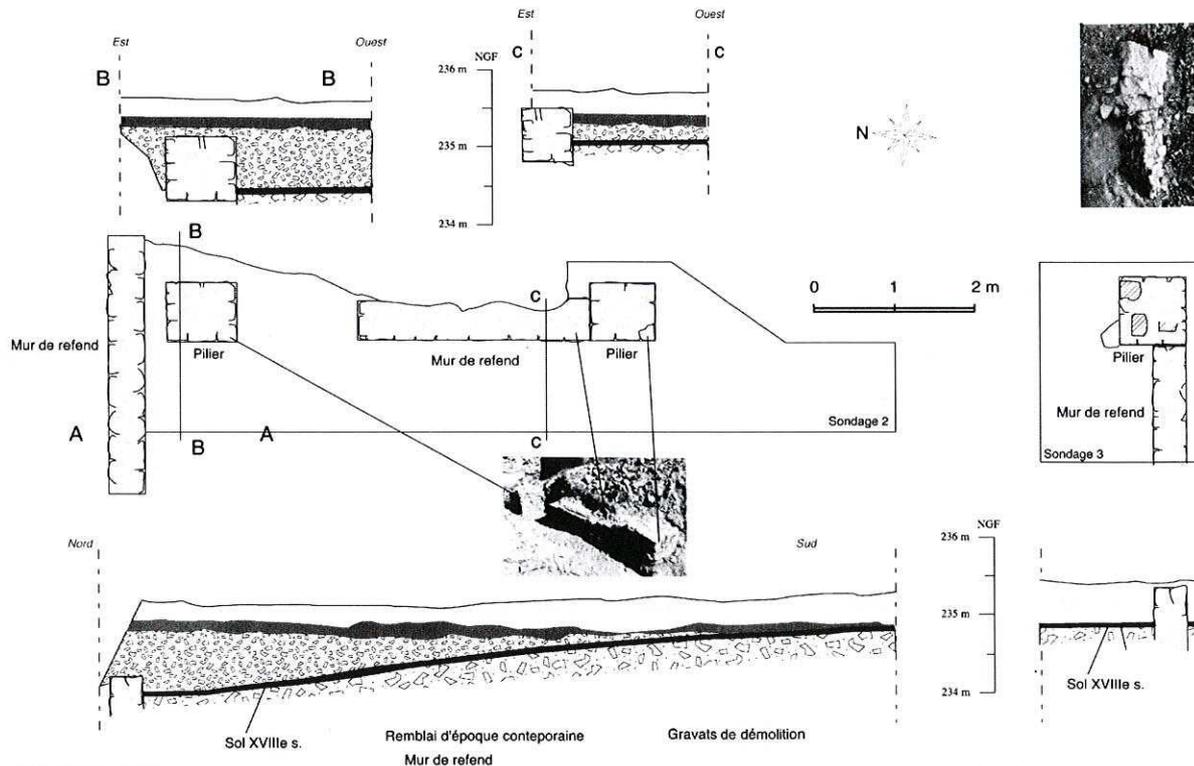
Environnement topographique et historique

Une première mention date de 843, le lieu-dit *villare Calceno* est à cette époque un confront du terme voisin de Baixas. Il doit son nom à l'environnement immédiat calcaire (*Calç* en catalan) et très probablement à la présence de fours à chaux. Le château, directement assis sur le socle rocheux en haut du village, se développe à l'intérieur d'une enceinte rectangulaire de 60 x 40 m. Il apparaît dans les textes au XIIIe siècle mais certains éléments architecturaux (l'absence de tours de défense, l'utilisation d'un appareil disposé en arête de poisson et du grès rose d'Espira-de-l'Agly pour certaines ouvertures) plaident en faveur d'une datation antérieure, calée dans le courant du XIIe siècle.



0 10m

Calce - Le Château : implantation des sondages



DAO P. Alessandri 2002

Relevés en coupes

Problématique scientifique

Cette opération concernait une zone réduite, libre de constructions, contenue à l'intérieur de l'enceinte médiévale où la municipalité envisage d'aménager un jardin public. Il s'agissait de vérifier la présence d'éventuels murs de refend ou de sols liés à l'occupation de cet espace, d'en préciser la nature, l'état de conservation et de décrire les relations stratigraphiques entretenues entre ces diverses structures ; d'autre part de caractériser les niveaux de comblement. Compte tenu de la configuration générale du terrain et des contraintes de sécurité liées à la fragilité des murs en élévation, seules deux zones étaient accessibles : l'angle nord-est de la partie excavée et une bande centrale dans la partie conservée en place. Trois sondages étaient ouverts : un manuel dans l'angle nord-est et deux au moyen d'une mini-pelle mécanique.

Principaux résultats

Dans l'angle nord-est (sondage 1), une couche de gravats et de rejets domestiques d'époque contemporaine (XIXe-XXe siècles) recouvre un aménagement maçonné également d'époque contemporaine et le substrat rocheux calcaire. Cette partie du château est excavée. Elle est limitée au sud par un mur de refend et reçoit un aménagement traditionnel de cave à vin sous la forme d'une banquette de calage des tonneaux.

Pignon rajouté



Piliers de soutènement de charpente et mur de refend

Les piliers et le mur nord

Au sud du mur de refend (sondages 2 et 3), et sous le remblai important constitué de rejets domestiques d'époque contemporaine (XIXe-XXe siècles), un sol d'occupation sableux est constitué par la partie supérieure damée d'une couche d'effondrement de construction. Il contient un rare mobilier céramique produit durant tout le XVIIIe siècle : ce sont des frag-

ments de cruches, pots et assiettes des ateliers de Perpignan et d'assiette des ateliers ligures d'Albisola. Dans les deux sondages, ce sol d'occupation recouvre la base de structures bâties, trois piliers et un mur qui les relie.

Conclusion : évolution et organisation de l'espace

Après l'abandon du château dans sa fonction première, l'évolution et l'organisation de l'espace se résument ainsi : un premier état daté du XVIIIe siècle durant lequel le vaste espace constitué des deux zones testées (zone excavée au nord et zone conservée en place au sud) est aménagé en dépendance agricole au moyen de piliers maçonnés destinés à recevoir une nouvelle charpente à double pente. L'alignement des piliers correspond à la partie centrale de la pièce, exactement à l'aplomb de la partie sommitale du pignon rajouté venant couvrir le mur nord du château. Un second état est daté de la fin du XIXe ou du début du XXe siècle, durant lequel la partie nord-est, désormais aménagée en cave à vin, est isolée au moyen d'un mur de refend pendant que la partie sud sert de dépotoir pour la communauté villageoise.

*
* *

Commune : Elne

Nom du site : Parking de l'Hôtel de Ville

Définition et datation : remblais et fossés des XV^e-XX^e siècles

Type d'intervention : diagnostics archéologiques

Responsable : P. Alessandri (I.N.R.A.P.)

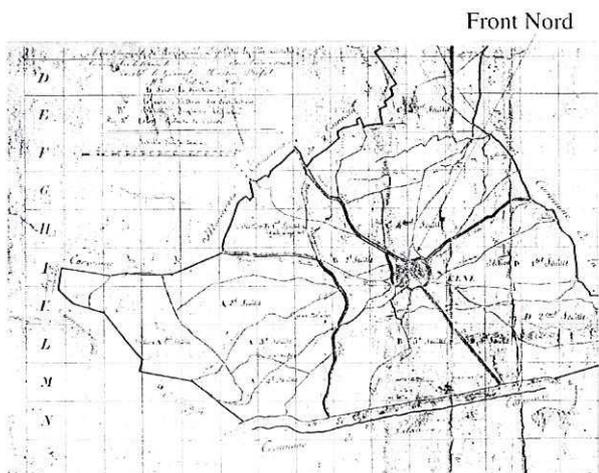
Equipe de fouille : P. Lebeau (I.N.R.A.P.)

Environnement topographique et historique

La ville haute est protégée par une enceinte depuis l'époque protohistorique. Entretien et probablement réaménagée durant l'Antiquité et le haut Moyen Âge, elle est encore mentionnée en 1140 (Devic et Vaissète 1872, col. 1039-1041). L'enceinte protégeant la ville basse est construite à une période indéterminée, probablement au XIIe siècle comme le laissent supposer l'appareil et les techniques mis en œuvre (Bayrou, Castellvi 1987, 187). L'espace de fouilles est placé à proximité immédiate du front nord de la ville basse. Ce front nord est matérialisé par une courtine flanquée de tours ouvertes à la gorge dans laquelle s'ouvre une des portes principales de la ville médiévale : la porte de Perpignan.

Problématique scientifique

Il s'agissait d'une part de tester la présence éventuelle de structures bâties ou d'aménagements particuliers liés à la découverte de sépultures antiques dans le jardin de la Mairie ou au rempart tout proche dans lequel s'ouvre la porte de Perpignan ; d'autre part de caractériser en chrono-stratigraphie les couches anthropisées du sous-sol afin de mesurer l'impact archéolo-



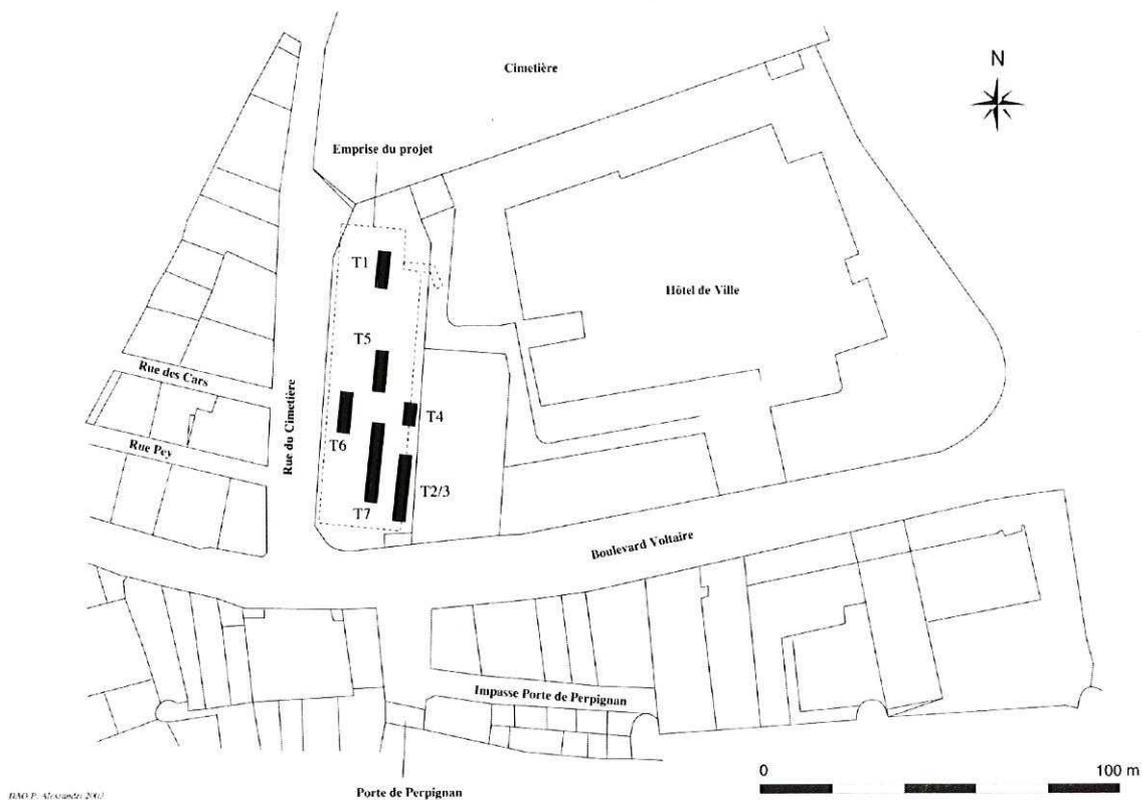
Elne
Cadastré napoléonien, sd (XIXe s.), tableau d'assemblage

une autre tombe. Ce même espace aurait livré une cinquantaine d'années plus tôt un nombre important de sépultures mises au jour lors de travaux de déblaiement (Kotarba 2003, à paraître). La présence d'une nécropole antique est donc bien attestée dans cette zone. Par ailleurs, une grande fosse contenant des déchets de tuilerie était repérée en bordure de la rue du Cimetière.

Sept sondages, en tranchées mécaniques de 2 m de largeur chacun, étaient ouverts sur le terre-plein et poursuivis jusqu'au sol naturel constitué, selon les sondages, d'une argile de couleur claire contenant un sable fin homogène ou d'une argile dense et plastique.

Principaux résultats

Sous l'enrobé et ses couches de préparation, les recharges en remblai, contenant des éléments de construction et un mobilier céramique du début de



ELNE : le parking 2003
Fond cadastral

gique des travaux de terrassement envisagés par la municipalité pour la réalisation d'un parking souterrain.

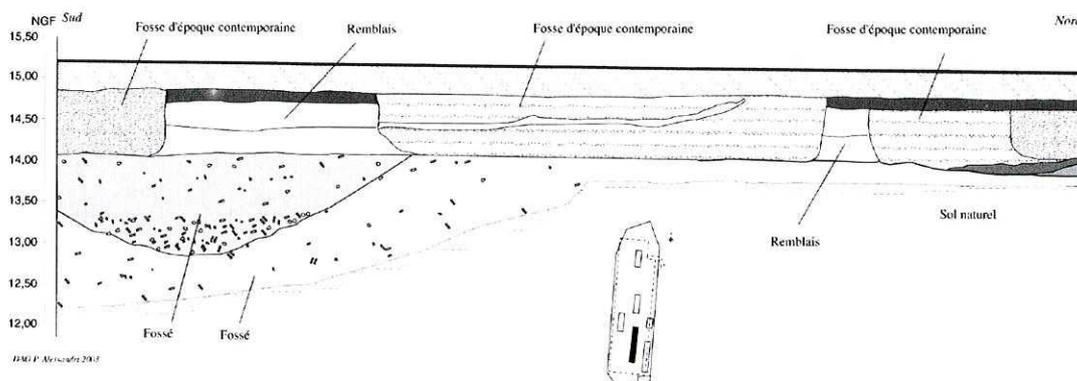
Dans l'environnement proche, les approches archéologiques précédentes faisaient état de deux sépultures découvertes en 1970 dans le périmètre de l'ancien marché de gros correspondant actuellement aux jardins de la Mairie situés le long du boulevard Voltaire. Un couvercle de sarcophage en calcaire, placé à l'envers, contenait des ossements humains inorganisés. À côté se trouvaient une amphore-sépulture et des fragments de *tegulae* appartenant très probablement à

l'époque contemporaine, se retrouvent à l'identique dans tous les sondages. Elles sont recoupées par des fosses-dépotoirs comblées par des rejets domestiques datés de la deuxième moitié du XXe siècle. Les fragments de tuiles et surtout de briques se rencontrent en abondance, tant pour l'époque moderne que pour le Moyen Âge, mais aucun d'eux ne porte des traces de sur-cuisson pouvant témoigner d'un artisanat de la terre cuite à proximité. Une dernière couche limoneuse très peu anthropisée recouvre partout le sol naturel. Elle est par endroits entamée par des traces de labours organi-

sées selon un axe nord-sud dans le sondage 7 et nord-est — sud-ouest dans le sondage 3. Le sondage 7, le plus proche de l'enceinte, présente une stratigraphie identique pour ses parties hautes, fosses d'époque contemporaine comprises. Dans son segment sud et en partie basse, le sol naturel est surcreusé selon un profil adouci interprété comme l'amorce d'un fossé. Le comblement de ce fossé contient des terres cuites architecturales et des vaisselles appartenant exclusivement au XVe siècle laissant supposer un rebouchage complet ou partiel de cet élément défensif à la fin du bas Moyen Âge. La couche limoneuse reposant sur le sol naturel dans les autres sondages se fond dans le comblement du fossé à son contact.

ou indirect n'a pu être établi avec les sépultures antiques mises au jour dans le jardin en façade de l'Hôtel de Ville tout proche. Elles sont signalées à une faible profondeur sous le niveau actuel, mais les sondages effectués lors de cette campagne n'ont pas révélé de vestiges qui pourraient être mis en correspondance. Il est possible que la nécropole ne se développe pas dans cette direction ou bien qu'elle soit circonscrite à une petite élévation naturelle ou aménagée dont l'amorce est observée dans le sondage placé en bordure Est du parking.

Le fossé n'est pas sans poser quelques problèmes d'interprétation. Son extrémité nord est en effet éloignée de plus de 50 m de la courtine qu'il défend, lar-



ELNE : le parking, 2003
Sondage 7

Les terres cuites se répartissent en deux lots :

- Les éléments architecturaux : dans les deux comblements de fossé observés figurent des modules de briques, 21 x 42 x 5 cm, qui appartiennent au bas Moyen Âge et au début de la période Moderne (fin du XVe siècle, début du XVIe siècle).
- Les éléments de vaisselier : toutes les céramiques mises au jour pour l'époque médiévale proviennent de la première couche de remplissage du fossé. On y relève notamment une série à couverte stannifère importée des ateliers valenciens de Paterna (un plat épigraphique à l'*Ave Maria*, Amigues 2002, 64 ; des bols à décor floral de marguerite, catalogue 2002, planche 101) ou des productions locales à couverte au plomb. Tous ces vases sont produits dans le courant du XVe siècle.

Conclusion

Les recharges en remblai observées dans chacun des sondages montrent un traitement homogène de l'ensemble de la surface explorée durant les périodes moderne et contemporaine. Les premières traces d'anthropisation consistent en une mise en culture de la surface du sol naturel. Ensuite, l'exhaussement progressif du sol, de 1,20 m à 1,60 m selon les endroits, peut s'expliquer par une volonté de mise hors d'eau de l'espace concerné, la nappe phréatique se trouvant à une faible profondeur selon des informations orales recueillies lors de l'intervention archéologique. Aucun lien direct

geur considérable qui n'a pas d'équivalent dans le département pour la période médiévale, hormis en contexte strictement militaire. De plus, le profil observé est très adouci et sans aménagement de contrescarpe.

Bibliographie sommaire

- Amigues 2002, AMIGUES (F.) — Las importaciones de ceramias doradas valencianas de los talleres de Paterna en el Languedoc-Roussillon, *La ceramica de Paterna reflejos del mediterraneo*, M. Mesquida-Garcia dir., catalogue d'exposition du 17 juin au 21 juillet 2002, Museu Municipal de Ceramica, Paterna 2002, 506p, ill.
- Bayrou, Castellvi 1987, BAYROU (L.), CASTELLVI (G.). — Esquisse d'une étude des vestiges des fortifications urbaines médiévales en Roussillon, *Etudes Roussillonaises*, mélanges offerts à P. Ponsich, M. Grau et O. Poisson dir., Le Publicateur 1987.
- Catalogue d'exposition 2002, *La ceramica de Paterna reflejos del mediterraneo*, M. Mesquida-Garcia dir., du 17 juin au 21 juillet 2002
- Devic et Vaissète 1872, DEVIC (Dom), VAISSETE (Dom). — *Histoire générale de Languedoc*, Toulouse, 1872.
- Kotarba 2003, KOTARBA (J.). — Tombes et nécropoles d'époque romaine en Roussillon : un premier état de la question, *Hommages à J. Abélanet*, à paraître.
- Mesquida-Garcia 2001, MESQUIDA-GARCIA (M.) — *La ceramica dorada*, Ajuntament de Paterna, 2001, 133p, ill.

Commune : Espirà-de-Conflent

Nom du site : Place de l'Iglesia

Définition et datation : abords de l'église avec sépultures des XIVe-XIXe siècles

Type d'intervention : diagnostics archéologiques

Responsable : P. Alessandri (I.N.R.A.P.)

Equipe de fouille : R. Donat (doctorant en anthropologie), P. Verdin (I.N.R.A.P.)

Environnement topographique et historique

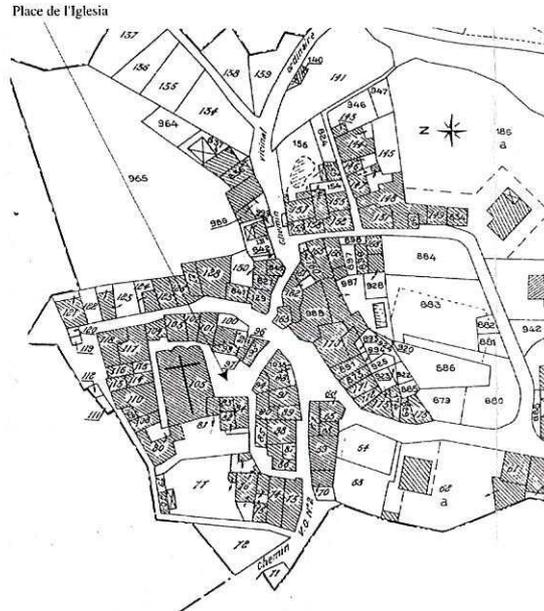
Le village d'Espira de Conflent se développe sur les premiers contreforts du massif du Canigou, rive droite de la Tet. Sur le cadastre napoléonien et sur le cadastre actuel se dessine l'organisation de l'habitat médiéval regroupé autour de l'église et protégé par une enceinte dans laquelle s'ouvrent deux portes, une au sud, l'autre à l'est. Sur le document graphique le plus ancien daté de 1831 (cadastre napoléonien, AD66, 2J 127/69) est porté un cimetière hors les murs, placé à proximité de la porte sud. Cet espace funéraire n'est pas éloigné de plus de 50 m de celui qui, accolé au front ouest de l'église, est réputé en fonction au Moyen Âge.



Espira de Conflent : place de l'Iglesia 2003
Cadastre napoléonien : AD66, 2J 127/69, 1831

La première mention du lieu, la *villa Asperi*, date de 979. Il est probable que la communauté villageoise se développait autour d'une église paroissiale dès le Xe siècle. Mais il n'existe pas de document de référence avant 1145. Cet édifice, connu sous le vocable de Sainte-Marie, est de facture romane : une nef unique prolongée par une abside d'axe et un transept aux chapelles nord et sud prolongées de deux absidioles. La fondation d'un prieuré augustin, essaimage du prieuré de Serrabone, est attestée en 1190. Cette communauté de chanoines se maintient jusqu'à la fin du XIIIe siècle. Après une longue période de vacance, le prieuré redevient actif en 1607 selon une volonté de l'évêque d'Elne. Dès 1608 l'église et les bâtiments annexes qui

menaient ruine sont restaurés. La nef est agrandie au nord et au sud de deux bas-côtés, l'absidiole nord est remplacée par une sacristie ; un clocher, détruit au début du XXe siècle, est construit sur le bras sud du transept. La nouvelle communauté de chanoines se maintient jusqu'à la Révolution.



Espira de Conflent : place de l'Iglesia 2003
Cadastre

Problématique scientifique

Il s'agissait d'une part de tester la présence éventuelle de structures bâties ou d'aménagements particuliers liés à l'implantation d'un prieuré augustin au XIIIe siècle ; d'autre part de caractériser en chrono-stratigraphie les couches de cimetière du sous-sol afin de mesurer l'impact archéologique des travaux de réaménagement de la place de l'Iglesia.

Parmi les rares antécédents archéologiques, on note :

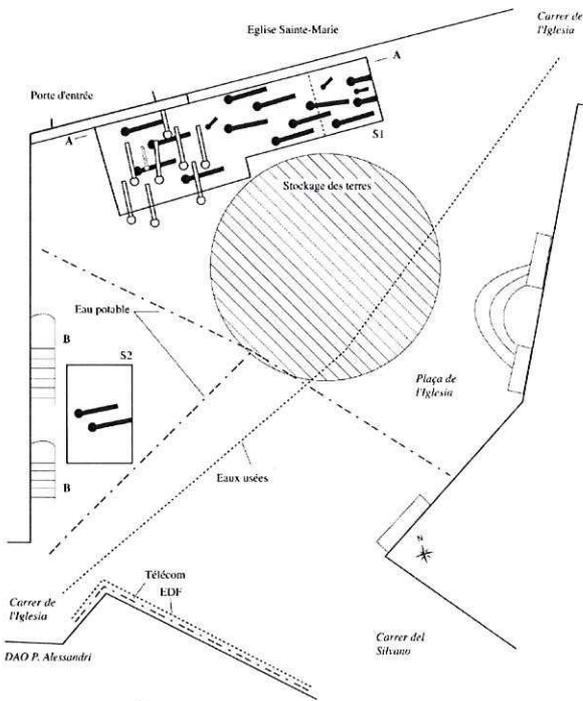
- Un sondage : une intervention était conduite par O. Passarius (Passarius, Donat 1999) au droit de la façade ouest de l'église, à l'emplacement d'un sarcophage engagé sous le mur d'une maison mitoyenne. Taillée dans une roche calcaire, la cuve de forme trapézoïdale est fermée par un couvercle à 4 pans muni de pseudo-acrotères. Elle contenait deux individus dont un en réduction et un déposé en décubitus dorsal. Une datation 14C effectuée sur les ossements donne une fourchette chronologique comprise entre 679 et 937.

À cette occasion a été observé un pavement de dalles calcaires longeant le mur sud de l'église pouvant correspondre à une galerie de cloître liée au prieuré médiéval implanté à la fin du XIIe siècle.

- Des informations orales : les divers travaux d'aménagement de la place de l'Iglesia, notamment la pose de réseaux d'eau, ont été l'occasion de mettre au jour des sépultures en pleine terre sur toute la surface de la place

et des sépultures en coffre de pierre localisées à l'angle sud-est de l'église, à l'amorce du carrer de l'Iglesia.

L'estimation des potentialités archéologiques sur l'emprise de la place se faisait au moyen de deux sondages en tranchées mécaniques. Le premier se rapprochait au plus près du mur gouttereau sud de l'église, zone de plus grande densité supposée pour les inhumations ; le second, moins étendu et servant de référence comparative au premier, était situé à l'autre extrémité, au sud de la place. Le sol naturel était atteint dans le sondage principal ; dans le second, le creusement était interrompu dès les premiers niveaux de sépultures en place atteints.



Espira de Conflent : place de l'Iglesia 2003

Principaux résultats

Les stratigraphies observées dans les deux sondages sont de lecture identique. Sous les aménagements actuels, une couche de terre remaniée contient une importante quantité d'ossements humains disloqués. Les éléments de datation associés, essentiellement les fragments de vaisselle de terre cuite, appartiennent au XIXe siècle. La couche sous-jacente contient les premières inhumations conservées en connexion et des vaisseaux de terre cuite datés des XVIIe et XVIIIe siècles. Enfin, une seconde couche contenant des inhumations en connexion repose directement sur le sol naturel. Les éléments de datation n'y sont pas antérieurs au XVe siècle.

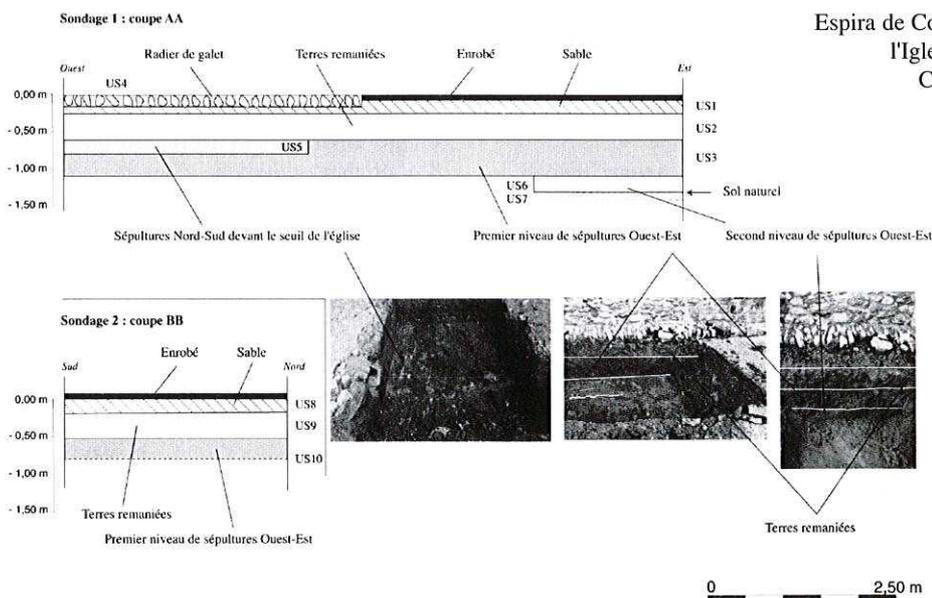
Deux interprétations peuvent alors être proposées :

- La place de l'Iglesia est une extension tardive d'un cimetière paroissial plus ancien situé à l'ouest de l'église Sainte-Marie ou hors les murs, à proximité de la porte sud.
- Cet emplacement situé au contact de l'église est un cimetière exclusif lié à la nouvelle implantation du prieuré à partir du début du XVIIe siècle avec un recrutement géré par les prieurs.

Interprétation anthropologique (R. Donat)

Les décapages mécaniques effectués dans le sondage principal ont permis de mettre en évidence 25 sépultures individuelles. Toutefois, avant que n'apparaissent les premiers ensembles en connexion anatomique, des ossements humains déconnectés et fragmentés, appartenant à toutes les parties du squelette, ont été rencontrés sur une épaisseur d'environ 40 cm ; ils étaient répartis, sans concentration particulière, sur toute la zone explorée.

Les 25 sépultures en place ont livré des sujets reposant sur le dos avec les membres inférieurs en extension et les membres supérieurs, en particulier les avant-bras, adoptant des positions variées. Deux orientations prin-

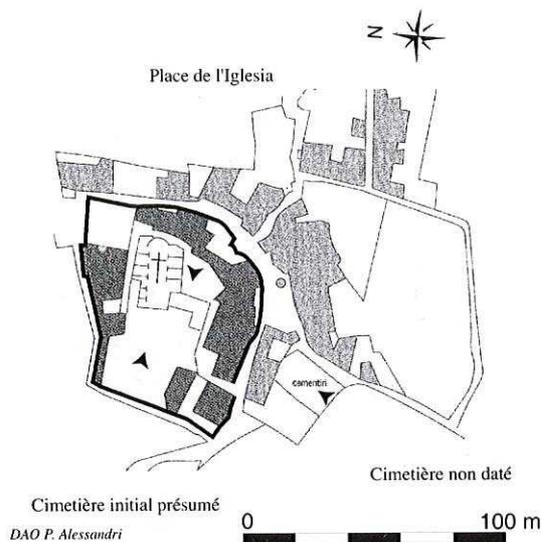


Espira de Conflent : place de l'Iglesia 2003
Coupes

cipales ont pu être observées : 9 tombes sont orientées nord-sud (tête du défunt au sud) et 16 sont orientées est-ouest (tête du défunt à l'ouest). Les premières n'ont été retrouvées que dans la partie ouest du sondage où elles constituent un unique niveau d'inhumation qui se superpose à des sépultures est-ouest. Ces dernières sont présentes sur toute la surface décapée et forment une couche d'environ 50 cm de puissance.

Les tombes orientées nord-sud se rapportent à 8 sujets adultes et 1 enfant dont l'âge au décès peut être estimé à 3-4 ans d'après la longueur de son tibia gauche et en se référant aux données de Stloukal et Hanakova.

La plupart de ces sépultures ont livré de nombreux clous et fragments de bois, témoignant d'inhumations en cercueil.



Espira de Conflent : place de l'Iglesia 2003
Localisation des cimetières, d'après *Catalunya Romanica*

Les sépultures est-ouest sont attribuables à 13 individus de taille adulte (dont au moins 1 adolescent) et 3 enfants parmi lesquels on a pu identifier, notamment à partir de la longueur des os longs des membres, un sujet décédé durant la période périnatale, un enfant de 3-5 ans et un enfant d'environ 10 ans. En ce qui concerne le mode d'inhumation, on notera que nous n'avons pas retrouvé de clous ou de traces de bois et en l'absence d'une fouille minutieuse, permettant des observations précises sur la position des ossements, il nous est difficile d'apporter des éléments sur ce sujet.

Pour les sépultures est-ouest, nos observations ne reposent en fait que sur le premier niveau de sépultures en place ce qui, compte tenu de la puissance de la couche (environ 50 cm), ne nous renseigne guère sur le nombre de sujets inhumés dans ce secteur du cimetière. Seule la partie est du sondage, dont la couche a été enlevée sur environ 4 m² pour atteindre le terrain naturel, nous a fourni des informations. Nous avons en effet étudié tous les humérus, fémurs et tibias, et établi pour chacun de ces os un nombre minimum d'individus (NMI). Les résultats obtenus indiquent la présence d'au

moins 18 individus se répartissant en 14 sujets de taille adulte (adultes et adolescents), mis en évidence à partir des fémurs gauches (tiers proximal de la diaphyse), et 4 enfants qui se signalent par leur humérus gauche.

Conclusion

Au registre des absences figurent, dans les espaces accessibles, d'éventuels aménagements associés au prieuré. Il n'a pas été observé de structures bâties attenantes à l'église ni de sol de circulation antérieur à l'actuel. Le revêtement d'enrobé repose directement sur une couche de terres remaniées d'époque contemporaine et l'enchaînement stratigraphique sous-jacent ne concerne que des niveaux de sépultures. Il n'a pas été relevé non plus de dépôts directement associés aux sépultures ni d'aménagements particuliers des fosses qui sont toutes creusées en pleine terre.

Les mobiliers contemporains des premières mentions de l'église (XII^e siècle) ou de la *villa* d'origine (Xe siècle) sont totalement absents. Les éléments datant présents dans le sédiment encaissant des sépultures en connexion, essentiellement des vaisselles de terre cuite, sont produits entre le X^e et le XVIII^e siècles.

Au registre des présences figure une zone funéraire qui s'étend à l'ensemble de la place. Elle se limite à deux niveaux superposés de sépultures en connexion recouverts par des terres remaniées. La puissance stratigraphique des couches en place n'excède pas 0,80 m. Elle apparaît à 0,60 m sous le revêtement actuel. Le recrutement traditionnel du cimetière, adultes, adolescents, enfants et périnataux, et la fréquence des recouvrements de sépultures sont en accord avec les dispositions généralement observées dans les ensembles funéraires médiévaux. Il est à noter cependant la faible densité des individus mis au jour compte tenu de la longue période présumée d'utilisation (Xe-XIX^e ou XII^e-XIX^e siècles).

Il est cependant difficile de préciser si les inhumations occupent l'espace ouvert d'un cloître organisé. Seule l'étude plus poussée de la galerie courant le long du mur sud de l'église pourrait apporter les informations nécessaires à la reconstitution des structures bâties et des systèmes de circulation et d'accès à l'église primitive.

*
* *

Commune : **Latour-de-France**

Nom du site : **chapelle Saint-Martin**

Définition et datation : **église et enclos fortifié des XI^e-XIII^e siècles**

Type d'intervention : diagnostics archéologiques

Responsable : P. Alessandri (I.N.R.A.P.)

Equipe de fouille : C. Bioul, P. Lebeau (I.N.R.A.P.)

Environnement topographique et historique

L'espace de fouilles se situe sur un replat granitique, dit de Saint-Martin, qui domine le cours de l'Agly coulant

à environ 800 m au nord. L'ensemble du terroir est mis en culture et ne conserve pas de traces d'un habitat rural, regroupé ou dispersé, en dehors d'abris de pierres sèches de type borie.

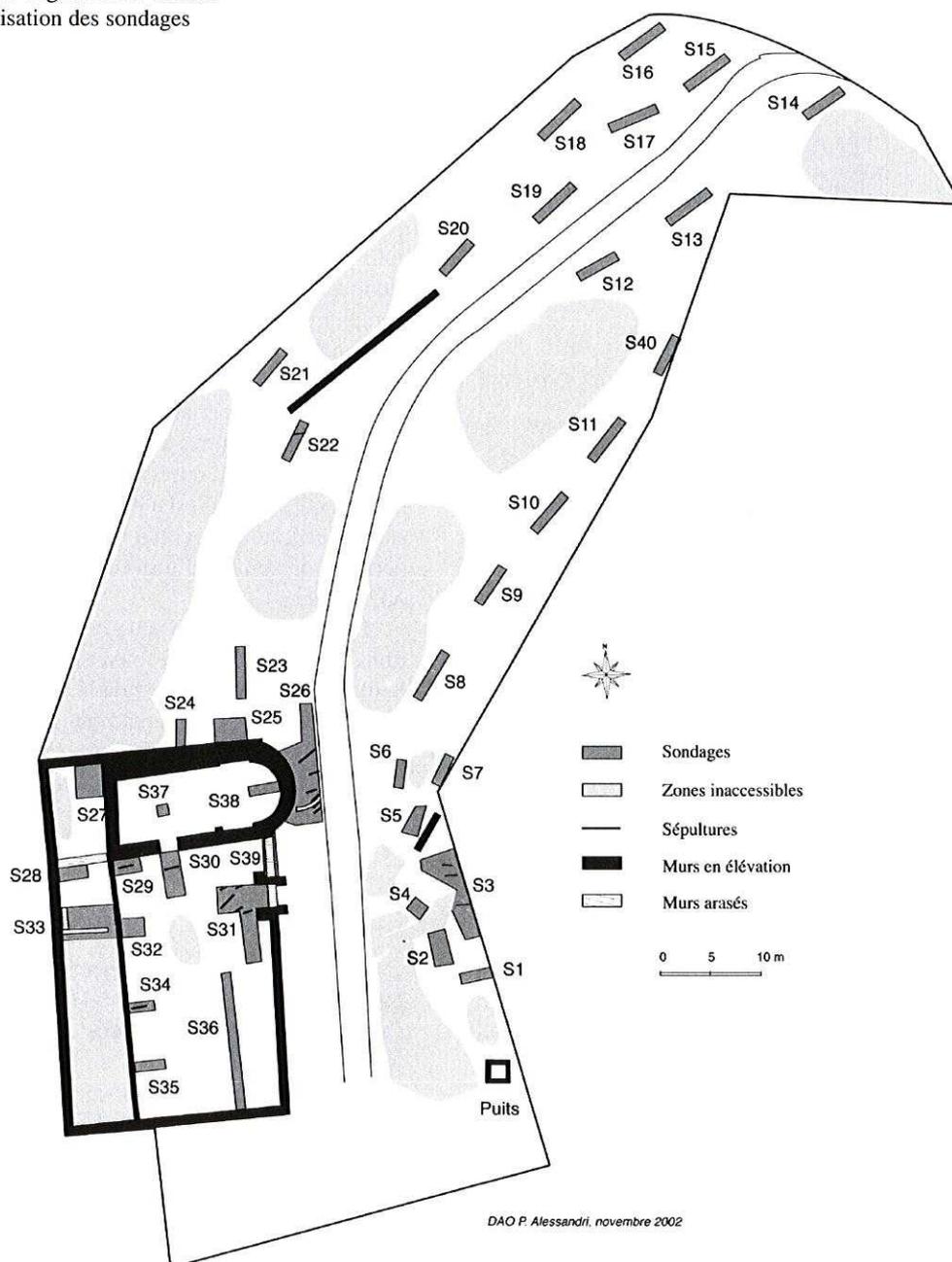
Dans les environs immédiats, sur les territoires de communes voisines, figurent trois édifices de culte également protégés par un enclos fortifié : l'église du château de Cuxous (commune de Cassagnes), l'église Saint-Barthélemy de Jonquerolles (commune de Bélesta-de-la Frontière) et l'église Saint-Clément de Regleilles (commune d'Ille-sur-Tet). Deux d'entre eux, Cuxous et Saint-Barthélemy présentent une porte d'accès semblable à celle de Saint-Martin. Au-delà, plusieurs autres églises sont cantonnées par des aménagements tout à fait comparables par les proportions (église

de Formiguères) ou similaires mais de proportions et de configurations différentes (églises de La Llagone, d'Espira-de-l'Agly, de Molitg, de Mosset, de Marcevol, etc).

Problématique scientifique

L'objectif était de tester l'intérieur de l'église, son enclos et l'intégralité de la parcelle adjacente. 38 sondages en tranchées mécaniques étaient ouverts dans l'enclos et dans toutes les zones accessibles entre les blocs et affleurements de granit ; 2 sondages étaient ouverts manuellement dans l'église. Le sol naturel, socle rocheux ou arènes granitiques, a partout été atteint.

Latour-de-France : église Saint-Martin
Plan de localisation des sondages



DAO P. Alessandri, novembre 2002

Principaux résultats

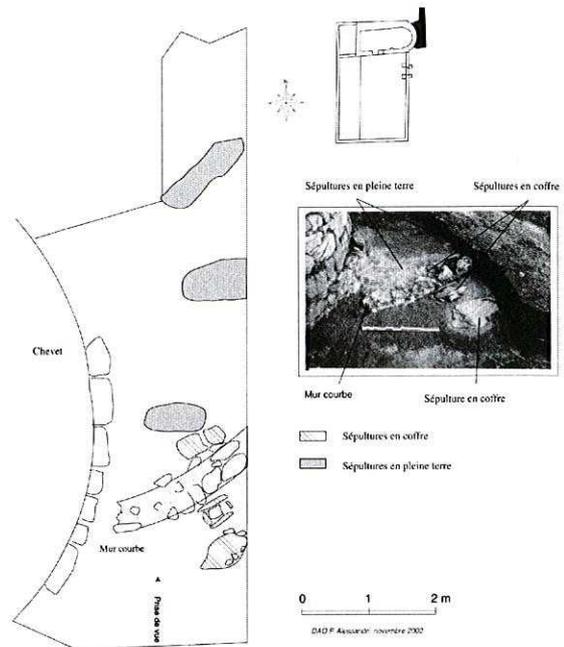
1 - L'organisation générale des espaces

Les inhumations

Les trois zones de concentration sont la partie sud-est de l'église, en limite de parcelle, le chevet de l'église et la partie nord-est de l'enclos. Une sépulture est isolée, située au nord de l'église. Les trois zones principales d'inhumation contiennent à la fois des tombes en coffre et des tombes en pleine terre. Il n'a pas été observé de recoupements ou de recouvrements de sépultures ni de regroupements de sépultures en ossuaires.

- Les écarts : la zone réservée au cimetière est de contour imprécis. Le choix des emplacements d'inhumations se détermine probablement en fonction de la nature du terrain. Le sol naturel, socle rocheux ou arène granitique, a été atteint dans tous les sondages ouverts et il n'a pas été observé de sépultures creusées dans le rocher ; toutes celles qui sont observées sont creusées aux endroits les plus accessibles, là où affleurent les sables.

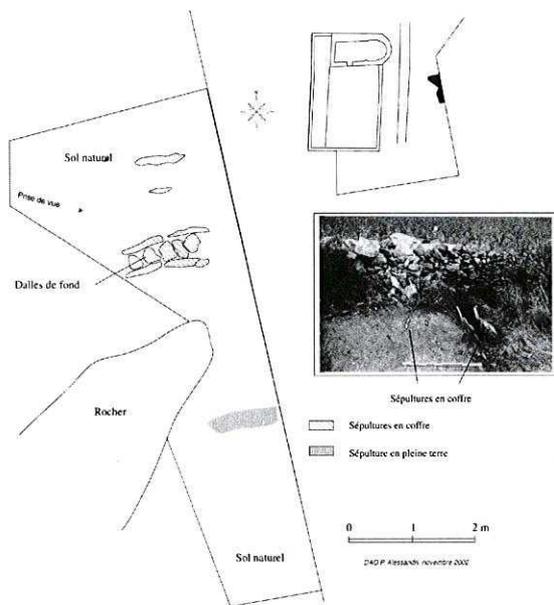
- Au contact de l'église : au chevet sont rassemblées deux sépultures d'adultes en pleine terre et quatre



Latour-de-France : église Saint-Martin
Sondage 26

couche de remblai de préparation à l'implantation de l'empierrement contient une vertèbre dorsale humaine isolée.

Distribution générale



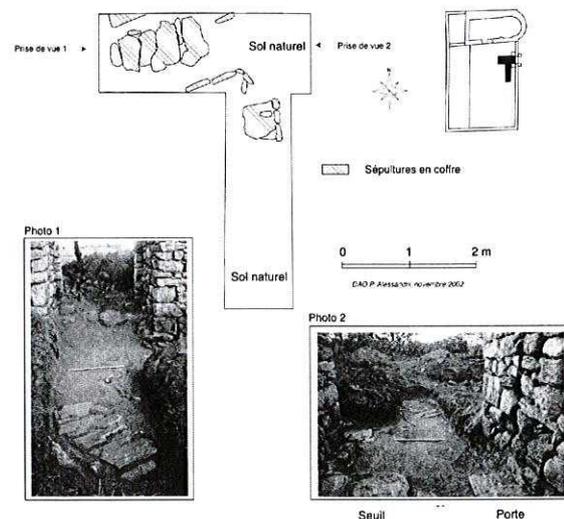
Latour-de-France : église Saint-Martin
Sondage 3

sépultures d'enfants, trois en coffre et une en pleine terre.

- À l'intérieur de l'enclos : 5 sépultures en coffre sont placées au revers de la porte d'entrée de l'enclos, une sépulture en coffre isolée est placée contre le mur de refend longitudinal ; deux sépultures en pleine terre sont alignées à proximité du mur gouttereau sud de l'église.

Il est probable que les dalles alignées devant la porte d'entrée de l'église correspondent à la couverture d'une ou plusieurs sépultures (sondage 30).

- À l'intérieur de l'église : aucune inhumation n'apparaît dans les sondages ouverts. Dans le sondage 37, la



Latour-de-France : église Saint-Martin
Sondage 31

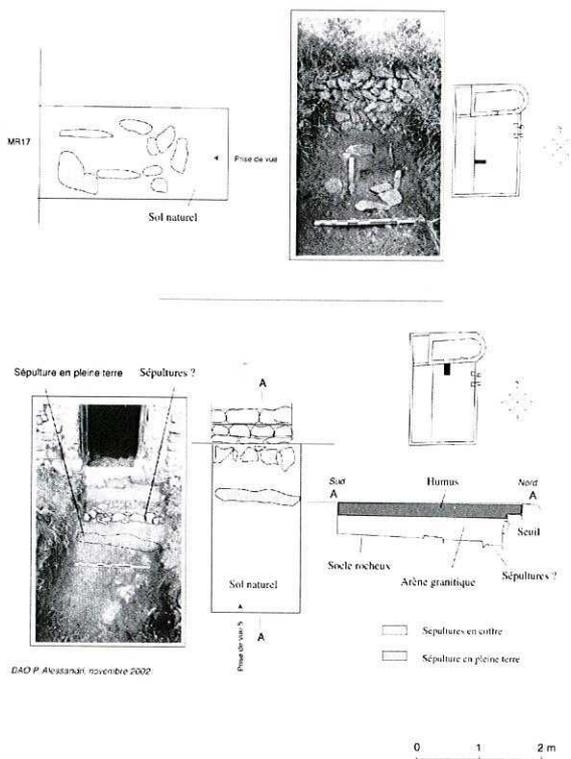
- Au nord de l'église : il n'a pas été repéré de sépultures au contact immédiat du mur gouttereau. Une sépulture est décalée plus au nord.

- Au chevet de l'église : des sépultures sont engagées sous le chemin laissé en réserve. Il est probable que certaines d'entre elles ont été détruites lors de sa construction.

- À l'est de l'église : la limite de parcelle matériali-

sée par un puissant mur de pierre sèche semble constituer également une limite d'extension du cimetière. Trois sépultures viennent pratiquement à son contact. Cette hypothèse est confirmée par une prospection de surface dans la parcelle voisine située légèrement en contrebas (Y1192), mise en culture et bien lisible, dans laquelle ne figure aucun élément anthropique.

- Dans les zones de concentration de sépultures, aucune organisation particulière n'est perceptible : pas d'alignement dans l'enclos ni de rayonnement autour du chevet. Les signalements extérieurs, pierres dressées ou empilées, sont absents.



Latour-de-France : église Saint-Martin
Sondage 34

Les structures bâties

- Les écarts : deux murs de pierre sèche parementés des deux côtés, un bien au nord, l'autre à l'est de l'église, présentent des orientations sensiblement différentes. Les sondages ouverts à proximité ne font pas état d'une organisation particulière d'éléments pouvant appartenir à des unités d'un bâti structuré. Ils demeurent donc isolés de tout contexte et leur fonction reste indéterminée.

- Les murs de l'enclos : au sud, la disposition en arêtes de poisson indique que le mur observé est dans son état initial. Le sondage ouvert contre le mur ouest de l'enclos montre qu'il est conservé dans son état initial sur trois assises posées en arêtes de poisson liées à la terre, avant d'être rehaussé par un apport de pierres montées à sec. Au nord-est, le segment de mur manquant entre la porte d'entrée de l'enclos et l'église est présent mais totalement arasé. Il vient en appui contre

le mur gouttereau sud où quelques traces de mortier sont encore visibles. Au nord-ouest, l'absence de mur faisant office de clôture limitant l'enclos au nord est bien attesté. L'exiguïté de cet espace interdisait l'ouverture de sondages supplémentaires si bien qu'il s'est avéré impossible de préciser où s'interrompt la clôture ouest et où se fait le retour vers l'église.

- À l'intérieur de l'enclos : un système d'organisation se dessine avec un refend longitudinal observé sur la totalité de sa longueur qui partage l'enclos en deux espaces inégaux : une partie occidentale qui est d'une superficie inférieure à la partie orientale. La partie occidentale est libre de sépultures, mais contient un refend transversal qui laisse penser à un découpage en petites unités de type *cellera* venant en appentis contre le mur ouest de la clôture. La présence de tuiles rondes dans les remblais de démolition et sur les deux sols successifs renseigne sur la nature de la couverture à probable pente vers l'est.

La présence d'un bâtiment couvert de tuiles venant en appentis contre le mur ouest de l'église est bien attestée. La position initiale et le développement de ce bâtiment restent inconnus, de même que la façon dont il s'articulait avec les *cellera* à pente de toit inverse par rapport à la sienne, en toute logique vers l'ouest.

L'absence totale de données chronologiques est ici fort préjudiciable à la compréhension générale. Le seul schéma acceptable serait de considérer que l'organisation en *cellera* est déjà abandonnée et rasée quand se construit un bâtiment en appui contre le mur ouest de l'église. Cette hypothèse est confortée par une observation de terrain : les tuiles de couverture de cette construction sont apparentes en abondance en surface du sol actuel alors que celles de la *cellera* sont recouvertes à la fois d'une couche de remblai et d'une couche de terre végétale.

La distribution en terrasse apparente aujourd'hui, une partie plus haute à l'ouest qu'à l'est, ne se met en place que dans un deuxième temps. À l'origine, les niveaux de circulation sont comparables pour l'ensemble de l'enclos. Plus tard, et sans éléments de datation pour caler le phénomène dans le temps, un remblai et un nouveau sol se superposent au précédent dans la seule partie ouest contenue par le mur de refend longitudinal, rehaussant légèrement le niveau d'occupation.

- Au contact de l'église : une arase de mur vient s'appuyer sur deux sépultures en coffre. Elle est recoupée par l'abside de l'église. Son profil incurvé donne à penser qu'il peut appartenir à une construction circulaire ou semi-circulaire détruite.

- À l'intérieur de l'église : aucune structure bâtie n'a été observée, notamment dans l'abside où auraient pu se trouver les vestiges d'une abside à fond plat témoignant de la présence d'un édifice antérieur de morphologie préromane.

2 - La stratigraphie et les sols

- Les écarts : la terre végétale stérile vient au contact direct du terrain naturel sans traces d'anthropisation

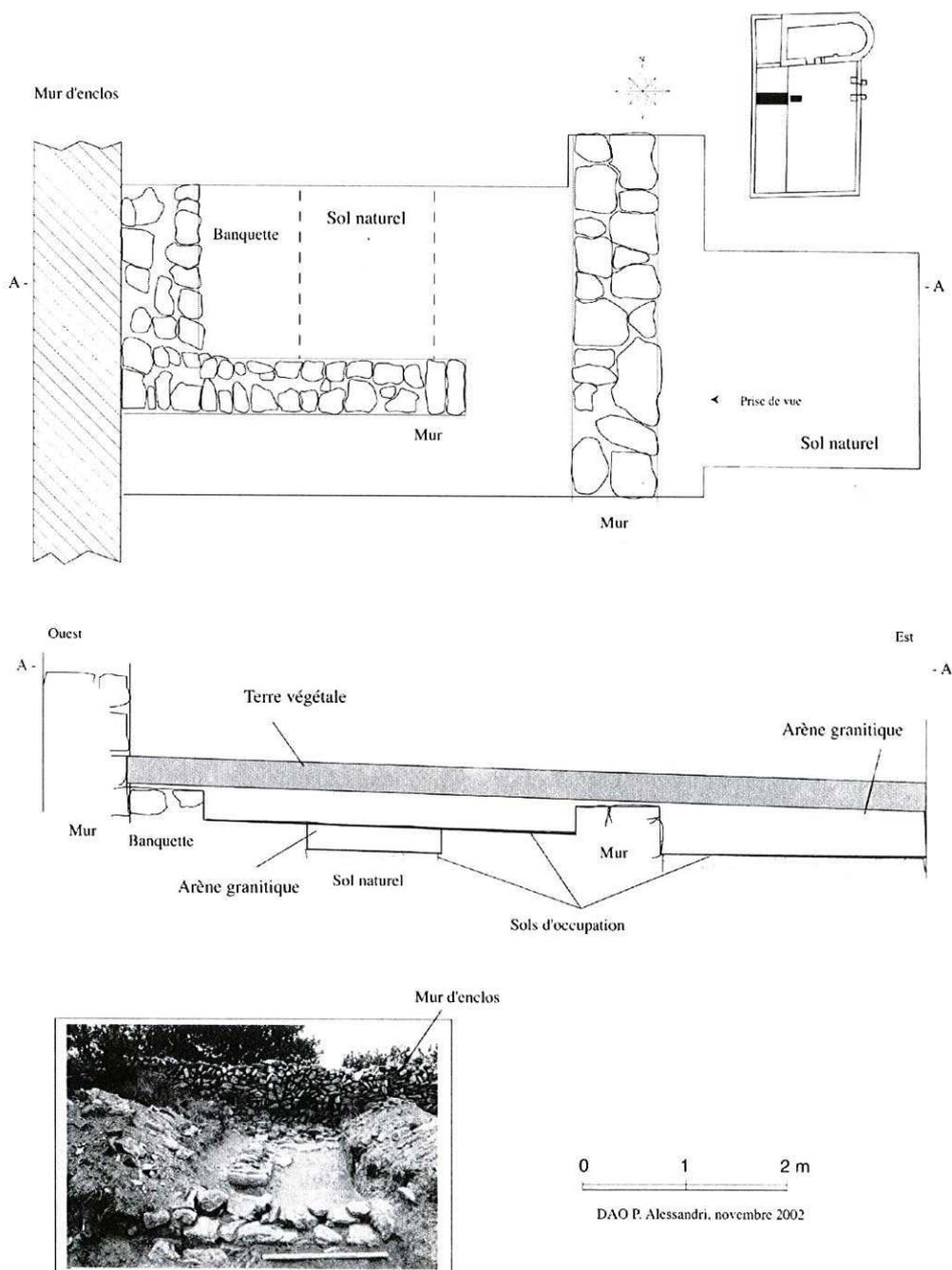
matérialisant des sols de circulation. Les niveaux de sol correspondant aux sépultures basses, au sud-est de l'église, ont disparu par érosion naturelle et la partie haute des sépultures affleure.

- Au contact de l'église : au chevet, la terre végétale contenant des vestiges mobiliers d'époque contemporaine vient également au contact direct du terrain

du chemin d'accès.

Au nord, la terre végétale contenant des vestiges mobiliers d'époque contemporaine vient au contact direct du terrain naturel constitué ici du socle rocheux.

- À l'intérieur de l'enclos : à l'est du mur de refend, la terre végétale contenant des vestiges mobiliers d'époque contemporaine vient au contact direct du ter-



Latour-de-France : église Saint-Martin
Sondages 32 et 33

naturel à partir duquel sont creusées les sépultures. Le sol d'origine a également disparu, probablement d'abord par érosion naturelle avant que l'ensemble soit recouvert par des apports de terre liés à la construction

rain naturel à partir duquel sont creusées les sépultures. Le niveau d'interface entre la terre végétale et le sol naturel correspond aussi au niveau de seuil de la porte d'entrée de l'église. À l'ouest du mur de refend, la terre

végétale repose sur un premier remblai dont la partie supérieure est indurée pour constituer un sol de circulation. Ce remblai repose sur un sol antérieur posé directement sur le substrat.

- À l'intérieur de l'église : le remblai de préparation de l'empierrement repose sur le sol naturel, une arène granitique à l'ouest, le rocher et une arène granitique à l'est.

3 - Les éléments de datation

En chronologie relative

Un premier état est représenté par au moins deux sépultures d'enfants figurant au chevet de l'église actuelle. Elles sont antérieures à un segment de mur incurvé sous lequel elles sont directement engagées. Il est possible, sinon probable, que toutes les sépultures observées au chevet sont concernées par cette première phase d'occupation du site. Deux hypothèses peuvent alors être avancées :

- Les sépultures du chevet précèdent la construction d'une église sur le site. Elles participent d'un cimetière rupestre sans édifice de culte, identique à ceux d'Estagel ou de Tautavel qui se trouvent dans un environnement relativement proche. Dans ces deux cas est attestée une pratique habituelle de l'inhumation en coffres datée du Ve siècle pour Estagel et du passage VIe-VIIe siècle pour Tautavel.

- Les sépultures du chevet sont contemporaines d'un premier édifice de culte. Cette hypothèse est confortée par l'observation de remaniements apparents sur les murs gouttereaux nord et sud de l'église suggérant au moins une reprise de construction affectant sa partie orientale et par la disposition non rayonnante des tombes autour du chevet semi-circulaire.

Un deuxième état est représenté par un segment de mur courbe posé sur deux sépultures en coffre, recoupé par la construction de l'abside actuelle. L'aspect général de ce mur, plutôt étroit (0,50 m en moyenne), mal appareillé, intégrant des fragments de terre cuite, plaide pour une construction tardive mise en œuvre au plus tôt durant le Moyen Âge central, vraisemblablement à l'approche du XIIIe siècle. Faute de pouvoir l'observer sur une plus grande longueur, sa fonction demeure énigmatique. Il pourrait s'agir d'un aménagement de cimetière visant à isoler certaines tombes ou un espace à vocation spécifique, ainsi que cela se pratiquait durant le haut Moyen Âge et le Moyen Âge central (Ve-XIIIe siècle).

En chronologie absolue

Le mobilier archéologique à verser à l'étude se résume à deux tessons céramiques. Un fragment de marmite tournée obtenu en post-cuisson réductrice se trouvait dans la tranchée de fondation du segment de mur nord-est de l'enclos. Il appartient sans conteste au Moyen Âge central, c'est-à-dire à une période de production lâche courant entre le Xe et le XIIIe siècles. Un autre fragment de marmite non tournée obtenu en post-cuisson réductrice se trouvait au contact du sol naturel

dans le sondage 31, au sud, non loin de la porte d'entrée de l'enclos. Sa période de fabrication est impossible à préciser.

Par ailleurs, il est à rappeler ici qu'aucune des sépultures n'a été fouillée. La prospection électromagnétique ne révèle pas la présence d'objets métalliques à l'intérieur des coffres ou des fosses en pleine terre. Les sépultures plus éloignées de l'église, non concernées par les relations de chronologie relative, ne sont donc pas datables car l'utilisation de coffres en pierres initiée dans l'Antiquité tardive se prolonge dans les Pyrénées-Orientales jusqu'au XIIIe siècle.

L'absence de datations absolues pour l'ensemble des structures mises au jour représente sans doute la limite principale de cette courte étude.

Un élément d'architecture vient partiellement combler ce manque de repères chronologiques. Le mur gouttereau sud de l'église porte des traces de joints au fer représentant un faux appareil dans l'enduit de couverture. Cette pratique est attestée pour le seul XIIe siècle pour divers monuments du département, notamment à l'abbaye Saint-Michel-de-Cuxà (commune de Codalet). À Saint-Martin, le mur de refend longitudinal de l'enclos vient en appui contre le mur gouttereau sud de l'église en masquant les joints au fer. Il est donc postérieur à ce mur et au XIIe siècle.

Conclusion

Les tombes en coffre et en pleine terre se rencontrent partout sans qu'il soit possible de proposer une évolution de l'espace funéraire dans le temps. Le cimetière a des limites imprécises, sinon à le circonscrire dans un vaste périmètre intégrant l'enclos et débordant largement à l'est et au nord de l'église. La recherche d'un terrain meuble semble présider au choix d'implantation des inhumations.

Il existe plusieurs témoignages de la présence d'un édifice de culte antérieur à l'état actuel dans le sondage ouvert au chevet où un mur courbe recouvre des sépultures déjà présentes avant d'être recoupé par la construction de l'abside du dernier état de l'église. Une première étude des élévations, proposée par M. J.-L. Pastou propriétaire des terrains, présente une synthèse illustrée des divers remaniements successifs affectant les murs de l'église et de l'enclos. Ailleurs que dans l'enclos, les sols d'origine ont disparu par lessivage naturel et il n'est donc pas possible de mettre en relation le bâti avec des niveaux de fréquentation. Dans l'enclos, seul endroit où les sols d'origine sont conservés, le niveau de fréquentation qui se confond avec le sol naturel vient au contact du seuil d'entrée de l'église. Les murs de celle-ci sont fondés sur une semelle légèrement débordante creusée dans le sol naturel.

En dehors de l'élévation sud, le mur d'origine n'est conservé que sur ses trois premières assises. Son contour demeure imprécis dans sa partie nord-ouest, de même que l'organisation de l'espace qui prolonge l'église à l'ouest.

D'une manière générale, les dispositions intérieures

rappellent celles qui sont observées dans l'enclos de l'église Saint-Barthélemy de Jonquerolles à Bélesta. Dans ce dernier cas, la technique utilisée pour la construction des murs de clôture, pierres locales disposées en épi, peut se rattacher à une période couvrant le XIe et le XIIe siècle. L'aménagement en petits celliers individuels y est bien daté, entre la fin du XIIIe siècle et le tout début du XIVe siècle. Les similitudes sont telles entre les deux édifices, forme et taille de l'enclos, fortification passive et active (archères) de l'enclos, porte fortifiée ouverte postérieurement, subdivision de l'espace intérieur, que l'ensemble représenté à Saint-Martin de Latour-de-France peut être considéré comme contemporain de celui de Bélesta. La différence essentielle est qu'à Saint-Martin il n'existe pas de structures bâties ni de vestiges mobiliers ayant appartenu à un habitat regroupé autour de l'église.

*
* *

Commune : Perpignan

Nom du site : Hôpital Militaire - Couvent Saint-François

Définition et datation : bâti des XIIIe-XVIIIe siècles

Type d'intervention : diagnostic

Responsable : P. Alessandri (I.N.R.A.P.)

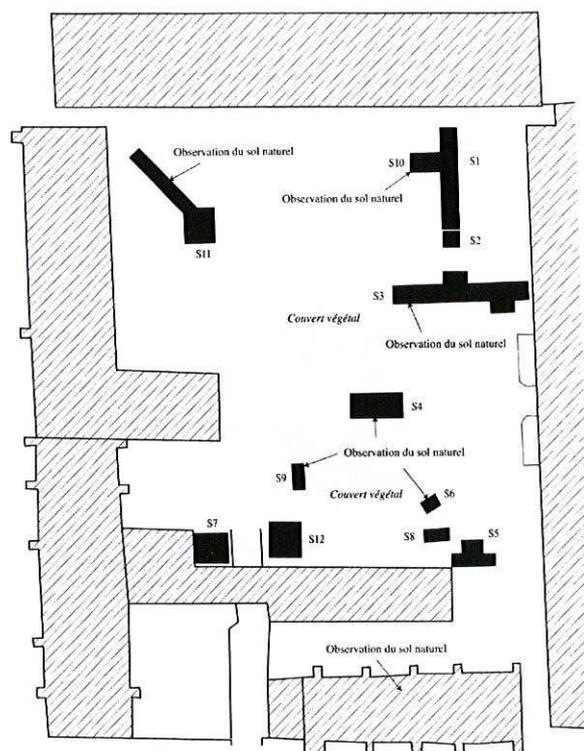
Equipe de fouille I.N.R.A.P. : A. Abbaci, L. Arifi, F. Audouit, F. Benaklouch, K. Meddad, H. Meziani, P. Pliskine
Collaboration : A. Bournet, A. Catafau, R. Donat, D. Fontaine, O. Poisson

Environnement topographique et historique

Les Frères Mineurs s'installent à Perpignan au milieu du XIIIe siècle (première mention en 1241). La construction de la grande église débute à la fin du XIIIe siècle. Elle s'ajoute à deux autres édifices de culte à l'intérieur du périmètre du couvent : les églises Notre-Dame-des-Anges et Sainte Marie du Cloître. Dès le début du XVIIIe siècle, par manque de ressources, les franciscains louent une partie de leurs locaux à l'Armée qui y installe un hôpital militaire. Vers 1780 l'église Sainte-Marie du Cloître est détruite pour laisser place à des bâtiments mieux adaptés à ces nouvelles fonctions. Après la Révolution, la totalité du couvent revient à l'Armée qui le transforme entièrement en hôpital. Durant tout le XIXe siècle de nombreux aménagements modifient profondément la construction d'origine.

Un petit cloître, mal situé, était réservé à l'usage des moines. Le grand cloître s'accolait au mur ouest de l'église principale. Il avait une vocation essentiellement funéraire comme en attestent un nombre important de testaments et la présence des enfeus de l'angle sud-ouest.

Dans le périmètre du cloître, plusieurs repérages de vestiges maçonnés faisaient l'objet d'un enregistrement rapide par le Service Départemental de l'Architecture et du Patrimoine à l'occasion de travaux divers (information L. Bayrou, chef de Service). Ces documents sont



PERPIGNAN : Hôpital Militaire 2003
Implantation des sondages

conservés par le SDAP.

Une intervention concernait l'église Notre-Dame-des-Anges qui est comprise dans le périmètre du couvent. En 1999, F. Raynaud ouvrait plusieurs sondages à l'intérieur de l'église (Raynaud 1999, 11). Parmi les observations faites à cette occasion, une nous intéresse particulièrement : le sol naturel était repéré à la cote 30,07 m NGF.

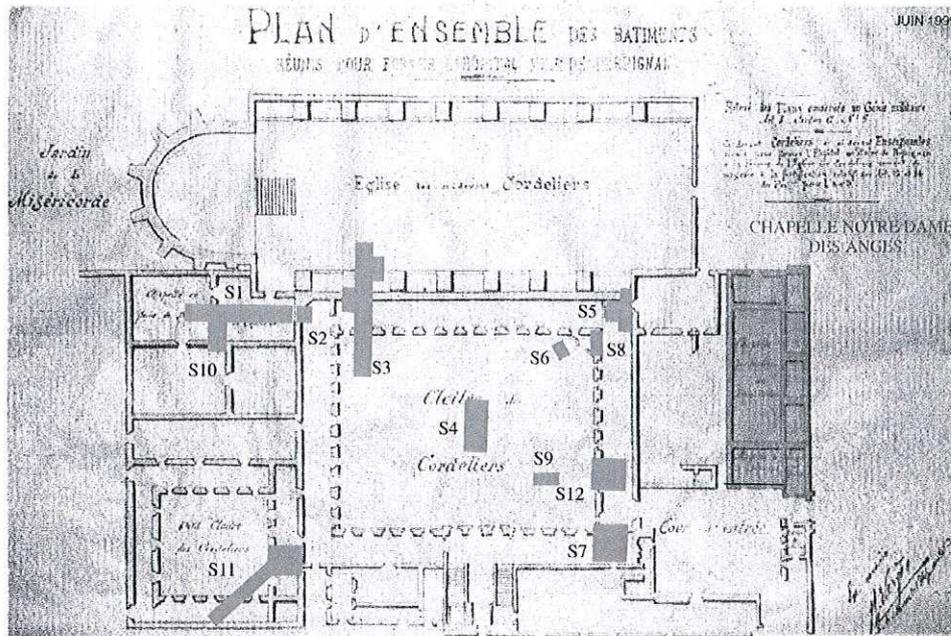
Par ailleurs, une étude architecturale appuyée sur des représentations iconographiques proposait une restitution des bâtiments conventuels et des dépendances (Mallet 2000, 118-125).

Une autre étude architecturale, en cours, concerne les enfeus et les bâtiments de l'aile ouest (J. Reynal, Conseiller Culturel du Conseil Général des Pyrénées-Orientales).

Problématique scientifique

Il s'agissait d'une part de tester la présence éventuelle de structures bâties, d'aménagements particuliers ou de sépultures en relation avec le couvent et de vider un des enfeus murés de son blocage. D'autre part de caractériser en chrono-stratigraphie les couches du sous-sol afin de mesurer l'impact archéologique des travaux de construction d'un parking souterrain.

L'estimation des potentialités archéologiques était réalisée au moyen de 12 sondages en tranchées mécaniques de 2,00 m de largeur, ouverts sur toute la surface ; trois d'entre eux, les sondages 3, 5 et 11, étaient élargis de manière à préciser la nature des vestiges. Le premier se rapprochait au plus près du mur de limite nord-est de la parcelle et avait pour objet de repérer les



PERPIGNAN : Hôpital Militaire 2003
 Implantation des sondages sur le plan du Génie, XIXe s

limites de l'église conventuelle ; le second, également en limite nord-est, avait le même but ; le troisième était implanté en travers de l'axe de l'église afin de repérer les limites de la galerie de cloître et les sépultures de

l'aire ouverte ; le quatrième devait à la fois vérifier la présence de sépultures et d'un ossuaire ; le cinquième recherchait l'angle sud-est du cloître ; le sixième la présence de sépultures ; le septième l'angle sud-ouest du cloître et la base de l'enfeu ; le huitième la galerie de cloître ; le neuvième la présence de sépultures ; le dixième et le onzième le sol naturel ; le douzième la galerie de cloître et la présence de sépultures.

Le sol naturel, la terrasse alluviale de la Basse, était atteint dans les sondages 3, 4, 6, 9, 10 et 11.

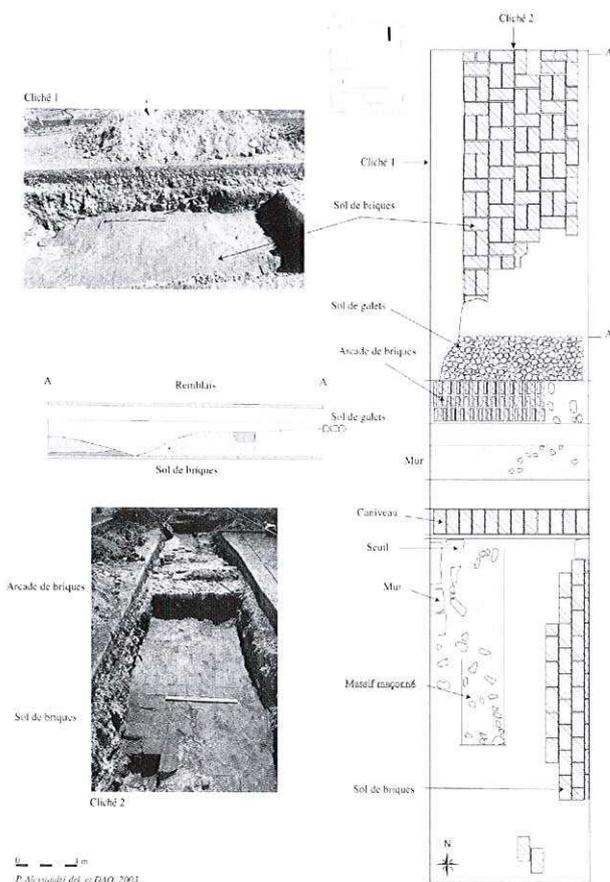
Principaux résultats

L'église

Sa limite ouest est désormais connue ainsi que l'emprise au sol des chapelles latérales qui la bordent sur ce même côté ouest. Le sol de l'église a entièrement disparu à l'emplacement du sondage (S3), de même que l'élévation du mur gouttereau. L'implantation du bâtiment qui en occupe aujourd'hui l'espace est à l'origine de cette destruction. Le sol des chapelles latérales est bien conservé ainsi que les murs qui les délimitent. Des aménagements particuliers, notamment les sépultures sous dalle, sont préservés. Une couche dépotoir datée du XIXe siècle par le mobilier céramique qu'elle contient date la destruction de la chapelle. Le module des briques de pavement utilisé contribue à dater la construction de la chapelle du XVIe-XVIIe siècle. Les infrastructures liées au fonctionnement de l'hôpital militaire, murs de refend et bassin du sondage 3 par exemple, respectent le sol et les sépultures.

Le grand cloître

Les limites sont précisées pour sa partie sud. Un seul angle a été observé (sondage 7) ainsi que les sols de circulation dans les galeries et des segments du mur



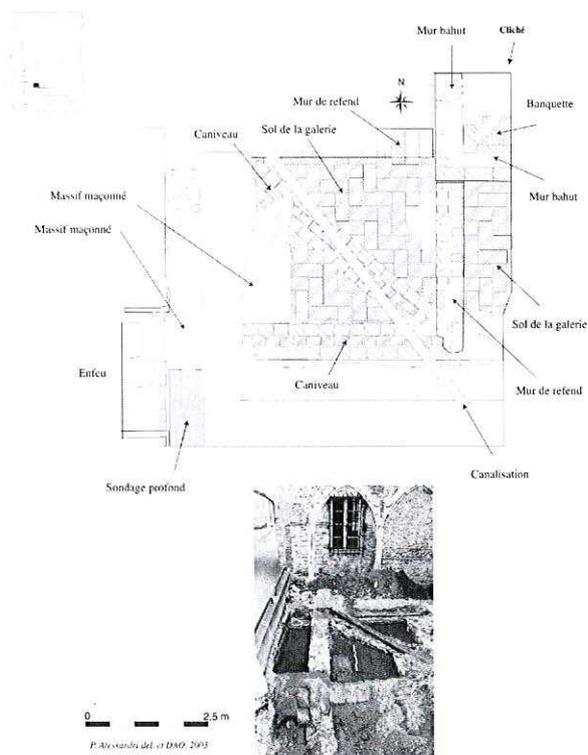
PERPIGNAN : Hôpital Militaire 2003
 Sondage 1 : plan et coupe

bahut, cantonné d'une banquette, qui sépare l'espace ouvert de l'espace couvert. Les murs de refend postérieurs (probablement du XIXe siècle) s'appuient sur ces sols de briques. Dans le sondage 5, un escalier indique qu'une différence de niveaux de circulation existait entre les galeries de cloître et les chapelles latérales, ou le parvis, de l'église.

Dans la partie nord-ouest, la galerie n'a pas été conservée (sondage 3) mais le mur bahut est bien en place.

Le petit cloître

Le sondage 11 est probablement placé à l'intérieur du petit cloître réservé aux moines. Les niveaux de sols y sont bien conservés ainsi que divers aménagements postérieurs comme les deux caniveaux relevés. L'orientation du mur observé ne correspond cependant pas à l'orientation théorique des murs de délimitation de l'espace claustral.



Perpignan : Hôpital Militaire 2003
Sondage 7

L'enfeu

Une fois le bourrage de briques déposé, apparaissent trois équipements particuliers :

- Une inscription funéraire datée de 1326, décrite par ailleurs (voir annexe), sur le montant nord.
- Des traces de peinture en très mauvais état de conservation dans la partie supérieure.
- L'ouverture d'un caisson dont le système de couverture a disparu. Les parois de briques contiennent un comblement de terre qui semble en place.

L'organisation de cet enfeu est identique à celle observée dans le cloître-cimetière du Campo Santo attenante à la cathédrale Saint-Jean.

Les constructions antérieures à l'établissement du couvent

Elles se résument à deux segments de murs. L'un d'eux, assez profondément enfoui, (sondage 3) n'a été que rapidement observé. Bien parementée des deux côtés, l'élévation se fait exclusivement à l'aide de galets de rivière calibrés liés par un mortier de chaux. L'autre, vu seulement en coupe (sondage 6), est de facture tout à fait comparable. Tous deux appartiennent à des constructions antérieures au couvent qu'il est difficile de dater avec précision. Une fourchette chronologique comprise entre le XIe et le XIIIe siècles semble raisonnable.

Le funéraire

Les sondages étaient implantés de façon à prendre en considération toutes les parties de l'espace ouvert du cloître ainsi que les bâtiments contigus. Les inhumations sont cependant extrêmement rares et en totale contradiction avec les suppositions émises jusque-là. Cinq individus en place, une superposition de trois parties de corps et une pierre tombale étaient mis au jour. La pierre tombale couvre une sépulture qui n'a pas été ouverte. Les autres inhumations se répartissent ainsi :

- 2 sépultures en pleine terre dans le sondage 3 sur un même niveau d'inhumation. Un défunt est déposé selon un axe nord-sud, l'autre selon un axe ouest-est. L'espace funéraire correspond à la galerie Est du cloître. Le prolongement du sondage vers l'ouest, au-delà du mur bahut de la galerie, ne relève aucune trace de sépultures constituées ou d'ossements humains dissociés.
- 2 sépultures en pleine terre dans le sondage 10 sur deux niveaux d'inhumations distincts séparés de 0,20 m l'un de l'autre. L'espace concerné correspond à la chapelle attenante au chevet.
- 1 sépulture axée sud-nord à proximité du mur bahut Sud dans le sondage 12.
- Un dépôt multiple appuyé contre le mur bahut Sud du cloître, côté extérieur, dans le sondage 12.

Une description plus précise s'énonce ainsi (R. Donat) :

Sondage 3 : ce sondage a livré deux individus adultes en connexion ainsi que des ossements humains disloqués. Les deux sujets en place sont sensiblement à la même profondeur. Ils reposent sur le dos, mais montrent des orientations différentes : nord-sud (tête au sud) et est-ouest (tête à l'ouest).

Sondage n°10 : ce sondage a permis de mettre en évidence deux sujets adultes en connexion anatomique, ainsi que quelques ossements humains disloqués. Les deux squelettes en connexion sont en grande partie engagés sous la berme nord du sondage. Les observations les concernant sont donc très partielles. Du pre-

mier sujet, apparu à la cote – 150, n'étaient visibles que les membres inférieurs ; ils sont en extension et correspondent à un individu reposant en décubitus dorsal, orienté nord-sud (tête au nord). À environ 20 cm, sous ce squelette, se trouvaient les restes du deuxième sujet, dont seuls les pieds et la partie distale des jambes ont pu être observés. Cet individu reposait également sur le dos avec une orientation nord-sud (tête au nord).

Sondage n°12 : ce sondage a livré les restes de trois sujets adultes en connexion dont les squelettes, très incomplets, étaient superposés et directement en contact (SP96). A la base de cet empilement se trouve un individu représenté par les membres inférieurs, en extension, qui se présentent par leur face antérieure ; le défunt a donc été placé en décubitus dorsal. Le corps est orienté est-ouest (tête à l'est). Directement sur le membre inférieur droit de cet individu repose le membre supérieur gauche d'un autre squelette, comprenant notamment l'épaule et le bras, en connexion stricte, qui apparaissent par leur face antérieure. Cet individu a donc également été inhumé sur le dos. L'orientation du corps est est-ouest (tête placée à l'ouest). Enfin, la scapula et la clavicule de ce sujet sont en partie engagées sous le squelette tronculaire d'un autre individu, dont la plupart des éléments sont en connexion stricte. La colonne vertébrale comprend les vertèbres L5 à T3, qui se présentent par leur face postérieure avec une légère composante latérale droite (à l'exception toutefois de L5 qui apparaît par sa face inférieure). Ce sujet repose donc sur le ventre. Il est orienté est-ouest (tête à l'ouest).

Le fait que ces portions de corps directement en contact soient restées en connexion anatomique témoigne que les corps ont été déposés simultanément. Des inhumations successives auraient en effet entraîné des remaniements importants, chaque nouveau dépôt perturbant les sépultures antérieures.

Il est à noter que le sondage 4, ouvert dans la partie centrale du cloître, ne révèle pas non plus de traces de sépultures constituées ou d'ossements humains dissociés, pas plus que les sondages 6, 8 et 9 ou le prolongement vers le nord du sondage 12. Le sondage 11 ouvert dans un espace pouvant correspondre au petit cloître réservé à l'usage des moines ne contient pas lui non plus de sépultures.

La stratigraphie

L'ensemble de la zone testée présente un enchaînement stratigraphique comparable. Sous la terre ou sous l'enrobé de surface, se trouve un remblai fait de gravats de démolition triés qui recouvre en périphérie les éléments du bâti et dans l'espace ouvert du cloître un limon homogène bien anthropisé. Le sol naturel apparaît sous plusieurs couches de limon très faiblement anthropisées, ne contenant que de rares charbons de bois et fragments de tuiles ou briques.

Les niveaux d'apparition du sol naturel, côté en NGF, diffèrent selon l'emplacement des sondages, du sud vers le nord : 30,07 m dans la chapelle Notre-Dame

des Anges, 29,20 m dans le sondage 9, 29,60 m dans le sondage 4, 27,00 m dans le sondage 3, 26,90 m dans le sondage 10, 27,00 m dans le sondage 11.

Il s'agit dans tous les cas du cailloutis de la terrasse alluviale de la Basse coulant à proximité au nord. La pente est naturellement inclinée vers le cours de la Basse au nord. Il est possible d'évoquer une organisation primitive en terrasses régulières, portant des constructions maçonnées, antérieurement à la construction du couvent au milieu du XIII^e siècle. Les deux arguments qui plaident pour cette hypothèse sont d'une part la disposition régulière des strates limoneuses, d'autre part la présence de deux murs maçonnés et arasés recouverts par les aménagements du cloître. Tous deux, fondés dans le sol naturel, l'un au sud (sondage 6) et l'autre au nord (sondage 3), semblent de dimensions suffisantes pour avoir appartenu à des bâtiments importants dont l'implantation nécessite un travail préparatoire, un arasement du terrain.

Conclusion

Les éléments des bâtiments conventuels sont bien conservés en place. Les sols d'origine sont partout respectés, que ce soit dans les chapelles latérales de l'église majeure ou dans les galeries des cloîtres, à l'exception d'une partie de la galerie ouest du grand cloître entièrement manquante. Ces constructions sont limitées par des murs encore en élévation partielle. Une fouille extensive restituerait donc la totalité du plan initial. L'apport principal dans ce domaine est le repérage de l'emprise au sol de l'église et de ses chapelles latérales ouest contenant des sépultures de personnages importants de la ville.

L'enfeu observé montre que l'organisation générale est préservée, y compris semble-t-il l'inhumation qu'il contient, l'ensemble étant simplement masqué par un bourrage de briques d'époque contemporaine.

Les résultats inattendus concernent le domaine funéraire. Aucune sépulture constituée n'est à signaler dans l'espace ouvert du cloître. Seul un dépôt d'ossements en connexion vient se plaquer à l'extérieur du mur bahut sud. Les quelques sépultures présentes, sans éléments de datation, se trouvant dans la galerie de cloître et dans une chapelle annexe. Ces observations contredisent les informations contenues dans de nombreux textes d'archives ; notamment des testaments dans lesquels la volonté du mourant de se faire inhumer dans le cloître du couvent Saint-François est clairement exprimée. Certains documents, encore plus précis, font même état d'un *carner*, une fosse commune, dont l'emplacement n'a pas été retrouvé.

Bibliographie sommaire

- Capeille 1925-1926, CAPEILLE (Abbé J.) — Les anciens monastères de Perpignan, *Revue Historique et Littéraire du diocèse de Perpignan*, les Frères mineurs n° 56 à 62, Perpignan 1925-1926.

- Mallet 2000, MALLET (G.) — *Les cloîtres démontés de Perpignan et du Roussillon (XIII^e-XIV^e s.)*, édition des

Archives Communales de Perpignan, 2000, 391p.
 Raynaud 1999, RAYNAUD (F.) — Chapelle Notre Dame des Anges, *Document Final de Synthèse*, Direction Régionale des Affaires Culturelles, Service Régional de l'Archéologie, 1999.
 - Torra de Bordas 1884, TORRA DE BORDAS (Mgr J.) — *L'ordre de Saint-François d'Assise en Roussillon*, éd. Société Générale de Librairie Catholique Paris, Latrobe, Perpignan 1884.

Annexe : les inscriptions funéraires

(A. Catafau, avec la collaboration d'A. Bournet, D. Fontaine et O. Poisson)

L'étude des deux inscriptions funéraires découvertes dans le cloître et l'église du couvent des Franciscains de Perpignan illustre l'intérêt des informations complémentaires que l'histoire peut apporter à l'archéologie, et de la collaboration entre les deux disciplines. Il convient de souligner que la corrélation entre les deux disciplines est ici particulièrement riche du fait de la nature des éléments archéologiques : deux inscriptions, fournissant des informations précises, datées et nominatives, pour des périodes bien documentées dans les textes, les XIV^e et XVII^e siècles. Si l'on tient compte en outre que ces deux épitaphes concernent des individus évoluant dans un milieu urbain, aristocratique ou bourgeois, où l'écrit est plus fréquent que dans les secteurs plus ruraux et plus modestes de la société aux mêmes époques, on comprendra mieux l'exceptionnelle richesse des informations biographiques, sociales, politiques, voire culturelles ou économiques, qu'il est possible de réunir sur les défunts inhumés ici et sur leurs familles.

I - Pere Batlle († 1326)

Description de l'épitaphe

- Localisation de l'épitaphe

L'épitaphe de Pere Batlle est incluse sur la paroi intérieure de l'enfeu situé côté ouest de l'angle sud-ouest du cloître-cimetière du couvent des Franciscains de Perpignan.

Cet enfeu est encadré par deux écussons portant des perroquets adossés se regardant : ces armoiries, bien identifiées par les héraldistes catalans, sont celles de la famille Batlle. La présence de ces armoiries permet d'identifier sans aucune hésitation le Pere Batlle inhumé ici comme le frère aîné de l'évêque Berenger.

- Lecture de l'épitaphe

LAYN : D : M : CCC : XXVI : MORI : EN : PE : BALLE :
 CAULER : DECARA : DL : REY : EN : SANXO : D :
 MALORCHA : EMAGER : DOM : DE : LAREGIN
 A : LOCALFO : MOT : COPLIT : DEBOS : ARMS :
 EIAU : APAQST : MONIMT : E : DUS : PLACIA : M
 CE : LIPDO : OTU : QIGUARDES : MAFIGURA :
 DIU : PAT : NOST : AVE : MARIA : PLAMIA :
 ARMA : PSO : QUE : TROPS : QIPC : PTU : CAN

DAQST : SEGLE : PASSAT : SERAS

*L'any d(e) M CCC XXVI mori en Pe(re) Balle
 cau(al)ler de cara del rey en Sanxo de
 Malorcha e mager dom de la regin - a
 loqual fo mo(l)t co(m)plit de bo(ne)s armes
 e jau ap aqu(e)st monim(en)t e d(e)us p(er) la cia m(er) -
 cé li p(er)do. O tu qui guardes ma figura
 diu Pat(er) Nost(er), Ave Maria, p(er) la mia
 arma p(er) so que trops qui p(re)c p(er) tu can
 d'aqu(e)st segle passat seras*

L'an 1326 mourut Pere Balle,
 chevalier de l'avant-garde du roi Sanç de
 Mallorca et majordome de la reine,
 qui fut très accompli en bonnes armes
 et gît en ce monument. Et Dieu par sa miséricorde
 lui pardonne. Ô toi qui regardes ma statue,
 dis un Pater Noster et un Ave Maria pour mon
 âme, afin que tu trouves qui prie pour toi quand
 de ce siècle tu auras passé.

- Pere Batlle, chevalier du roi Sanç, majordome de la reine :

Pere Batlle nous est connu par des sources multiples dont les informations se complètent :

- les documents de la série B des ADPO, vestiges de l'administration du Roussillon sous les rois de Majorque, le Livre des Fiefs des rois de Majorque, les registres de la Procuration royale,
- une source littéraire : la Chronique de Ramon Muntaner,
- et, grâce à cette découverte, son épitaphe.

Il est le fils aîné d'un grand serviteur du roi Jaume I de Majorque, Arnau Batlle ; son frère cadet, Bérenger, est mentionné comme sous-chantre à la cathédrale d'Elne en 1287, avant d'en devenir évêque en 1320 puis d'être nommé au siège épiscopal de Majorque, en 1332, où il meurt en 1349. On ignore l'âge auquel l'un et l'autre sont morts, on peut supposer que Pere Batlle a dû naître vers 1260-1270.

II - Joan Antoni Bolet († 1619) et Maria Anna Bolet († 1620)

- Localisation de l'épitaphe

L'épitaphe de Joan Antoni Bolet se trouve sur une pierre tombale en marbre rose placée dans une chapelle latérale nord de l'église majeure du couvent.

- Lecture de l'épitaphe (lecture, transcription et traduction A. Catafau, P. Alessandri)

SEPULTURA DEL ILLTE
 SOR ATONI IVAN BOLET
 DOSELL I DE LA SERA
 MARIANA BOLET I VIN
 YES MVLLER SVA MORI
 DIT SÛR A 24 AOST 1619
 I DITA SÛRA A 23 DE MA
 IX 1620

*Sepultura de l'ill(us)t(r)e
S(en)or A(n)toni Juan Bolet
Dosell i de la Sera
Mariana Bolet i Vi –
nyes muller sua mori
dit s(en)or a(ls) 24 aost 1619
i dita s(en)ora a(ls) 23 de ma –
ix 1620*

Sépulture de l'illustre
Monsieur Antoni Juan Bolet
Dosell i de la Sera
Mariana Bolet i Vin –
yes son épouse mourut
le dit monsieur le 24 août 1619
et la dite dame le 23 ma –
i 1620

À propos de la pierre tombale des époux Bolet : Denis Fontaine, des Archives Départementales, a découvert de très intéressants documents (ADPO, 1E126, liasse famille Bolet), qui permettent de mieux connaître ces personnes et d'identifier la chapelle où se trouve la dalle funéraire, ainsi que les chapelles voisines.

Joan Antoni Bolet, chevalier de la ville de Perpignan, a rédigé un premier testament en novembre 1585, où il faisait élection de sépulture au monastère de Saint-François, devant l'autel privilégié de sainte Catherine, il souhaite être revêtu de l'habit des Franciscains. En 1615, un nouveau testament apporte une précision intéressante : Joan Antoni Bolet demande à ses exécuteurs testamentaires de faire placer sur la sépulture une pierre portant ses armes et les armes de Joan Antoni Bolet figurent effectivement sur la pierre tombale. Francesc d'A. Ferrer i Vives les blasonne ainsi (Heràldica catalana, vol. 1, A-F, Editorial Millà, 1993, Barcelona, p. 148-149, Bolet de Perpinyà, n° 773) : « escut partit 1er d'or, un cep fruitat de sinople somat d'un ocell de sable cantonat. 2on tallat : 1er d'or un castell d'argent, 2a d'or tres bulets de gules ». Ce sont donc en partie des armes parlantes.

Le testament de Maria Anna Bolet en février 1620 révèle qu'elle demande elle aussi à être inhumée au couvent de Saint-François, dans l'habit des religieux de cet ordre, mais au charnier où sont inhumés les moines.

La fouille de la sépulture sous la dalle funéraire nous dira si les exécuteurs testamentaires, ou les frères, ont respecté sa volonté (et l'ajout du nom sur la dalle de Joan Antoni son époux aurait alors valeur de mémoire seulement) ou bien ont préféré réunir les époux dans le même caveau.

Le contexte architectural dans l'église Saint-François, la chapelle Sainte-Catherine et les chapelles adjacentes :

Le dossier documentaire réuni par Denis Fontaine concernant les chapelles de l'église Saint-François (et qu'il pense pouvoir être encore enrichi) est tout aussi intéressant à mettre en relation avec cette découverte,

car il permet d'identifier les chapelles voisines de celle-ci, ce qui permettra de guider et de compléter les données de la campagne archéologique suivante.

*
* *

Commune : Perpignan

Nom du site : Couvent Saint-François

Définition et datation : bas Moyen Age, époque Moderne

Type d'intervention : fouille archéologique de sauvetage

Responsables : O. Passarrius (A.A.P.-O.) avec la collaboration de S. Nadal

Selon la tradition de l'ordre, le couvent Saint-François de Perpignan aurait été fondé par saint François d'Assise lors de son passage en ville, entre 1211 et 1214. Mais la première mention du couvent n'apparaît réellement dans la documentation médiévale qu'en 1241, lors de la cession d'un terrain à l'ouest de la voie qui passe par la maison des Frères Mineurs. Si un couvent des cordeliers semble bien exister avant le milieu du XIII^e siècle, la construction de la grande église ne commence qu'à l'extrême fin du XIII^e siècle. On lui associe deux autres édifices culturels (Notre-Dame des Anges et Sainte-Marie), deux cloîtres et de nombreux bâtiments conventuels dont il ne subsiste plus grand chose aujourd'hui.

Dès le début du XVII^e siècle, par manque de ressources, les frères louent une partie du couvent à l'armée qui y installe un hôpital militaire. Ce lieu conserve sa fonction d'hôpital militaire jusqu'en 1956 et est aujourd'hui propriété du Conseil Général des Pyrénées-Orientales.

En mai et juin 2003, des diagnostics archéologiques ont été réalisés par l'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives (responsable d'opération : P. Alessandri). Ils ont permis, entre autres, la découverte de chapelles latérales flanquées à l'église majeure, de quelques vestiges du grand cloître et des bâtiments conventuels associés. Ces sondages d'évaluation archéologique ont été entrepris en amont d'un projet de construction d'un parking souterrain.

Durant l'été 2003, les services techniques du Conseil Général des Pyrénées-Orientales ont procédé à l'enlèvement de la souche d'un imposant platane qui trônait sur un espace situé à l'ouest de l'église Notre-Dame-des-Anges. L'arrachage de l'arbre a entraîné la découverte de structures, probablement médiévales, situées à quelques centimètres sous le niveau de sol actuel. Une opération de sauvetage urgent a été mise en place par le Service Régional de l'Archéologie et confiée à l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales. Elle avait pour objectif d'étudier les massifs de maçonnerie découverts et de procéder à la fouille des niveaux archéologiques présents.

La zone fouillée avoisine 16 m². Elle se trouve au

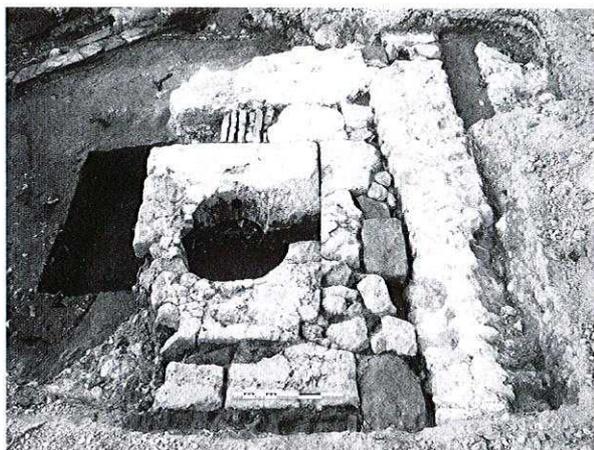


Photo générale de la fouille
(Cl. A.A.P.-O)

centre d'une place située à l'ouest de l'église Notre-Dame-des-Anges. Le creusement de la fosse de plantation du platane qui semble remonter bien en-deçà du milieu du XXe siècle a profondément entaillé les vestiges médiévaux (notamment sur la partie est du sondage où ne subsiste plus aucune trace). Toutefois, la réalisation de cette fouille a permis la découverte d'un caniveau, probablement d'époque moderne ou contemporaine, d'un mur et d'une partie d'un bâtiment pavé avec des éléments en remploi du couvent médiéval. L'ensemble de ces vestiges repose sur une couche limoneuse provenant de dépôt d'alluvions de la Basse.

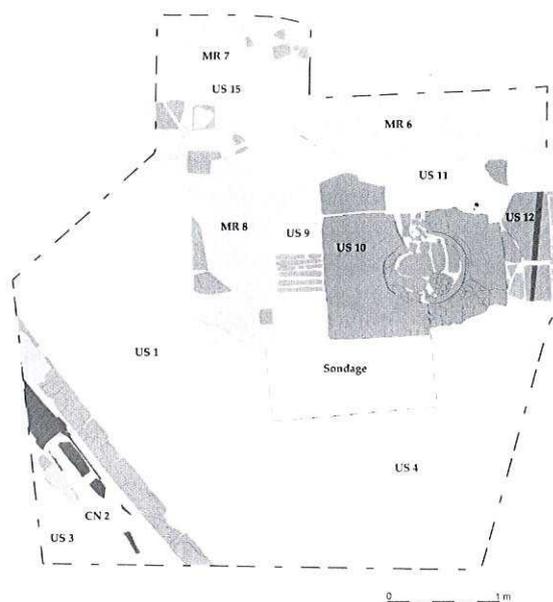
L'étude des structures archéologiques mises au jour lors de la réalisation de ce sondage limité a permis d'isoler les vestiges d'un probable bâtiment limité à l'ouest par le mur MR 6 et probablement au sud par le mur MR 8. Ces deux murs limitent un pavage constitué de blocs disposés à plat et provenant probablement de récupérations sur les bâtiments voisins. La datation de cet ensemble, XIV/XVe siècles, repose uniquement sur l'étude du mobilier exhumé lors de la fouille de la «pseudo-vasque» délimitée par les deux monolithes en basalte.

L'étude des quelques plans ou relevés anciens ne laisse apparaître aucun bâtiment à cet endroit, confortant l'hypothèse que les vestiges mis au jour correspondent aux dernières phases d'utilisation du couvent.

Le sondage mené dans le sédiment sous-jacent (US 1) a permis de le rattacher aux séquences de paléo-alluvions découvertes dans les sondages effectués à l'intérieur du cloître lors de l'opération précédente.

Excepté un tesson de céramique non tournée, aucun indice probant n'a été collecté et la datation de ces dépôts de limons liés aux débordements de la Basse reste encore en suspens. L'intérêt de ce sondage réside toutefois dans l'absence de vestiges antérieurs au couvent et confirme les observations effectuées lors des diagnostics précédents.

*
* *



Plan général du sondage

Commune : Perpignan

Nom du site : le Château Royal de Majorque

Définition et datation : glacis, fossés des XIVe-XIXe siècles

Type d'intervention : diagnostics archéologiques

Responsable : P. Alessandri (I.N.R.A.P.)

Equipe de fouille (I.N.R.A.P.) : J.-L. Aurand, V. Belbenoît

Collaboration : J. Bénézet, J.-P. Lentillon

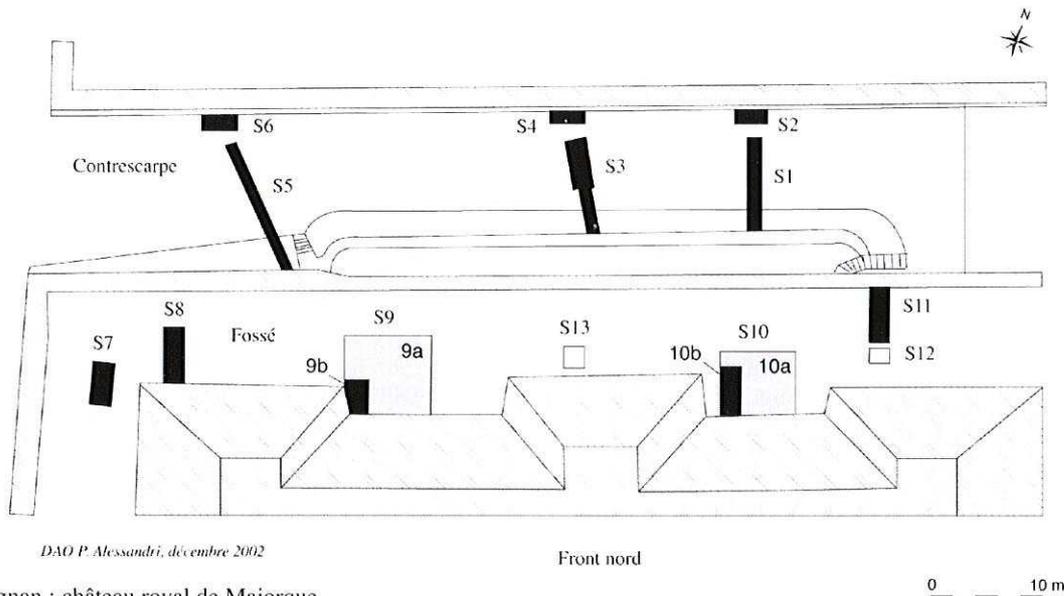
Environnement topographique et historique

L'espace de fouilles est directement lié au Palais des Rois de Majorque, il concerne l'ensemble du front nord. Le monument est bâti sur la plus haute colline de la ville, dite *Puig del Rey*. Les travaux de construction commençaient à la fin du XIIIe siècle (vers 1274-75), en même temps que la nouvelle enceinte de la ville. En 1285 l'avancement est tel que la famille royale y réside à demeure et en 1309, la nomination d'un chapelain et de desservants pour les chapelles palatiales semble indiquer que la construction est en grande partie achevée. L'aspect défensif est renforcé par des aménagements voulus par Louis XI et Charles VIII, lors du bref rattachement de la province de Roussillon au trône de France à la fin du XVe siècle (1463-1493). La construction d'un nouveau Castell Major juxtaposé au vieux château sur le flanc sud et de trois tours à canon pentagonales transforme la place de Perpignan en Citadelle. Durant tout le XVIe siècle, et dans un Roussillon redevenu espagnol, un effort supplémentaire engagé par Charles-Quint, puis surtout Philippe II, va dans le même sens. Des ouvrages considérables sont érigés en périphérie de manière à constituer une Citadelle bastionnée. L'empreinte de Vauban à la fin du XVIIe siècle se manifeste surtout sur le tracé de l'enceinte urbaine et à un degré moindre sur la Citadelle par l'adjonction encore en périphérie de nouveaux bastions doublés de

demi-lunes.

Notre connaissance topographique précise des transformations architecturales mises en œuvre dans la forteresse n'est pas antérieure aux aménagements contemporains de l'occupation française de la fin du XVe siècle (remparts et tours polygonales à canons dits «de Louis XI») mais surtout, en terme de fiabilité graphique, pas antérieure à l'enregistrement en trois dimensions présenté sous la forme du plan en relief daté de la fin du XVIIe siècle (1685). Pour ces périodes tardives, qui font directement suite au rattachement de Perpignan à la couronne française à partir de 1642-

Les premières approches archéologiques se limitaient jusqu'ici à plusieurs enquêtes de différente nature menées voici une trentaine d'années sur l'ensemble du monument. Les investigations se répartissaient entre les recherches et découvertes de mobilier provenant de diverses pièces et dépendances du château et une opération de sondage prenant en compte le comblement de la partie ouest du système de fossés. En 1964, un sondage manuel était ouvert dans le fossé du front ouest par MM. J. Llado (alors responsable de l'atelier de restauration d'objets d'art du Conseil Général) et P. Ponsich (conservateur des Antiquités et Objets



Perpignan : château royal de Majorque
Localisation des sondages

1659, la connaissance s'enrichit d'éléments illustrés de qualité. Plusieurs séries de plans établis dans le courant du XVIIe siècle, dressés notamment par les ingénieurs du roi, Beaulieu en 1642 et Rousselot en 1692 (l'un avant la réalisation des constructions défensives de Vauban mises en œuvre à partir de 1686, l'autre après) renseignent précisément sur la configuration générale de la ville et du château royal. Ils s'accompagnent à l'extrême fin du XVIIe siècle et au tout début du XVIIIe siècle (la première mention est de 1701) d'un plan-relief à grande échelle (1/600e), très réaliste, prenant en compte la place forte et ses abords dans un rayon de 500 toises (soit environ 1 km). L'accent y est naturellement porté sur les bâtiments majeurs de la cité, les églises et couvents, les édifices publics et les ouvrages militaires qui confèrent à cette ville des confins du royaume de France son caractère de citadelle comme le système de rempart, sans omettre les portes d'accès et leurs défenses, les bastions, le Castillet, ou le Palais des Rois de Majorque (de Roux 1990). Les documents connus ne nous renseignent donc que de façon très imprécise sur l'environnement architectural qui servit de cadre de vie à la famille royale de Majorque dans le courant des XIIIe et XIVe siècles.

d'Art). Cette fouille n'a pas donné lieu à un rapport et une sélection d'objets effectuée parmi l'ensemble des découvertes meuble aujourd'hui les vitrines occupant les trois niveaux de la tour de l'Hommage. L'autre partie de ces découvertes est actuellement conservée au Dépôt Archéologique Départemental. Il s'agit essentiellement de séries céramiques mais aussi de verrerie, monnaies, objets de bronze, tabletterie, dont les périodes de production s'étendent du XIVe au XVIIIe siècle, sans toutefois que l'on puisse rattacher ces éléments à une séquence stratigraphique précise.

Signalons aussi qu'en marge des travaux de réfection effectués dans le monument entre 1987 et 1989, il a été mis au jour et conservé des segments de charpentes, les extrémités des poutres soutenant le passage reliant directement les appartements de la reine à ceux du roi, vraisemblablement contemporains de la construction du bâtiment primitif.

En 1995 une intervention menée par l'A.F.A.N. avait pour objectif de suivre les tranchées de pose d'un réseau électrique sur le front ouest, la terrasse d'entrée actuelle au château, et dans le fossé ouest. Cette opération a fait l'objet d'un rapport de fouilles versé à la Direction des Affaires Culturelles du Languedoc-

Roussillon, Service Régional de l'Archéologie (Alessandri 1995) et d'une publication (Alessandri 1996). Les observations effectuées connaissent par convention une limite d'amplitude commandée par la profondeur prédéterminée des tranchées d'adduction de réseaux pour les aménageurs et de reconnaissance pour les archéologues. Il s'est avéré que la puissance des excavations n'excédant pas 0,80 m intéresse seulement les niveaux les plus tardifs (de la fin du XVIIe siècle à nos jours). Toutes les périodes antérieures (XIIIe - fin XVIIe siècles) sont uniquement évoquées par les vestiges de mobilier rémanent contenus dans des sédiments déplacés.

Retenons au crédit de cette intervention archéologique les fréquentes et indiscutables confirmations de documents graphiques anciens dont il est essentiel de prouver la crédibilité en matière de référence. Jamais à ce jour le plan-relief représentant la ville de Perpignan et sa citadelle n'avait fait l'objet d'une telle enquête de fiabilité. En second lieu, l'accent doit être mis sur la découverte inattendue, car jamais explicitement évoquée par les textes connus, d'une enceinte précédant les transformations conjoncturelles voulues par les souverains successifs tant français qu'espagnols ayant eu en charge la gestion militaire et administrative de la capitale du Roussillon.

Problématique scientifique

Il s'agissait d'une part de tester la présence éventuelle de structures bâties ou d'aménagements de contrescarpe et d'autre part de caractériser en chronostratigraphie les remplissages du fossé afin de mesurer l'impact archéologique des travaux de terrassement envisagés sur la quasi totalité du front nord.

Les moyens d'investigation actuels permettaient de programmer une intervention rapide d'estimation des potentialités archéologiques du front nord de la citadelle. Son objectif était de tester la levée de terre de contrescarpe et le fossé nord. Trois sondages en tranchées mécaniques étaient ouverts sur le terre-plain de contrescarpe entre les zones laissées libres par la végétation. Sept sondages en tranchées mécaniques étaient ouverts dans le fossé ; une mini-pelle de taille suffisante permettait d'atteindre le sol naturel dans trois des sondages (sondages 7, 8 et 11). Deux des sondages, 9 et 10, étaient partiellement surcreusés et subdivisés en 9a et 10a sondages extensifs limités à 0,80 m de profondeur par rapport à l'actuel, 9b et 10b surcreusement à 1,50 m de profondeur par rapport à l'actuel sur respectivement 5 et 9 m².

Principaux résultats

La partie haute

Les trois sondages ouverts présentent des enchaînements stratigraphiques identiques. Les fragments de terre cuite représentent l'essentiel des découvertes de mobilier. Les terres cuites architecturales se rencontrent dans les gravats de démolition et dans les murs superposés contre lesquels s'interrompent les tranchées. En

ce qui concerne les gravats de démolition apparaissant en coupe, il est à noter que les tuiles sont totalement absentes. Ces remblais sont constitués uniquement de briques, de blocs de mortier de chaux et de galets de rivière calibrés. Ils sont donc issus exclusivement de la démolition de murs ; le module de brique relevé, 20 x 40 x 5 cm, est celui utilisé durant tout le XVIe siècle et la première moitié du XVIIe siècle. Pour le mur arasé, le module de brique est identique. Pour la surélévation, le module de brique, 22x44x5 cm, est celui utilisé à partir de la fin du XVIIIe siècle.

Pour chacun des sondages, les vaisselles de terre cuite proviennent de trois emplacements particuliers : les couches supérieures, les couches intercalées entre deux apports de gravats de démolition et les levées de terre.

Dans les couches supérieures des sondages 1 à 6 figurent à la fois des productions céramiques de la deuxième moitié du XIXe siècle et du début du XXe siècle (faïences fines, productions tardives des ateliers de l'Uzège) et des céramiques du bas Moyen Âge et du début de la période Moderne (productions des ateliers de la région de Valence, de Barcelone ou de Reus) en position résiduelle. Ces terres déplacées contiennent aussi des boutons d'uniforme pour la plupart ornés d'une grenade et datés du XIXe siècle (Fallou 1915).

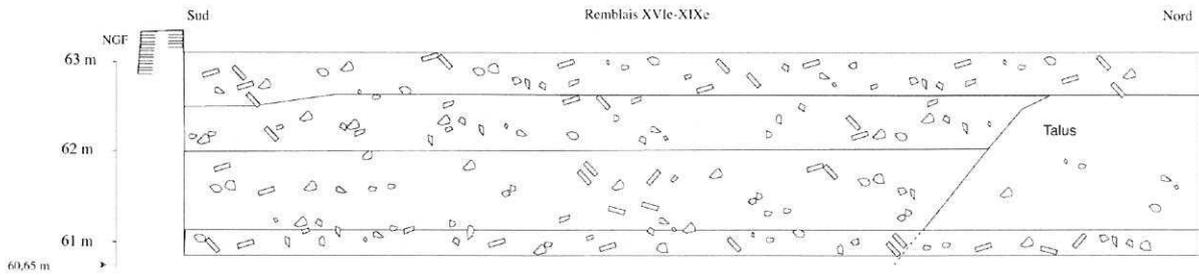
Dans les couches intercalées entre deux apports de gravats les découvertes céramiques (productions de Perpignan essentiellement, de l'Uzège, et de la région de Valence) restent centrées sur la première moitié du XVIIe siècle. Diverses monnaies accompagnent les découvertes céramiques : un ternet de Philippe III frappé à Perpignan en 1611 et un sizain à la titulature illisible frappé à Barcelone en 1642 ; un sizain de Louis XIII frappé à Barcelone en 1642 (détail en annexe 1).

Dans la levée de terre les découvertes céramiques, beaucoup plus rares, (productions de Perpignan essentiellement, de l'Uzège, et de la région de Valence) restent également centrées sur la première moitié du XVIIe siècle. Une monnaie accompagne ces séries céramiques (détail en annexe 1) : un denier de Philippe III frappé à Granollers entre 1598 et 1621.

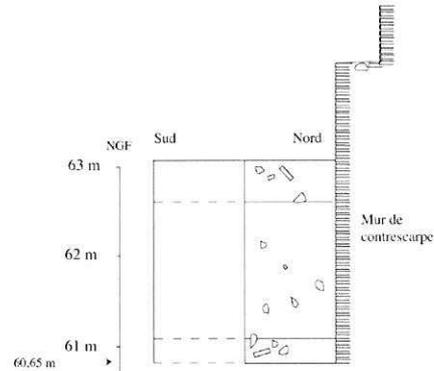
Les fossés

Les tests ont porté sur l'extrémité nord du fossé ouest et la totalité du fossé nord.

Dans le fossé ouest (sondage 7), les terres cuites architecturales se rencontrent dans les gravats de démolition. Le module de brique relevé, 20 x 40 x 5 cm, est celui utilisé durant tout le XVIe siècle et la première moitié du XVIIe siècle. Les fragments céramiques forment ensuite l'essentiel des découvertes de mobilier. En partie supérieure se rencontrent des faïences fines et en accompagnement des boutons d'uniforme à la grenade et de plombs de scellés ornés de fleurs de lys. L'ensemble est daté de la deuxième moitié du XIXe siècle et du début du XXe siècle. Les couches suivantes de la stratigraphie, contiennent des éléments de vaisselle de terre cuite appartenant à la deuxième moitié du



DAO P. Alessandri, décembre 2002



Perpignan : château royal de Majorque
Partie haute : coupe sur la contrescarpe

XVIIe siècle. Il n'a pas été observé d'interface contemporaine de la construction du monument entre la dernière couche anthropisée et le substrat.

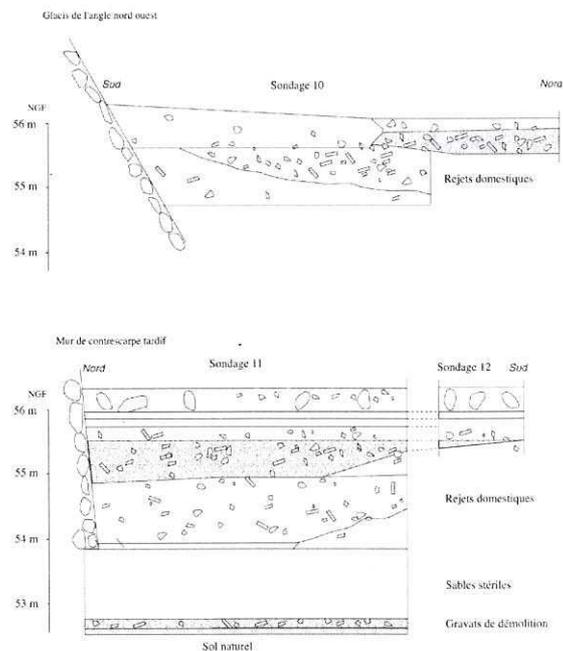
Parmi les six sondages ouverts dans le fossé nord, deux seulement ont atteint le substrat (sondages 8 et 11). Trois zones se distinguent par des remplissages différents et significatifs : l'extrémité ouest, l'extrémité est et la partie centrale.

- À l'ouest, le sondage 8 montre un enchaînement stratigraphique comparable à celui du sondage 7. Une superposition régulière d'apports de gravats de démolition et de terres tout venant s'interrompt au contact du sable stérile du substrat. Les couches supérieures contiennent des assemblages céramiques (faïences fines, productions locales) datées du XIXe siècle, et du début du XXe siècle. Une monnaie vient en accompagnement (détail en annexe 1) : une pièce de dix centimes de Napoléon III frappée à Marseille en 1855. Les boutons d'uniforme, notamment deux d'entre eux qui portent pour l'un la marque du 48e régiment de troupe formé entre 1803 et 1814 et pour l'autre la marque du 117e régiment de troupe formé en 1808, ont une datation concordante (Fallou 1915, reprint 1997, 86-87). Dans les remblais sous-jacents figurent exclusivement des éléments de vaisselier appartenant au XVIIe siècle. Une monnaie associée (détail en annexe 3) : une pièce de huit maravedis frappée dans un atelier indéterminé entre 1650 et 1659, confirme la datation proposée par les céramiques.

- À l'est, le sondage 11 se différencie du sondage 8 par la présence de couches pincées au pendage sud-nord. La couche supérieure contient un mobilier céramique daté de la première moitié du XVIe siècle (importations catalanes des ateliers de la région de Valence et de

Barcelone, importations ligures de la région de Gênes, productions locales) ; la couche inférieure un mobilier céramique antérieur couvrant la totalité du XVe siècle. Une couche basse contient deux boulets de pierre qui peuvent dater de la fin du XIVe siècle. Venant en recouvrement, un puissant remblai contient des séries céramiques locales et importées datées du XVIe siècle.

Le sondage 12 vient en appoint pour confirmer le



DAO P. Alessandri, décembre 2002

Perpignan : château royal de Majorque
Les fossés : coupes

pendage des apports contenant le mobilier céramique daté du XVI^e siècle.

- Dans la partie intermédiaire, deux sondages étaient largement ouverts contre le glacis (sondage 9) et un troisième (sondage 13) venait en appui. Ils entaillaient tous, avant d'être interrompus, une couche de rejets domestiques au mobilier archéologique extrêmement dense et varié. Les couches de recouvrement contiennent des séries céramiques datées du XIX^e-XX^e siècle pour les parties supérieures et des séries céramiques datées du XVII^e siècle pour la partie intermédiaire. Les éléments de vaisselier figurant dans les dernières couches atteintes (importations catalanes des ateliers de la région de Valence et de Barcelone, importations ligures de la région de Gênes, productions locales) sont datés de la première moitié du XVI^e siècle. Plusieurs monnaies sont associées (détail en annexe 3) : deux ardis de Charles Quint frappés à Puigcerdà entre 1525 et 1533 ; deux deniers de Ferdinand V frappés à Perpignan entre 1494 et 1516.

Mise en phase

En partie haute

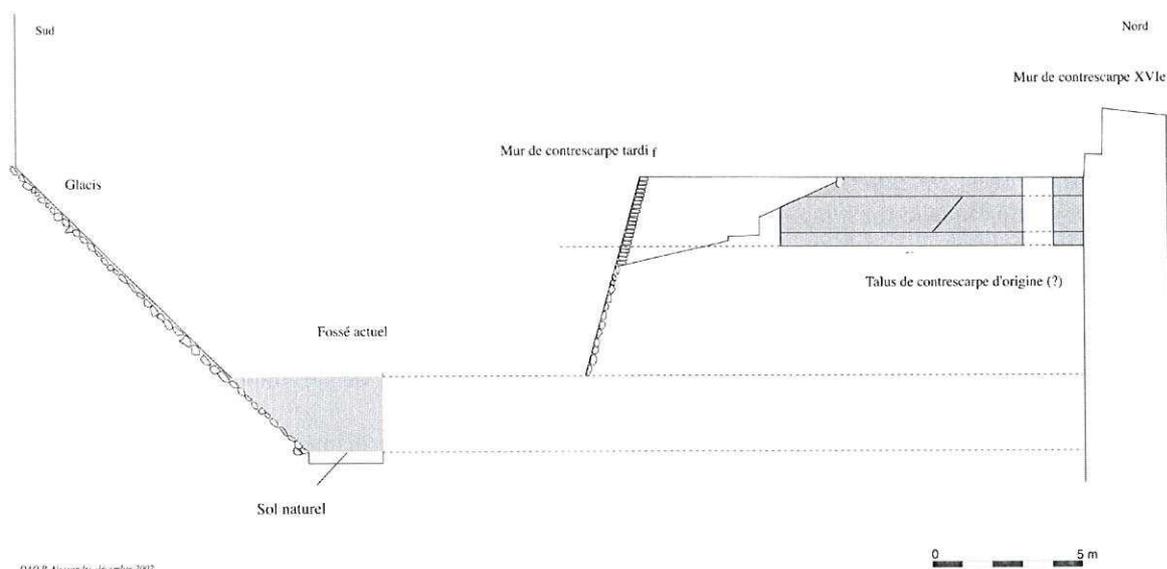
Aucun témoignage contemporain de la phase de construction du monument n'a été directement observé dans les sondages. Seuls quelques restes céramiques datés de la fin du XIII^e siècle et du début du XIV^e siècle apparaissent en position résiduelle dans les remblais. L'organisation apparente de l'espace actuel de contrescarpe concerne une période tardive, le XVI^e siècle et le XVII^e siècle. Une levée de terre vient en appui contre le rempart de Philippe II. Sa partie sommitale est arasée formant un terre-plein d'environ 4 m de largeur. Cette levée de terre repose sur un remblai non daté. Elle est recouverte au XVII^e siècle par des apports de terre et de gravats de démolition qui nivellent l'espace.

Une évolution de cette partie haute peut être retracée, pour les périodes les plus tardives, au moyen de documents graphiques riches d'informations (annexe 2). Les modifications concernent essentiellement la morphologie de la levée de terre, notamment le terre-plein sommital, dont la largeur varie au cours du temps. Un document photographique non daté, probablement du début du XX^e siècle, montre le front nord avant la construction du mur de soutènement des terres limitant aujourd'hui le fossé nord dans sa partie médiane. Depuis le mur de Philippe II au nord se développe un terre-plein poursuivi par un talus qui rejoint le comblement du fossé. Cette configuration est celle retrouvée lors de l'intervention actuelle sans qu'il soit possible, le cliché étant en contre-plongée prononcée, de préciser si les couches observées dans les tranchées correspondent à celles qui sont photographiées ou si elles sont situées plus profondément. Dans le premier cas, les apports de sédiments sont ceux mis en place au XVII^e siècle ; dans le second cas, les apports de sédiments se font plus tardivement avec des terres contenant des éléments mobiliers du XVII^e siècle qui ne datent donc pas l'intervention.

Dans les fossés

La phase de construction du monument, entre la fin du XIII^e siècle et le début du XIV^e siècle, est évoquée par les éléments de la fortification extérieure. Les glacis reposent directement sur le terrain naturel, les sables ou les argiles de la terrasse alluviale. Le sol semble nivelé en préalable à l'implantation car le substrat apparaît à une cote identique dans les trois sondages où il a été atteint : 52,60 m NGF.

Sur le front ouest, les fossés sont entretenus et curés jusqu'au XVII^e siècle, période où ils sont rapidement comblés. Sur le front nord, la superposition des rejets



D&D P. Alexandre, décembre 2002

Perpignan : château royal de Majorque 2002
Coupe générale

domestiques des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles forme un empilement en tas venant prendre appui contre le glacis du château. Les apports de terre et de gravats destinés à combler le fossé nord dans la deuxième moitié du XVII^e siècle ont aussi une fonction d'assainissement car ils recouvrent entièrement les rejets domestiques, constituant une différence de niveau bien perceptible, 0,85 m, entre les parties ouest, plus basse, et est, plus haute, du fossé. La présence d'une limite de séparation bien marquée entre le fossé ouest et le fossé nord (annexe 4, document 8), semble confirmer que ces deux zones basses ont pu connaître une évolution différente.

Limites de cette première approche

L'impossibilité de mettre en œuvre un engin de terrassement de forte puissance sur la partie haute implique qu'une bande d'environ 4 m, intercalée entre le fond des tranchées et le niveau supérieur de remplissage du fossé, n'a pas pu être testée. Le talus encore visible au XX^e siècle correspond très probablement à un réaménagement voulu par Philippe II dès la fin du XVI^e siècle qui dotait la citadelle d'un système renforcé de défense au moyen de remparts intérieurs. Cet agencement avait pour avantage de permettre le développement rapide d'une batterie de canons dirigés vers la ville. Faute de pouvoir observer la contrescarpe en profondeur, nous manquons toujours aujourd'hui d'informations concernant son organisation et son évolution entre sa mise en place au XIII^e-XIV^e siècles et son recouvrement à la fin du XVI^e siècle.

Conclusion

Malgré les limites techniques évoquées ci-dessus, l'intervention archéologique fournit une série de renseignements intéressants concernant l'implantation du château et l'organisation des espaces. Le monument d'origine s'installe sur le *Puig del Rey* après un nivellement général de la partie sommitale, opération qui semble avoir fait disparaître la trace d'éventuels aménagements antérieurs. Sur le front nord et de l'autre côté du fossé, une configuration en talus de terre et terre-plein de circulation de la contrescarpe est désormais avérée pour la période moderne (XVI^e-XVII^e siècles). Le fossé ouest est entretenu et curé jusqu'au XVII^e siècle, date à laquelle il est rapidement comblé par de puissants apports de sédiment. Le fossé nord, contenant un dépotoir domestique sans cesse approvisionné entre le XIV^e et le XVI^e siècles n'est manifestement pas curé avant d'être comblé lui aussi au XVII^e siècle. Viennent ensuite se superposer d'autres remblais d'époque moderne (XIX^e-début XX^e siècle) qui témoignent d'une occupation tardive et strictement militaire de la forteresse. L'ensemble des apports de sédiments postérieurs à l'utilisation du fossé nord en dépotoir, donc entre le XVII^e siècle et nos jours, représente un exhaussement d'environ 0,80 m.

Il faut enfin insister sur l'exceptionnelle richesse du comblement du fossé nord. À la forte densité et à la qualité des vaisselles de terre cuite liées à l'occupation

du château répondent en effet une densité et une qualité comparable de restes de faune, d'objets de verre (lampes, gobelets, vitraux), de bronze (bouterolles de fourreaux, éléments de parure, objets domestiques), de fer (outils, boulets de canon) auxquels se rajoute une série de monnaies dont certaines, comme un sizain de Louis XIII frappé à Barcelone, ne se rencontrent pas couramment. De plus, un tamisage fin pratiqué sur 20 l de sédiment enrobant révèle la présence de nombreux macro-restes végétaux (graines de céréales, légumineuses, noyaux de fruits) ainsi que de restes animaux consommés peu visibles à la fouille (micro-faune, arêtes, dent et écailles de poissons).

À ce jour, le fossé nord du château royal de Majorque représente la plus vaste source d'information répertoriée sur la commune de Perpignan. Il renferme tous les éléments susceptibles de renseigner sur l'environnement matériel, les habitudes alimentaires et vestimentaires des populations locales et déplacées ayant fréquenté le château entre le XIV^e et le XVI^e siècle.

Bibliographie

- Alessandri 1996 : ALESSANDRI (P.). — Perpignan : les abords ouest du château des rois de Majorque à la lumière des fouilles récentes, *Etudes Roussillonnaises*, tome XIV 1995-1996, Perpignan 1996.
- Amigues 1993 : AMIGUES (F.), MESQUIDA-GARCIA (M.). — *Les ateliers et la céramique de Paterna, XIII^e-XV^e s.*, catalogue d'exposition, Béziers, Musée Saint-Jacques 1993, Graphisud, Narbonne 1993.
- Bayrou 1994 : BAYROU (L.). — Le Patrimoine Militaire des Pyrénées-Orientales. *Extrême Sud*, n° 7, Préfecture des Pyrénées-Orientales, Perpignan 1994.
- Fallou 1915/1997 : FALLOU (L.). — *Le bouton uniforme français*, éd. Du Canonier, Colombes 1915, reprint 1997.
- Roux 1990 : ROUX (A. de). — *Perpignan à la fin du XVIII^e s., le plan en relief de 1686*, l'Éperon, Preyssac d'Excideuil, 1990.
- Vidal 1911 : VIDAL (P.). — *La Citadelle de Perpignan, l'Ancien Château des Rois de Majorque*, Barrière, Perpignan 1911.

Annexe 1 : Inventaire numismatique

(J. Bénézet, J.-P. Lentillon)

Sondages 1, 2, 3

1 - Philippe III d'Espagne

A/ + PHILI[PV]S D G HIS R

Descr. : buste du roi à droite

R/ VILLA GRANV

Descr. : armes de Granollers

Détermination : denier frappé à Granollers en 1598-1621

Poids : 1,03 g ; diamètre : 14,2 mm ; épaisseur : 0,6 mm ; axe : 12 h

Référence : Crusafont 1990, 412 n° 1704

2 - Philippe III d'Espagne

A/ [+ PH]ILIPPVS · III · REX · A[RA E]

Descr. : deux P latins liés surmontés d'un A et encadrés d'un anneau de part et d'autre

R/ [+] COME[S · ROSS]ILIONI[S · ET · CE]
Descr. : St Jean Baptiste debout de face, encadré de 16 et II
Détermination : ternet frappé à Perpignan en 1611
Poids : 2,01 g ; diamètre : 16,5 mm ; épaisseur : 1 mm ;
axe : 4 h
Référence : Crusafont 1990, 428 n° 1954

3 - Principauté de Catalogne
A/ PRINCIPAT 9 CATALO
Descr. : écu catalan couronné
R/ 1642 – (lis) – CIVI [(...)]
Descr. : armes de Barcelone en carreau brochant sur la croix de Ste Eulalie
Détermination : sizain frappé à Barcelone en 1642
Poids : 3,03 g ; diamètre : 22,5 mm ; épaisseur : 1 mm ;
axe : 12 h
Référence : Calicó, Trigo 1998, 323 type 67

4 - Louis XIII
A/ LVD · XIII · D · G · R · F · E · CO · BARC
Descr. : tête laurée du roi à droite
R/ (tête) BARCIN – O – CIVI 1642 –
Descr. : armes de Barcelone en carreau brochant sur la croix de Ste Eulalie
Détermination : sizain frappé à Barcelone en 1642
Poids : 2,48 g ; diamètre : 22,7 mm ; épaisseur : 0,6 mm ;
axe : 12 h
Référence : Calicó, Trigo 1998, 323 type 67a

Sondage 8

1 - Philippe IV d'Espagne
A/ [(...)] 165[(...)]
Descr. : entièrement fruste, sauf les contremarques IIII, S-et I
Revers entièrement fruste, sauf la contremarque IIIIx
Détermination : pièce de huit maravédis frappée dans un atelier indéterminable en 1650-1659 (contremarque vers 1654-1659)
Poids : 2,26 g ; diamètre : 19,7/23 mm ; épaisseur : 0,5 mm
Référence : Calicó, Trigo 1998, 308 type 267

2 - Napoléon III
A/ (ancr) NAPOLEON III EMPEREUR (coquillage) 1855
Descr. : tête nue de l'empereur à gauche
R/ (étoile) EMPIRE FRANÇAIS (étoile) DIX CENTIMES
Descr. : aigle à la tête tournée à droite ; dessous, MA liés
Détermination : pièce de dix centimes frappée à Marseille en 1855
Poids : 9,49 g ; diamètre : 30 mm ; épaisseur : 1,5 mm ;
axe : 6 h
Référence : Gadoury 1993, 79 n° 248

Sondage 10

1 - Ferdinand V d'Espagne

A/ illisible
Descr. : deux P gothiques liés entre deux groupes de deux points
R/ EC[CE] A-GNVS
Descr. : St Jean Baptiste entre deux annelets
Détermination : denier frappé à Perpignan en 1494-1516
Poids : 0,50 g ; diamètre : 14,5 mm ; épaisseur : 0,5 mm ;
axe : 1 h
Référence : Crusafont 1990, 426 n° 1944

2 - Charles Quint
A/ CAROL[VS +] D + G + REX
Descr. : écu catalan en carreau couronné
R/ + AVE + G + [PLEN]A + DOM
Descr. : la Vierge à l'enfant, debout de face
Détermination : ardit frappé à Puigcerda en 1525-1533
Poids : 0,92 g ; diamètre : 18,1 mm ; épaisseur : 0,5 mm ;
axe : 1 h
Référence : Crusafont 1990, 432 n° 2018

3 - Charles Quint
A/ CAROLVS + D + G + REX
Descr. : écu catalan en carreau couronné
R/ [+ AVE + G +] PLEN[A + DOM]
Descr. : la Vierge à l'enfant, debout de face
Détermination : ardit frappé à Puigcerda en 1525-1533
Poids : 0,96 g ; diamètre : 17,9 mm ; épaisseur : 0,4 mm ;
axe : 3 h
Référence : Crusafont 1990, 432 n° 2018

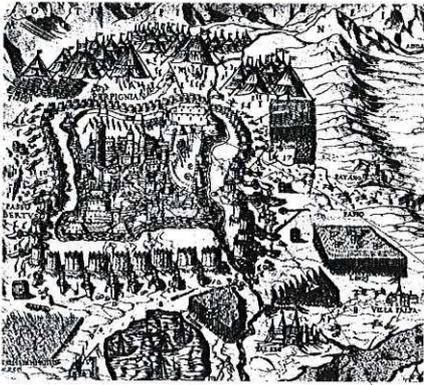
4 - Ferdinand V d'Espagne
A/ [(...)] PERPINI·A[(...)]
Descr. : deux P gothiques liés entre deux groupes de deux points
R/ [E]CC[E A]G·NVS
Descr. : St Jean Baptiste entre deux annelets
Détermination : denier frappé à Perpignan en 1494-1516
Poids : 1,17 g ; diamètre : 15,6 mm ; épaisseur : 0,8 mm ;
axe : 3 h
Référence : Crusafont 1990, 426 n° 1944

Annexe 2 : évolution du front nord

(V. Belbenoit, I.N.R.A.P.)

Document 1 : Le siège de Perpignan de 1542, gravure d'Eneo Vico, détail de la ville
Perspective cavalière de la ville et du siège. Deux places fortes avec multiples enceintes peuvent correspondre à la fois à la Citadelle et au Castillet. Les deux places fortes semblent comporter 3 enceintes plus un massif fortifié, illustrations symboliques (vignettes) plutôt que réalistes. Sur les éléments du siège, on relève la représentation de canons ou bombardes tirant sur la ville des boulets, ainsi que les provenances des bataillons assiégeants : français, gascons, suisses, italiens, bourguignons, « lanciers » (*lanzi*).

Document 2 : Le siège de Perpignan de 1542, gravure d'Eneo Vico, détail



Document 1 : le siège de Perpignan de 1542



Document 2 : détail du château

Le château en haut à droite de la ville pourrait correspondre à la Citadelle car apparaît un rempart intérieur aux fortifications du tour de ville, qui se rattache à la « vignette » de la place forte. Des fantassins assaillent la place forte.

Document 3 : Projet de renforcement des fortifications des ingénieurs de Charles Quint, copie retouchée de 1535 de Benedito de Ravenna d'un plan précédent. Détail de la Citadelle et du château des rois de Majorque.

Sur ce plan, en parties claires, les fortifications existantes, en parties noircies les projets.

On peut voir l'enceinte entourant le château dans un état déjà transformé : notamment les deux bastions nord qui seront agrandis comme cela est porté sur le projet. Sur le côté est, l'enceinte est encore flanquée de trois tours semblant appartenir aux premières fortifications (XIV^e siècle), cette partie de fortification n'a peut-être pas été remaniée du fait de la création de la deuxième enceinte. On voit également les enceintes doublant la protection côté ville à l'ouest et à l'est. Les accès de la citadelle se trouvent à l'ouest : 2 porteries sur les enceintes, et un pont-levis en avancée sur les douves du château et légèrement en biais par rapport à la tour-porte du château. Un trait peu appuyé complique l'interprétation de la contrescarpe de la première fortification entourant le château. On ne sait pas si cela correspond à un bas de talus ou la contrescarpe sur le côté nord. Un renforcement quadrangulaire sur cette contrescarpe/talus existe au droit de l'angle nord-ouest du château.

On peut noter que les bâtiments qui seront installés sur le côté est de la première enceinte n'existent pas en 1535.

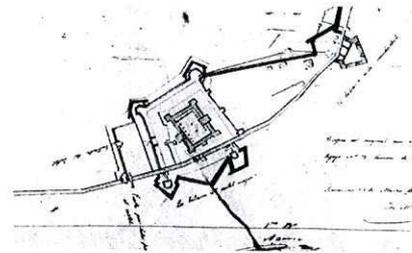
Document 4 : La Citadelle de Perpignan en 1570, copie du plan établi par Jorge Setara joint à une lettre à Philippe II le 1^{er} mai 1571, copie 14 mars 1845.

En noir : les porteries ouest sont toujours représentées, l'accès au château se fait par une passerelle donnant sur un ouvrage avancé. La contrescarpe sur le côté ouest des douves du château rejoint par un biais la contrescarpe nord. Les glacis au bas des remparts du château ne sont pas représentés sur ce plan. Les tours sur la première enceinte à l'est ont disparu sauf un bastion au sud-est. Un accès à l'espace compris entre la première enceinte, la deuxième enceinte à l'est et le rempart de la ville à l'est, est représenté sous forme d'une passerelle enjambant un fossé devant la première enceinte à l'est et le fossé du château de l'autre côté de l'enceinte. Cette passerelle débouche au sud de la tour d'angle sud-est du château sur un terre-plein ou une cour, au sud du château, dont les murs sont représentés pour la première fois.

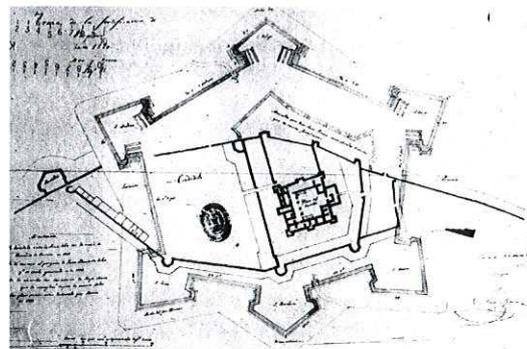
En plus clair : les bastions en demi-lunes et les fossés.

Document 5 : Plan de Perpignan avant 1640, dans Atlas de Louvois 1680, détail de la Citadelle.

On voit sur ce plan schématique que des casernements dans des bâtiments allongés ont été installés à l'est du château avec les ailes, d'orientation nord-sud, installées sur le côté est de la première enceinte. Les fossés ouest, nord, est et sud autour du château sont représentés sommairement.



Document 3 : projet de renforcement des fortifications par Benedito di Ravenna en 1535, détail



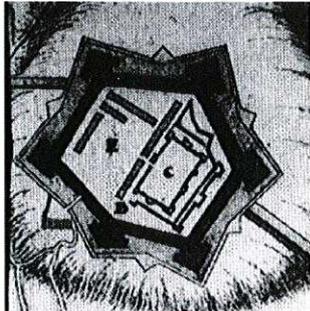
Document 4 : la citadelle de Perpignan, plan de J. Setara 1570

Document 6 : Plan de Perpignan fait le 4 octobre [1642] par le Sr Clerc, détail de la Citadelle.

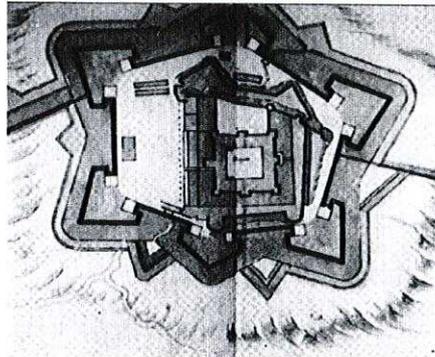
On retrouve les bâtiments de casernement à l'est du château. Le fossé devant la première enceinte à l'est n'existe que partiellement, comblé ou masqué par les casernes ; une rangée d'arbres devant le fossé semble être dessinée. La passerelle à l'angle sud-est du château n'est plus matérialisée que par un simple trait ; par contre, une nouvelle passerelle, ou un pont, enjambe le fossé est du château et s'appuie sur le côté nord de la tour centrale de la courtine est du château. Le bastion en

de mi-cercle au nord-est de la première enceinte sur le côté nord du château se retrouve en vis-à-vis de la tour d'angle nord-est du château alors que sur les plans antérieurs, cette tour/bastion était représentée plus excentrée vers l'est. Les murs de contrescarpe du fossé sont, sur ce plan, représentés sans saillie ni biais sur les côtés est, nord et ouest. Au sud du château, la zone contrainte entre les deux murs décrits pour le document 4 semble bien correspondre à un terre-plein libre de toute construction.

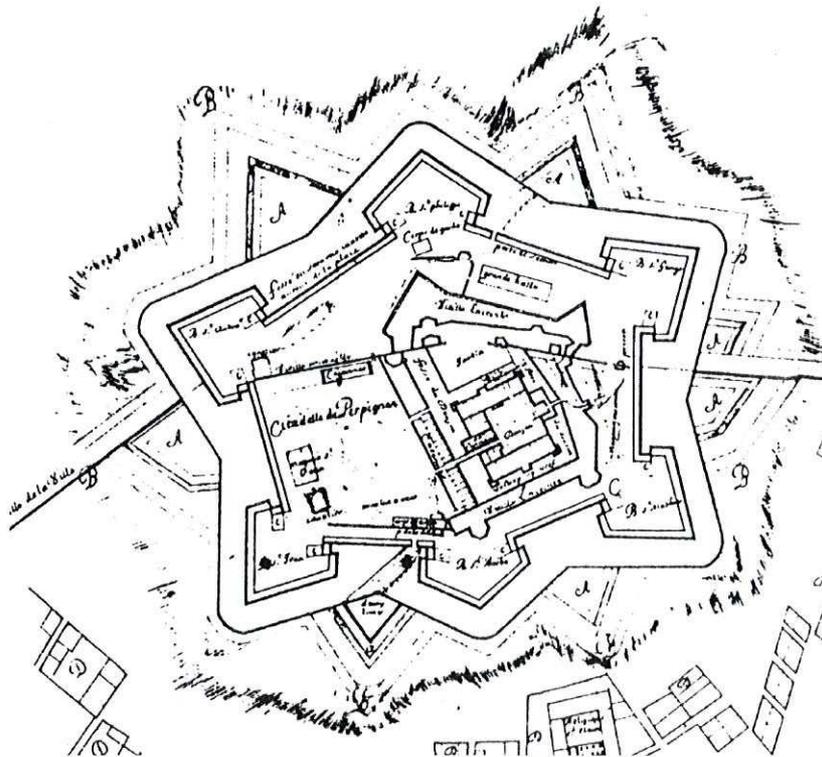
Les accès au château se font par des ponts plutôt que



Document 5 : plan de Perpignan, atlas de Louvois, vers 1640, détail



Document 6 : plan de Perpignan par le Sr Clerc, 1642, détail



Document 7 : plan de Perpignan, sn, 1649

par des passerelles (traits pleins, antérieurement pointillés).

Document 7 : Plan de Perpignan, plan de la Citadelle et des travaux qui s'effectuent, mars 1669, détail de la Citadelle.

Sur ce plan plus détaillé on voit que les casernes sur la première enceinte est se développent plutôt sur l'ancien fossé de cette enceinte (sur la moitié de sa largeur) et non sur celui du château qui est appelé donjon. Les bâtiments des casernes sont subdivisés en cellules. Les ponts d'accès au château sont représentés. Là où se trouvait antérieurement la passerelle est s'appuyant sur le terre-plein sud accolé au château, un passage derrière le bâtiment des casernes est ménagé, et est bordé au Sud par une longueur de fossé non comblé. Au niveau du passage du fossé du château, la passerelle, ou limite, n'est plus représentée. Le terre-plein est appelé fortin ou jardin (à vérifier ; sur un plan de 1785, des jardins sont dessinés) et un nouvel espace libre entre le château et le terre-plein est dessiné, faisant penser à un fossé au Sud (annotation illisible pour cette partie sur la reprographie). Les fossés entourant le château à l'ouest, au nord et à l'est comportent les mentions de fossé du Donjon. La contrescarpe du fossé ouest est représentée en pans en biais de chaque côté du pont, formant un angle saillant. Le terre-plein au nord de la contrescarpe contre la courtine de la première enceinte comporte une annotation (illisible sur la reprographie).

Document 8 : Plan de la Citadelle de Perpignan, avec son « Donjon ainsi qu'elle été à Présent », 1649, détail de la Citadelle

Sur ce plan légendé, on relève qu'une grande salle à l'angle nord-est du château, appelé Donjon, correspond à la « Salle du Roy ». La partie ouest de l'aile nord est représentée compartimentée en douze pièces dont six donnent sur le fossé nord. À l'est de la première enceinte, sur la moitié de la largeur du fossé extérieur, la caserne est appelée logement des soldats et est compartimentée en cellules desservies par une allée ou couloir sur le côté est. D'autres bâtiments plus à l'est sont également des logements de soldats et logements des officiers. Dans le fossé extérieur, appuyée sur la contrescarpe, une rampe ou un escalier semble avoir servi d'accès au fond du fossé. La partie sud du fossé extérieur de la première enceinte est divisée en trois parties qui sont annotées (illisible sur la reproduction).

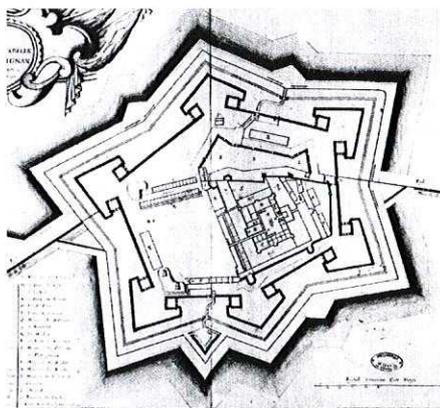
Les accès au château est et ouest se font par des ponts, celui situé à l'est traverse les deux fossés et les casernes. Un passage est toujours matérialisé au niveau de l'ancienne passerelle au droit de l'angle sud-est du château. Une fois franchi le fossé du château, le passage s'oriente perpendiculairement vers le sud, vers le terre-plein qui est bien séparé du château sur le côté sud par un petit fossé. Le terre-plein est légendé « Fours d'A.... (illisible) ». La porterie ouest du château avec l'ouvrage avancé sur les fossés est mal représentée (la tour-porte n'est pas décentrée sur le plan).

La contrescarpe du fossé ouest comporte les mêmes biais que sur le document 7. Une limite nord-Sud (mur ?) est matérialisée dans le fossé nord, en milieu de façade nord de la tour d'angle nord-ouest du château.

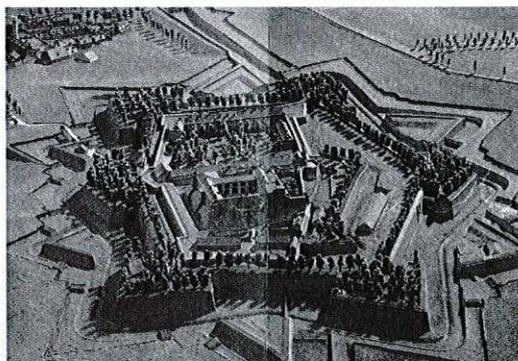
Le terre-plein de la courtine de la première enceinte, sur le côté nord est représenté plus étroit que sur d'autres plans. En ce qui concerne les métrages, il convient de rester prudent, d'autant que les glacis descendant dans les fossés ne sont pas représentés. Dans le prolongement de la caserne, longeant l'enceinte est, une subdivision nord-sud qui est soit l'ancien rempart soit un nouveau mur, obture l'espace entre la courtine et la caserne (cette limite n'apparaît pas sur les documents 6 et 7). Contre la courtine et à l'angle nord-est de la caserne ainsi qu'à l'angle nord-est de la portion de fossé extérieur restante, deux excroissances peuvent être assimilées à des annexes ou à des rampes d'escalier pour descendre de la courtine, de l'esplanade est ou des casernes dans le fond du fossé.

Document 9 : Plan relief de 1685

Les glacis sont représentés pour la première fois.



Document 8 : plan de Perpignan, sn, 1649, détail



Document 9 : plan relief de Perpignan 1685

*
* *

Commune : Perpignan

Nom du site : église Saint Dominique

Définition et datation : église médiévale

Type d'intervention : diagnostic manuel

Responsable : A. Pezin (I.N.R.A.P.)

Equipe de fouille : H. Rodéano (I.N.R.A.P.)

Le projet de modification d'une issue de secours, au niveau du portail sud de l'église, a entraîné en novembre 2002 la réalisation d'un diagnostic manuel commandité par le Service Régional de l'Archéologie, pour le maître d'ouvrage, la Ville de Perpignan. Il s'agissait de rechercher le niveau initial du seuil, afin d'estimer au mieux les travaux à prévoir pour l'aménagement d'une rampe pour handicapés. La surface de terrain concerné par le projet couvrait environ 50 m² expertisés à environ 10 %.

Une phase préparatoire a été effectuée, sous surveillance, par l'entreprise Py et a consisté au démontage d'une partie de l'escalier extérieur et du carrelage intérieur d'un couloir surélevé.

Les sondages effectués dans un second temps ont permis de confirmer que le niveau du sol de la nef et le remblai retrouvés dans la dernière travée correspondent bien à ceux qui avaient été observés précédemment (CASTELLVI (G.), KOTARBA (J.), MARICHAL (R.) – Perpignan, L'église des Dominicains, rapport sur les fouilles de sauvetage 1985-1986. SRA Languedoc-Roussillon, 1986, 14 p., et 12 p. de figures.).

En ce qui concerne le portail, les observations faites indiquent que le passage était de plain-pied entre nef et seuil.

Il semble probable que ce passage correspond à l'entrée principale de l'église.

La seule incertitude qui demeure est au niveau même du seuil, et, au-delà, vers l'extérieur : le sondage 2, trop exigü, ne nous a pas permis d'obtenir de certitudes à ce sujet. S'y ajoute la présence d'un puissant

massif qui supporte l'escalier actuel (époque moderne), et qui a probablement été très destructeur.

*
* *

Commune : Perpignan

Nom du site : Mas Balande

Type d'intervention : diagnostic mécanique

Responsable : A. Pezin (I.N.R.A.P.)

Equipe de fouille : C. Durand, R. Haurillon, P. Lebeau, F. Audouit (I.N.R.A.P.)

Le projet d'implantation d'une ZAC de plus de 10 hectares au lieu-dit Mas Balande, commune de Perpignan (66) a entraîné la réalisation d'un diagnostic mécanique en janvier 2003.

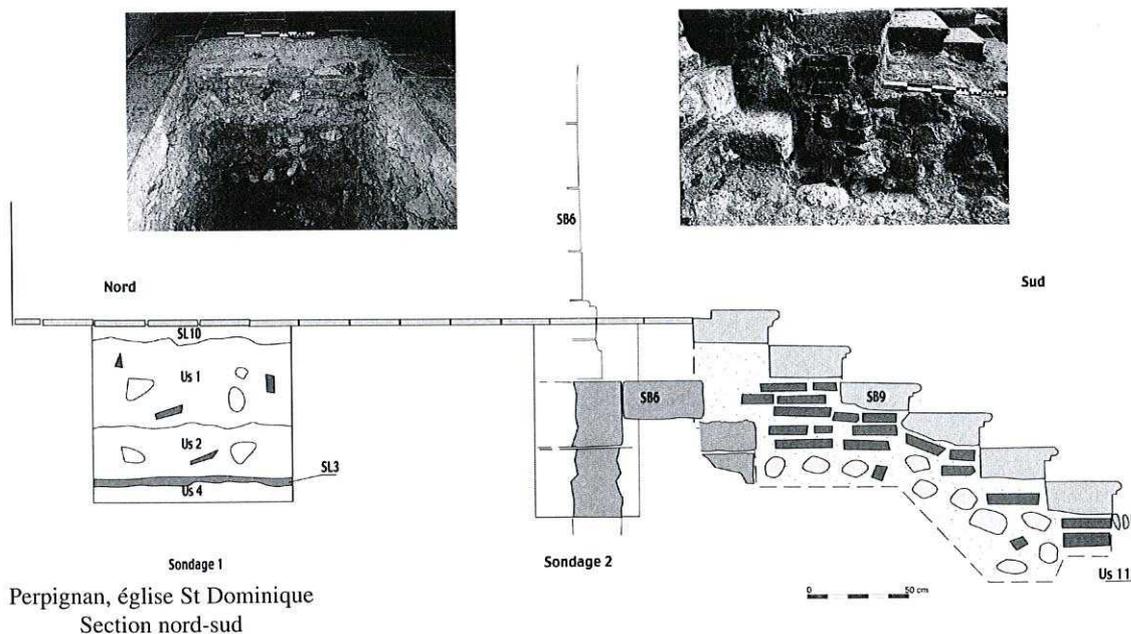
La surface de terrain concernée par le projet couvrait environ 67000 m² testés à 8,4 %.

Les sondages effectués n'ont pas livré de vestiges anciens, à l'exception d'une fosse à galets chauffés (Préhistoire au sens large), et de traces agraires peut-être médiévales, ainsi que d'un ancien chemin dont l'origine n'est pas datée.

Le reste des structures enregistrées regroupe des traces agraires (fosses et fossés) d'époque moderne à contemporaine.

Ce projet de ZAC n'affectant pas de vestiges archéologiques, il n'a pas fait l'objet de complément de fouille.

*
* *



Commune : Perpignan

Nom du site : Petit Clos

Définition et datation : villa romaine

Type d'intervention : diagnostic manuel

Responsable : A. Pezin (I.N.R.A.P.)

Equipe de fouille : P. Rascalou (terrain, céramologie antique), S. Barbey (terrain), V. Belbenoit (terrain), P. Lebeau (terrain), C. Labarussiat (infographie), F. Audouit (topographe)

Autres collaborations : G. Fédière (étude des terres cuites architecturales), M. Martzluff (étude des vestiges d'époque préhistorique), T. Odier (S.R.A., prélèvements sédimentologie), Ass. Archéologique des P.-O. (ont participé au traitement du mobilier archéologique issu du chantier : C. Brieu, H. Grzésick, J.-P. Lentillon)

La zone d'intervention se trouve dans la plaine du Roussillon, sur la frange sud de la commune de Perpignan, à une altitude de 52 m environ en côte NGF.

L'intervention de terrain s'est déroulée sous forme d'une exploration en tranchées, en octobre et novembre 2002. La parcelle expertisée occupe une superficie de 41071 m². Elle a été testée à près de 7,6 %, par l'ouverture de 80 tranchées d'une longueur moyenne de 20m disposées régulièrement en quinconce.

Quelques fenêtres plus larges ont été ouvertes au besoin, pour mieux caractériser certaines structures, ou

en recouper d'autres.

La parcelle explorée est située dans la zone la plus basse d'un versant sud, et le sous-sol correspond aux formations de limons et sables du Pliocène, repérées partout à des profondeurs diverses.

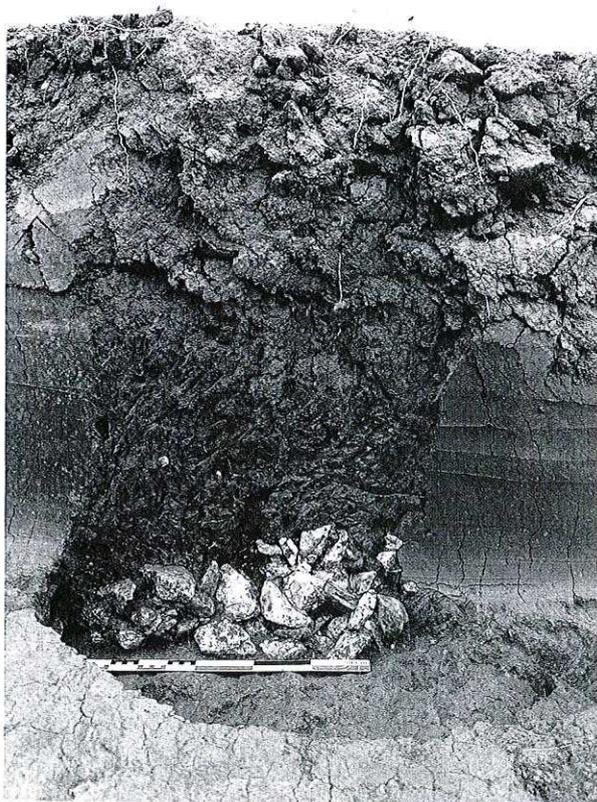
Par endroits, sur presque toute la butte centrale et sur son versant sud, ces formations sont encore coiffées par la terrasse quaternaire, sur laquelle de l'industrie préhistorique a été découverte en place.

À l'est, on constate la présence d'une zone basse colluvionnée vraisemblablement à une époque postérieure à l'Antiquité (présence abondante de mobilier antique en petits fragments très érodés).

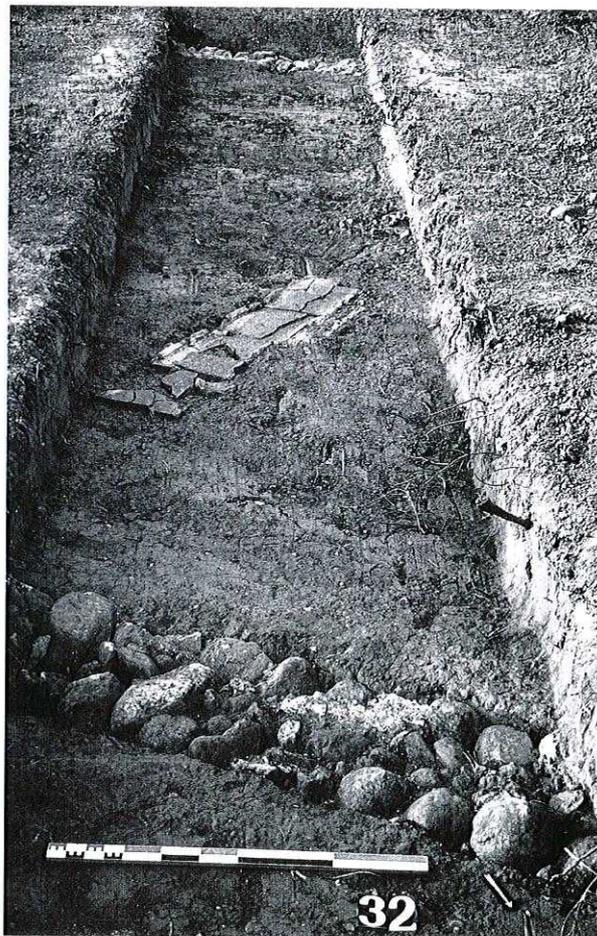
Enfin, sur la partie ouest, on trouve l'amorce d'une paléo-dépression colmatée par des dépôts argileux brun foncé dans lesquels s'intercalent ponctuellement des coulées de sédiment trié, cailloutis ou sables, qui contiennent aussi de l'industrie lithique. Un niveau est marqué par une occupation datant de la Préhistoire, sur lequel se superpose un colmatage qui inclu des éléments antiques épars.

Historique des recherches et problématique

Le site du Petit Clos, grand domaine antique avec un secteur d'artisanat de la poterie (céramiques, matériaux architecturaux, en particulier tuiles avec marques au doigt et estampille *NIVALIS*) a été découvert en 1985



Perpignan - Le Petit-Clos
Fosse rattachée à la Préhistoire (Cl. A. Pezin)



Perpignan - Le Petit-Clos
Grand bâtiment traversé par un caniveau (Cl. A. Pezin)

par M. Martzluff, en prospection pédestre. Depuis plus de 15 ans, plusieurs diagnostics mécaniques et deux campagnes de fouilles ont précédé notre intervention (voir Kotarba 2000, p. 8), au fur et à mesure de l'extension du lotissement du Petit Clos. L'ensemble de ces études permet aujourd'hui d'estimer la superficie du site à 10 ou 11 hectares au moins et ont fait grandement progresser la connaissance du seul domaine antique étudié à ce jour dans le département des Pyrénées-Orientales.

Résultats

Préhistoire

Sur les lambeaux caillouteux d'un épandage fluviale du Pléistocène moyen, qui constitue aujourd'hui la ligne de partage des eaux entre deux zones déprimées, une industrie paléolithique sur quartzite a été découverte en place, relativement copieuse et bien circonscrite sur la partie amont du site. La présence d'éclats de quartzite et d'un nucléus Levallois en silex, roche étrangère au substrat, témoigne d'activités liées à un campement. Ces industries anciennes, habituellement récoltées en surface, n'ont jamais été découvertes en plein air dans leur contexte stratigraphique qui mérite donc une étude plus approfondie (Martzluff 1999).

Dans la dépression occidentale, une couche hydro-morphe reposant directement sur le substrat pliocène recèle des artefacts préhistoriques et une fosse.

L'hypothèse d'un niveau archéologique lié à un campement de chasseurs-cueilleurs de l'Épipaléolithique-Mésolithique reste pendante, mais elle est plus cohérente, d'après le matériel recueilli sur l'ensemble du site, qu'un habitat agropastoral néolithique ou des âges des métaux. En effet, les stations préhistoriques qui s'inscrivent dans la première moitié de l'Holocène et dont les éléments pertinents sont rares, microlithiques et toujours très fortement localisés sur quelques mètres carrés, restent très difficiles à identifier par un sondage limité (Martzluff 1994). D'ailleurs, cette séquence n'a pour l'instant jamais été détectée lors de travaux d'urgence en Languedoc-Roussillon, à notre connaissance du moins.

Antiquité

Les vestiges antiques se répartissent en 4 groupes logés sur un replat du versant, et sur ses pentes Ouest et Est.

Au sommet, on trouve les vestiges des structures de cuisson. Quatre fours ont été mis au jour, dans un état de conservation sous les niveaux des soles. Par ailleurs, l'abondance de résidus tels que fragments d'architecture de fours (claveaux, parois de laboratoire) ou tuiles surcuites dans la plupart des fosses antiques confirme bien que l'activité de cette zone du domaine était centrée sur la production potière.

Dans le même secteur, un bâtiment très arasé présente une orientation est de NL 41° E, orientation divergente par rapport à celle des vestiges dégagés plus au nord (NL 17° Est dans Kotarba 1996, et NL 15,45 Est dans Kotarba et alii 2000, p. 33). La superficie construi-

te peut être estimée à environ 800 m². Dans cet espace (couvert tout ou partie), on notera la présence d'un caniveau aménagé en *tegulae*. Enfin, accolés au mur sud du bâtiment, on trouve un bassin de traitement de l'argile aménagé en *tegulae* posées à plat pour le fond, et plantées en oblique légère pour les parois, et plusieurs trous de poteau qui laissent penser qu'une architecture légère peut avoir existé à cet emplacement.

Sur le versant ouest, on observe la présence de quelques creusements isolés, de petite taille, et une zone de rejets massifs en direction de la zone hydro-morphe, rejets liés à l'activité potière. C'est dans cette zone que semblent conservés des niveaux de circulation antiques.

À l'est, sur l'emplacement du site Petit Clos III, interprété en prospection de surface comme une concentration de mobilier isolée, un fond de dolium en place et 4 fosses circulaires, disposés sur deux rangs, pourraient faire partie d'un ensemble destiné au stockage d'un produit indéterminé.

Trois fosses sont rattachées à une activité d'extraction et/ou de traitement de l'argile. Trois autres fosses, à l'écart de la zone centrale, sont comblées de galets calibrés et de quelques fragments de tuiles, installés à sec dans des creusements qui semblent réguliers en plan ; l'une d'entre elles présente un bord rubéfié et un nappage de cendres pures qui nous incite à l'interpréter comme une structure liée à une activité artisanale. Enfin, une douzaine de fosses diverses, non interprétées, et un fossé complètent les découvertes effectuées.

L'ensemble de ces vestiges témoigne d'un site assez arasé (potentiel de conservation entre 0,50 et 1 m de



Fragment de tuile avec marque de potier (NIVALIS)
(Cl. G. Fédière)

profondeur pour les structures testées), dont les niveaux de sol ne sont pas conservés. En revanche, cette conservation permet cependant une première interprétation spatiale des activités avec une zone de production (fours), et d'autres liées à des activités diverses : un bâtiment (abritant probablement les aires de tournage, séchage, etc.), des fosses (extraction, préparation), une zone de rejets. L'ensemble s'étend sur une surface de 1,2 hectares environ. L'étude du mobilier céramique confirme la durée d'occupation du site, soit la fin du Ier siècle après J.-C. et la première moitié du IIe siècle, avec des éléments de chronologie relative observés en plusieurs points du diagnostic. Par ailleurs, un complé-

ment de caractérisation des productions de l'atelier a pu être ébauché dans le cadre de cette étude, ainsi qu'une présentation des marques diverses sur terres cuites architecturales.

Des traces agraires postérieures à l'Antiquité

Ces vestiges ont été mis au jour dans les bas de versants est et ouest de la butte centrale, qui sont tout ou partie nappés de plusieurs couches de colluvions mal datées, vraisemblablement postérieures à l'Antiquité. Les raisons pour lesquelles ces traces ont été observées presque exclusivement dans ces secteurs correspondent soit à des facilités de lecture de sédiments, soit, plus vraisemblablement, au fait que la partie haute des versants a été arasée et que les vestiges y ont disparu.

Une dizaine de fossés ont été identifiés et parfois suivis en pointillés sur plusieurs dizaines de mètres. Malheureusement, leur datation reste, comme pour les colluvions, à préciser.

Les formes des fosses de plantations observées sont assez régulièrement quadrangulaires à angles légèrement arrondis, avec, dans une dizaine de cas, l'existence de traces de marcottage et de complants. Ces découvertes sont à rapprocher de celles effectuées à quelques kilomètres du Petit Clos dans le cadre de l'aménagement de la route départementale RD 22 C – rocade sud-est de Perpignan/liaison Perpignan Cabestany (Kotarba et alii, 1998), et sur le projet Perpignan-Agrosud (Kotarba 1999).

Deux axes de plantation se dégagent, par leurs orientations perpendiculaires et de légères différences d'écartement entre les rangs et entre les pieds. Ces deux plantations sont en outre séparées par une bande d'environ 5 m de large entre deux fossés, qui pourrait valider l'hypothèse d'un chemin entre grandes zones parcellaires.

Bibliographie citée

- Kotarba 1999 : KOTARBA (J.) avec la collaboration de MAZIERE (Fl.) – Perpignan, Projet Agrosud, *D.F.S. de fouilles d'évaluation (28-8 au 10-9-1999)*, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 1999-2000, 65 p
- Kotarba et alii, 1999-2000a : KOTARBA (J.) en coll. avec Ecard (Ph.), PEZIN (A.), ABELANET (J.), BÉNÉZET (J.), FÉDIÈRE (G.), FOREST (V.), LENTILLON (J.-P.) - Perpignan, Le Petit Clos I, Nouvelle campagne sur un vaste établissement du Haut Empire, *D.F.S. de fouilles préventives (25-1 au 13-3-1999)*, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 1999-2000, 170 p.
- Kotarba 1996 : KOTARBA (J.) – Perpignan, Le Petit Clos, in *Formes de l'habitat rural en Gaule Narbonnaise*, Spécial villa romaine, Éditions APDCA, Sophia Antipolis, 1996.
- Kotarba et alii 1998 : KOTARBA (J.), PUIG (C.), VIGNAUD (A.) – Route Départementale 22c, Rocade sud-est de Perpignan, liaison Perpignan-Cabestany, *D.F.S. d'Évaluation archéologique*, Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon, 1998.
- Martzluff 1994 : MARTZLUFF (M.) - « *Filiations et mutations des industries lithiques au début de l'Holocène dans les Pyrénées catalanes : Epipaléolithique-Mésolithique et*

Néolithique ancien à la Balma de la Margineda (Andorre) et en Roussillon (France, Pyrénées-Orientales) », Thèse, Université de Perpignan, 1994.

- Martzluff 1999 : MARTZLUFF (M.) - « Les hommes nouveaux du dernier glaciaire : vers un âge d'or des sociétés de chasseurs », *Histoire du Roussillon*, Ed. Le Trabucaire, Perpignan, 1999.

Bibliographie sur le site du Petit Clos

- Kotarba 1991 = KOTARBA (J.) - Perpignan, Le Petit Clos I, *rapport de sauvetage urgent*, 1987-1991, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 1991, non paginé.
 - Kotarba 1996 : KOTARBA (J.) – Perpignan, Le Petit Clos, in *Formes de l'habitat rural en Gaule Narbonnaise*, Spécial villa romaine, Éditions APDCA, Sophia Antipolis, 1996.
 - Kotarba et alii 1999-2000 : KOTARBA (J.) en coll. avec Ecard (Ph.), PEZIN (A.), ABELANET (J.), BÉNÉZET (J.), FÉDIÈRE (G.), FOREST (V.), LENTILLON (J.-P.) - Perpignan, Le Petit Clos I, Nouvelle campagne sur un vaste établissement du Haut Empire, *D.F.S. de fouilles préventives (25-1 au 13-3-1999)*, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 1999-2000, 170 p.
 - Matabosch 1993 : MATABOSCH (R.) - *Rapport de prospection pédestre*, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 1993, notices non paginées.
 - Passarrius 1993 a : PASSARRIUS (O.) en coll. avec MATABOSCH (R.), MAZIERE (Fl.), RAYNALD (M.) - Perpignan, Le Petit Clos I, *rapport de sauvetage urgent*, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 1993, 35 p., ill. non paginées.
 - Passarrius 1993 b : PASSARRIUS (O.) en coll. avec ALESSANDRI (P.), Perpignan, Le Petit Clos I, *rapport de diagnostic*, juin 1993, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 1993, non paginé.
- Diverses notices BSR Languedoc-Roussillon et Bull. de l'Ass. Archéologique des Pyrénées-Orientales.

*
* *

Commune : Perpignan

Nom du site : rue Amiral-Ribeil

Définition et datation : façades et recharges de rues des X^{IV}e-XIX^e siècles

Type d'intervention : diagnostic

Responsable : P. Alessandri (I.N.R.A.P)

Équipe de fouille : O. Ginouvez (I.N.R.A.P)

Collaboration : R. Donat (doctorant en anthropologie)

Environnement topographique et historique

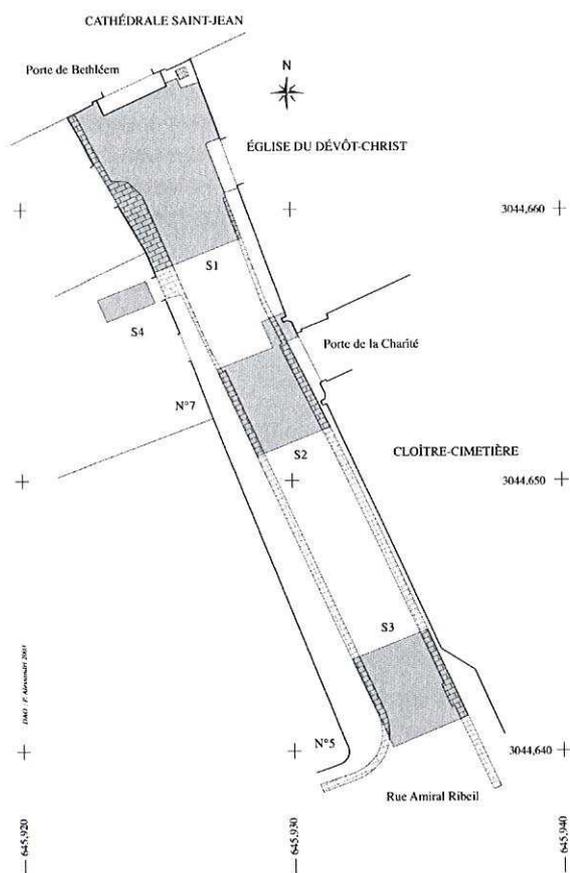
La construction de l'église paroissiale Saint-Jean de Perpignan à proximité immédiate de l'ancienne église, connue aujourd'hui sous le nom de Saint-Jean-le-Vieux, commence au tout début du XIV^e siècle (les murs ne sortent de terre qu'en 1324). Les travaux durent près de deux siècles avec de fréquentes interruptions : la nef est achevée au milieu du XV^e siècle et les chapelles latérales à l'extrême fin du XV^e siècle, la consécration de l'église datant de 1509. En même temps est construit à partir de 1302 le cloître-cimetière attenant achevé très rapidement. Un quartier d'habitation est rasé pour faire la place à cet important ensemble de bâtiments nouveaux. L'église est érigée au

rang de cathédrale en 1601.

Problématique scientifique

Il s'agissait de retrouver l'ensemble des niveaux de rue antérieurs à l'actuel et de tester la présence éventuelle de structures bâties, d'aménagements particuliers ou de sépultures en relation avec les deux églises contiguës, Saint-Jean-le-Vieux et la cathédrale Saint-Jean.

Mode opératoire



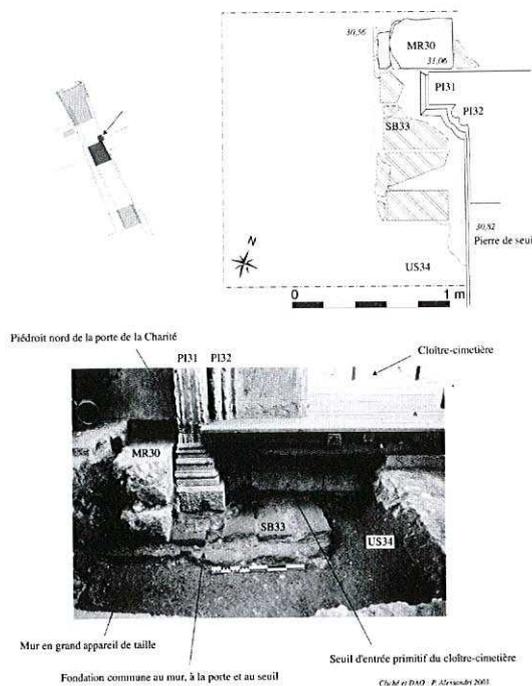
Perpignan : rue Ribeil 2003
Localisation des sondages

L'estimation des potentialités archéologiques était réalisée au moyen de trois sondages en tranchées mécaniques sur toute la largeur de rue et d'un sondage manuel dans une maison adjacente (n°7) vouée à la démolition. Le premier (S1) se rapprochait au plus près du seuil de la porte de Bethléem afin de tester les niveaux de rue directement liés à la cathédrale. Le deuxième (S2) était placé au droit de la porte de la Charité ouvrant sur le cloître-cimetière afin de tester les niveaux de rue et la nature du passage d'origine. Le troisième (S3) était implanté à l'extrémité sud du tronçon de voie afin de confirmer les informations recueillies dans les deux sondages précédents. Le quatrième (S4) prenait en compte le sous-sol de la maison, uniquement dans son entrée nord côté rue Ribeil car le reste du bâtiment se trouvait, lors de l'intervention dans un état de délabrement incompatible avec le respect des

normes de sécurité.

Le sol naturel, un limon stérile, était atteint dans les sondages 1 et 3.

Principaux résultats



Perpignan : rue Ribeil 2003
Sondage 2 : seuil d'entrée au cloître-cimetière

Sondage 1

L'enrobé et son assise reposent sur un enchaînement de sept recharges de rue. La pierre de seuil de la porte de Bethléem repose directement sur cette même superposition. La dernière recharge de rue scelle un remblai limoneux contenant des ossements déconnectés, de rares fragments de briques de terre cuite et de petits blocs de mortier de chaux. Dans ce remblai sont creusées 3 sépultures : une engagée sous la pierre de seuil et deux légèrement plus au sud.

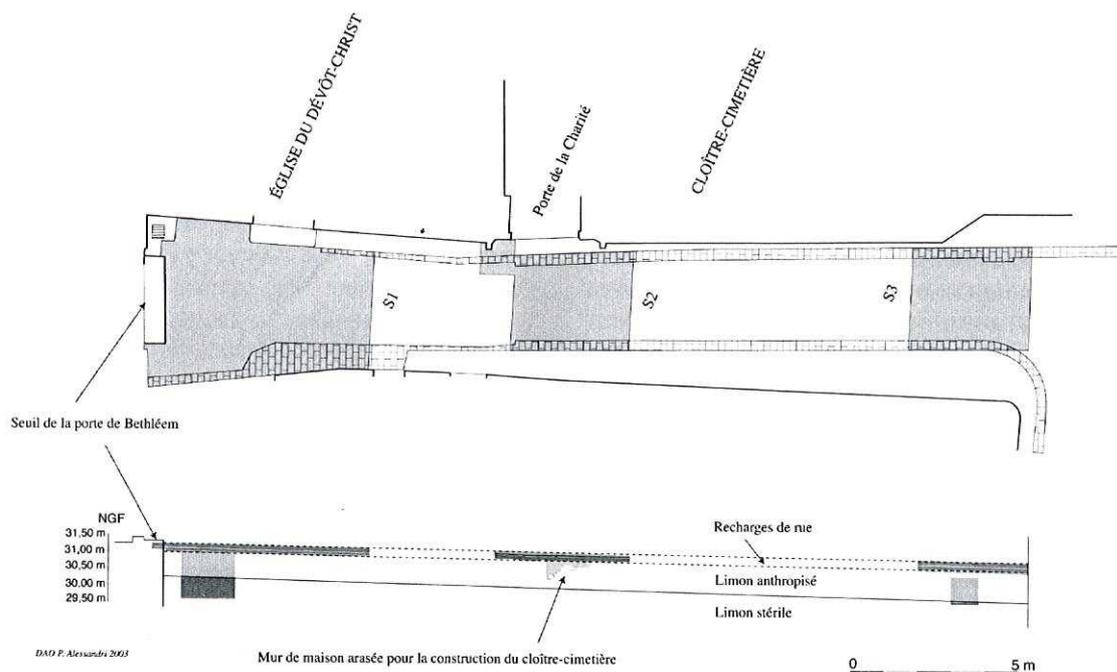
Dans la partie ouest se trouve un mur appareillé de briques disposées en assises régulières et de galets et sa tranchée de fondation qui recoupe tous les niveaux de rue. Cet ancien mur de façade est dans le prolongement des autres façades de la rue. Il s'interrompt au contact du mur sud de la cathédrale. Le piédroit ouest de la porte de Bethléem le recouvre en partie.

Un sondage profond était poursuivi au-delà du limon anthropisé jusqu'à un limon fin de même nature mais stérile et interprété comme étant le sol naturel.

Un caniveau maçonné reprend tardivement le tracé de la tranchée de fondation. Il canalise les eaux pluviales vers un puits sec comblé de galets.

Sondage 2

L'enrobé et son assise reposent également sur un



Perpignan : rue Ribeil 2003
Profil en long

enchaînement de cinq recharges de rue. La dernière recharge de rue scelle un remblai limoneux faiblement anthropisé. Dans ce remblai est fondé un mur en tranchée, maçonné au moyen de galets et de fragments de briques. Une fosse comblée de limon stérile s'ouvre à partir de la recharge de tout venant servant de support à l'enrobé.

Une extension de ce sondage avait pour objet de préciser la nature du passage d'origine vers le cloître-cimetière. La partie inférieure de la porte de la Charité, aujourd'hui masquée par les recharges contemporaines, est bien conservée. Le pilastre et le piédroit nord (PI 31 et 32) reposent sur un massif maçonné de briques et galets (SB33) qui est recouvert d'une fine couche de limon. Ce même massif reçoit aussi une souche de mur en grand appareil de taille débordant sur la voie en avant de la porte (MR30).

Sondage 3

L'enrobé et son assise reposent sur un enchaînement de six recharges de rue. Deux des niveaux de rue présentent des ornières. La dernière recharge de rue scelle un remblai limoneux faiblement anthropisé. Un sondage profond était poursuivi au delà, jusqu'à un limon fin de même nature mais stérile et interprété comme étant le sol naturel.

Sondage 4

Sous le carrelage, une couche de gravats de démolition recouvre un apport de sable stérile posé sur un remblai limoneux faiblement anthropisé. Le sondage a été poursuivi manuellement jusqu'à la cote 30,35 NGF sans atteindre le limon stérile présent dans la rue.

Mise en phase

Les éléments de chronologie sont fournis par les découvertes de vaisselles et de terres cuites architecturales.

Le bâti

Le mur de façade du sondage 1 est monté à l'aide de briques de terre cuite de petit format, 20x40x5 cm, en usage au XVe siècle. Sa tranchée de fondation contient des fragments céramiques, bassin catalan et marmites de glaçurées de Perpignan, appartenant à des vases produits également au XVe siècle. Il est de plus partiellement recouvert par le piédroit du fronton de la porte de Bethléem construit au XVIe siècle.

Le caniveau maçonné du sondage 1 est intrusif à la tranchée de fondation du mur. Le puits sec qu'il dessert recoupe tous les niveaux de rue, y compris les plus récents. Il peut être daté du XIXe siècle.

Le mur du sondage 2 est monté à l'aide de fragments de briques de terre cuite et de galets. Sa tranchée de fondation est stérile. Son appareil intègre de la brique de terre cuite qui apparaît à Perpignan au milieu du XIIIe siècle et son arasement est scellé par un niveau de rue daté du début du XIVe siècle. Il s'inscrit donc dans cette fourchette chronologique.

La porte de la Charité menant au cloître-cimetière est connue dans son intégralité. Le seuil est au même niveau que la première recharge de rue datée du XIVe siècle.

La souche de mur en grand appareil de taille repose sur le même massif de fondation que la porte de la Charité. Cet élément appartenant à un bâtiment inconnu peut être daté également du XIVe siècle.

Les recharges de rue

Dans les trois sondages, elles contiennent des restes

céramiques très fragmentés qui sont en quantité et qualité suffisante, où figurent notamment des importations stannifères des ateliers valenciens, pour proposer un enchaînement chronologique logique entre le XIV^e siècle pour le plus ancien et le XVI^e siècle pour les couches intermédiaires. Ensuite, l'absence de mobilier contraint à une hypothèse qui y verrait ces apports d'assainissement jusqu'au pavage ayant précédé l'enrobé contemporain. Le sol de circulation de terre le plus récent serait donc daté du XIX^e siècle.

Les terres limoneuses

La couche supérieure contient des fragments de briques de terre cuite et des ossements humains épars. Le mobilier céramique associé, essentiellement des céramiques communes à cuisson réductrice, est daté du XII^e siècle et du début du XIII^e siècle.

Les sépultures et ossements épars (R. Donat)

Sondage 1 : trois sujets adultes, plus ou moins bien représentés, en connexion anatomique :

- Un individu est représenté par la jambe (tibia et fibula) et le pied (incomplet) gauches qui se présentent respectivement par leur face antérieure et dorsale. Ce segment de membre inférieur est orienté est-ouest avec la partie distale à l'est (pieds à l'est).
- Un individu se signale par la cage thoracique et une partie des membres supérieurs. Il repose sur le dos selon une orientation nord-sud (tête au nord).
- Un individu, auquel il manque une partie des membres inférieurs, repose également sur le dos avec une orientation nord-sud (tête au nord).
- Un crâne isolé et complet se trouve dans le comblement de la tranchée du puits sec.

Sondage 2 : un fragment de diaphyse de fémur adulte ou adolescent figure dans la deuxième recherche de rue (SL 36).

Sondage 3 : quelques os adultes déconnectés se rapportant à presque toutes les régions anatomiques figurent dans le limon faiblement anthropisé (US 27).

Conclusion

La rue Amiral-Ribeil, sous un autre nom, est créée au XIV^e siècle pour desservir la porte latérale sud, dite porte de Bethléem, de l'église Saint-Jean. Des apports successifs de matériaux jusqu'au XIX^e siècle la rehaussent progressivement d'environ 25 à 30 cm. L'accès à l'église Saint-Jean se trouvait donc à un niveau comparable à celui d'aujourd'hui. Il en est de même pour l'accès au cloître cimetière par la porte de la Charité. Au XIV^e siècle, le seuil était légèrement plus bas mais n'évitait pas de devoir descendre deux à trois marches pour atteindre le sol de circulation des galeries.

La rue d'origine s'établit sur la surface d'une terre limoneuse contenant des ossements humains déconnectés et des mobiliers attribuables au XII^e-XIII^e siècles. Les trois sépultures individualisées, creusées dans cette

terre limoneuse, sont scellées par les niveaux de rue et. Elles appartiennent probablement au cimetière conservé de la première église Saint-Jean, dite aujourd'hui Saint-Jean-le-Vieux, dont l'espace funéraire s'étendait largement vers le sud.

L'abaissement de cette rue serait sans dommage pour les sépultures, mais entraînerait la destruction de la souche de mur débordante contemporaine de la porte du cloître-cimetière.

*
* *

Commune : Perpignan

Nom du site : **Vilarnau d'Avall**

Définition et datation : **château et village médiéval**

Type d'intervention : fouille programmée

Responsables : O. Passarrius (A.A.P.-O.) avec la collaboration de S. Nadal et V. Teilhol (A.A.P.-O.).

Études documentaires : A. Catafau (Université de Perpignan)

Équipe de fouille A.A.P.-O. : A. Basset, Darras, M. Dérin, A. Dozière, S. Garcia, P. Illès, P. Legouge, F. Marquet, H. Montagné, C. Nugier, R. Pageaud, V. Rigole, M. Valade

Le pôle castral de Vilarnau d'Avall est nettement sensible sur les cartes topographiques, sur le cadastre du XIX^e siècle, sur les photographies aériennes et sur le terrain lui-même. Il est constitué d'un ensemble large comprenant cinq parcelles. À l'intérieur de cet ensemble se trouve la parcelle 38, qui porte les ruines d'un ancien mas (Mas Petit-Anglade) et d'une tour médiévale, implantée en bordure immédiate de la rupture de pente dominant le lit alluvial de la Tet. Cette dernière parcelle est elle-même en situation légèrement plus élevée par rapport au reste de l'ensemble, comme le montrent les courbes topographiques.

Du « château » de Vilarnau d'Avall, il ne subsiste plus aujourd'hui que les ruines de cette tour circulaire et celles du mur-rempart mis au jour lors des fouilles de sauvetage liées à la construction de la voie sur berge (fouille dirigée par P. Alessandri – A.F.A.N.).

La tour est encore conservée sur plus de 4 m d'élévation, pour un diamètre extérieur de 4,90 m et un diamètre intérieur d'environ 2,10 m. Elle est construite en moellons disposés en assises régulières et liés au mortier de chaux. L'ensemble de la maçonnerie est enduite par un mortier de chaux de teinte grisâtre. Cette construction, similaire à celle de Château-Roussillon, tout proche, ne semble pas antérieure au XIII^e siècle. À proximité de cette tour, on observe encore les ruines du mas Petit-Anglade, sous lequel on remarque les traces de murs en galets liés au mortier et d'orientations différentes de celle des murs du mas. Le dégagement de certaines portions de murs permet d'apprécier un important bâtiment rectangulaire, dont il est difficile d'estimer la superficie au sol. Les dépressions et les anomalies observées sur le terrain permettent de cerner le

tracé approximatif de ce qui forme la partie sommitale du pôle castral, sur une superficie d'environ 800 m².

Durant l'hiver 1997/1998, la réalisation d'une fouille de sauvetage menée sur l'emprise de l'actuelle

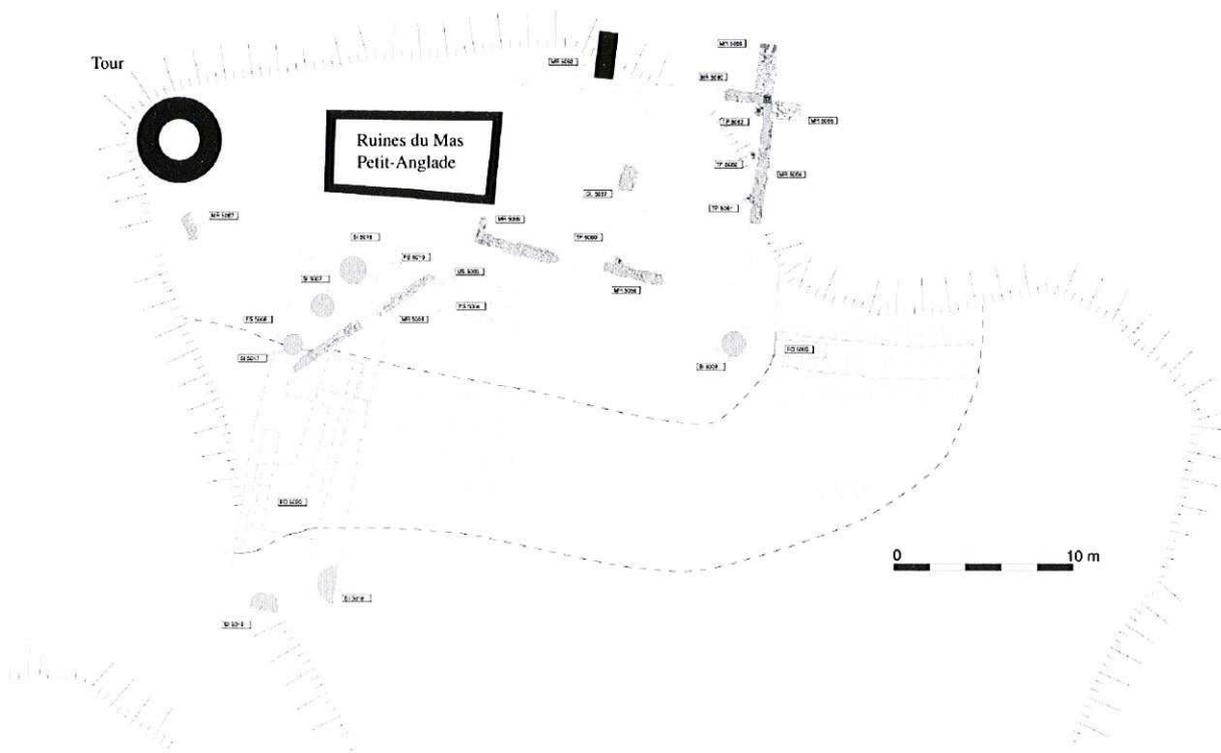


Tour du château de Vilarnau d'Avall
(Cl. O. Passarrius)

RD 617, a permis la fouille et l'étude de l'extrémité méridionale du village castral. Ces travaux menés par l'Association pour les Fouilles Archéologiques

Nationales (A.F.A.N.) ont débouché sur la découverte d'une partie de l'enceinte villageoise constituée d'un mur-rempart complété par un fossé. À l'intérieur de l'espace délimité par cette fortification, se trouvent de nombreuses zones d'ensilage et diverses structures correspondant aux derniers vestiges d'un habitat villageois. Dans la première moitié du XIV^e siècle, plusieurs maisons villageoises s'installent sur le fossé, en partie colmaté.

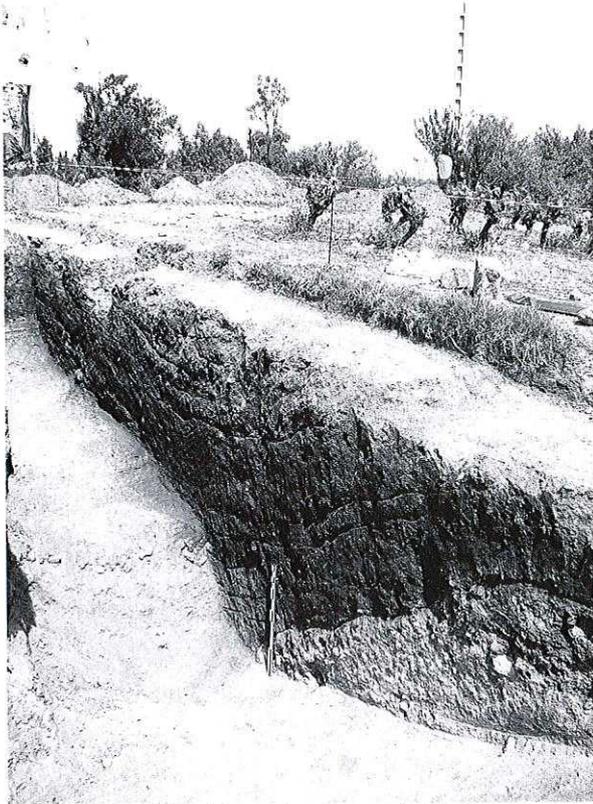
Le mur-rempartenserme un espace d'environ 6000 m². Il cantonne au nord un fossé d'environ 3 m de profondeur pour 9 m de large et cet ensemble est prolongé en direction du nord-est par une levée de terre (recouvrant le mur) et un chemin (fossé ?) curviligne qui finit d'englober l'espace villageois supposé. Ce mur est constitué d'une fondation-blocage de 3 à 4 assises de galets noyés par du mortier de chaux. L'élévation, conservée par endroits sur 12 assises, est constituée de galets disposés en litages réguliers et liés à la terre. Le fossé qui complète ce système de défense possède un profil général en U. Les études sédimentologiques, réalisées sur son comblement, témoignent d'un colmatage lent et progressif et partiellement achevé au début du XIV^e siècle. Il avait aussi pour fonction de drainer les eaux et non de les contenir : leur évacuation se faisant



Vilarnau d'Avall
(O. Passarrius)

au niveau des deux exutoires situés au nord et qui débouchent sur des ravins entaillant la falaise.

Ce système a été daté des XIe-XIIIe siècles, grâce au mobilier mis au jour dans les premières strates de com-



Fossé du château- la mire représente 1 m
(Cl. O. Passarius - A.A.P.-O.)

blement du fossé. À cette phase, qui reste toutefois mal représentée sur le site, sont attribués quatre silos aménagés dans le substrat.

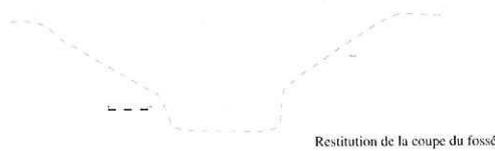
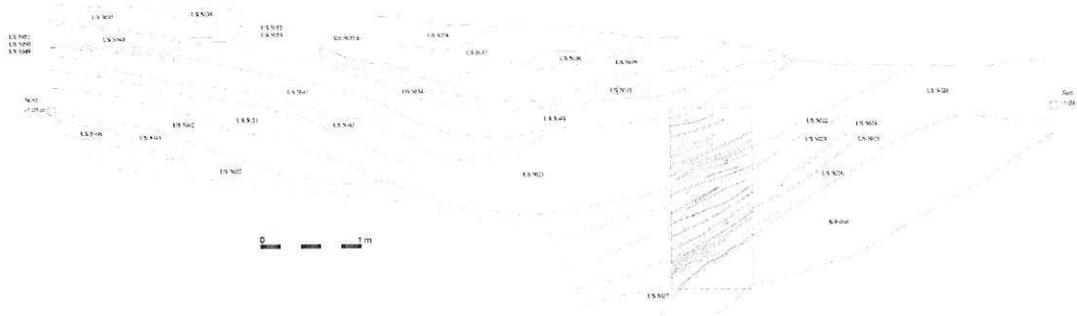
Les données correspondant aux premières phases d'utilisation du village de Vilarnau d'Avall restent donc

très ponctuelles et si elles fournissent des éléments fondamentaux quant à l'enceinte villageoise, elles restent malheureusement trop lacunaires pour qualifier l'habitat du Moyen Âge central installé dans la basse-cour.

C'est ce vide dans la morphogenèse du village de Vilarnau d'Avall qui nous a incité à réaliser une opération archéologique sur la partie sommitale de l'éperon. Plusieurs structures, attribuables à cette période ont été mises au jour.

Le château de Vilarnau d'Avall n'apparaît que tardivement dans la documentation médiévale (1258). Toutefois, les mentions répétées d'une famille de Vilarnau peuvent laisser supposer l'existence, dès le XIe siècle, d'une fortification ou d'une tour. Les vestiges archéologiques attribuables à cette époque sont relativement rares et surtout difficiles à dater avec précision. Plusieurs silos, contenant du mobilier daté entre la seconde moitié du XIe siècle et le XIIIe siècle, témoignent d'une occupation de cette période sur ce plateau. Ces structures de conservation du grain sont toutes situées dans une vaste zone fossoyée par un mur de défense flanqué d'un puissant fossé. Cette fortification, des XI-XIIIe siècles, délimite sans doute un espace habité dont il ne reste malheureusement aujourd'hui que peu de traces.

On peut associer de façon plus sûre à cette première phase le fossé FO 5020, que nous qualifierons de fossé du château. Cette structure, d'environ 3 m de profondeur et 10 m de largeur possède une longueur d'environ 40 m. De forme probablement elliptique, il ceinture un espace d'environ 400 m² sur lequel devait se trouver le château. Il ne subsiste malheureusement rien du château primitif et sa localisation est déduite de la topographie du site, de la logique induite par la localisation des fossés et de la présence des vestiges d'une tour circulaire, aujourd'hui située en bordure immédiate de la falaise. L'érosion importante de la terrasse plio-



Coupe du fossé du château et proposition de restitution du profil

cène sur laquelle se trouve le château peut également avoir entraîné le basculement de certaines superstructures dans la pente. Même si les vestiges de maçonnerie sont rares en contrebas, cette hypothèse n'est pas à exclure et pourrait expliquer la faible représentation des vestiges sur le haut de l'éperon.

La découverte de plusieurs silos de très fort volume dans le périmètre ceinturé par le fossé du château peut également plaider pour l'existence d'une autorité seigneuriale dès les XI-XIIe siècles. La plupart des silos découverts dans le périmètre villageois n'excèdent que très rarement les 1,5 m³ et n'ont donc rien de comparable avec les structures de conservation mises au jour sur la partie sommitale qui peuvent atteindre entre 5 et 10 m³. Vouloir lier ces imposants silos à un stockage seigneurial est sans doute discutable mais la question mérite d'être posée.

Les prospections menées sur les différentes parcelles du site mais aussi l'étude du mobilier résiduel ou du mobilier exhumé lors du décapage montrent que ce matériel est systématiquement postérieur au Xe siècle. Les traceurs chronologiques de cette époque (céramiques oxydantes ou réductrices polies ou les becs pontés) sont totalement absents. De même, il semblerait, mais c'est moins facile à déterminer, que la première moitié du XIe siècle ne soit pas représentée (les céramiques oxydantes à inclusions noires par exemple sont absentes).

Si l'on prend en compte l'ensemble des données fournies par les deux fouilles archéologiques et les résultats des prospections de surface, il semblerait que l'occupation du site de Vilarnau ne remonte pas au-delà du XIe siècle, voire même au milieu du XIe siècle. Toutefois, les éléments sur lesquels repose cette hypothèse sont à utiliser avec prudence. On peut admettre qu'une occupation antérieure au XIe se serait manifestée par la présence de mobilier résiduel, soit présent en surface, soit présent dans les niveaux archéologiques des périodes postérieures. Pour autant, la surface aujourd'hui explorée ne représente que 45 % de la surface totale du site et nous ne connaissons pas les conséquences de l'érosion sur l'extrémité de l'éperon. Seule la poursuite de la fouille et l'étude exhaustive de la partie centrale, aujourd'hui occupée par une vigne, permettra d'affiner la chronologie d'occupation et probablement de confirmer l'actuelle hypothèse de travail.

La morphologie du site de Vilarnau d'Avall dans ces premières phases d'occupation nous permet d'apprécier un espace fortifié structuré, avec un premier système fossoyé qui ceinture un périmètre sur lequel devait se trouver la demeure seigneuriale. Le regroupement d'un habitat autour du château, dont les textes nous fournissent des exemples abondants, notamment à partir des XIe-XIIe siècles, s'applique ici par la construction d'une vaste enceinte complétée par un mur-rempart. Il est alors intéressant de prendre en compte et de mesurer l'effort consenti par cette communauté et cette seigneurie secondaire pour mettre en défense cet espace. Pour les fossés, c'est plus de 130 m linéaires qui ont été

creusés et aménagés dans un terrain très dur et difficile à travailler. On peut alors estimer que c'est près de 4000 m³ de terre et de cailloux qui ont été déplacés pour la mise en place de cette fortification.

Subsistent encore aujourd'hui de nombreuses interrogations tant sur la chronologie de mise en place de ces structures que sur leurs tracés exacts. Si le tracé de l'enceinte castrale repose sur des variantes en soi peu différentes et peu importantes, le tracé de l'enceinte plus large laisse plus perplexe. Le fossé a été reconnu sur presque toute sa longueur et la présence à l'est d'un chemin creux laisse peu d'ambiguïté quant à sa poursuite jusqu'à un paléo-talweg qui entaille encore la falaise à l'est du Mas Petit-Anglade. Le mur-rempart, quant à lui, se poursuit sous la levée de terre, mais marque un arrêt brutal à l'ouest, à hauteur de la tour. Cette absence n'a pas été réellement comprise. Soit cette construction n'a pas été finie, soit elle a été détruite ou démantelée, soit on peut imaginer un retour, aujourd'hui disparu, qui serait venu se connecter à la tour actuelle ou à une construction plus ancienne. Cette dernière hypothèse semble aujourd'hui la plus probable.

L'abandon de la fonction défensive de cet ensemble (fossé du château et enceinte villageoise) semble intervenir bien avant le XIVE siècle. Au début du XIVE siècle, des maisons villageoises ou des mas s'installent sur un fossé en grande partie colmaté et recouvrent les vestiges du mur-rempart.

L'étude du mobilier prélevé dans les coupes du fossé du château révèle qu'il est homogène et attribuable probablement au XIIe siècle. Par endroits, semblent subsister des dépressions qui seront comblées bien plus tard (XVIIe ou XVIIIe siècles), peut-être lors de la mise en culture de cet espace. Dans tous les cas, le colmatage principal des fossés est lent et procède d'une dynamique de dépôt colluvio-anthropique. Il intervient dans un grand XIIe siècle et est en partie achevé à la fin du XIIIe siècle.

L'occupation du site à l'époque moderne

La fouille menée en 1997/1998 a permis la découverte de quelques vestiges fugaces d'époque moderne, malheureusement très abîmés. Il s'agit de quelques lambeaux de murs, détériorés par les labours, d'une fosse et d'une sépulture installée sur le fossé, désormais totalement comblé. Les vestiges attribuables à cette période sont mieux conservés à l'extrémité de l'éperon où la fouille a permis de dégager le plan d'un vaste bâtiment installé en bordure de la falaise (secteur n°4). Pris en partie sous les ruines du Mas Petit-Anglade, il mesure 15,80 m de longueur, 10,80 m de large pour une surface intérieure d'environ 132 m². Son plan a été partiellement reconnu grâce à la réalisation d'une tranchée mécanique suivie du dégagement manuel des murs qui étaient partiellement visibles mais noyés sous un maquis compact. À l'intérieur de cet espace, aucun niveau de sol n'est conservé et il ne subsiste, au-dessus du substrat, qu'un remblai hétérogène contenant du

meublé d'époque moderne, voire du début du XXe siècle. Ce mauvais état de conservation et l'absence de niveaux archéologiques en relation avec les superstructures limitent nos interprétations quant à la fonction et la datation de ce bâtiment. Le mode de construction des murs ne semble pas antérieur au XVIe siècle. La fonction du bâtiment reste plus problématique. La présence d'un imposant pilier central n'est pas sans rappeler l'architecture des bergeries catalanes d'époque moderne ou contemporaine dont certains exemplaires sont encore conservés sur le piedmont des Albères. Ce pilier était destiné à supporter une vaste structure charpentée dont les solives sont intégrées dans la maçonnerie des murs gouttereaux. L'absence de sol constitué à l'intérieur pourrait plaider en faveur d'un bâtiment à usage agricole.

Ce bâtiment est installé en bordure de l'éperon et le mur occidental symbolise le tracé interne du fossé

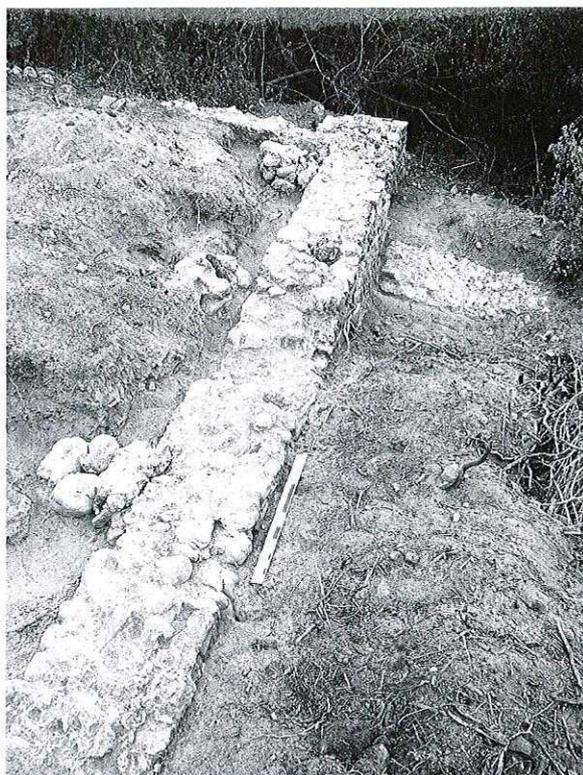


Dégagement des murs du château de Vilarnau pris dans le maquis (Cl. O. Passarius - A.A.P.-O)

médiéval dont l'exutoire, matérialisé par un paléo-talweg entaillant la terrasse, est encore nettement visible. L'instabilité du terrain, liée à des phénomènes d'érosion naturelle, a probablement occasionné des mouvements dans les superstructures qui ont été compensées, ultérieurement, par la construction de trois puissants contreforts. Les quatre trous de poteau maçonnés traduisent également un problème survenu dans la solidité de la charpente. Il est fort probable que des poutres ont été par la suite disposés verticalement sous chaque poutre encastrée dans la maçonnerie, dont l'humidité constante a fragilisé le bois. Cette réparation d'urgence répond à un problème relativement fréquent que l'on retrouve souvent dans les anciens bâtiments agricoles.

Cette construction semble pouvoir correspondre à un bâtiment agricole, peut-être une bergerie ou une étable. À cette époque, le château semble abandonné et les fossés sont totalement ou quasiment comblés.

Les sources écrites peuvent toutefois nous éclairer sur cette période même si les différences d'échelles d'analyses temporelles entre histoire et archéologie nous obligent à rester prudent. Au XVIe siècle, un procès oppose la communauté Saint-Jean au *senyor*



Mur oriental du bâtiment d'époque moderne (Cl. O. Passarius - A.A.P.-O)

canonge Quéralt. Ce dernier se dit *senyor du mas* situé sur le territoire de Vilarnau lequel avait appartenu à son père, puis aux héritiers Réart et anciennement à M. Pals. On retrouve encore ce mas dans des documents datés du XVIIe siècle. Sur la carte de Cassini, est reporté, en bordure de la falaise, un mas ou bâtiment dit «Barrère». Il est possible que cette construction corresponde au mas cité dans les documents du XVIe et XVIIe siècles et donc éventuellement au bâtiment découvert sur le terrain.

*
* *

Commune : Port-Vendres

Site : Redoute Béar

Définition du site et datation : Site d'échouages et de rejets dans l'avant-port (IIe siècle avant J.-C. – XIIe siècle après J.-C.)

Type d'intervention : Sondage

Responsables : C. Descamps, G. Castellvi, M. Salvat / ARESMAR

Participants : plongeurs de l'ARESMA (Association pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon) et chercheurs associés

De 1995 à 1997, le site Redoute Béar a fait l'objet de sondages, le dernier révélant la présence de débris d'architecture antique. De 1998 à 2002, le site est passé en fouilles programmées. Cette année, compte tenu de l'inscription du site dans le périmètre de futurs travaux portuaires, la fouille ne pouvait plus profiter du statut

de fouille programmée subventionnée par l'Etat ; la fouille a pu cependant s'achever avec la même équipe, en sondage, ne bénéficiant que des subventions de la Commune, de la FFESSM et des fonds propres à l'ARESMAR.

Limites du site

Le sondage implanté dans le secteur Sud-Est de la fouille (carrés fouillés : G à BB 56-58 et CC 53-58) aura permis de trouver les limites du site en direction de la côte (en gros à la limite des bandes 58-59). La presque totalité des nappes du Ier siècle avant J.-C. (nappe 1), du Ve siècle (nappe 2) et des XIe-XIIIe siècles auront été reconnues et fouillées. Le site s'étend encore vers le sud au-delà de la bande CC, mais la totalité des nappes 2a et 2a bis (nappes des blocs taillés ou sculptés) a été entièrement fouillée.

Mobilier archéologique

Pour le niveau 1 (Ier siècle avant J.-C.), deux amphores Dressel 1 ont été remontées (03.291 et 296, carrés BB 52, CC 53) ainsi que la forme d'une cruche dont seul manque le fond (03.290 en CC 52). Il semble que les amphores de ce niveau, les plus proches de la côte, se soient bloquées à hauteur de cette bande des 52-53 (probable ressaut rocheux). On ne retrouve plus de clous dans ce secteur : les amphores auront roulé vers le sud au-delà du lieu de naufrage. Nous avançons donc l'hypothèse de la présence d'un niveau d'épave avec présence seule d'une quinzaine d'amphores brisées, les entières ayant été certainement remontées.

Pour le niveau 2 (début Ve siècle), l'inventaire des objets lithiques s'enrichit de :

- 8 éléments de marbre : 1 fragment de cimaise (03.350), 6 fragments de petites dimensions de plaques de marbres colorés (03.26, 104, 185, 186, 302 et 323) et un éclat informel (03.104) (nappe 2a1) ;
 - 8 fragments de blocs taillés en calcaire oolithique (03.116), calcaire coquillier (03.117, 329) ou calcaire dur (03.71, 129, 160, 269, 447). A noter la présence d'un trou de louve (03.129) et d'une mortaise (03.160) (nappe 2a2) ;
 - 30 moellons à bâtir de calcaire dur (nappe 2a3) ;
 - nombreux fragments de calcaires, éclats probables de pierres de taille, parmi lesquels J.-C. Bessac a reconnu des calcaires dont le faciès semble très proche des calcaires des carrières antiques de Barrutel (Gard).
- Le mobilier amphorique du secteur fouillé est surtout représenté par des amphores LRA 1 A ; noter la découverte d'un gobelet de verre olivâtre de la forme Foy 13a.

Le niveau 3 (XIe – XIIIe siècle) est représenté par un tessou de jarrita décoré d'une tresse (03.06) comparable à un autre découvert en 1999 (99.30a). Ce sont des céramiques arabo-andalouses fabriquées dans le sud de l'Espagne. S'agit-il de témoins d'un commerce chrétiens-musulmans ou d'un raid (mais dans quel sens ?).

Nouvelles conclusions

Une journée de travail commun a réuni autour des trois responsables de la fouille J.-C. Bessac (spécialiste de la taille de la pierre) et J.-M. Gassend (architecte). Des hypothèses de travail ont été unanimement rejetées : transport de pierres comme matière première de mosaïque, rejets pour constituer une digue ou lest de navire (hypothèse préférentiellement retenue jusqu'à maintenant).

La nappe 2a a été caractérisée comme un ensemble de fragments d'architectures cassés à la masse, réduits à des éléments portables par un seul homme (cailloux et non blocs dans le langage des carriers), jamais remployés (à souligner le cas des fragments sculptés de corniche modillonnaire recollant entre eux et non épaufrés, aux cassures encore vives). Ces blocs n'ont donc participé qu'à un seul transport. Ils étaient probablement destinés à un four de chaux-fourmier.

D'autres remontages d'amphores sont en cours par M. Salvat au dépôt de Port-Vendres. Noter également les recherches en cours de F. Amigues sur la céramique arabo-andalouse avec étude de pâte au laboratoire de l'université de Bordeaux ; celles de D. Foy sur le verre du Ve siècle et une rencontre prochaine autour des céramiques d'Afrique et du Proche-Orient avec D. Piéri et M. Bonifay. Quant à l'architecture, nous attendons bien sûr les propositions de J.-C. Bessac pour les pierres et de J.-M. Gassend pour les restitutions.

La fouille du site est terminée et le travail préparatoire à la publication est enclenché.

*
* *

Commune : Saint-Génis des Fontaines

Nom du site : Mas Frère

Définition et datation : établissement romain

Type d'intervention : diagnostic mécanique

Responsable : A. Pezin (I.N.R.A.P)

Equipe de fouille : V. Belbenoit, F. Audouit (I.N.R.A.P.)

Collaboration : J. Kotarba (I.N.R.A.P.)

La zone d'intervention se trouve dans la plaine du Roussillon, sur le piémont Sud des Albères, en frange est de la commune de Saint-Génis-des-Fontaines, à une altitude de 52 m environ en côte NGF.

La parcelle concernée forme un quadrilatère à cheval sur le sommet et le versant nord d'une petite terrasse qui borde à l'est un talweg encore traversé par un ruisseau. Cet ensemble se trouve lui-même à une centaine de mètres à l'est de l'ensemble abbatial de Saint-Génis-des-Fontaines.

1) Connaissances préalables

Établissement antique

Situé à proximité du cloître, cet important établissement d'époque romaine, daté du Ier siècle avant notre

ère au courant du II^e siècle après est connu de longue date en prospection (notice J. Kotarba, en 1990).

Par ailleurs, des travaux réalisés dans les années 1970 dans un bâtiment jouxtant l'église (parcelle A 540) ont permis de découvrir un *dolium* complet. Les informations transmises par P. Ponsich qui en a assuré la sauvegarde, laissent entrevoir qu'il n'était pas à sa place d'origine, mais avait été déplacé puis enfoui à une période assez récente. Ce *dolium* est actuellement en partie conservé au dépôt archéologique départemental.

L'abbaye

La première mention remonte à 819, et laisse entendre une fondation aux alentours de l'an 800. L'abbaye reste prospère jusqu'au XIII^e/XIV^e siècles, et entre en décadence à partir du XV^e siècle jusqu'à la Révolution, où elle est vendue comme bien national.

Récemment, lors de travaux de réfection de l'église, des découvertes relatives à l'Antiquité ont été effectuées : la souche du clocher et son premier état d'élévation sont entièrement construits en matériaux de récupération antiques (tuiles, tuyaux, briques) provenant de la proche *villa* et témoignant d'une activité potière (présence de surcuits et sous-cuits).

2) L'intervention de mars 2003

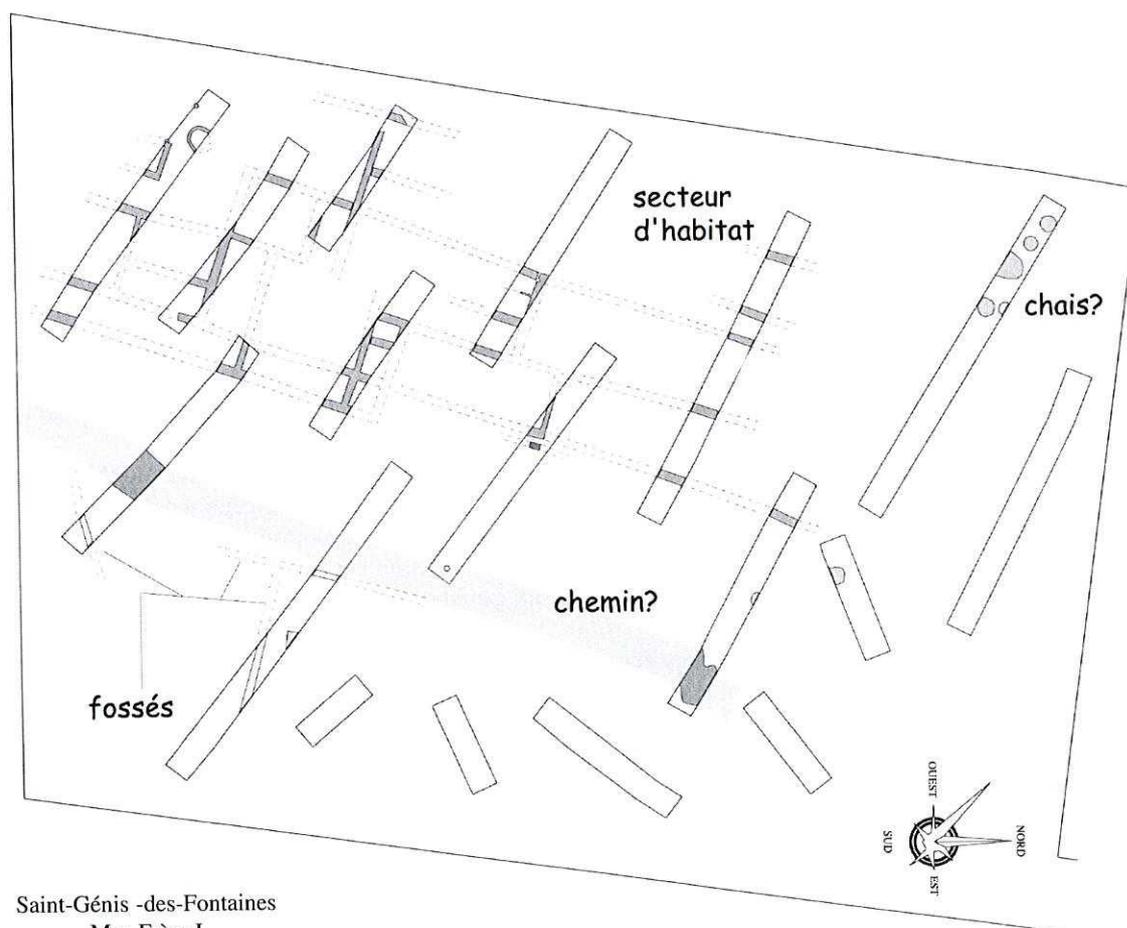
La parcelle expertisée occupe une superficie de 4997 m², testée à près de 12 %. Compte tenu de la densité des vestiges et de la qualité de leur état de conservation, nous avons décidé d'effectuer un nettoyage rapide des structures rencontrées, complété par quelques sondages manuels pour tester la puissance stratigraphique de l'occupation antique.

Occupation antérieure à la villa

Quelques vestiges semblent antérieurs, sans avoir pu être datés précisément, à l'installation de la *villa*. Il s'agit de deux trous de poteaux en tranchée 1, et d'un creusement non interprété en tranchée 5. Par ailleurs, certains sondages ont permis d'observer, au contact du substrat, un niveau anthropisé, sans présence de *tegulae*, qui pourrait correspondre à la même phase d'occupation du site.

L'habitat antique

Les vestiges antiques se répartissent en 2 groupes logés d'une part sur un replat en partie haute de la par-



Saint-Génis -des-Fontaines
Mas Frère I
Plan d'ensemble des vestiges
antiques
(D.A.O : A. Pezin, F. Audouit -
I.N.R.A.P)

0 20 m

celle, d'autre part sur sa pente nord.

Au sommet, on trouve un ensemble de constructions (bâti en galets et tuiles liés au mortier de chaux) très bien structurées, avec niveaux de sols conservés, et installation sur des sédiments peut-être rapportés. Cette sédimentation correspond à un important niveau de limon brun sombre, incluant de nombreux vestiges qui témoignent d'une activité potière à proximité, et observé en tranchées 1 à 9. Des recouvrements ou réfections de bâtis témoignent d'une chronologie relative de constructions en tranchées 3 (rétrécissement d'un passage), et 6 (mur épierré puis recouvert d'un remblai).

Dans plusieurs secteurs, des niveaux de sols en terre battue et des départs d'élévations de murs sont bien ou partiellement conservés. Un caniveau partiellement conservé borde à l'Est ce qui semble être l'axe limite du secteur bâti. Probablement associé à ce collecteur, on trouve un radier de sol (bassin ?).

Enfin, en tranchée 1, on note la présence d'un puits dont le conduit est chemisé de pierres sèches.

Sur les versants, on observe au nord un ensemble de fosses plus ou moins circulaires qui font penser à une aire de stockage (chai à *dolia* ? ou silos), et à l'est, au-delà des derniers murs mis au jour, un linéaire qui pourrait être interprété comme un chemin, et des fossés. Dans ces secteurs (tranchées 7 et 10 à 13), le substrat est affleurant sous la terre végétale.

La partie nord-est de la parcelle est quasiment vierge de vestiges antiques.

L'ensemble de ces découvertes témoigne d'un site exceptionnellement bien conservé, dont les niveaux de sol sont présents par endroits, avec parfois une ou deux assises de murs en élévation. Par ailleurs, le nombre de structures mises au jour et leur variété en permettent aussi une bonne interprétation spatiale.

Des traces agraires d'époque contemporaine

Ces structures, au nombre de 129, ont été mises au jour sur toute la parcelle explorée.

Elles correspondent à des fosses de plantation de vigne, systématiquement enregistrées pour permettre une évaluation de leur prise en compte dans la fouille à venir.

Conclusions

Si la mise au jour de vestiges était attendue, leur état de conservation s'avère en revanche étonnant et exceptionnel pour un habitat rural antique découvert dans des terrains agricoles voués à la viticulture il y a encore quelques décennies.

L'inventaire du mobilier céramique permet de fixer une durée d'occupation du site d'au moins un siècle, ce qui peut expliquer l'observation d'éléments de chronologie relative. De façon certaine, l'établissement antique du Mas Frère correspond à une installation de grande taille, et donc, sans doute, d'importance. Il fait partie des exploitations rurales du Haut Empire qui entourent les riches terres alluviales de la dépression de

Palau-del-Vidre/Saint-André, terroir dans lequel de grandes *villae* continueront à vivre jusqu'au début du Ve siècle. La vie du site du Mas Frère est nettement plus courte.

Cette opération de diagnostic confirme que ce site a bien été le lieu de production de terres cuites architecturales, voire de poteries. La présence probable d'un cellier laisse envisager également une production viticole. Tant en chronologie qu'en activités pour l'instant attestées, le site du Mas Frère présente des similitudes avec l'établissement du Petit Clos (Perpignan), étudié en fouille sur 1,5 hectare. Toutefois, il convient de remarquer que la partie étudiée du Mas Frère, avec des sols préservés et quelques élévations, offre une possibilité de lecture des architectures bien meilleure que celle du Petit Clos, qui est pourtant l'un des gisements les mieux conservés du Roussillon.

En effet, les travaux d'archéologie préventive menés ces dernières années dans la plaine ont montré que beaucoup de ces sites, installés sur des hauteurs, avaient fait l'objet de arasements importants, faisant bien souvent disparaître totalement les restes d'habitat. Ainsi, les points d'occupation antique suivants n'ont livré que des plans plus ou moins lacunaires, et des vestiges soit très arasés, soit représentés uniquement par des structures négatives. :

- Mas Roig, à Théza (travaux J. Kotarba),
- Mas Coste, à Perpignan (travaux J. Kotarba),
- Puig del Baja à Canet-en-Roussillon (travaux J. Kotarba),
- L'Aspre del Paradis à Corneilla-del-Vercol (travaux A. Pezin),
- Chemin de Saint-Cyprien à Elne (travaux J. Kotarba, A. Pezin),
- Casteil de la Reina Helena à Elne (travaux A. Pezin),
- Las Sedes à Peyrestortes (travaux A. Pezin),
- Ad Combusta à Salses-le-Château (travaux J.-P. Comps),
- Las Parroudes à Torreilles (travaux P. Alessandri).

L'état de conservation du site du Mas Frère est donc, à bien des égards, exceptionnel, et offre des similitudes avec les découvertes faites sur le barrage de l'Agly dans un contexte où la viticulture mécanisée a été peu destructrice.

Dans le cœur du village de Saint-Génis-des-Fontaines, à deux pas de l'ensemble abbatial, en bordure immédiate d'un futur espace vert sous lequel les vestiges s'étendent peut-être, la découverte de cet établissement antique bien conservé ouvre des pistes intéressantes de préservation et de mise en valeur et a conduit à sa protection par un arrêté conservatoire, et ainsi qu'au rachat du terrain par la commune de Saint-Génis-des-Fontaines.

*

* *

Commune : Théza

Nom du site : Église St-Pierre

Définition : églises médiévales successives et abords

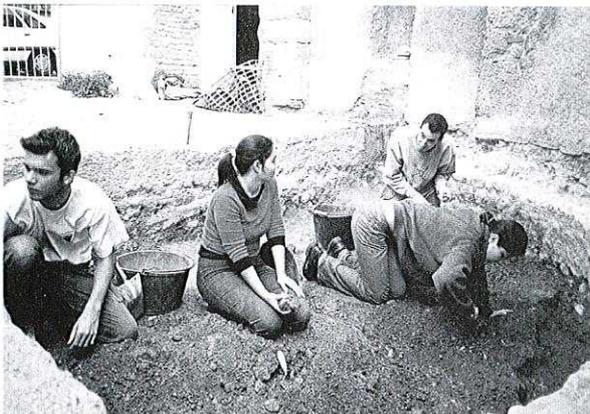
Type d'intervention : Sondage

Responsable : J. Bénézet (doctorant à l'université d'Aix-en-Provence)

Collaborateurs scientifiques : S. Garcia (anthropologie), L. Lagarrigue (faune), J.-P. Lentillon (métal), J. Mach (verre) et S. Ragaru (co-rédaction).

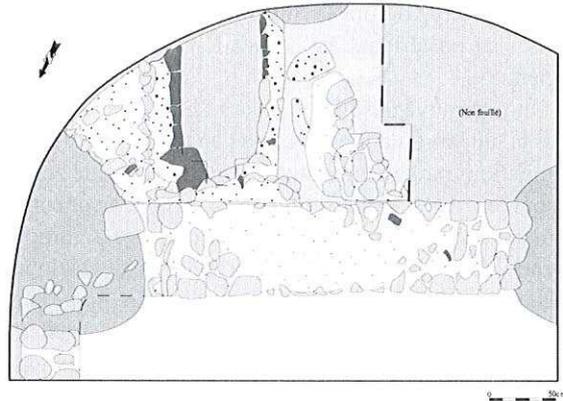
Equipe de fouille : O. Armand, J.-M. Bénézet, T. Charpentier, M. Dérin, S. Garcia, M. Gimbernat, L. Lagarrigue, J.-P. Lentillon et S. Ragaru.

Des travaux à l'emplacement de l'église médiévale de Théza ont conduit à la mise au jour, dans une logette de l'autel majeur, d'un dépôt de reliques encore intégralement conservé. L'intérêt de cette découverte réside dans l'observation minutieuse du processus de dépôt mais, malheureusement, aucun indice ne permettait de le dater avec précision. Un sondage archéologique à l'emplacement de cet autel a par conséquent été effectué en novembre 2002.



Une partie de l'équipe de fouille
(Cl. J. Bénézet)

Toutefois, il n'a pas été possible de parvenir jusqu'au sol naturel : une occupation antérieure au bâtiment le plus ancien que nous avons identifié reste donc une possibilité tout à fait envisageable. En effet, la récurrence du mobilier antique dans chacune des couches identifiées trouve un écho dans quelques

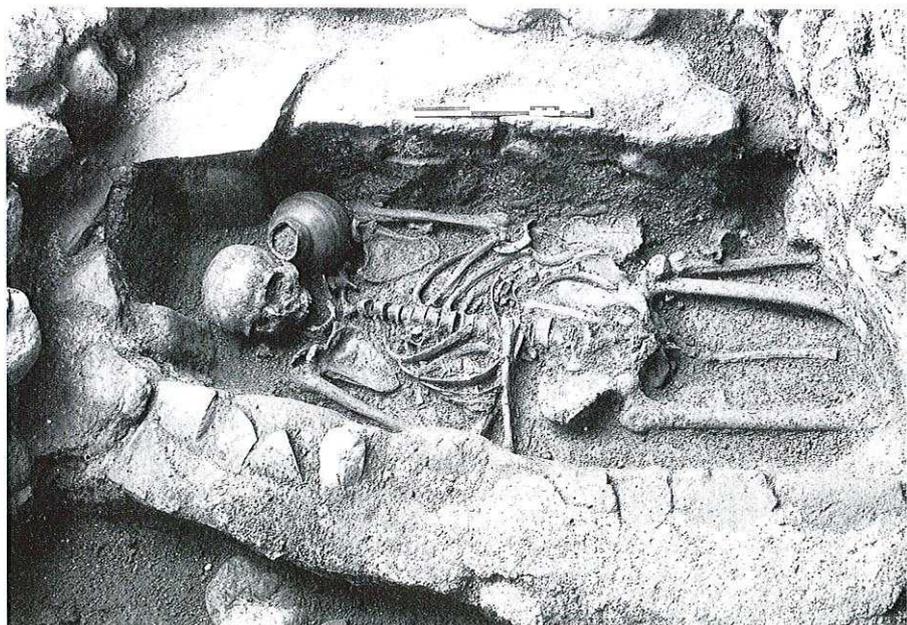


Le premier bâtiment et ses abords

découvertes passées (deux inscriptions, un milliaire, des tronçons de colonnes, des éléments sculptés, etc.). Il semble que l'on puisse situer tous ces éléments entre le milieu du Ier et la première moitié du Ve siècle. C'est toutefois l'occupation médiévale qui a laissé les vestiges les plus significatifs, cela depuis l'époque carolingienne au moins. En effet, trois bâtiments successifs parfaitement superposés ont été observés.

Un bâtiment carolingien

La vision que nous avons du premier bâtiment est pour l'instant très incomplète, mais il doit s'agir de l'église mentionnée pour la première fois en 899. Les vestiges observés semblent indiquer qu'il s'agit d'un bâtiment rectangulaire, sans abside saillante, à moins

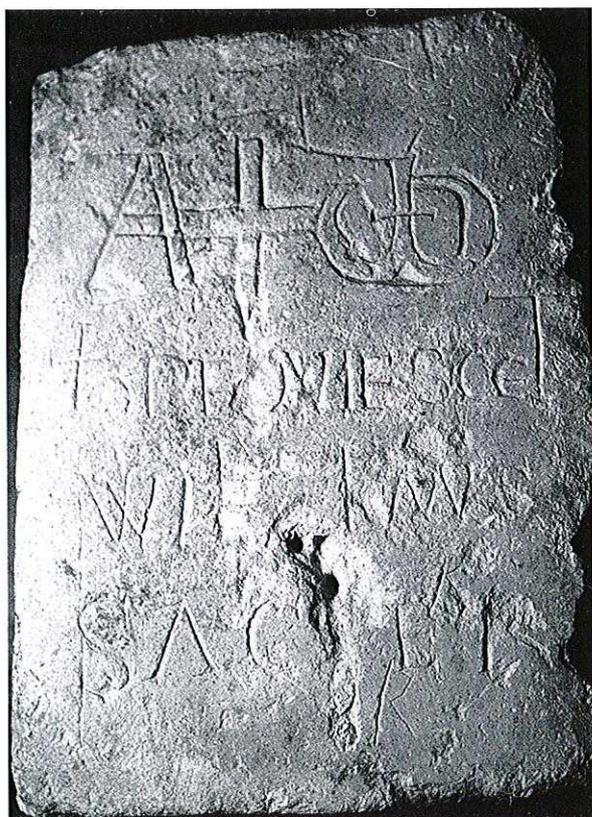


La tombe anthropomorphe et
ses inhumations
(Cl. J. Bénézet)

qu'il ne faille y voir un bâtiment à chevet trapézoïdal, mais il serait de dimensions particulièrement grandes – la largeur du chœur serait de quatre mètres environ – pour une église paroissiale de cette époque.

A l'extérieur du mur sud de ce bâtiment, ont pu être observés quelques vestiges de bâti fonctionnant avec cet édifice, mais dont le très mauvais état de conservation empêche de définir la fonction. On sait simplement qu'ils sont postérieurs à l'édification de l'église carolingienne.

On y retrouve ensuite plusieurs sépultures, d'immatrices la plupart du temps, toujours en pleine terre. Deux inhumations paraissent toutefois à part dans cette zone : ce sont les restes de deux adultes successivement enterrés dans une tombe constituée d'un coffrage anthropomorphe de galets liés au mortier de chaux. Quelques aménagements bâtis autour de cette dernière pourraient correspondre au système de couverture. Le squelette encore en place était en outre accompagné d'un vase sur lequel une estampille monétiforme apposée à trois reprises indique pour celui-ci une datation dans le courant du XIe siècle. Les ossements de l'individu le plus ancien étaient repoussés vers le fond ainsi que sur les côtés de la tombe.



La stèle funéraire : inscription de la face principale
(Cl. J. Bénézet)

Un bâtiment du Moyen Âge central

Ce premier bâtiment laisse la place, à la fin du XIe ou au XIIe siècle, à un autre dont l'architecture et le plan sont bien différents. Il s'agit d'un édifice à abside

semi-circulaire dont la paroi interne est ornée de joints à la pointe de la truelle, que l'on retrouve généralement sur les édifices catalans au XIe siècle, mais qui peuvent perdurer dans certains cas au siècle suivant. Lors de son installation, les angles de l'édifice antérieur ont été épierrés, laissant la place à deux grandes fosses semi-circulaires. Associé à ce second édifice, aucun aménagement n'a pu être observé, si ce n'est un remblai précédant peut-être l'installation d'un sol aujourd'hui disparu.

Une fissure, large de dix centimètres et courant sur toute la hauteur du mur absidal, soit plus d'un mètre, semble indiquer les causes de sa destruction, probablement dans le courant du XIVe siècle. C'est en effet de cette époque que date la construction du dernier bâtiment observé.

Un bâtiment du bas Moyen Âge

Cette dernière église est celle dont une portion est toujours en élévation, sur une hauteur d'environ quatre mètres. La fenêtre absidiale, encore conservée, ainsi que les premières couches associées à ce bâtiment, indiquent sans conteste qu'il est postérieur à l'époque romane, probablement du courant du XIVe siècle. Cette église a été édifiée directement sur les vestiges de l'église antérieure, dont elle reprend certainement les dimensions. L'emplacement de l'autel est marqué par la présence d'un petit podium permettant de le surélever par rapport au reste du chœur.

C'est dans la base de cet autel que la lipsanothèque, installée dans un réceptacle d'autel, a été déposée, non pas directement sur la maçonnerie mais sur un lit de feuilles de lauriers dont l'empreinte s'est conservée jusqu'à nos jours dans le mortier de préparation de la logette. Ce reliquaire et le réceptacle peuvent être datés, par comparaison avec quelques exemplaires de forme similaire découverts en Catalogne ou en Andorre, des XIe-XIIIe siècles. Associée à ces objets, a été retrouvée une stèle funéraire, probablement datée du Xe ou du début du XIe siècle, disposée sur le secteur de la logette où les feuilles de lauriers n'avaient pas été posées. Sur trois faces de cet objet sont aussi apparus quelques graffiti d'interprétation délicate, dont certains semblent figuratifs.

Cet aménagement, pour lequel on ne connaît semble-t-il aucune comparaison, marque le caractère sacré de l'autel et des objets qui y ont été déposés. Sa datation est par contre plus difficile à préciser. Car si l'on sait qu'il est incontestablement contemporaine ou postérieure au XIVe siècle, il pourrait tout aussi bien se situer dans la seconde moitié du XVe siècle, période de remaniements importants dans les environs immédiats de l'autel majeur, voire plus tardif encore.

*
* *

Communes : Argelès, Laroque-des-Albères, Montesquieu, Palau-del-Vidre, Villelongue-dels-Monts

Intitulé de l'opération : Verreries médiévales et modernes dans le massif des Albères et son piémont.

Type d'intervention : Prospections thématiques

Responsable : J. Mach (Maîtrise d'archéologie, Université d'Aix-en-Provence)

Equipe de prospection : C. Donès (gardien du Prieuré Santa Maria del Vilar), P.-M. Guihard (DEA d'histoire, Université de Paris IV)

Lors d'une première campagne de prospections diachroniques effectuée en 2002, également centrée sur les Albères et leur piémont, nous avons inventorié deux sites de production verrière (La Ballanouse à Laroque-des-Albères ; Le Vilar II à Villelongue-dels-Monts). En 2003, nous avons décidé de poursuivre ces prospections dans le même périmètre, en nous intéressant plus particulièrement à ce thème de recherche de l'artisanat verrier, qui fait l'objet de notre mémoire de maîtrise.

L'étude des sources écrites médiévales et modernes fait en effet apparaître une continuité de cette activité dans ce secteur, du XIV^e au XVII^e siècle. Mentionnés à partir de 1362 et jusqu'au milieu du XVI^e siècle à Palau-del-Vidre, ces artisans verriers vont peu à peu essaimer dans la partie forestière du massif à partir de la première moitié du XVI^e siècle, avec l'implantation d'ateliers notamment au terroir du Vilar à Villelongue-dels-Monts, et à Laroque-des-Albères. Ces complexes artisanaux vont ensuite disparaître au cours de la première moitié du XVII^e siècle, au profit d'autres activités d'exploitation de la montagne, sans doute alors plus rentables (commerce de la glace, ...). On ne connaît, par les archives, qu'une implantation forestière de verrerie avant le XVI^e siècle : il s'agit du four de l'abbaye de Valbonne (commune d'Argelès-sur-Mer), uniquement mentionné entre 1419 et 1421, et qui ne semble pas avoir fonctionné très longtemps.

Lors de cette campagne de prospections thématiques de 2003, nous nous étions fixés plusieurs objectifs : continuer le recensement des sites d'ateliers et définir leur chronologie d'occupation, étudier leur mode de fonctionnement et les techniques mises en œuvre, et enfin tenter de déterminer les productions de ces artisans. On peut considérer, à l'issue de cette campagne, qu'une partie de nos problématiques a trouvé un éclairage, même si de nombreux points demeurent néanmoins obscurs.

Nous avons tout d'abord localisé deux nouveaux sites d'ateliers de l'époque moderne. À Laroque-des-Albères, une paroi de four vitrifiée découverte par C. Donès semble indiquer l'emplacement approximatif de l'atelier indiqué dans les sources par le toponyme *l'hort del forn del vidre*. À Montesquieu, des travaux effectués au château ont mis au jour un niveau de dépotoir contenant des parois de fours, des creusets et des déchets divers de verre, indiquant l'existence d'un atelier de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle. Nos

recherches autour de l'abbaye de Valbonne, pour tenter de retrouver la verrerie du Bas Moyen Âge, se sont par contre révélées infructueuses pour le moment.

Enfin, à Palau-del-Vidre, nous avons mené une enquête auprès de la population pour recenser de possibles découvertes anciennes, et nous avons parallèlement relevé sur le bâti actuel les réemplois de parois de fours comme éléments de construction, afin de délimiter d'éventuelles concentrations. Ces deux approches nous ont permis de situer un four de verrier à l'emplacement de l'actuelle mairie du village, malheureusement détruit, semble-t-il, au cours des travaux préalables à sa construction.

Nous avons ensuite poursuivi le travail de relevé de ces ateliers, que nous avons entamé en 2002 avec la réalisation du plan de la verrerie de La Ballanouse. Cette année, nous nous sommes concentrés sur des sites déjà inventoriés, découverts par C. Donès en 1992 et 1994 : Le Reposador et l'atelier du Mas Pou (commune de Villelongue-dels-Monts). Nous avons approfondi leur étude, avec notamment un relevé complet, pierre à pierre, des vestiges de la verrerie du Mas Pou, présentant un four en excellent état de conservation.

Les collectes de mobilier ont également permis de préciser le mode de fonctionnement de ces ateliers. Il semble en effet que les artisans du massif utilisaient comme matière première siliceuse le quartz, abondant dans les affleurements rocheux et donc plus facile à transporter que le sable de la basse vallée du Tech, qui devait cependant constituer un appoint non négligeable. Cette utilisation du quartz comme source de silice, si elle n'explique pas l'installation des verriers dans le massif, plutôt conditionnée par la présence du bois, montre en tout cas leurs facultés d'adaptation aux contraintes de ce milieu.

Enfin, pour l'époque moderne, l'étude des creusets et des déchets de production nous a permis de retrouver une partie des techniques maîtrisées par ces verriers (décors en filigrane blanc opaque, ...), et nous donne une première image des objets produits par ces ateliers, bien incomplète cependant à cause de la refonte importante des objets brisés en cours de façonnage. Il semble en tout cas que l'on soit en présence de contenants et de verres à boire (verres à boule et décor rapporté, ...) d'usage courant à cette époque.

Le bilan de cette opération s'avère ainsi positif, même si notre principal regret est l'absence de découvertes concrètes en ce qui concerne la période médiévale. C'est ainsi tout un volet de l'histoire de l'artisanat verrier en Roussillon qui demeure pour l'instant assez flou.

*
* *

Communes : Nombreuses communes du département

Intitulé de l'opération : Recherche de chemins anciens

Type d'intervention : Recherche en archives et prospections sur le terrain

Responsable : J.-P. Comps

Equipe de prospection : M. Formenti, H. Grzesik, G. et M.-L. Lannuzel

La recherche, qui porte sur les chemins «au long cours», se déroule en plusieurs phases : en premier lieu, relevé des mentions dans les textes médiévaux ou modernes ; ensuite, consultation du cadastre napoléonien avec essai de repérage et report sur la carte I.G.N ; enfin prospection sur le terrain. Parfois, c'est l'examen de la carte qui est à l'origine de la recherche en archives et sur le terrain.

Le groupe fonctionne depuis 2 ans environ avec une activité régulière, ce qui lui a permis d'identifier, au moins partiellement, un certain nombre de chemins. Le plus important est la *via Conflentana*, dont le tracé a été reconnu depuis la chapelle Sainte-Anne à Bouleternère jusqu'au col de la Perche à La Cabanasse (se reporter au compte-rendu de la conférence dans ce même Bulletin). En même temps ont été reconnus quelques-uns de ses embranchements ou prolongements. Notamment : en Cerdagne, depuis le moulin d'Eyne jusqu'à Estavar par les crêtes (possible voie Cerdane vers Llivia) ; en Conflent, depuis Catllar jusqu'à hauteur de Saint-Jacques de Calahons sur le chemin de France qui reliait le Conflent au Languedoc. Le chemin joignant Batère à Conjourdou, et donc à la *via Conflentana*, a été parcouru depuis le col Palomère jusqu'au mas de la Serra, au droit de Glorianes.

Lié à la métallurgie du fer, il doit être rapproché de « la route du fer » qui a fait l'objet, elle aussi, de reconnaissances depuis la tour de Batère jusqu'à Terrats (voir dans ce même Bulletin le compte-rendu de la journée du 18 mai à Saint-Marsal). On peut vraisemblablement ranger dans la même catégorie de chemin de service pour la métallurgie antique, le chemin qui mène du Pla del Mener (Llauro) à Elne, son tracé ne pose pas de problème jusqu'à la chapelle Saint-Luc (Passa).

Passé à cette même chapelle, un vieil itinéraire qui relie le vieux pont de Céret (en amont du pont roman) à la plaine du Roussillon et à la région de Thuir ; il longe d'abord la rive gauche du Tech avant de traverser les collines des Aspres. Sur la rive droite du Tech, la voie du Vallespir par Villargell a été entièrement conservée depuis Le Boulou jusqu'à Céret.

La voie du Ravaner, décrite par P. Ponsich, qui permettait de gagner le col de Banyuls, subsiste encore par tronçons, à proximité du lit du cours d'eau.

La plupart de ces vieux chemins ont une origine antique, ils ont, au moins en partie, perduré jusqu'à nos jours, avec des transformations dans leur tracé et dans leur structure. Ils n'ont réellement été concurrencés que par le réseau routier qui s'est progressivement mis en place dans la deuxième moitié du XIXe siècle et au

début du XXe siècle. Les termes de *strada* ou plus récemment de *cami ral* employés pour les désigner, s'ils soulignent leur importance, n'impliquent pas pour autant une structure uniforme. Très peu d'entre eux correspondent à des routes charretières, ce sont pour la plupart des chemins muletiers aux aménagements sommaires, ce qui les rend par endroits, l'érosion aidant, quasi indétectables. A fortiori lorsque l'homme s'en mêle avec les engins modernes. Dans ce domaine aussi la recherche devrait déboucher sur un minimum de protection.

*

* *

Commune : Villeneuve de la Raho

Nom du site : Chapelle Saint Julien

Définition et datation : église médiévale

Type d'intervention : diagnostic mécanique

Responsable : A. Pezin (I.N.R.A.P.)

Equipe de fouille : H. Rodéano (I.N.R.A.P.)

Connaissances préalables

La chapelle Saint-Julien et le lieu-dit Vile Nova ont fait l'objet de nombreuses mentions depuis le IXe siècle (voir Alessandri, Martzluff 1986, p. 2).

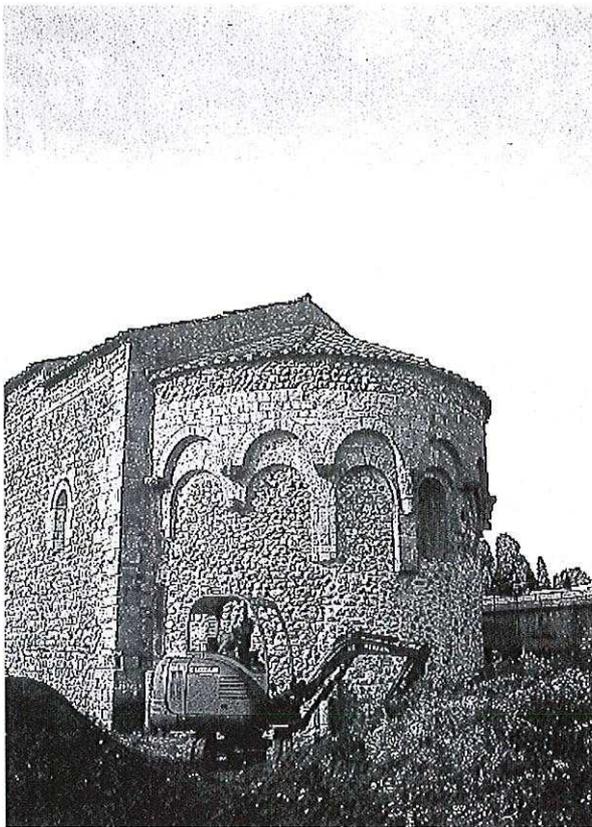
Elle a déjà fait, ainsi que son environnement immédiat, l'objet de nombreuses campagnes de sondages :

- Grau (R.), 1979 : dégagements extérieurs contre le mur sud de l'édifice,
 - Alessandri (P.) et Martzluff (M.), 1986 : sondages à l'intérieur, et à l'extérieur, sur le tumulus qui recouvre un niveau sépulcral du XVIIe siècle,
 - Alessandri (P.), Kotarba (J.), Pezin (A.), 1986 : fouille de sauvetage sur deux silos lors de la construction d'un lotissement,
 - Alessandri (P.) 1991 : tranchées de reconnaissance dans la friche qui jouxte la chapelle,
 - Puig (C.), 1999 : surveillance de travaux sur le tumulus,
 - Vondra (S.), 2002 : nouveaux sondages sur le tumulus.
- Les sondages effectués à l'intérieur du monument ont permis de restituer le niveau du sol d'origine, et à l'extérieur, un secteur d'habitat a été reconnu et une zone de sépultures testée à plusieurs reprises.

Intervention de novembre 2002

Les reconnaissances conduites à la demande de M. l'Architecte en Chef des M. H. avaient pour but de repérer le sol extérieur de la chapelle, au droit du portail et du chevet, de vérifier le type de fondation du portail, et d'atteindre, si possible, le sol naturel. Elles ont été effectuées par deux sondages mécaniques intrusifs. Trois grandes phases chronologiques ont pu être mises en évidence :

- un habitat médiéval antérieur à l'église, déjà reconnu précédemment,
- l'édifice de culte et des sépultures médiévales,
- des aménagements et sépultures post-médiévaux.



Chevet de la chapelle Saint-Julien
(Cl. A. Pezin, I.N.R.A.P.)

Ces travaux ont permis de vérifier le niveau du sol extérieur de l'édifice, qui correspond à peu de chose près au niveau de circulation actuel, avec un léger dénivelé d'ouest (portail) vers l'est (chevet). Au droit du portail, le sol extérieur est à environ 1,20 m au-dessus du sol le plus profond repéré dans le sondage à l'intérieur de la chapelle (sol 6, Alessandri, Martzluff 1986, p. 8 et section sondage 2), ce qui corrobore l'hypothèse d'un passage avec des marches descendant à l'intérieur de l'édifice. Cependant, le démontage du portail et ses aménagements postérieurs oblitèrent la lecture précise du seuil initial. Les dimensions des piliers latéraux ont pu être déterminées (1,45 m de large pour 0,60 m de profondeur), ainsi que la largeur du seuil (2,00 m). Des sépultures sont présentes quelque 10 cm à peine sous le sol de circulation actuel, aussi bien au niveau du portail que du chevet, avec une épaisseur stratigraphique qui sous-entend certainement une longue durée d'inhumation.

Enfin, comme il avait déjà été constaté précédemment, nous avons retrouvé des vestiges témoignant d'un habitat médiéval antérieur à l'édifice de culte à une profondeur de 0,80 à 1,00 m sous le sol actuel. La base de ce niveau n'a pas été atteinte.

Références bibliographiques

- Alessandri, Martzluff 1986 : ALESSANDRI (P.), MARTZLUFF (M.) – Le site médiéval de Sant Julia (Villanova de Raho), sondages. DFS, SRA Languedoc-Roussillon, 1986.
- Alessandri, Kotarba, Pezin, 1987 : ALESSANDRI (P.), KOTARBA (J.), PEZIN (A.) – Deux fosses médiévales à

Saint Julien, Villeneuve-de-la-Raho. Etudes Roussillonnaises offertes à P. Ponsich, Le Publicateur, 1987, p. 235-238.

- Alessandri 1991 : ALESSANDRI (P.) - Villeneuve-de-la-Raho, Extension du cimetière (printemps-été 1991). SRA Languedoc-Roussillon, 1991.

- Bassède 1990 : BASSEDE (L.) – Toponymie Historique de Catalunya nord. Terra Nostra, N° 73 à 80, p. 757-759, Prades 1990.

- Catalunya Romanica, : Vilanova de Rao, Sant Julia i Santa Basilissa de Vilanova de Rao. In Catalunya Romanica XIV, El Rossello, 1993, p. 447-449.

- Puig 1999 : PUIG (C.) - L'église Saint-Julien de Villeneuve-de-la-Raho (66), surveillance des travaux d'aménagement de l'extérieur de l'église. SRA Languedoc-Roussillon, 1999.

- Vondra 2002 : VONDRA (S.) – Villeneuve-de-la-Raho, Église Saint Julien, opération de sondages 14/7/2002-30/8/2002, SRA Languedoc-Roussillon, 2002.

*
* *

Commune : Villeneuve-de-la-Raho

Nom du site : chapelle Saint-Julien

Définition et datation : niveaux conservés XVIIe-XXe siècle

Type d'intervention : diagnostic

Responsable : M. Hue

Equipe de fouille : Chantier REMPART

Les sondages menés au mois de juillet 2003 font suite aux diverses opérations menées précédemment. Comme pour l'année 2002, le chantier accueillait de jeunes membres bénévoles de l'association REMPART (Villefranche-de-Conflent).

Le but de ces travaux est de réduire la butte devant l'entrée sud de l'édifice en tentant de déterminer précisément la nature de ce monticule.

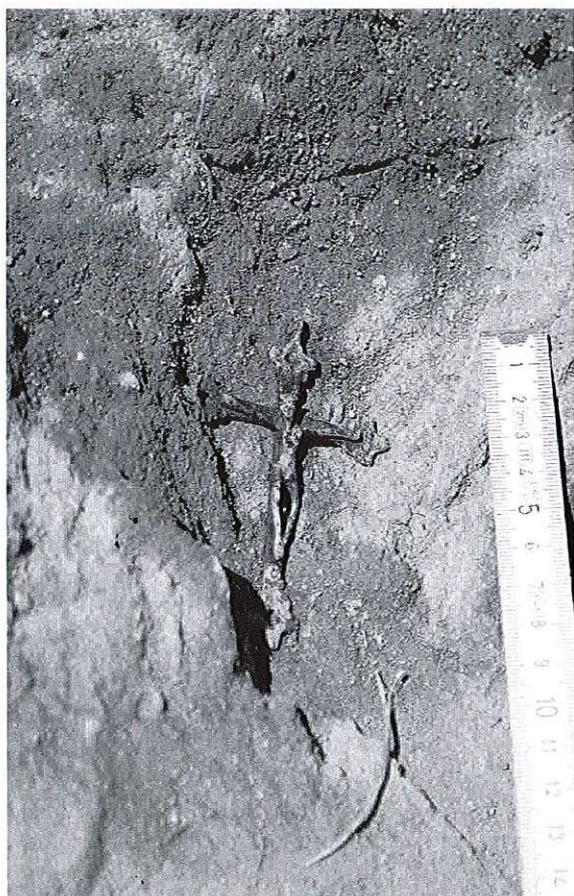
L'église Saint-Julien se trouve au sud-est sur les abords de la commune, elle est installée sur un terrain à faible dénivelé orienté vers le sud. Au nord, le cimetière actuel vient en appui contre le mur de l'église faisant apparaître ainsi, dans les parties est et sud une rupture manifeste avec le talus ceinturant l'église.

Le site a fait l'objet de plusieurs prospections organisées par M. Martzluff et qui aboutirent à la découverte d'un site médiéval au nord de l'édifice.

Vers 1950, P. Ponsich entreprit une fouille concentrée sur le dégagement de la partie sud de l'église depuis le chevet jusqu'à l'angle Sud-Ouest du mur gouttereau. En 1986, la fouille effectuée par P. Alessandri, J. Kotarba et A. Pezin a permis de mettre au jour deux fosses médiévales dont la céramique propose une datation du secteur dans une période comprise entre le Xe et le XIIe siècle. En 1989, des sondages effectués sur la butte même par M. Martzluff et P. Alessandri permirent de mettre au jour des sépultures dès les niveaux supérieurs, datables aux alentours du XVIIe siècle, dont le rapport indique que celles-ci étaient recouvertes volontairement d'un apport de terre formant ainsi le tumulus actuel. En 1999, lors d'une surveillance de travaux menés à l'extérieur de l'église

visant à réduire la butte dans sa hauteur, C. Puig, a pu mettre au jour une certaine quantité d'ossements humains de huit individus (N.M.I.) avec cinq adultes et trois immatures.

Les fouilles de cette année se sont donc faites dans la continuité des précédentes. La partie ouest de la butte a de nouveau livré des tombes et des restes humains remaniés à la surface. La partie est, suivant les travaux menés précédemment ont fait l'objet de cinq sondages perpendiculaires à la longueur du monticule. Les sondages, espacés de deux mètres, larges et profond de 70 cm n'ont livré que très peu d'ossements humains épars. En revanche, seul le sondage situé à l'extrémité ouest a livré deux tombes intactes à une profondeur de 80 cm.



Détail d'un crucifix découvert dans une sépulture
(Cl. M. Hue)

L'une des tombes de la partie est, celle d'une jeune femme, nous a livré un chapelet de 51 perles de jais rondes et facettées d'environ 1 cm de diamètre. Ce chapelet était accompagné d'un crucifix en bronze long d'environ 9 cm comportant un Christ travaillé en relief.

Les individus inhumés dans la partie Est, deux adultes (un homme et une femme) et un enfant sont orientés ouest/est. Le sondage pratiqué au nord sur deux mètres carrés des deux tombes révèle par contre une zone remaniée d'ossements humains. Quant aux individus inhumés dans la partie ouest de la butte, ils sont orientés sud-sud-ouest/nord-nord-est.

Ces sondages effectués cet été nous ont donc permis

de délimiter plusieurs niveaux déjà discernés lors de travaux précédents.

Un premier niveau supérieur qui semblerait dater des XVIe et XVIIe siècles. Un second niveau que nous retrouvons dans la partie ouest pourrait dater du XIIIe siècle. Enfin, le niveau le plus bas peut être rattaché aux dates proposées par les travaux effectués en 1986 (Xe siècle). De toute évidence, cette butte est un tumulus médiéval, i.e. un amoncellement ordonné de sépultures en place, répondant à un besoin et des conditions spécifiques du moment. Ce besoin et ces conditions pourront peut-être trouver leurs réponses dans l'étude anthropologique à venir.

*
* *

Commune : Opoul-Périllos

Responsable : M. Martzluff, Maître de Conférences à l'Université de Perpignan

Définition et datation : abri-sous-roche

Problématique

L'abri-sous-roche se trouve en rive droite du *Robol*, petit oued affluent de l'Agly, dans les Corbières méridionales. Il fait face à une cavité dont le porche a été aménagé par une construction d'époque moderne et dont le remplissage a été évacué sur le talus. Sur la plate-forme sise devant l'abri-sous-roche et dominant le lit du *Robol* d'à peine trois mètres, nos prospections avaient pointé un sondage clandestin dont les déblais nous avaient livré un éclat de silex. Il s'agissait donc d'ouvrir une fenêtre stratigraphique sur un site qui pouvait receler une occupation préhistorique.

Résultats

L'approfondissement du sondage clandestin et le nettoyage de la coupe du talus ont révélé une stratigraphie complexe. Les phases les plus anciennes, attestées par une industrie uniquement lithique sur silex, sont en position sommitale près du rocher. Près du talus, une recherche de limons surmonte une occupation attribuable à la préhistoire récente. Il est probable que cet endroit a été aménagé à des fins agraires pendant l'époque moderne, en particulier par un transfert des sédiments pris dans le porche de la cavité qui lui fait face. Il n'a pas été trouvé d'outillage microlithique épipaléolithique, pouvant témoigner d'une occupation de la fin des temps glaciaires qui est le mieux attestée sur ce type de gisement dans le bassin du *Robol*.

*
* *

Communes : Banyuls-dels-Aspres, Montesquieu, Tresserre.

Responsable : M. Martzluff, Maître de Conférences à l'Université de Perpignan

Définition et datation : **prospection-inventaire plaine du Roussillon, bassin du Tech, complément aux prospections du tracé T.G.V (section Perthus-Perpignan)**

Équipe de prospection A.A.P.-O. : S. Nadal, encadrement et 13 personnes : A. Basset, N. Galtier (étudiant), S. Kaya (étudiante), G. Lannuzel, M. Lannuzel, P. Martinez (étudiant), V. Mégardon (étudiante), V. Olive (étudiante), H. Placade, D. Riéra, C. Romanos (étudiante), M. Valentin (étudiante), J. Vila.

Durée : un jour par semaine, de décembre 2002 à juin 2003.

Problématique

Situé dans le bassin inférieur du Tech, près du Boulou, à la fois dans un secteur où la basse plaine alluviale touche les premiers contreforts montagneux des Pyrénées et dans l'axe du passage obligé entre le Roussillon et l'Empordà (col du Perthus), la zone prospectée avait déjà livré en surface les témoignages des combats de la Révolution française, d'un village médiéval (église de Nidolères), d'une série d'habitats du Néolithique moyen et d'une occupation diffuse lors du Paléolithique ancien et moyen.

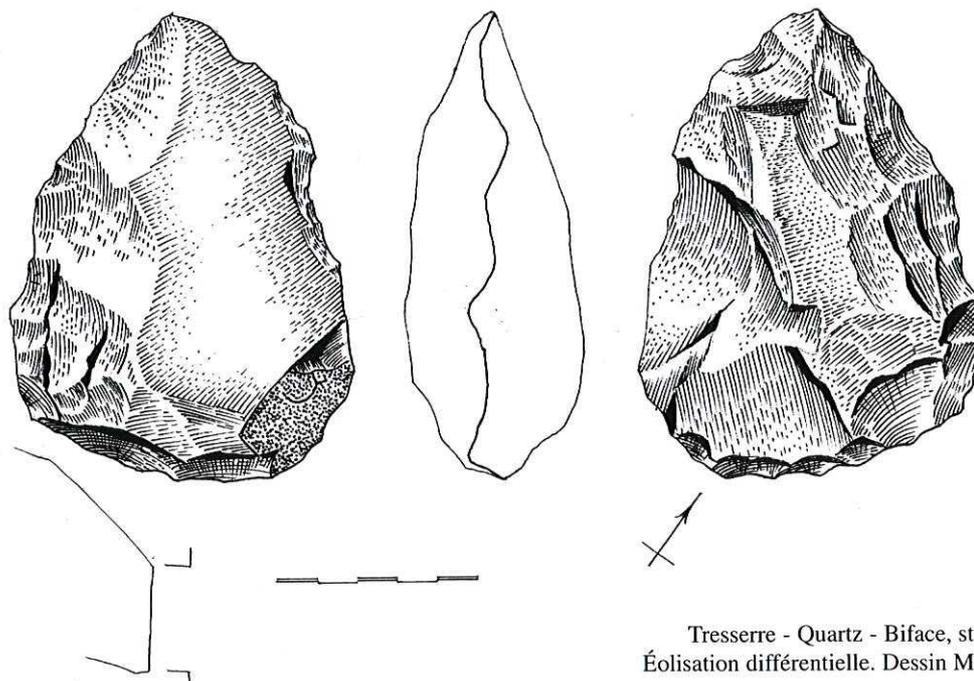
Les diagnostics en sous-sol et les études pluridisciplinaires induites par les opérations d'archéologie préventive programmées par le projet de voie TGV (première tranche d'un trajet Perthus-Perpignan qui traverse les bassins du Tech, du Reart et de la Têt) permettront sans doute d'affiner notre connaissance du peuplement sur la très longue durée dans la partie orientale du Roussillon. Ces diagnostics seront toutefois très

ciblés sur la bande étroite du tracé et ne prendront certainement pas en charge les problématiques soulevées par les occupations du Paléolithique qui sont matérialisées par les industries lithiques taillées dans le quartzite local et difficiles à identifier. Les prospections proposées par l'AAPO et par l'Université (UMR 5590), avait pour but d'améliorer l'impact de cette intervention programmée en retirant le maximum d'information d'un balayage plus large de la zone.

Résultats

L'aire prospectée représente 163 parcelles réparties sur 800 hectares environ et a livré près de 1000 artefacts, pour l'essentiel attribuables au Paléolithique ancien-moyen. Dans ce secteur, très activement prospecté au détecteur de métal par les collectionneurs, les sites concernant les périodes historiques sont rares et témoignent surtout d'épandages réalisés pendant l'Antiquité ou à l'époque moderne.

La Préhistoire récente est attestée par trois sites mal identifiés en chronologie (rareté de la céramique). L'absence de témoignages explicites du Paléolithique supérieur sur les formations anciennes du Pléistocène, souvent emboîtées, confirme les observations faites par ailleurs dans la plaine du Roussillon. Les basses formations alluviales, conservées par lambeaux, ont été touchées par la crue de 1940 et ne sont pas explicites à ce titre. Près des falaises bordant le fleuve sur les deux rives, et liées à l'encaissement rapide du Tech sous l'effet de la néotectonique, sans doute après le pléniglaciaire würmien, il existe toutefois des industries sur éclats de quartzite dont le statut demande à être précisé. Ce sont les sites du Paléolithique ancien-moyen qui ont livré les séries d'outillages les plus abondantes dont un biface sur éclat de quartzite (fig. 1), les industries moustériennes étant toutefois les plus copieuses. Ces



Tresserre - Quartz - Biface, stade 2.
Éolisation différentielle. Dessin M. Martzluff

outillages lithiques sont souvent mélangés (différents états d'usure) mais permettent de distinguer au moins deux phases, la plus ancienne se situant sur les versants qui témoignent d'un paléo-Tech encaissé dans une terrasse bien plus ancienne, laquelle repose sur les forma-

tions fossilifères de l'ère tertiaire.

Des informations concernant la géologie (coupes accessibles) ont également été pointées à cette occasion.

«Regards sur 20 ans d'archéologie en Roussillon»

Peyrestortes, 12 avril 2003

« ŒUVRONS ENSEMBLE POUR UN VÉRITABLE SERVICE DÉPARTEMENTAL DE L'ARCHÉOLOGIE »

Madames et Messieurs, chers amis,

Contrairement à ce qui avait été envisagé, je ne vais pas produire ici le bilan de nos vingt ans d'activité. À vingt ans, on n'est pas encore à l'âge des bilans. À 20 ans, on a de l'espoir dans l'avenir et de la suite dans les idées. Jugez-en ! Dès notre naissance, Cyr Descamps pour le Centre d'Études Préhistoriques Catalanes, Françoise Claustre pour le Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres, Pierre Campmajo pour le Groupe de Recherches Archéologiques et Historiques de Cerdagne, Roger Grau pour les Amis d'Illibéris, Pierre Ponsich pour l'Association de Sauvegarde du Patrimoine Archéologique et Historique du Roussillon, et Jean Abélanet, le président de la toute nouvelle Association Archéologique des P.-O., signaient une requête commune adressée au président du Conseil Général pour demander le recrutement de deux archéologues départementaux.

Trois ans après, en 1985, notre association organisait des Assises départementales de l'archéologie. Pas moins de 392 participants ; à la tribune : Guy Barruol, Inspecteur général de l'Archéologie, André Nikels, Directeur des Antiquités à la D.R.A.C., Danièle Pagès, représentant le Maire de Perpignan et Guy Malé, président du Conseil général. Les débats ont ciblé les besoins, entre autres celui d'un dépôt archéologique départemental basé à Perpignan pour les fouilles terrestres, d'un dépôt pour les fouilles sous-marines à Port-Vendres, de la création de postes d'archéologues départementaux, et aussi celui de pousser en avant les projets de musées à *Ruscino*, à Port-Vendres, à Elne. La promesse du président Malé de créer ce fameux dépôt pour conserver dignement les archives de notre sous-sol fut tenue quatre ans plus tard, en 1989, et Jean Abélanet pouvait conclure par une phrase que nous ferons nôtre aujourd'hui : « ce sont bel et bien les archéologues qui créent le patrimoine, d'abord par ce qu'ils inventent et ce qu'ils inventorient, puis par ce qu'ils en donnent à voir et à savoir ».

Bien de ces projets ont avancé, pas toujours à la vitesse souhaitée reconnaissons-le, alors même que d'autres progrès non pressentis à l'époque se sont réalisés (les emplois archéologiques créés par différentes municipalités ou par l'État, par exemple). En réalité, il saute surtout aux yeux que l'archéologie de notre département s'est profondément transformée. Ainsi, le statut de l'amateurisme a-t-il radicalement changé sous l'effet d'une professionnalisation accrue, clairement voulue par le législateur, même si elle est encore nette-

ment insuffisante. Cela implique aujourd'hui la nécessité d'un plus grand engagement des professionnels dans le bénévolat associatif, ce qui est plus ou moins le cas, mais cela implique par ailleurs – et ce n'est pas toujours la voie qui a été prise – une plus grande attention pour le statut des amateurs dont nous avons pourtant toujours grandement besoin afin d'épauler les professionnels à plusieurs niveaux des tâches archéologiques, sans parler de l'indispensable lien avec la citoyenneté qu'implique une connaissance mieux partagée, donc une meilleure protection, de notre patrimoine.

Cette évolution rapide de l'archéologie n'a pas seulement touché les adeptes de la discipline. Elle a affecté leurs rapports à l'économie et à la société, surtout à travers les besoins nouveaux qui s'expriment désormais dans les exigences d'un public mieux instruit, en particulier au plan muséographique, mais aussi dans les besoins au niveau de la formation des scolaires. Et c'est pourquoi le simple énoncé comptable des pertes et profits sur vingt ans d'archéologie départementale serait vite très fastidieux. Disons d'emblée qu'il est quand même « globalement positif », et même très positif en termes scientifiques et didactiques. La lecture des 17 numéros du Bulletin de l'A.A.P.-O. et, depuis 1992,

●
BULLETIN DE
L'ASSOCIATION
N°1
/ ARCHEOLOGIQUE
DES PYRENEES-ORIENTALES
mars 85



celle des Bilans Scientifiques du Service Régional de l'Archéologie est à cet égard une bien meilleure mémoire, si l'on veut mesurer à sa juste valeur la formidable vitalité de l'archéologie en pays nord-catalan, vitalité qui n'a rien à envier aux régions les plus avancées en ce domaine.

Ce que je vais plutôt tenter de faire, c'est de mettre en perspective ce changement en éclairant ce qui a irrigué l'archéologie locale, en mettant l'accent sur ce qui peut expliquer que nous nous sentons vraiment les héritiers des pionniers bénévoles de l'archéologie roussillonnaise et que nous avons en même temps de fortes exigences concernant le professionnalisme de notre activité, car point n'est besoin de vous démontrer, comme l'ont fait tout à l'heure les synthèses disciplinaires, notre ambition d'améliorer le rayonnement de nos recherches bien au-delà des Pyrénées catalanes. Et pour comprendre ce qui s'est passé autour de nous, il nous faudra plonger dans le temps un peu plus loin que notre acte de naissance. Le but de mon propos : vous faire mieux partager les questions qui nous préoccupent aujourd'hui dans la perspective de continuer encore longtemps à œuvrer ensemble.

1893, la gare d'Estagel est en construction. Une explosion destinée à creuser la voie ferrée perfore le plafond d'une immense grotte inconnue dont l'entrée s'était effondrée à une époque reculée. Avec l'appui du préfet, le notaire de la ville, maître Bauby, membre de la S.A.S.L. (Société Agricole Scientifique et Littéraire des P.-O.), procède, dans la galerie d'accès, à l'une des toutes premières fouilles d'urgence de notre pays. Deux ans plus tard, le bilan des fouilles est publié et donne lieu ensuite à une communication lors d'un des premiers Congrès préhistoriques de France. Nous étions alors bien en avance en Roussillon sur l'actualité de l'époque.

Peu avant ce printemps 2003, une intervention préventive de l'I.N.R.A.P. (Institut National de Recherches Archéologiques Préventives) s'est faite sur deux fronts de diagnostics. À Saint-Génis-des-Fontaines où gît une villa romaine exceptionnellement préservée des labours profonds, tout près du cloître, et par ailleurs sur le site de Notre-Dame-des-Anges, près duquel se trouvent les locaux de la Direction Artistique et du Patrimoine du Conseil Général, maître de cet ouvrage. Ces fouilles, réalisées par deux agents de l'État membres de notre association – membre fondateur même pour Annie Pezin, je crois – figurent parmi les nombreuses interventions préventives qui se réalisent chaque année au titre des fouilles d'urgence, et dont le nombre n'a cessé de croître, comme nous le verrons. Mais dans le même temps, comment ne pas regretter que plusieurs sites

connus de longue date soient actuellement menacés d'être détruits par des lotissements. Comment ne pas rappeler qu'il y a tout juste un an, la municipalité de Toulouges, malgré le diagnostic archéologique réalisé par notre association, laquelle pouvait offrir ce service peu onéreux grâce aux emplois jeunes pris en charge par l'État et le Conseil Général, faisait table rase du dernier signe tangible des remparts de la *cellera*. On le sait pourtant depuis les travaux universitaires d'Aymat Catafau, membre de notre Conseil d'Administration et présent dans cette salle, la *cellera* (ou *sagrera*) témoigne de l'espace sacré créé autour des églises romanes après le fameux Concile de Toulouges qui établit au XI^{ème} siècle une des toutes premières « trêves de Dieu » (ce lointain ancêtre de l'O.N.U). Les traces des *celleres* sont au cœur de la géographie si particulière des villages roussillonnais, et ce fut un dommage pédagogique d'en perdre un témoignage concret à cet endroit. Bien entendu, notre action protestataire dans les médias sur ce point visait à mieux faire connaître de nos élus leurs responsabilités en la matière et je crois qu'elle a eu son utilité pour la suite de ce qui aurait pu se passer de fâcheux concernant ce patrimoine inscrit au centre de nos agglomérations.

Comme a dit le poète, « rien n'est jamais acquis à l'homme sur la terre », et le problème central de l'aide qui doit être apportée aux municipalités peu fortunées et peu informées, lorsqu'elles sont confrontées aux nouveaux impératifs de la protection du patrimoine dans les aménagements qu'elles réalisent – et aux surcoûts qu'ils supposent – est donc à la source de notre réflexion. Les collectivités territoriales, en particulier le Conseil Général, ne peuvent éluder ce problème au moment même où le Parlement fait les choix d'un désengagement de l'État dans ses fonctions non régaliennes. Et l'archéologie n'en est pas une ! Cette dimension nouvelle est donc à prendre en compte si l'on ne veut pas perdre localement le bénéfice des progrès réalisés à l'échelon national après 1990, et confirmés en 2001 avec la création par le Parlement d'une structure professionnelle destinée à gérer la prévention du risque archéologique. Mais il est vrai que cette structure – l'I.N.R.A.P. – est aujourd'hui remise en cause et, avec elle, les perspectives d'embauche pour les jeunes qui aspirent à faire de l'archéologie un métier. Quel rôle auront dans l'avenir les collectivités territoriales sur ce point et auront-elles les moyens de prendre le relais ? Que pèseront en la matière les moyens comparés des communautés de communes et des Conseils Généraux ?

À ce titre, il faut dire que la présence à cette tribune de Philippe Vergain, notre Conservateur Régional de l'Archéologie et celle du Président Bourquin¹, nous va

¹ La venue du président Bourquin était programmée, mais son désistement par téléphone pour un empêchement de dernière minute ne nous a pas permis de changer le texte. Cette phrase fut donc prononcée comme elle était écrite, ce qui n'enlève sans doute rien au sens du texte, bien au contraire. Par ailleurs, je dois remercier vivement le Conseiller du canton d'Elne, chargé de la Culture, Marcel Mateu, d'avoir prévu un petit discours d'introduction, tout en regrettant qu'il ait dû partir ensuite et qu'il n'ait pu entendre notre analyse de vive voix.

droit au cœur dans la mesure où elle reflète une large prise de conscience de l'acuité de ces problèmes et où elle est pour nous le signe d'une volonté d'y apporter des solutions. C'est pourquoi je les en remercie chaleureusement au nom de tous ceux qui nous accompagnent dans cet engagement depuis de nombreuses années.

Pour en revenir au temps où se découvrait «l'époque des cavernes», il faut avouer que les squelettes et le riche mobilier trouvé en 1893 dans la grotte du *Moli de Vent* d'Estagel ne nous sont pas parvenus, hélas, car le dépôt archéologique n'a été inauguré qu'un siècle plus tard, comme nous venons de le dire². Bien après cette découverte fortuite donc, et alors que nous entrions dans ce XX^{ème} siècle (que le professeur Théodore Monod nommait à juste titre « l'époque des casernes ») l'archéologie prenait corps en Roussillon par l'ouverture d'un front pionnier sur le site de Ruscino. En 1905 en effet, s'ouvrirent sur le forum antique, les tranchées creusées à coup de pioche par François-Philippe Thiers, adjoint au directeur du musée lapidaire de Narbonne. C'était cinq ans avant que ne soit refusé par le Parlement (re-hélas !) un premier projet de loi sur les fouilles, initié par Aristide Briand et Paul Doumergue. Est-ce donc un hasard si la création du premier poste d'archéologue professionnel du Roussillon - rémunéré par la ville de Perpignan en l'occurrence - échut en 1946 à Georges Claustres pour fouiller à Ruscino justement ? Et est-ce réellement un hasard si notre association vit le jour dans les locaux de fouilles de ce site, alors repris en main par Guy Barruol, puis par Rémy Marichal, qui nous a fait ici l'honneur de sa visite ?

Non bien sûr ! Et c'est autour de plusieurs pôles archéologiques que s'est donc tout d'abord développé l'archéologie dans ce département. Ces pôles ne sont pas tombés du ciel. Pendant et après la dernière guerre, qui accoucha d'une première loi sur les fouilles toujours en vigueur (loi Carcopino de 1941, validée en 1946), les recherches ont été le fait de pionniers comme Pierre Ponsich, à Montou pour la préhistoire, à Millas pour la Protohistoire et partout ailleurs pour le Moyen Âge, puis de Jean Abélanet qui eût la première autorisation de fouilles de cet après-guerre, en 1957. Derrière suivra un deuxième bataillon d'amateurs. Ce sont leurs travaux et les associations de bénévoles qu'ils ont créées, ce sont les vocations qui ont suivi dans leur sillage - ici largement représentées - qui sont à la source des recherches professionnelles d'aujourd'hui.

Les investigations menées dans la Cauna de l'Arago, à Tautavel après la redécouverte du fameux site préhistorique par Jean Abélanet, il y a 40 ans, ont d'abord débouché sur sa nomination comme conservateur, second poste créé dans le département en 1978.

Depuis 20 ans, autour de ce site devenu d'intérêt national et de son célèbre musée, s'est constitué un pôle qui a dynamisé de façon spectaculaire l'arrière-pays. Mais l'avenir n'est pas facile. Les activités pédagogiques soutenues par la muséographie et par un investissement substantiel des collectivités territoriales et de l'Éducation nationale pour les scolaires, seront sans doute maintenues, et l'on souhaite au nouveau conservateur ici présent, Jacques Pernaud, du succès dans son entreprise. Cependant ce dynamisme repose aussi sur des activités de recherche à vocation internationale, voire mondiale. À ce propos, je salue au passage la présence dans cette salle d'Anne-Marie Moigne, Maître de Conférences détachée du Muséum pour s'occuper des recherches sur le site préhistorique où elle est d'ailleurs

QUATRIÈME ANNÉE. N° 72

23 OCTOBRE 1913

La Veu del Canigó

Gazette roussillonnaise bi-mensuelle illustrée

Directeur : M. Horace CHAUVET, rue de la Préfecture, 4, à Perpignan

Abonnements : Trois mois, 1,25; six mois, 2,30; un an, 4,30

UN ARCHÉOLOGUE. Dessin de HAN COLL.



M. F.-P. THIERS, Conservateur adjoint du Musée lapidaire de Narbonne, qui fait des fouilles archéologiques à Castel-Rossello.

titulaire de l'autorisation de fouilles. Mais ce volet de recherche très ambitieux s'est ancré dans les réserves du musée autour d'un astre, aujourd'hui déclinant, qui a généré une nébuleuse où gravitent une association loi de 1901 soutenue par le Conseil régional (Centre Européen de Recherches Préhistoriques), mais aussi des institutions nationales (le Muséum, l'Institut de

² Pour plus de détail sur l'histoire de l'archéologie locale, le lecteur pourra se reporter aux actes de la II^{ème} rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne, 1999 (cf. Martzluff, M. ; « Archéologie et citoyenneté : entre bénévoles et professionnels, que sont les amateurs devenus », *Elne. Ville et territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité*, Société des Amis d'Illiberis, 2003, p. 445-457, 1 fig.)

Paléontologie Humaine de l'Université Paris V et le C.N.R.S), certaines en voie d'extinction (Musée de l'Homme). Notre Université en est partie prenante. En fait, ce volet de la recherche est aujourd'hui en voie de restructuration. Et c'est notre collègue Luc Wengler, membre du CA. de notre association et ici présent, qui a été chargé par le C.N.R.S de reformer une Unité Mixte de Recherches sur des bases raisonnables et pérennes, ce qui n'est pas gagné, nous le savons.

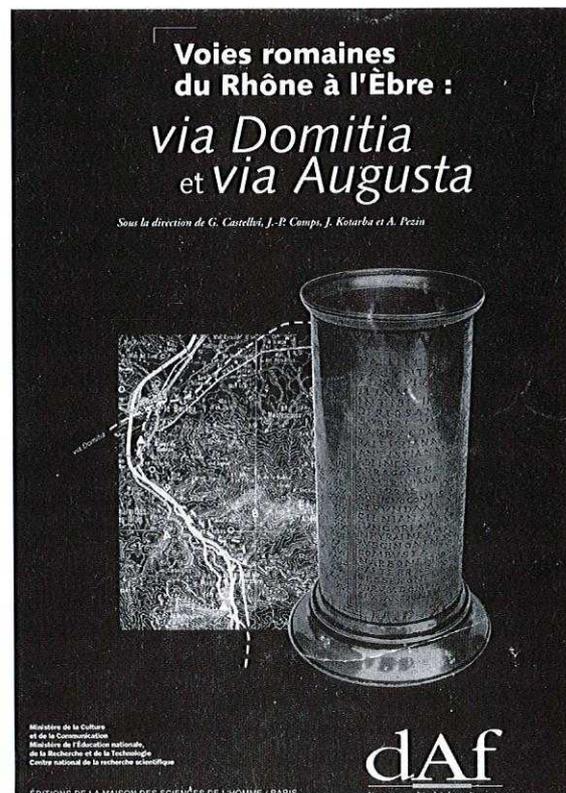
Pour la Préhistoire récente et la Protohistoire, c'est en Vallespir sur la trace de Jean Abélanet, que Jean Guilaine a investi le sous-sol de notre région. Venant après la publication du Néolithique typiquement catalan de la grotte de Montbolo, qui fit grand bruit à l'époque, Françoise Claustre – que je vois dans cette salle aux tout premiers rangs – prit ensuite le relais de l'illustre professeur au Collège de France. Ainsi s'est créé un troisième pôle archéologique autour des recherches, des conférences et des musées que Françoise a organisés. À la clé, un poste d'archéologue municipal à Céret et une belle « salle d'archéologie ». Hélas (trois fois hélas !) du souci aujourd'hui pour le musée de Bélesta qu'elle a fondé et où Valérie Porra, membre de notre C. A., ici présente, fait depuis de longues années un travail admirable, mais ne sait pas encore de quoi sera fait le pain quotidien de son avenir. L'apport exogène d'illustres chercheurs professionnels n'a pas été sans avoir un retentissement au niveau de notre Université, une des plus anciennes d'Europe et qui renaissait de ses cendres dans les années 60. Jean Abélanet y dispensa le premier cours d'archéologie préhistorique en 1975. La création du C.E.P.C. (Centre d'études préhistoriques catalanes), à l'initiative de Jean Guilaine et de Dominique Sacchi en 1976, puis conventionné par la Faculté, a permis le regroupement de tous les préhistoriens œuvrant en terre catalane (à une exception notable près il est vrai). Elle a surtout permis de largement diffuser leurs travaux par des publications. L'échange de ces livres dans les bibliothèques et centres spécialisés de toute l'Europe est pour bonne part des 5000 titres de publications mis à la disposition des étudiants et du public à la bibliothèque du dépôt archéologique départemental. Aujourd'hui, l'Université de Perpignan – outre ses liens avec Tautavel pour la Préhistoire et avec le chantier-école de Vilarnau pour la période médiévale – regroupe dans un département d'Histoire des Arts et Archéologie, créé il y a moins de 10 ans, trois archéologues titulaires dont un Professeur et de nombreux chargés de cours et vous avez pu écouter ici même les synthèses de deux d'entre eux – Georges Castellvi et Patrice Alessandri, membres de notre C.A.

Cependant, les restructurations actuelles des diplômes et des études, les coupes annoncées dans les budgets de l'éducation et de la recherche, la déconcentration des moyens, inquiètent de nombreux personnels sur l'avenir des petites Universités. C'est le cas pour la nôtre, dont le développement avait pourtant bien profité aux activités archéologiques de l'association,

puisque de nombreux jeunes acteurs de l'archéologie départementale y ont obtenu leurs diplômes et que leurs enseignants se sont impliqués bénévolement dans le devenir de cette nouvelle archéologie, encore bien balbutiante, il faut le dire.

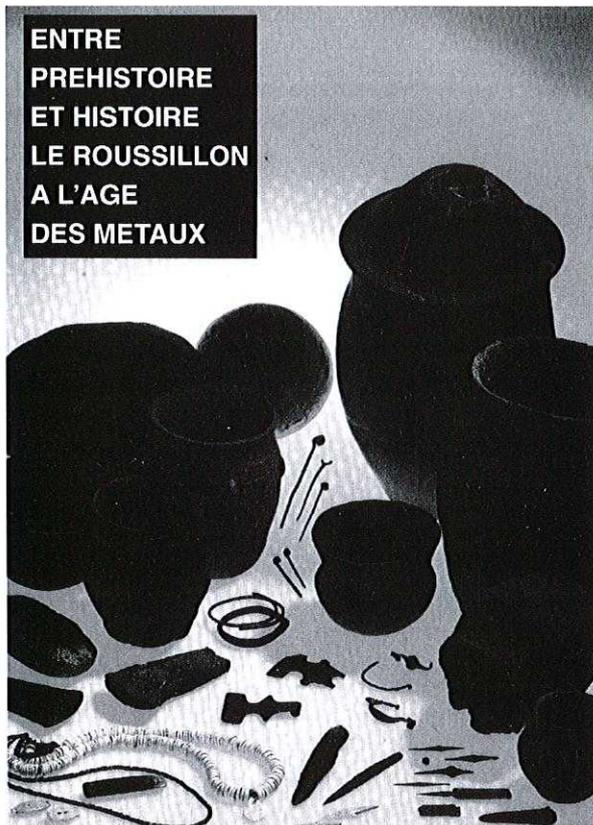
Maintenant, si la recherche archéologique s'est d'abord focalisée en Roussillon autour de grands sites et de leurs promoteurs, on peut aussi se demander quelle est la raison qui a poussé la plupart des archéologues présents dans les P.-O. en 1982, amateurs et professionnels déjà réunis dans des associations qu'ils avaient créées chacun de leur côté, à coordonner leur action, à unifier leur bonne volonté en fondant une association archéologique supplémentaire, la nôtre ?

Il est bien évident que ce fut d'abord pour donner plus de cohérence à leurs projets mis en commun à l'échelon départemental et pour toutes les périodes confondues, cohérence pour laquelle la création d'une structure départementale professionnelle à vocation plus générale faisait alors – et fait encore aujourd'hui – cruellement défaut ; hélas (et quatre fois hélas !). Car la vocation de cette nouvelle association n'était pas, loin s'en faut, de se substituer à l'État ou aux collectivités territoriales pour faire le travail à leur place, même si la bonne volonté n'a pas manqué pour ranger les collections, prospecter et enregistrer les sites, animer le dépôt. Non ! Ce vouloir était bien celui d'initier un pôle archéologique qui aurait la force et la pérennité que seule peut déployer une structure professionnelle. À une nuance près, c'est qu'avec l'appui des associations, il y aurait dans ce pôle – centré sur la maison commune d'un dépôt départemental – ce lien historique, ce lien patrimonial, ce lien citoyen avec les acteurs locaux et le



public de l'archéologie.

Et Dieu sait si - depuis 20 ans - l'activité qu'a développée notre association a été au centre des avancées dont j'ai parlé. Je ne vais pas m'étaler sur notre rôle normal d'association ou je le ferai très peu, Jean-Pierre y pourvoira tout à l'heure. Je ne dirai donc rien de la centaine de conférences, bilan annuel des travaux archéologiques départementaux compris, que nous avons organisée au rythme de cinq ou six par an, d'abord aux Archives Départementales, puis à



l'Université. Motus donc sur des sujets aussi divers et décoiffants que : « l'archéologie du paysage », « le mythe de l'Atlantide », « l'architecture de Montségur », « les Sambaquis du Sénégal » ou « le Néolithique en Chine », thèmes néanmoins toujours traités de la plus sérieuse façon.

Je tairai aussi des dizaines d'excursions minutieusement préparées qui ont conduit sur des sites prestigieux d'Espagne et de France et au rythme d'au moins trois sorties par an, le public amateur du département - et quel redoutable public, tant il est savant et avide de connaissances ! Rien non plus des deux colloques et des expositions que nous avons organisés, car d'autres l'ont fait aussi. Mais derrière cette activité bénévole laborieuse, et qui serait somme toute banale si elle était mieux partagée par les jeunes générations, permettez-moi d'insister sur les centaines et les centaines de gens instruits, bien au-delà de nos 300 adhérents actuels, et sur le sérieux, sur la qualité intellectuelle, sur les compétences et le savoir faire, qui ont été patiemment engrangés et que nous pouvons encore mettre dans la

corbeille de la collectivité.

Je parlerai donc, ou plutôt j'évoquerai à grands traits, ce qui nous est le plus spécifique et qui motive notre réunion : à savoir notre investissement dans le développement cohérent d'une archéologie professionnelle de bon niveau. Tout d'abord quelques chiffres sur les opérations de terrain qui représentent le pain quotidien de trop peu d'entre nous. Lorsque l'on fait, comme je l'ai fait, une fiche pour chaque site investi depuis 1985, date d'un premier bilan que nous (les mêmes) avons réalisé pour les opérations départementales d'archéologie, on se rend compte de la masse d'objets que cela représente, du nombre considérable de participants qui ont été mobilisés mais aussi de la quantité d'heures de travail - le plus souvent gratuites - mise au service de la science.



Prospections à Laroque-des-Albères
(Cl. M. Coupeau)

Entre 1985 et l'an 2000, j'ai dénombré 243 sites investis, soit par des fouilles faisant l'objet d'un programme ou d'autorisations pluriannuelles (42) soit par celles de sauvetage urgent ou d'évaluation préventives (201). Furent concernés par ces travaux 24 forteresses médiévales (dont 20 depuis 1992), 41 églises (dont 31 depuis 10 ans), et à peine 9 cavités et abris-sous-roche (2 nouveaux sites seulement depuis 10 ans, la plupart des fouilles programmées en Préhistoire ayant cessé leur activité). En plus de ces fouilles dont la progression dans la dernière décennie est surtout due à l'entrée en jeu de l'A.F.A.N., puis de l'I.N.R.A.P., furent étudiés 13 mégalithes, la plupart restaurés, sans oublier 2 gisements sous-marins et 1 site sub-aquatique (le puits du fort de Bellegarde) où se sont illustrés nos collègues de l'A.R.E.S.M.A.R. (Association pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon), deux de ses membres participant par ailleurs à notre C.A. Depuis peu, une nouvelle archéologie hors sol - dite archéologie des façades - est apparue, avec 6 études du bâti à Perpignan ou à Prades pour Saint-Michel de Cuxa et la Maison Jourda).

Pour les prospections collectives, le chiffre brut des 42 opérations autorisées depuis 1985 - ce qui est déjà beaucoup - laisse à peine entrevoir l'importance qu'a revêtu ce travail de terrain, imputable à notre initiative pour une très large part. Ainsi, plusieurs centaines de

sites de toutes périodes ont-ils été inventoriés et sont allés alimenter la carte archéologique nationale dans un travail préventif situé bien en amont des coups de pelle mécanique. Soulignons ici l'indispensable appui que nous avons reçu auprès du Service régional de l'Archéologie, et en particulier de la part d'un de ses agents, Pierre-Yves Genty.

Mais ces prospections ont également fait progresser nos connaissances du passé, surtout par le biais de 15 prospections thématiques qui ont balayé des domaines d'investigation très divers. Il faut en citer quelques-uns. Dès 1986, et jusqu'en 1997, c'est Pierre Campmajo qui s'engage sur les pas de Jean Abélanet en Cerdagne-Capcir, et qui s'attaque au recensement des sites de l'art rupestre du Post-glaciaire, avec des campagnes de relevé et de moulages. Un beau livre en perspective... Toujours en Cerdagne, les travaux de Christine Rendu sur l'inventaire pastoral de la vallée d'Eyne et sur l'occupation pastorale de la montagne d'Enveitg ne sont sans doute pas pour rien dans son recrutement récent au C.N.R.S, après qu'elle eut soutenu une admirable thèse dont elle doit être félicitée ici. Dans les années 90, citons un programme sur le mégalithisme en terre romane (97-98), un autre sur la métallurgie du fer, un autre sur le Paléolithique et l'Épipaléolithique-Mésolithique (96-97) et un autre encore sur les dégâts sismiques des bâtis anciens (1995). Côté ces programmes depuis 1993, l'étude méthodique des voies romaines et médiévales entreprise à son rythme par Jean-Pierre Comps a poursuivi son bonhomme de chemin et a déjà fourni plusieurs savantes et précieuses publications sur le sujet.

À ces opérations, il faut ajouter un Projet collectif de recherches (P.C.R.) qui, sous la houlette de Lucien Bayrou (Architecte en chef des Bâtiments de France et membre de notre C.A), aidé de Patrice Alessandri, s'est attaché, dès 1994, à l'étude des fortifications sur la frontière d'avant le Traité des Pyrénées. D'autres travaux de recensement ont été entrepris. Ainsi en 1986, nous faisons – avec Jean Abélanet et Yves Blaize – un premier inventaire des sites paléolithiques et épipaléolithiques alors que Jérôme Kotarba bouclait celui des sites historiques dans le massif des Albères et initiait, à partir de 1989 avec notre association, un important travail d'inventaire des collections du dépôt, en particuliers celles qui furent rassemblées par Jean Abélanet. Cet inventaire était complété par la localisation des gisements sur le terrain, et ce n'est certainement pas sans raison qu'il lui fut confié plus tard la lourde tâche de rassembler la documentation pour un ouvrage collectif qui devrait prochainement faire du bruit : le volet roussillonnais de la monumentale Carte archéologique de la Gaule.

Pour bien mesurer les changements accomplis, il nous faut maintenant citer quelques dates incontournables :

1986 tout d'abord, moment des premières prospections réalisées par notre association dans la vallée de l'Agly sur le site du barrage aménagé par le Conseil

Général et la compagnie du Bas Rhône. Plus d'une cinquantaine d'adhérents y participèrent. Bilan de l'opération préventive à l'issue des fouilles de sauvetage en 1994 : des dizaines de sites archéologiques étudiés, de toutes périodes. Certains - on l'a vu tout à l'heure pour le Néolithique et pour l'Antiquité - ont sensiblement modifié notre vision des sociétés disparues. Et cela pour un surcoût d'environ 1 million de francs lourds de l'époque, ce qui paraissait fabuleux (tout autant que fâcheux) aux édiles, mais finalement pas si cher vu d'aujourd'hui, et en tout cas très modéré par rapport au coût de l'aménagement. Mais ce fut surtout l'éclatante démonstration de notre bonne volonté et de nos compétences sur ce terrain qui aboutira - peu après l'embauche de personnels par l'A.F.A.N. (Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales) en 1993 - au recrutement de cinq d'entre nous dans les rangs de cette première structure nationale d'archéologie d'urgence. Et croyez-moi, cet organisme, qui a installé sa base locale au dépôt départemental depuis, n'a pas fait une mauvaise affaire.

1989 ensuite, avec l'inauguration du dépôt à qui nous avons su éviter de devenir un «mouroir à tessons et à silex», selon l'expression de Jean Abélanet qui en fut le directeur, mais qu'au contraire nous avons peuplé et animé d'une belle vie. Cela dit, pour combien de temps encore ?

Le début des années 90 est un tournant. Trois emplois contractuels sont créés en 1991 avec une aide de l'État à Perpignan, Elne, et au dépôt archéologique. Si je pouvais faire ici la courbe des opérations archéologiques de terrain et des actions pédagogiques induite par ces emplois, vous verriez la montée en puissance des interventions dans ces trois communes (fouilles d'urgence, classement des collections, intervention auprès des scolaires, édition de guides pour les expositions). Bref, du travail bien fait avec les moyens de le réaliser. Hélas ! (cinq fois hélas !) ces emplois n'ont pas été pérennisés et c'est l'A.F.A.N., comme je l'ai dit, qui a fait la bonne affaire en recrutant ces collègues, ici présents pour l'essentiel, certains occupant désormais des responsabilités nationales dans cet organisme.

1991, est une date qu'il faut aussi retenir pour la gestion du fonds documentaire de la bibliothèque et l'accueil permanent du public au dépôt, tâches assurées d'abord par Arlette Terreau et Christian Hernandez puis, aujourd'hui, par Guillaume Eppe.

1998 enfin, est un autre palier d'importance, avec la création des emplois jeunes de notre association, postes précaires qu'occupent actuellement Olivier Passarius (doctorant en Archéologie médiévale) et Virginie Teilhol (Docteur en Anthropologie), avec l'apport d'un demi-poste contractuel présentement occupé par Sabine Nadal. Ces jeunes chevilles ouvrières, dont il faut louer ici la bonne humeur, l'énergie et le talent et que nous devons tous remercier pour la réussite de cette journée, ont donné à l'A.A.P.-O. une nouvelle envergure, il est vrai. Cependant, ayant acquis la dimension d'une structure para-professionnelle qui a pu démultiplier ses acti-

vités, notre association est devenue par ailleurs plus exigeante pour ceux qui en ont la charge, c'est-à-dire ses forces bénévoles qui ont quelque peu blanchi sous le harnais et qui ne pourront pas jouer très longtemps un rôle de substitut au service public. C'est pourquoi il nous est impossible de perdre de vue notre objectif premier, ce que traduit, dans les circonstances actuelles, notre irritante obstination à proposer à nos partenaires institutionnels la pérennisation des emplois si difficilement acquis.

Pour résumer, disons que les avancées réalisées sur 20 ans d'archéologie départementale ont été induites par une dynamique à la fois externe et interne. D'abord par le fait de grands projets archéologiques focalisés autour de musées et des structures professionnelles créés par des professionnels de renom. Mais dans le même temps par le fait d'un bénévolat animé par des amateurs et par quelques professionnels unis dans des associations dont l'action ne s'est pas relâchée depuis un demi-siècle. Chaque fois qu'un emploi archéologique stable a pu être obtenu des pouvoirs publics, chaque fois c'est l'activité de recherche, la protection du patrimoine et la présentation didactique des résultats qui ont fait une belle avancée.

Nous avons par ailleurs souligné certains retards, certaines carences du fait de l'État ou de la collectivité départementale, dont on comprend bien qu'elle a de lourdes responsabilités financières, en particulier dans le domaine scolaire et social. Pouvons-nous être confiants en l'avenir ? Certainement, car nos élus ont su montrer qu'ils savaient réaliser rapidement de grands projets, ce qui est le cas pour la création des collèges, mais aussi pour celle plus conjoncturelle de la Maison départementale des sports dont l'idée a germé en 1999 à peine, et dont le coût s'est élevé à 2 millions d'euros. Si le sport, c'est l'hygiène (plus pour les acteurs que pour spectateurs, cependant), n'oublions pas que c'est aussi de l'exploration du patrimoine que dépendent pour une large part la bonne santé de notre esprit et celle de notre corps social. Et c'est sans doute un peu plus vrai pour les jeunes générations qui ont plus que jamais besoin de racines. C'est pourquoi nous sommes heureux que le développement de l'action sur le patrimoine et l'archéologie soit un engagement fort de l'actuel C.G. Ainsi l'a déjà publiquement affirmé son président Bourquin dans les forums qu'il a dernièrement organisés ; nous en avons pris acte et nous l'en remercierons personnellement lorsque nous pourrons le rencontrer.

Cela dit, le dépôt départemental n'est pas dans son meilleur état, pour employer un euphémisme, et commence à être plein comme un œuf, principalement sous l'apport incessant des prospections et des fouilles préventives. Qui plus est, les quatre employés temporaires qui s'y trouvent arrivent au terme de leur contrat. Pourtant les tâches ne manquent pas et ces jeunes gens sont, comme on dit dans leur génération, tout à fait «top-niveau». Si cette expression ne rime pas trop mal avec «A.A.P.-O.», sachons aussi que le bénévolat – quoique toujours nécessaire – s'essouffle et ne peut plus satisfaire à lui seul aux exigences actuelles de l'archéologie. Ainsi, une bonne partie de ce qui a été construit en 20 ans pourrait rapidement s'étioiler au moment même où la demande du public et des élus de base pour une archéologie performante (et de proximité) n'a cessé de croître, et au moment crucial où le transfert de compétences de l'État aux collectivités laisse espérer que ces dernières feront preuve du sérieux de l'administration publique, pour le moins.

Laisser perdre ces acquis signifierait donc – et sans l'ombre d'un doute – l'acte de décès de la bonne volonté associative («bonne volonté» au sens étymologique de bénévole). Un bon vouloir dont le rôle actuel n'est plus de classer un dépôt archéologique ou de diriger des fouilles préventives – tout simplement parce qu'il ne peut plus le faire avec profit en 2003 – mais qui reste plutôt celui d'accompagner et d'épauler encore quelque temps une structure professionnelle départementale de l'archéologie et de mieux l'associer à un public citoyen qu'il a contribué à éduquer.

On l'aura compris, au-delà de l'indispensable reconduction des emplois contractuels qui suppose – sur trois ans – une importante et croissante contribution du Conseil Général, avec lequel nous sommes prêts à signer une convention en la matière, au-delà de ce geste qui ne serait pas charité, mais tout à fait légitime, ce qu'il faut à terme à ce département, à cet « accent catalan » de la quatrième puissance mondiale, c'est un dépôt archéologique digne de ce nom, et surtout – oui surtout – un vrai service de l'archéologie. Souhaitons que l'État et nos élus nous entendent ; espérons qu'ils s'engageront dans cette voie.

Michel MARTZUFF,
samedi 12 avril 2003

Bilan des recherches archéologiques menées dans les Pyrénées-Orientales entre 1980 et 2003 La Préhistoire et la Protohistoire

A l'âge de 20 ans, l'individu humain, garçon ou fille, n'est nullement tourné vers le passé de son enfance ; ses désirs, ses préoccupations, ses rêves sont résolument orientés vers l'avenir. Mais pour une association comme la nôtre, tout en se souciant de son devoir et du travail, jamais achevé, qui est son pain quotidien, il est légitime et instructif de se retourner pour apprécier le chemin parcouru depuis vingt ans.

D'autres diront, tout à l'heure, comment notre association s'est étoffée, puis enracinée dans le département, comment elle a réussi à se faire reconnaître et à se rendre indispensable ; ils diront aussi avec quelle ténacité, certains de ses objectifs essentiels ont été réalisés, en particulier la création du Dépôt Archéologique départemental, son organisation et son animation progressive.

Il me revient de montrer combien notre activité sur le terrain de l'archéologie a été particulièrement efficace, malgré quelques insuffisances qui ne sont pas de notre responsabilité, au point que, à ce jour, à peu près tous les domaines du passé de notre région ont été explorés, puis portés à la connaissance non seulement des spécialistes par des publications savantes (je cite notre bulletin annuel, 17 numéros à ce jour ; les 7 volumes du Centre d'Etudes Préhistoriques Catalanes, les *Etudes Roussillonnaises*, la nouvelle revue universitaire *Domitia*, etc) mais aussi du public intéressé, fidèle à nos conférences mensuelles et à nos sorties archéologiques.

Je vais donc essayer d'évoquer les progrès de nos connaissances dans le domaine le plus lointain de notre passé, la Préhistoire.

En 1985, M. Martzluff, Y. Blaize et moi-même, avons pu dresser un inventaire significatif du Paléolithique le plus ancien de la plaine roussillonnaise et des vallées adjacentes du Vallespir, Conflent et Agly : 160 sites au moins ont fourni des centaines de galets de quartz taillés par l'homme ancien, outils portant les traces d'une intense éolisation et recueillis ordinairement dispersés sur les terrasses quaternaires de nos rivières, rares sur les hautes terrasses (mais la terrasse dite du Mas Ferréol, sur les flancs du massif de Força Real, a fourni quelques pièces taillées datables d'au moins un million d'années), mais très abondants sur la terrasse dite de La Llabanère, contemporaine de l'Homme de Tautavel. Quelques sites ont montré une concentration de pièces taillées, indiquant des séjours plus prolongés de l'homme du Paléolithique ancien, par exemple le site du Moli Nou, à Rivesaltes, en bout de

piste nord de l'aérodrome.

Quant aux fouilles de la Cauna de l'Arago à Tautavel, bien que notre association ne participe pas directement aux recherches qu'y mène depuis 1964 l'équipe du professeur H. de Lumley, nous en suivons attentivement les résultats. Il est regrettable que depuis le numéro 36 d'août 1979 des *Dossiers de l'Archéologie*, entièrement consacré aux résultats de ces travaux, par manque de publications proprement scientifiques, les préhistoriens en soient réduits à se reporter soit à des articles de vulgarisation parus dans la presse locale, soit aux redites habituelles des courts compte-rendus annuels publiés par le Service Régional de l'Archéologie, dans le bulletin qui présente le bilan scientifique des recherches archéologiques en Languedoc-Roussillon. Il est facile d'imaginer qu'en 25 années d'approfondissement de la fouille, bien des progrès et des observations nouvelles ont dû être réalisées.

Un compte-rendu succinct d'A.-M. Moigne, qui a pris le relais de la direction des fouilles, fait état d'une découverte sensationnelle sur laquelle on aimerait bien avoir de plus amples renseignements : largement antérieur au sol G, daté de 450.000 ans, qui a fourni la plupart des ossements humains permettant de dresser le « portrait » de l'Homme de Tautavel, on a identifié un niveau plus ancien qui est datable de 600.000 ans, caractérisé par un certain nombre de bifaces en quartz, silex ou marne indurée, techniquement parfaits, auprès desquels l'outillage grossier de son descendant, l'Homme de Tautavel, fait misérable figure. Découverte qui ne peut manquer de poser d'énormes questions aux spécialistes du Paléolithique inférieur et aux anthropologues : soit la présence, en Europe, d'un type humain plus évolué, antérieur à l'Homme de Tautavel, ou du moins de deux traditions techniques bien différenciées.

La présence du successeur de l'Homme de Tautavel, l'Homme de Neandertal, a été reconnue sur plusieurs sites par son outillage caractéristique, dit Moustérien. De nombreux silex et quartz débités ont été découverts au nord de la plaine, à la base des Corbières, taillés dans un mauvais silex, dit le silex de la Joliette (Montpin), avec quelques *nuclei* Levallois ; quelques pièces moustériennes, polies par l'eau, ont été recueillies sur un ancien bras de l'Agly se jetant dans l'étang de Salses, dit Coma Llobal, avec une pointe retouchée caractéristique - une semblable pointe moustérienne associée à d'autres silex taillés et un peu de faune quaternaire, a été exhumée par F. Claustre, à la base des couches néo-

lithiques dans la grotte de Montou à Corbère-les-Cabanes. Enfin, Y. Blaize a identifié de l'outillage et de la faune moustérienne à la Cova del Mig (Corneilla-de-Conflent).

Il faut certainement attribuer à l'Homme de Neandertal nombre de sites de plein air à outillage sur galets de quartz non éolisé (bassin du Réart par exemple).

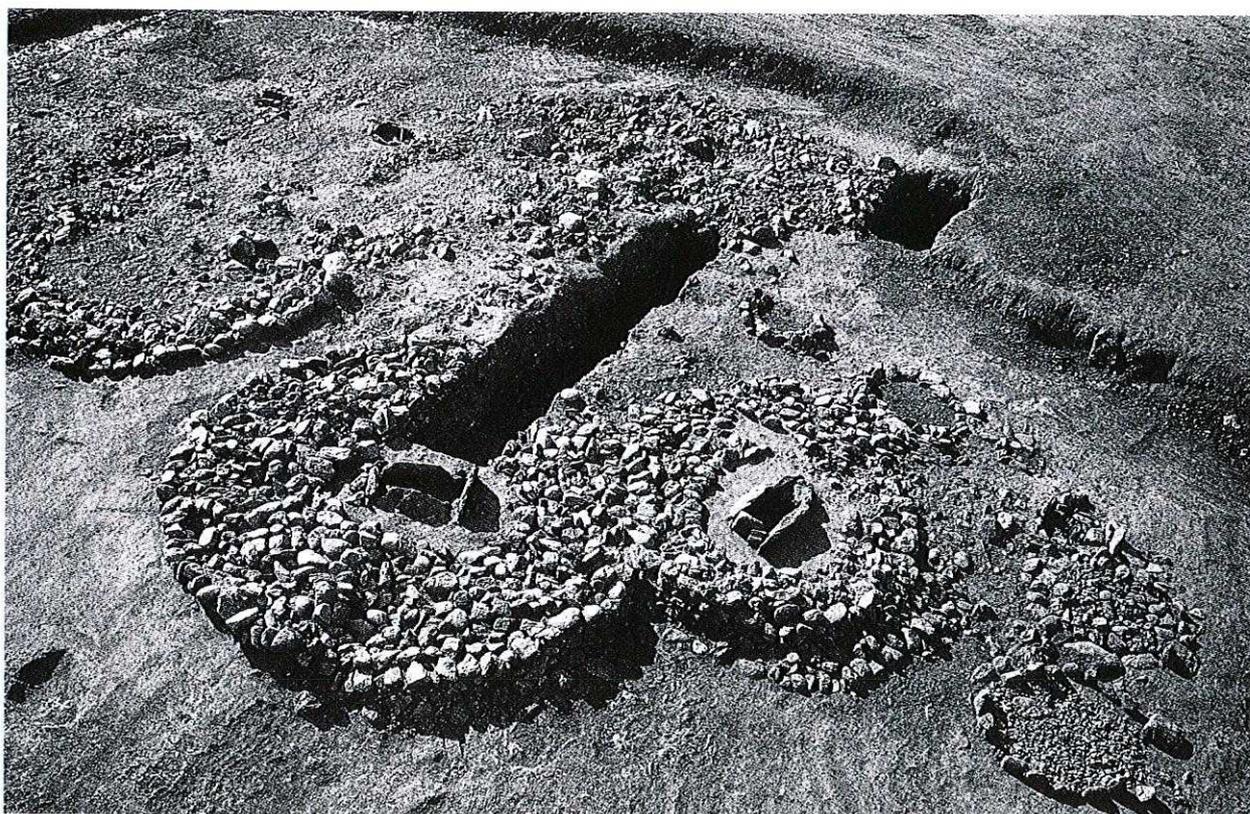
La prospection assidue de la vallée de Tautavel-Vingrau par moi-même, en tant que conservateur du musée de Tautavel, m'a permis de découvrir 35 sites de plein air, dont un à l'extérieur de la Cauna de l'Arago, qui a fourni entre autres documents osseux et lithiques, une dent humaine (une prémolaire), dont on peut estimer l'âge entre 400.000 et 200.000 ans. Les très nombreux silex taillés découverts dans les labours représentent presque toutes les étapes du Paléolithique supérieur, attribuables à l'homme moderne, depuis l'Aurignacien (-30000) jusqu'au Magdalénien final (-10000). A signaler surtout deux sites de Vingrau : celui des Espassoles qui a fourni avec une multitude de silex taillés, plusieurs grandes pointes bifaciales du type «feuille de laurier» taillées sur place comme en témoi-

fourni plusieurs centaines de silex taillés, dont un grand nombre de lamelles à dos, caractéristiques d'une phase ancienne du Magdalénien (vers -15.000).

Attribuable à l'époque des derniers chasseurs magdaléniens (vers -10.000), il faut signaler le rocher gravé de Campôme, où nous avons pu reconnaître plusieurs gravures de têtes et d'arrière-train d'isards et de bouquetins, qui font de ce rocher le premier site d'art paléolithique de plein air découvert en Europe, art qui était jusqu'ici cantonné dans l'obscurité des cavernes.

De la période intermédiaire entre les dernières civilisations des chasseurs et l'arrivée des premiers agriculteurs-éleveurs, période dite Mésolithique ou Epipaléolithique, plusieurs sites en grotte (grotte du Pas Estret, Opoul) ou en plein air (sites de Saint-Paul-de-Fenouillet) ont été étudiés par M. Martzluff.

Les débuts du Néolithique ont été marqués par l'apparition, chez nous, vers 5.500 ans, des premières poteries, réalisées évidemment sans usage du tour, poteries modelées, souvent décorées d'impressions d'un bout de coquillage, qui ont été reconnues soit à la Cova de l'Esperit, à Vespeille, soit sur des sites de plein air, dont celui des Coudomines, à Caramany. Mais rapidement,



Caramany - Nécropole du Camp del Ginèbre

Sur la photographie, au premier plan, une tombe à incinération, entourée d'un cercle de pierres ; elle contenait 10 vases et outils en silex. Au centre, une inhumation en coffre de dalles d'un enfant d'une dizaine d'années. Au dernier plan, la tombe à incinération, également cerclée de pierres, d'un individu gracile, sans doute une femme).

(Cl. A. Vignaud - I.N.R.A.P.)

gnent des résidus de taille, typiques de la civilisation solutréenne (vers 18.000 avant notre ère) et celui du Rec del Penjat, où il a été possible à M. Martzluff et moi-même de mener une fouille de sauvetage qui a

vers 4.500 ans, les sites néolithiques en grotte ou en plein air vont se multiplier. Ils sont caractérisés par la présence de céramiques à fond rond, de belle facture, munies d'anses tubulaires verticales, décrites pour la

première fois dans la grotte de Montbolo, par J. Guilaine - mais P. Ponsich avait découvert déjà plusieurs vases de ce type dans la grotte de Montou, à Corbère : 28 vases entiers de cette période accompagnaient les sépultures d'une douzaine d'individus, au fin fond de la Cauna de Belesta (c'est la plus ancienne sépulture collective de cette période du Néolithique découverte en France). Cette découverte a amené F. Claustre à entreprendre des fouilles suivies dans cette grotte pendant près de 20 ans, fouilles qui lui ont permis d'obtenir un riche ensemble de données scientifiques (analyses de pollens de végétaux, d'organisation de l'espace, etc) sur les principales périodes du Néolithique jusqu'à l'âge des premiers métaux.

Ces anses tubulaires, dites de Montbolo, signent le passage du Néolithique ancien au Néolithique moyen : on en a découvert en grotte (grotte Sainte-Marie à Ria-Sirach, sondage de P. Pons) et sur des sites de plein air (silo de Campellanes au Soler, site de l'Estany à Montescot, etc).

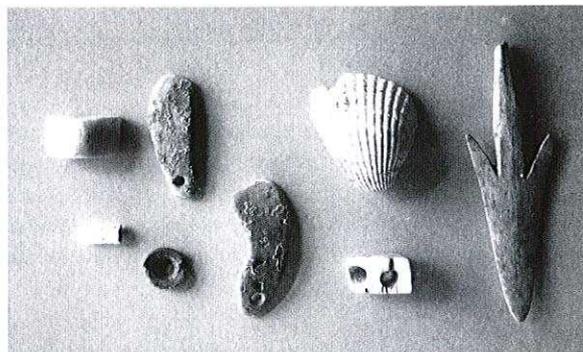
Mais le gisement le plus important est celui du Camp del Ginèbre, fouillé par A. Vignaud sur le site du futur barrage de Caramany. Il faut rappeler ici que la prospection du site d'implantation du barrage, en 1990, a été une activité de premier ordre pour notre association où s'impliquèrent, certains jours, jusqu'à 50 de nos membres. Quatre journées de prospections méthodiques permirent d'identifier 2 gisements du Paléolithique inférieur et moyen, 10 emplacements d'habitats ou de sépulture du Néolithique aux âges des métaux (Age du Bronze et du Fer) et 10 sites de l'Antiquité romaine jusqu'au Moyen Âge.

La fouille du Camp del Ginèbre a révélé un ensemble funéraire étonnant et absolument inédit pour cette période qui vit la cohabitation dans une même phase chronologique du Néolithique moyen débutant (vers 4300 avant J.-C.) de 4 types de sépultures ou de mode de traitement des corps : à la fois des inhumations en grandes tombes en dalles (plus de 1.000 ans avant les premiers dolmens méridionaux), des inhumations en petits coffres, et des incinérations sous tumulus entourés de cercles de pierres (incinérations bien antérieures de 3.500 ans environ aux incinérations en champs d'urnes du Bronze final et du premier âge du Fer (VIIIe et VIIe siècle avant J.-C.). La nécropole du Camp del Ginèbre se développe autour d'une grande tombe centrale, dont le défunt était probablement un personnage important et elle comporte, en plus des sépultures d'adultes, des sépultures d'enfants et même de nourrissons, ce qui est exceptionnel.

Mentionnons encore la découverte de plusieurs dolmens, et leur restauration par F. Claustre (dolmen de la Siureda, à Maureillas), par V. Porra (dolmen du Moli el Vent, dolmen de San Martí à Latour-de-France); la restauration du grand dolmen de Na Cristiana par l'association de G. Castellvi, l'ASPAVAROM, restauration à laquelle ont participé les membres de notre association. La découverte de plusieurs nécropoles en champ d'urnes de l'Âge du Fer : une sur le site de Caramany

(Coudomines) par V. Porra ; une autre à Céret par F. Claustre (Mas Villanove) ; une autre à Prades par M. Martzluff (Peyrafita), etc. Il faut également rappeler la découverte et la fouille, par les équipes de l'I.N.R.A.P., de plusieurs gisements néolithiques de plein air, l'invention de quelques ossuaires chalcolithiques en grotte.

Le temps imparti ne permet pas de rendre compte de tous les sites préhistoriques découverts à l'occasion des



Matériel d'époque chalcolithique, Bronze ancien, provenant des fouilles de F. Claustre, grotte de Montou.

(Cl. F. Claustre)

campagnes de prospection programmées ou de sauvetages urgents menées par l'association : par exemple, la prospection méthodique menée par J. Kotarba et son équipe, pendant 4 ans dans la basse vallée du Tech et le massif des Albères, a amené la reconnaissance de 89 sites de toutes les époques, de la préhistoire jusqu'au Moyen Âge. La prospection intensive, par une autre équipe, sur le futur tracé du T.G.V., amène des résultats identiques (dont un biface paléolithique en quartz). La prospection de la déviation de Saint-Génis-des-Fontaines qui a révélé une trentaine de sites archéologiques préhistoriques autour de Perpignan et dans la plaine roussillonnaise (dont une nécropole antique à Ponteilla).

Sachez encore que l'équipe de P. Campmajo, D. Crabol et C. Rendu mène les mêmes recherches en Cerdagne ; que les membres de l'association Forum, associée à la nôtre, découvrent de multiples sites archéologiques en Fenouillèdes.

En conclusion, les recherches montrent l'antiquité de la présence humaine sur notre terre catalane, et que, contrairement à l'idée reçue, l'homme dit des cavernes préférait, ici, la vie en plein air.

On constate également le progrès démographique depuis le Néolithique débutant jusqu'aux âges des métaux, mieux marqué dans les plaines de la moitié sud du département aux sols plus propices à une agriculture primitive que dans la partie nord aux terrains plus secs et plus rocailleux, où les gisements de plein air sont les plus rares.

Rapport de Jean ABÉLANET

Bilan des recherches archéologiques menées dans les Pyrénées-Orientales entre 1980 et 2003 L'Antiquité

I. Les liens avec l'Empire romain

1) Les apports de l'archéologie sous-marine : mouillages et épaves

Les premiers contacts entre le monde romain et le monde indigène se sont réalisés par la Méditerranée. C'est donc, une fois n'est pas coutume, par ces sites côtiers que nous commencerons.

Les années 1980-2000 ont connu un développement important des fouilles programmées de ce type.

Prospections et sondages réalisés dans les ports actuels de Port-Vendres et Collioure montrent à l'évidence, par la présence de tessonniers dépotoirs, que ces sites naturels ont servi de lieu de mouillage et peut-être de débarquement aux produits venus de tous les horizons méditerranéens durant l'époque romaine, mais aussi certainement avant (apports des colonies grecques de Marseille et d'Empuries) et après (durant l'époque byzantine). Les travaux de l'équipe A. Chèle – Y. Chevalier en 1986 et 1991-93 dans la rade de Collioure ont montré l'existence d'un puissant tessonnier dépotoir mis en place entre le Ier siècle avant J.-C. et le milieu du VIe siècle après J.-C., données comparables aux travaux effectués sur le tessonnier-dépotoir de l'Anse Gerbal, à Port-Vendres, dans les années 1973-74 (présence sur ces sites des formes Hayes 87A, 99A et 104 attribuables au second quart du VIe siècle).

Le nombre d'épaves antiques, tous des bateaux de charge, bateaux de commerce, échoués dans la rade de Port-Vendres ou au large de ses côtes s'est enrichi de près d'une dizaine durant le dernier quart du XXe siècle, la plupart faisant l'objet de sondages ou de fouilles programmées sous la direction de D. Colls ou de C. Descamps et de l'ARESMAR.

De 1974 à 1990, sans interruption, l'équipe de D. Colls – secondé par C. Descamps de 1982 à 1987 – a fouillé les épaves antiques de Port-Vendres 2, 3, 4, Cap Béar 1 et 3 ; l'équipe de C. Descamps, l'épave Port-Vendres 5 « La Mirande », de 1986 à 1992 ; l'équipe de l'ARESMAR, co-dirigée par C. Descamps, G. Castellvi et M. Salvat, le site Redoute Béar, entre 1995 et 2003, où l'on peut dénombrer 2, voire 3 épaves dont deux antiques.

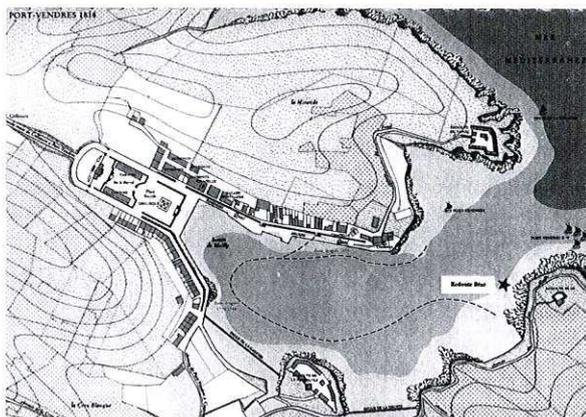
L'apport scientifique est des plus significatifs :

- Le niveau 1 de Redoute Béar a livré les vestiges d'un bateau (révélé par 200 clous de cuivre) datable du IIe ou du début du Ier siècle avant J.-C., dont la cargaison était constituée d'amphores Dressel 1.

- Port-Vendres 4 datée des années 50-30 avant J.-C. a livré des Dressel 1b et des Pascual 1 ainsi que du dolium.

- Cap Béar 3, de la fin du Ier siècle avant J.-C., avait une cargaison mixte de Dressel 1b, Pascual 1 et Dressel 12 transportée dans un bateau « cousu ». Signalons que cette épave a bénéficié de l'intervention de l'Archéonaute en 1982 et 1983.

- Port-Vendres 5 « La Mirande » daterait également de l'époque augustéenne (vers – 10 / + 10). Venant de Tarraconaise, probablement en direction de la Narbonnaise, elle transportait une cargaison d'amphores constituée à 90 % de Pascual 1 et à 5 % de Dressel 2/4. Sa cargaison a été estimée à environ 200 amphores dont 167 ont été dénombrées.



Localisation des épaves de Port-Vendres (ARESMAR)
Source : Atlas historique des villes de France, Collioure,
Port-Vendres, 1997

- Port-Vendres 2 provenait de Bétique vers 60 après J.-C. avec un chargement mixte de lingots d'étain (24), de cuivre et de plomb et d'amphores Dressel 20, Haltern 70 et Pompéi 8. Des traces de sa voile en alpha ont été retrouvées.

- Port-Vendres 3 datable vers 170 après J.-C. transportait des Gauloises 4 probablement fabriquées à Salelles d'Aude ; à signaler la présence à bord d'une petite statuette de rhinocéros en bronze.

- Le niveau 2 de Redoute Béar a enfin livré les vestiges d'une cargaison d'amphores de Méditerranée orientale, notamment LRA 1, 2, 3, 4, ainsi que des Keay 52, Dressel 23 ou quelques amphores cylindriques africaines. Une partie du mobilier de bord (verrerie, céramique commune de Méditerranée orientale) confirme une datation du second quart du Ve siècle après J.-C.

Dans ce même niveau 2 de Redoute Béar, la découverte d'un ensemble de débris d'architectures datables

du Ier siècle après J.-C. (plus de 100 fragments moulurés ou sculptés en calcaire oolithique ou marbre) a défrayé la chronique de 1997 à 2003 ; ils proviendraient des ruines de monuments de Narbonne ou d'Arles utilisés comme lest peut-être avec le bateau du Ve siècle ou bien ils constitueraient un chargement de pierre à chaux.



Épave Cap Béar 3. Amphore Dressel 1B, Dressel 12, Pascual I.
(Fouilles Colls, Descamps) - Cl. C. Descamps

D'autres sondages pratiqués en 2000-2002 par le S.R.A. du L.-R. ou l'A.F.A.N. montreraient la présence de mobilier ibéro-punique en baie de Port-Vendres.

Ainsi l'Antiquité de ce port naturel paraît-elle aussi ancienne que son jumeau de Collioure ; par ailleurs, la présence importante de mobilier céramique en provenance des terres sous mouvance byzantine tant à Collioure qu'à Port-Vendres, attesterait la continuité des échanges méditerranéens au large de la côte Vermeille jusqu'au moins les années 550. Par ailleurs l'étude de sites terrestres côtiers (à Canet ou au Barcarès) montrerait un retrait de la ligne de côte d'environ 500 m depuis 2000 ans en zone lagunaire.

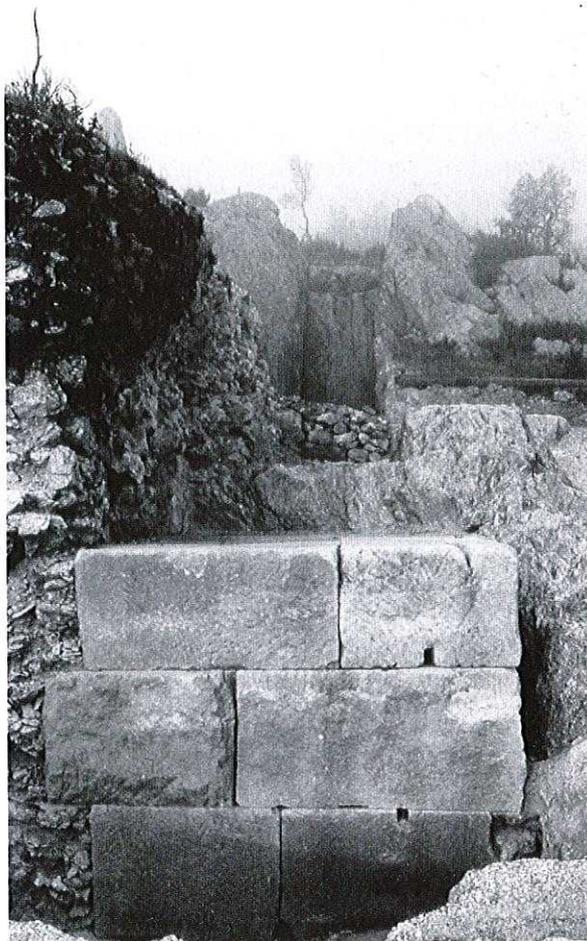
2) La *Via Domitia*

Le tracé

Les années 1980-2000 ont été marquées par une remise à jour et un développement des connaissances concernant la voirie antique dans notre département.

Depuis les premiers systèmes de localisation des stations établis aux XVIIIe et XIXe siècles par les érudits locaux ou des historiens de renommée nationale pour établir le tracé de la *via Domitia* dans la traversée du Roussillon, les années 1950-1980 n'avaient guère amené de données nouvelles hormis l'identification d'*Illiberris* à Elne attestée par les travaux de R. Grau et L. Bassède et le dégagement du *forum* de la cité de *Ruscino* par G. Claustre puis l'équipe dirigée par G. Barruol.

À l'aube des années 1980 deux hypothèses du passage de la *via Domitia* au sud d'Elne par les Albères partageaient les chercheurs, l'une par la côte et le col de Banyuls, l'autre par l'intérieur des terres par le col du Perthus. Par conséquence, les localisations des deux



Vestiges du trophée de Pompée au col de Panissars
(Cl. G. Castellvi)

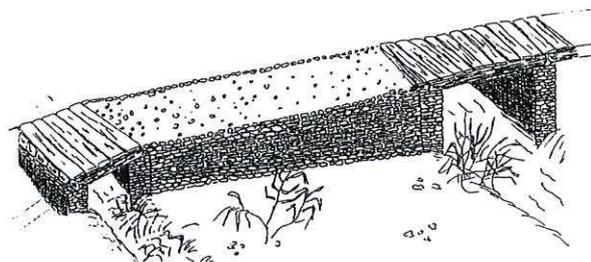
stations d'*ad Centenarium* ou *ad Centuriones* et d'*ad Summum Pyrenaeum* restaient tout aussi hypothétiques.

La découverte en 1984 et les fouilles de 1985 à 1993 du monument romain du col de Panissars sur le territoire du Perthus par l'équipe de G. Castellvi, assisté de 1990 à 1993 par l'équipe sud-catalane de J. M. Nolla et d'I. Rodà, identifiaient ces vestiges aux ruines du trophée de Pompée (71 avant J.-C.) cité par les textes antiques à la limite de la Gaule et de l'Hispanie sur le passage de la voie romaine. Cette découverte s'accompagna de celles d'un fragment de milliaire au nom de Constantin (en 1984 et 1988), de la voie au centre du monument (1986) et de la redécouverte du double itinéraire par les vallées de la Freixe et de la Roma (de 1986 à 1991).

En 1992, C. Gavage localisait sur le versant espagnol du col de Panissars les traces d'un habitat que des fouilles menées de 1993 à 1995 par l'Université de Gérone permettent avec vraisemblance d'identifier à la station d'*ad Summum Pyrenaeum*. A partir de là, les V miles des itinéraires antiques permettent de localiser avec certitude la station d'*ad Centenarium* ou *ad Centuriones* sous le site de Saint-Martin-de-Fenollar où deux sondages pratiqués en 1990 ont montré une présence de mobilier archéologique couvrant du IIe siècle avant J.-C. au Haut Moyen Âge.

Les travaux de J.-P. Comps dans la plaine du Roussillon ont permis quant à eux de retrouver et d'étudier des tronçons de cette même voie, travaux suivis d'articles publiés, parmi lesquels :

- en 1990 et 1995, fouilles aux lieux-dits Vegariu Alt et la Grenouillère, sur le territoire de Claira, d'un système de ponceaux mixtes (piles maçonnées et tablier de bois restituable) reliés par des passages sur digues en terrain marécageux.
- en 1994, étude du tronçon du Malpas, à la limite des départements des Pyrénées-Orientales et de l'Aude.



Reconstitution du système de ponceaux mixtes du Vegariu Alt (Claira)
Fouille J.-P. Comps
(Dessin M. Comps)

Les milliaires

Depuis son identification en 1847, seul un milliaire était connu en Roussillon, celui de Constantin conservé dans le porche de l'église de Saint-Hippolyte. La fin du XXe siècle a été marquée par la découverte ou l'identification d'au moins trois autres milliaires, les deux premiers attribuables à Constantin :

- le milliaire du Camp de la Pedra (à Palau del Vidre), installé après découverte par R. Grau et L. Bassède dans le cloître d'Elne en 1981 ;
- le milliaire de Panissars pré-cité, présenté au fort de Bellegarde (au Perthus) ;
- le milliaire probable d'un XXIIe mille, conservé dans le porche de l'église de Théza (identifié en 1991) et qui pourrait indiquer un comput depuis le col de Panissars.

D'autres colonnes ou fragments de colonnes anépigraques pourraient être autant de colonnes milliaires remployées au Xe siècle pour servir de support d'autel comme les deux signalées par P. Ponsich à Saint-Feliu d'Amont, un par E. Cortade à Pézilla-la-Rivière. Ajoutons l'identification possible de la borne Martrette signalée par J.-P. Comps (aujourd'hui disparue) et le fragment anépigraphe découvert dans le lit de la Roma en 1987 par C. Gavage et J. Chotard (déposé chez ce dernier aux Cluses).

Les stations du *cursus publicus*

Outre la station du *Summum Pyrenaeum* fouillée entre 1993 et 1995 par nos collègues de l'Université de

Gérone qui s'avère être les ruines d'un relais routier créé à l'époque augustéenne et en fonction jusqu'au IIIe siècle après J.-C., J.-P. Comps a conduit le dégagement partiel et le relevé de deux bâtiments situés à l'emplacement de la station de *Combusta* (territoire de Salses) et dont la période d'utilisation couvre également tout le Haut Empire ; il a découvert en sondage des structures appartenant probablement à la station de *Salsulae* lors de l'élargissement de l'autoroute vers Font Dame (en 2001).

II) La maîtrise de l'espace

Le réseau viaire secondaire

J.-P. Comps s'est attaché également à l'étude du réseau secondaire des voies antiques. Plus récemment encore, ces derniers mois, deux nouvelles identifications de voies secondaires ont eu lieu cette fois-ci dans l'arrière-pays en relation probable avec l'exploitation des sites miniers de la montagne catalane : la voie Batère-Saint-Marsal en Vallespir et une voie dans les Aspres, ces études reprennent les travaux inédits de François Roig dans les années 1950 (hypothèse d'une route du Fer reliant Batère, Montauriol, Ponteilla et *Ruscino*).

Enfin il faut signaler les datations archéomagnétiques réalisées en 1990-91 par le laboratoire d'archéométrie de l'Université de Rennes sur quatre lots de briques du viaqueduc (pont-aqueduc) d'Ansignan : les deux arcades moyennes de la rive droite ont été datées des années 220-270, le reste de l'architecture (petites arcades des deux rives) d'époque carolingienne.

La cadastration

Après la première mention d'une cadastration antique révélée par M. Guy en Salanque dans les années 1950 par photographie aérienne, l'étude véritable et systématique a débuté dans les années 1985-1995 d'abord avec les travaux préparatoires de J.-P. Comps, repris et étendus de 1990 à 1995 par A. Pérez. Il en découle que le *pagus* de *Ruscino* aurait subi un certain nombre de *perticae* ou créations cadastrales entre les années 120 avant J.-C. et les années 80 après J.-C. A. Pérez en dénombre six pour le Roussillon. De César aux Julio-Claudiens, *Ruscino* aurait pu posséder son propre cadastre, somme toute très réduit dans le temps (environ 120 ans) et l'espace (entre celui de la colonie de Narbonne dès l'Agly et les Albères), ce qui coïncide avec ce que nous a appris l'archéologie sur le développement et la chute de cette cité.

Le réexamen en cours de la question par J.-P. Comps, G. Chouquer et T. Odier confirme pour le moment l'existence très probable d'un cadastre orienté N 31° 15' E, celui attribué par A. Pérez aux Flaviens (Narbonne E).

Les agglomérations

Durant la Protohistoire et l'Antiquité les deux *oppida* de la plaine, *Illiberris* et *Ruscino* ont été les deux pôles économiques du pays, parfois concurrents.

Ruscino, mentionné dès le XVI^e siècle, fouillée dès le XVIII^e, a été l'objet de fouilles plus ou moins étendues durant les XIX^e et XX^e siècles, les dernières à charge de G. Claustres (entre 1946 et 1968) puis de G. Barrauol (de 1973 à 1983).

De 1983 à 1991, R. Marichal a continué les fouilles en étendant la recherche dans le quartier d'habitations situé à l'est du *forum*, révélant un découpage des îlots entre *cardines* et *decumanus*. Les maisons à atrium sont de type italique ; elles étaient décorées de peintures murales de style 3. Le site (*forum*, habitations de l'*oppidum*) semble avoir été abandonné à la chute des Julio-Claudiens auxquels les patrons de la cité étaient attachés comme l'avait montré l'étude en 1975 des marbres du *forum* par M. Chalon et M. Gayraud. Il reste l'hypothèse d'un déplacement d'une partie de la population locale vers la partie basse située au pied de l'*oppidum* et de la fuite des élites vers Narbonne ou *Illiberris*.

Dans les années 1990-2000, l'équipe municipale animée par R. Marichal et I. Rébé Marichal a repris l'étude des structures et des mobiliers et s'est attachée à restaurer le mobilier céramique et les peintures murales en vue d'une présentation dans le futur musée de site. C'est aussi un centre de recherches participant à des études européennes sur la sismicité.

Plus récemment (en 2001-2002), l'équipe a fouillé un fond de cabane du I^{er} Âge du Fer très bien conservé.



Fouille de la *domus* du parking du Couvent à Elne
(Cl. A. Pezin)

Illiberris a été révélée entre 1949 et 1981 par les fouilles de R. Grau et L. Bassède, assistés occasionnellement de G. Claustres, P. Ponsich. Après une tentative de reprise des fouilles en 1982 par J.-M. Mascla, celles-ci ont définitivement repris en 1984 autour d'A. Pezin et J. Kotarba. Pas moins d'une trentaine d'interventions y ont eu lieu associant parfois d'autres archéologues : P. Campmajo, S. Candau, G. Castellvi, Ph. Coutures, P. Guérin, P. Alessandri ou M. Martzluff. Une nouvelle génération d'archéologues y a été formée, doublée

d'une solide formation universitaire : A. Constant, O. Passarrius, F. Mazières, ...

L'essentiel des fouilles a consisté en des sondages ou en des interventions limitées qui ont cependant permis de confirmer les grandes phases stratigraphiques urbaines de l'*oppidum* entre le VI^e siècle avant J.-C. et le IV^e siècle après. La fouille partielle de la *domus* au lieu-dit le Couvent (fouilles A. Pezin et alii, 1984-1987) a montré qu'il s'agissait, sur les fondations de maisons pré-romaines, d'une *domus* aménagée vers les années 80 de notre ère et détruite au début du Ve siècle. Le renouveau de la cité dans le dernier tiers du I^{er} siècle après J.-C. coïncide avec l'abandon brutal de *Ruscino* à la chute des Julio-Claudiens. *Illiberris* devenue *castrum Helenae* vers 350 semble s'être développée tant sur sa partie haute (*oppidum*) que dans la plaine (ville basse). De nouvelles séries d'objets issus des fouilles sont venues enrichir le musée de site du cloître.

L'habitat rural

La révision de la carte des sites archéologiques et le recollement des collections des dépôts archéologiques impulsés en 1983 et 1984 par P.-Y. Genty (du S.R.A.) est à l'origine de toute une série de travaux de prospections systématiques de la plaine du Roussillon menés souvent collectivement dans le cadre de l'A.A.P.-O. et/ou sous la direction de J. Kotarba. Il faut ajouter les travaux menés par J.-P. Comps dans le nord de la plaine du Roussillon et en Salanque, d'A. Pezin et O. Passarrius autour d'Elne, de Ph. Coutures en Riberal et dans la région de Baixas - Calce, d'A. Vignaud en Vallespir et Albères, de G. Castellvi dans la vallée de la Rome, de G. Mut (et d'étudiants de l'Université de Toulouse) autour du massif du Canigou, de J. Kotarba, C. Donès et A. Constant dans les Albères, du groupe Forum dans le Fenollèdes ou de V. Izard en Haut-Conflent. La prospection des hauts cantons avec P. Campmajo, D. Crabol et C. Rendu (Cerdagne, Conflent) n'a guère donné de résultats pour l'Antiquité, hormis quelques rares découvertes isolées et l'étude de l'*oppidum* de Llo.

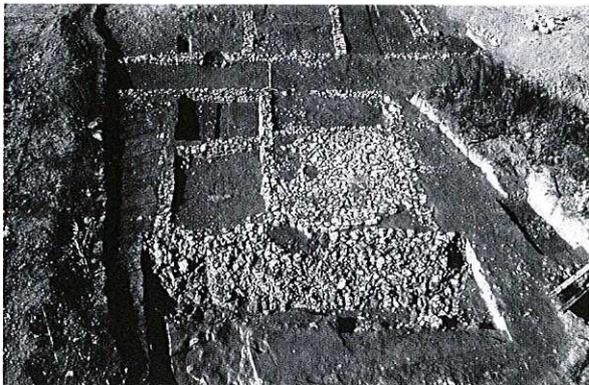
Tous ces travaux permettent une meilleure approche de la connaissance de la mise en place de l'occupation du sol durant l'Antiquité. L'essentiel de ces résultats paraîtra dans la C.A.G. consacrée à notre département (publication prévue en 2004 - 2005).

Dans le sud de la plaine, aux abords des Albères, on connaît une quinzaine de sites datables des VI^e et Ve siècles avant J.-C., généralement de taille modeste (100 à 500 m²). Les fouilles du Ravaner, à Argelès (A. Vignaud, 1992), ont révélé deux cabanes faites de matériaux périssables sur une armature de poteaux. Au site du Port, à Salses, les fouilles conduites par A. Pezin (1989-94) puis D. Ugolini (1995-2001) ont dégagé un véritable village, daté du milieu du Ve siècle, constitué, de part et d'autre d'une rue centrale et d'une place, de maisons accolées abritées derrière un mur-rempart : c'est l'un des plus anciens connus en Languedoc-

Roussillon.

Du IV^e siècle au milieu du II^e siècle avant J.-C. la campagne semble vide de toute occupation, l'essentiel de l'habitat semblant se concentrer sur les *oppida* d'*Illiberis*-Elne et de *Ruscino* en plaine ou des *oppida* de Fenollèdes ou de Cerdagne dans l'arrière-pays.

Puis, comme dans le Lauragais au Nord, ou l'Empordan au Sud, on assiste dans les années 150-120 avant J.-C. en plaine et dans les vallées (Agly, Rome) à une explosion de petites fermes dont la superficie est comprise entre 50 et 400 m² (comme le site du Mas de la Madeleine à Perpignan, où J. Kotarba a trouvé une structure excavée qu'il a interprété comme un fond de cabane), au mobilier céramique homogène, mêlant mobiliers importés d'Italie (amphores Dressel 1a, services de table campaniens en vernis noir) et céramiques communes non tournées décorées au peigne. Ces sites ne dépassent guère une, voire deux générations. Sont-ils l'expression d'une première colonisation du territoire avec distribution de lots cadastrés à des colons italiens ou le développement d'un habitat indigène en cours d'acculturation sous le contrôle plus ou moins présent de Rome ? À cette époque semble se développer l'exploitation du fer des montagnes : Conflent (Vallestavy, sites du Canigou), Aspres, Fenollèdes (Lesquerde), Albères (Laroque)... On peut aussi noter l'absence de sites en plaine entre Villeneuve-de-la-Raho et Corneilla, peut-être la preuve de l'existence de



Habitat protohistorique de Salses-le-Port
(Cl. A. Pezin)

la forêt de *Bercal* disparue vers le XVIII^e siècle.

Puis dans les années 70-50, marquées localement par le passage des troupes de Pompée puis de César, ainsi que vers 30 avant J.-C., peu avant ou avec le principat d'Auguste, se mettent en place de nouveaux établissements ruraux plus importants en superficie, de l'ordre de 1500 à 4000m². Quelques sites ont fait l'objet de fouilles partielles ou plus importantes avec mise au jour de structures agraires : le Mas Coste, à Perpignan, et le Puig del Baja, à Canet, ont livré chacun une dizaine de silos, certains probablement destinés à des céréales excédentaires vouées au commerce.

Certains de ces sites vont se développer au cours de l'époque augustéenne puis durant le I^{er} siècle ainsi que la 1^{ère} moitié du II^e siècle après J.-C. La terre cuite

(*tegula*, *imbrex*) et le mortier de chaux remplacent pisé, torchis et couvertures en matériaux périssables. La fouille de la *villa* du Petit Clos, à Perpignan, entre 1985 et 2002, sous la direction de J. Kotarba, d'A. Pezin ou d'O. Passarrius, a permis de dégager la *pars rustica* d'une *villa* de grande ampleur avec zone d'ensilage, magasin de *dolia*, presse à vin ou à huile, bassins, traces de surcuits de fours et peut-être présence d'un important pourrissoir en liaison possible avec la fabrication de céramiques (amphores Gauloises 4 peu cuites) ou de tuiles (probablement le site de production des tuiles à la marque NIVALIS).

L'abandon brutal de *Ruscino* comme chef-lieu de cité peu après la disparition des Julio-Claudiens semble avoir entraîné une certaine défection d'habitats de plaine, comme par exemple celui du Chemin de Saint-Cyprien à Elne, fouillé notamment par J. Kotarba et A. Pezin dans les années 1984-86.

Avec le IV^e siècle les sites se raréfient en plaine à l'exception du terroir situé autour de l'ancienne *Illiberis* devenue *castrum Helenae* peu avant 350. Ce sont ici de véritables *latifundia* appartenant probablement à une aristocratie terrienne proche du pouvoir.

III) Les marques culturelles de la romanisation

Artisanat et traces d'un commerce lié à l'agriculture

La fouille de la Font del Mas, à Ponteilla (par C. Olive et A. Pezin, en 1983), a révélé l'existence dans la seconde moitié du I^{er} siècle et le début du II^e siècle d'un atelier ayant produit des amphores Dressel 2/4, Gauloise 3 et 1 et Dressel 28 ainsi qu'un ensemble de céramiques communes. Cette production attesterait le développement au Haut Empire d'une viticulture nécessitant la production d'amphores pour commercialisation, comme le montre aussi la présence de bassins de briquettes mis au jour au Petit Clos (II^e siècle).

Selon J. Kotarba, il existerait dans le courant du I^{er} siècle après J.-C. une production locale de grise monochrome roussillonnaise (proche du type dit « celtique » de l'Aude) dont les fours auraient fonctionné autour d'Elne et Perpignan (Petit Clos, Avenue Kennedy) et peut-être Corneilla-de-la-Rivière (signalement Ph. Coutures).

L'élevage a été mis en évidence sur deux sites : d'une part au Mas Sauvy, les études archéozoologiques de J.-D. Vigne et C. Callou ont montré la production sur place de bœufs destinés à la commercialisation ; ensuite, au Petit Clos, V. Forest a mis en évidence l'élevage de bœufs de grande taille probablement comme bêtes de trait.

L'exploitation des carrières

A partir de sites comme le trophée de Pompée à Panissars, le *forum* de *Ruscino*, ou les fouilles sous-marines de Port-Vendres (PV 5 « La Mirande », Redoute Béar), des études sont en cours ou prêtes à être

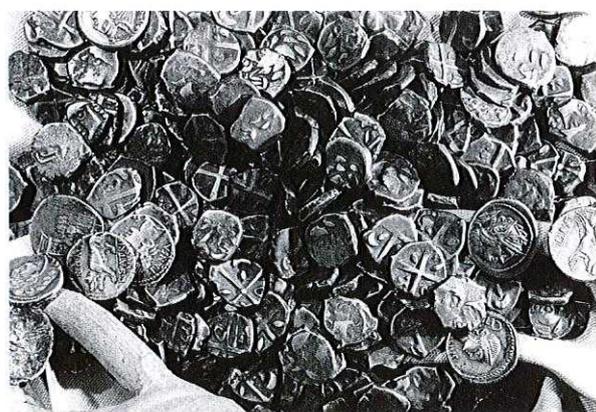
publiées concernant les lieux d'origine des matériaux de construction ou de parement utilisés. Ainsi les carrières de grès de l'Empordan (versant sud des Pyrénées) ont diffusé jusqu'à Panissars comme à *Empuries* ; par ailleurs les pierres nobles, propres à sculpter, proviennent de Nîmes (calcaire oolithique) ou de toute la Méditerranée (marbres blancs ou colorés).

Pour le département, on n'a pas encore pu démontrer la mise en exploitation des marbres locaux, exception faite du milliaire de Panissars provenant de carrières disparues aux Cluses et peut-être d'éléments sculptés en marbre rose retrouvés à Caramany, Petit Clos et Mas Coste.

La circulation monétaire

En 1997 B. Doutres a proposé l'identification des petits bronzes au dauphin à un atelier ayant frappé à *Ruscino* dès la 1ère moitié du Ier siècle avant J.-C. Leur circulation a duré sur plus d'un siècle. On en connaît une cinquantaine d'exemplaires, les 2/3 trouvés à *Ruscino* même, le reste en plaine du Roussillon ainsi qu'à Fitou et Rodez.

L'étude générale de la circulation monétaire sera publiée dans la prochaine C.A.G. 66 (études notamment de J. Bénézet, J.-P. Lentillon, S. Got Castellvi), elle profite en partie de la mise au jour de nombreux lots monétaires lors des fouilles (site de Panissars, *villa* du Petit Clos, *domus* d'Elne). Il faut signaler la découverte d'un trésor de 3 drachmes de *Rhodè* / *Roses* sur un col des Albères et la « redécouverte » du trésor dit de Bompas (trésor découvert en 1910, retrouvé chez les descendants de l'inventeur par J.-P. Comps et acheté par le musée J. Puig en 1998 ; c'est un trésor mixte constitué aujourd'hui de 464 monnaies gauloises à la croix et 13 deniers romains, le plus récent daté de 72 avant J.-C.). Malheureusement, il faut déplorer la fuite d'informations liées aux nombreuses découvertes de monnaies résultant de prospections systématiques illégales de détenteurs de détecteurs de métaux, parmi lesquelles, dans ces dix dernières années, celles de trésors : l'un de l'époque de Tétricus, au Barcarès, un



«Trésor de Bompas»

Coll. Musée des monnaies et médailles J. Puig / Villr de Perpignan (Cl. A. Castor)

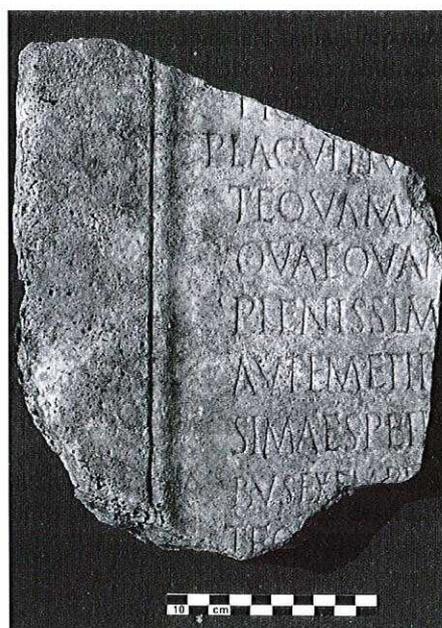
autre probablement du IVe siècle aux Cluses, sans parler du fameux trésor dit « du Portugal », découvert en 1974 ou 75 lors de la construction de l'autoroute entre Salses et Le Perthus, trésor constitué de *solidi* d'époque constantinienne.

L'écriture ibérique en Cerdagne

Dans les années 1960-70, J. Abélanet avait relevé un premier ensemble de graffiti ibériques associés à des gravures linéaires dans les Aspres et surtout en Cerdagne. L'étude a été reprise dans les années 1980-2000 par P. Campmajo, assisté de D. Crabol et C. Rendu, révélant un catalogue enrichi de plus de 700 signes, comme à Osséja avec une douzaine d'inscriptions datées vers 200 avant J.-C. par J. Untermann. Ces écritures, souvent des anthroponymes, apparaissent en Cerdagne en même temps que les premières céramiques tournées de la côte catalane et les campaniennes. Ces faits témoigneraient de l'exode de populations ibères de la côte catalane vers les Pyrénées lors des répressions romaines qui suivirent le débarquement des Romains à *Empuries*.

Corpus des inscriptions latines

L'épigraphie latine sur pierre reste pauvre (une trentaine d'inscriptions ; certaines égarées depuis long-



Fragment de plaque épigraphiée
Port-Vendres (Cl. G. Castellvi / ARESMAR)

temps) ; son catalogue s'est cependant enrichi des inscriptions partielles des 3 milliaires cités, de nouveaux fragments découverts dans le *forum* de *Ruscino* par l'équipe de Rémy Marichal, ou des 2 fragments issus des eaux de la rade de Port-Vendres (site Redoute Béar).

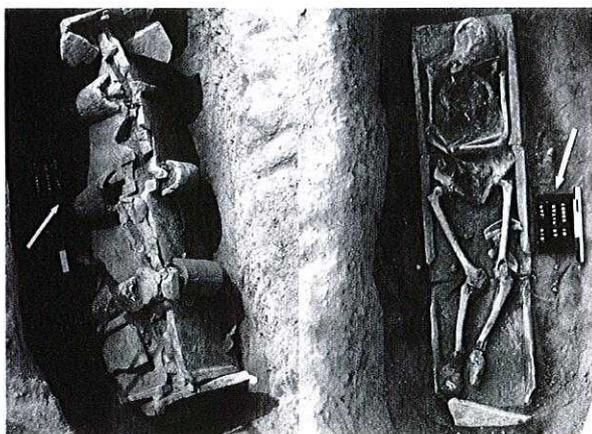
Cependant le catalogue des graffiti sur céramiques reste à faire. Comme les fouilles anciennes de G. Claustres à Peyrestortes (déjà publié), certains sites du Haut Empire ont livré des *graffiti* en assez grand nombre (Petit Clos, El Llenya, etc.). Ils sont souvent la marque du propriétaire de l'objet. Ils attestent l'usage du latin écrit dans une certaine frange de la population.

Rites culturels

Culte domestique. Les fouilles préparatoires à l'implantation du barrage de l'Agly ont permis de mettre au jour à Caramany (fouilles J. Kotarba) quatre dépôts culturels à l'intérieur de maisons. Dans des cruches déposées dans le sol ont pu être retrouvés les os d'une poule saignée et la présence de coquilles d'œufs dont l'intérieur avait dû être mêlé au sang de la poule. Une découverte de même type (coquilles d'œufs dans un vase) a été faite à Théza (J. Bénézet et J.-P. Lentillon). Ce rite est attesté sur des sites du Sud des Pyrénées.

Rites funéraires

Pour le moment aucune sépulture n'a encore été découverte pour la fin de la République. Pour le Haut Empire, les nécropoles à incinérations demeurent rares : il faut signaler une tombe avec *bustum* à *Ruscino* (fouilles R. Marichal) ainsi qu'une autre signalée anciennement à Elne par R. Grau et L. Bassède. Les IIIe-IVe s. sont marqués par le renouveau des nécropoles à inhumations comme celles de la Font dels Orts, à Ponteilla (signalement M. Sanchiz), celle du chemin de Saint-Cyprien (fouilles P. Campmajo, G. Castellvi, J. Kotarba, A. Pezin, 1984) ou celle de Palau del Vidre (fouilles A. Pezin, 1983). Sur ce dernier site ont été mis en évidence plusieurs types d'inhumations : en amphores, en tombes de *tegulae* en bâtière, dans des coffres de bois calés par des galets ou assez probablement dans des sarcophages de plomb déposés dans de petits mausolées. Un autre cimetière de ce type a été défoncé à Alénia (*Las Motes*) livrant un sarcophage de plomb détruit par la suite.



Nécropole de Batipalmes à Palau-del-Vidre
(IVe siècle après J.-C., Cl. A. Pezin)

Différences entre plaine et hauts cantons

Les travaux sur l'habitat et la céramique montrent des différences culturelles entre gens de la plaine et gens de l'arrière-pays. Ainsi si la plaine est largement ouverte aux innovations technologiques dès l'époque augustéenne (emploi de la *tegula* et de l'*imbrex*), les sites à l'intérieur des terres demeurent plus traditionnels, méconnaissant ces apports (Fenollèdes, Conflent).

Il en est de même avec la production de céramiques communes non tournées encore largement utilisées au Haut Empire dans ces terroirs au côté de sigillées sud-gauloises.

De même, on constate un certain conservatisme culturel – par rapport au reste de la Narbonnaise – y compris en plaine en matière de conservation des céréales avec le recours à l'ensilage traditionnel jusqu'au début du IIe siècle.

En conclusion, ces années 1980-2000 ont considérablement renouvelé et démultiplié les connaissances archéologiques de la période antique grâce notamment à la relecture des collections anciennes et l'expertise des sites déclarés et grâce à la multiplication de travaux importants (prospections systématiques, fouilles programmées) qui ont su associer un ensemble de champs disciplinaires divers : géologie, archéozoologie, anthracologie, ... ainsi que des recherches en sismicité ou des datations en archéomagnétisme.

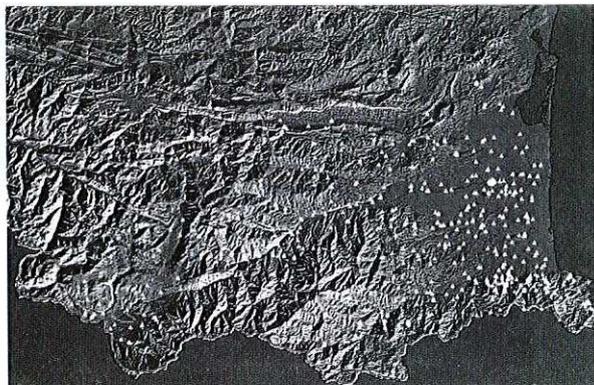
Ce travail est le fruit d'une et déjà deux générations de chercheurs – presque exclusivement bénévoles dans les années 1980-95 – dont l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales a été souvent le lieu d'échanges et de rencontres, parfois de collaborations très fructueuses comme en témoignent les colloques ou publications sur la *via Domitia*, les hommages à G. Claustres et J. Abélanet ou la réalisation de la C.A.G 66.

Rapport de Georges CASTELLVI

Bilan des recherches archéologiques menées dans les Pyrénées-Orientales entre 1980 et 2003 Le Moyen Âge et la période Moderne

On n'exagère pas beaucoup en disant que jusqu'à une période toute proche faire de l'archéologie, signifiait, pour beaucoup de gens, s'intéresser à la Préhistoire ou à l'Antiquité. Il y a 20 ans, lors de la création de l'A.A.P.-O. figurait une seule signature d'archéologue médiéviste, celle de G. Castellvi qui m'a précédé à ce micro pour vous parler, brillamment, de 20 années de recherche en archéologie... romaine et gallo-romaine. Mais je suis sûr qu'il garde une certaine tendresse pour le Moyen Âge.

Nous sommes peut-être plus à l'aise, nous les chercheurs médiévistes, que nos collègues des périodes précédentes car nous avons beaucoup à découvrir. Beaucoup a été fait et beaucoup reste à faire. Nous n'en sommes pas encore à réajuster tel ou tel sujet avec un éclairage nouveau mais toujours et encore à jeter les bases de la recherche, à accumuler de l'information fondamentale. Avec une meilleure prise en considération de la période médiévale, et par conséquent la multiplication des fouilles archéologiques, les acquis sont considérables.



Répartition des sites médiévaux
(Carte Archéologique, S.R.A. Languedoc-Roussillon)

Une centaine de sites enregistrés en 1983, 450 à ce jour. C'est la carte qui est présentée, prise directement à la source puisque c'est l'état enregistré et actualisé par le S.R.A. On doit cet accroissement considérable aux travaux de prospection systématique engagés en divers points du département. Vous remarquerez une grosse concentration de sites dans les Albères, autour de Perpignan et en général dans la basse vallée de la Tet et du Tech et en Cerdagne-Capcir. Ce n'est pas une carte représentant l'occupation des sols au Moyen Âge, tout le monde n'habitait pas dans les Albères, mais cela témoigne bien sûr de l'intense activité de recherche développée dans ces secteurs.

L'information commence à arriver en masse.

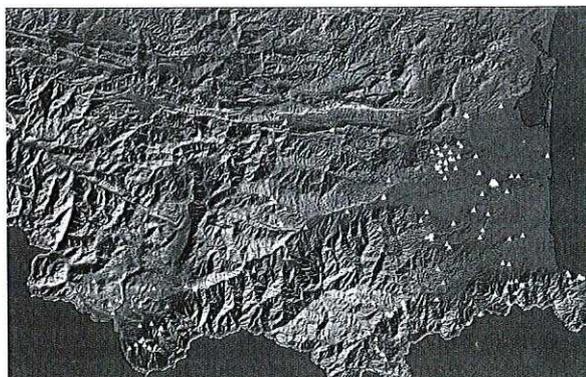
J'ai regroupé les informations et les pistes de recherche en cinq grands thèmes qui ouvrent sur un nombre impressionnant d'interrogations auxquelles il faut bien répondre :

- Quels rapports l'homme entretient-il avec son environnement ? Comment l'utilise-t-il ? Comment le modèle-t-il ? Quel profit en retire-t-il ? A quoi ressemble sa maison quand il habite en ville ? A quoi ressemble sa maison quand il habite en milieu rural ?
- Comment l'homme se protège-t-il, lui et ses biens ?
- Dans quel lieu de culte l'homme exprime-t-il sa piété ?, c'est une nécessité au Moyen Âge d'avoir un lieu pour prier.
- Quels sont les objets du quotidien ?
- Quelles sont les pratiques funéraires ?

Certaines de ces questions se posaient déjà il y a 20 ans et on avait des réponses. Toutes n'étaient pas posées, ou si elles venaient à l'esprit de certains il manquait bien souvent la matière pour y répondre. Depuis diverses voies de recherche se sont peu à peu structurées à l'initiative des chercheurs, mais aussi avec les relais des programmes d'État ou des programmes universitaires.

Que sait-on de plus aujourd'hui par rapport
à il y a 20 ans ?

Avant de poursuivre je voudrais signaler qu'une discipline pionnière est aujourd'hui en train de naître et de se structurer comme naissait, il y a environ 30 ans, la recherche en archéologie médiévale. Je veux parler de la recherche en archéologie d'époque moderne, celle qui intéresse la période qui va du XVI^e siècle à la

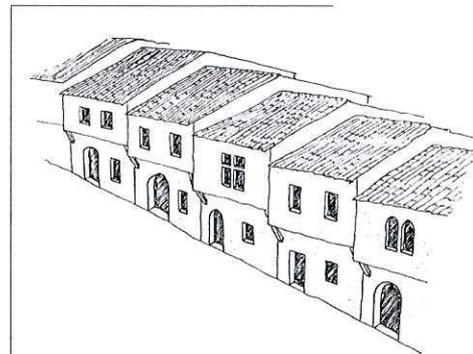
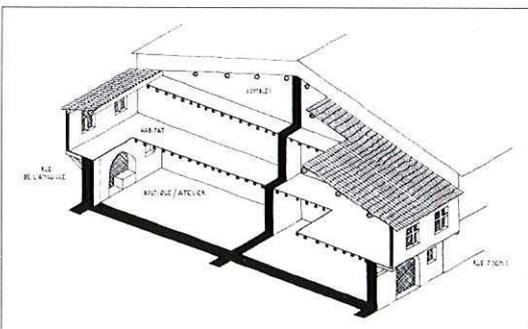
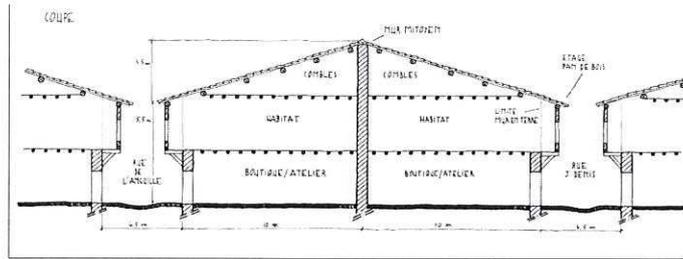
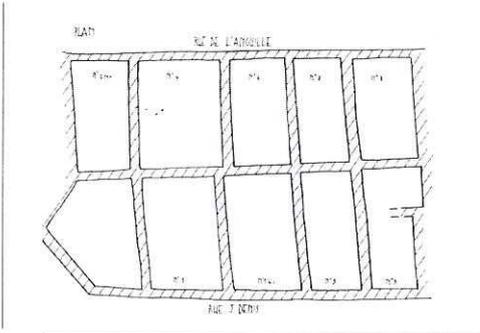


Répartition des sites d'époque Moderne
(Carte Archéologique, S.R.A. Languedoc-Roussillon)

Révolution. 121 sites sont déjà enregistrés dans la carte archéologique nationale pour notre département. Saluons les efforts entrepris et souhaitons longue vie à cette recherche nouvelle.

pour ce quartier de la ville médiévale.

Une quinzaine d'interventions archéologiques ont été programmées un peu partout dans le centre urbain, dans ce but là : l'espace de fouille est souvent très



Perpignan - Rue de l'Anguille
(Fouille et dessin : F. Guyonnet - I.N.R.A.P.)

Voyons comment l'homme du Moyen Âge agit sur son environnement et entrons dans un premier cadre, celui de la ville. Il me semble naturel de donner un éclairage particulier à la ville principale de notre département. On parle de Perpignan à partir du Xe siècle, quand s'y installe un siège de pouvoir, le château comtal, à proximité de l'église Saint-Jean-le-Vieux. C'est à ce jour la plus ancienne église connue de Perpignan et c'est là que s'est construite la première église paroissiale, celle qui regroupe la communauté des habitants de cette agglomération. Voilà une hypothèse vérifiée par l'archéologie.

Mais l'étude de la structure urbaine ne se résume pas aux édifices remarquables. Il y a ce qui se voit, les bâtiments publics, les lieux de culte, les bâtiments militaires. Dans l'ensemble ceux-là ont été bien décrits et étudiés par les historiens et les historiens de l'Art. Il y a ce qui ne se voit pas, qui n'est pas spectaculaire : comme par exemple repérer le niveau de sol naturel, celui de la terrasse alluviale de la Tet sous l'actuel théâtre de Perpignan, ça ne ressemble à rien, mais c'est très riche d'information. Ou des murs arasés qui affectent des orientations identiques, ou différentes, par rapport aux alignements des maisons actuelles comme à la place du Colonel Arbanera, ce n'est pas très visuel mais très parlant aussi. Ou encore des plans de maison antérieurs à la construction du Palais Consulaire, l'actuel l'Hôtel de Ville, qui donnent des orientations, des axes

réduit, une maison, un pâté de maisons au mieux, mais, lorsque l'on met ces informations bout à bout il devient possible de retracer la topographie initiale de l'espace dans lequel la ville s'est installée et sa dynamique de développement. Ça c'est nouveau et les apports de ces dix dernières années sont considérables.

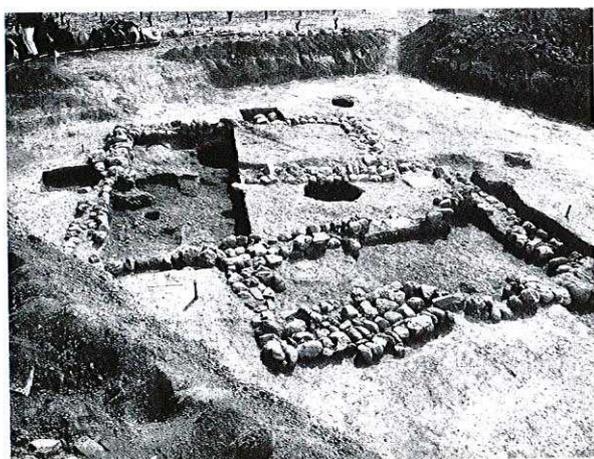
Puis, si on veut s'approcher un peu plus des habitants, après la ville dans sa globalité on doit s'intéresser aux maisons. Toutes les maisons d'habitation du Moyen Âge ne sont pas cassées, loin s'en faut. Depuis quelques années seulement sont programmées de réelles études de bâti, de l'archéologie verticale, pratiquée sur les maisons populaires. On décroûte les murs des maisons vouées à la démolition, et on découvre leurs configurations d'origine. Et quand on sait lire sur les murs, on sépare les morceaux et on remonte les phases. À quoi ressemblent ces maisons ? Dans les trois quartiers neufs de Perpignan, ceux qui sont neufs au milieu du XIIIe siècle, La Réal, St-Jacques et St-Mathieu, elles sont bâties en terre, en terre banchée, et toutes pareilles au moment de leur construction. Deux tests sur deux quartiers de la ville sont de ce point de vue de véritables révélations : un îlot dans la rue de l'Anguille (quartier St-Jacques) et un îlot dans la rue Arago (quartier St-Mathieu). Dans les deux cas, les maisons s'élèvent sur deux niveaux, s'appuient dos à dos avec leurs voisines de derrière, donnant chacune sur des rues organisées selon un système orthogonal.

Une dépendance ou un commerce en bas, un étage à vivre en haut. La façade débordante préfigure la maison à colombage qui se généralise au début du XVI^e siècle.

Les décors intérieurs de certaines de ces habitations, conservés depuis quasiment l'origine, sont totalement insoupçonnés tels les plafonds de bois aux riches décors peints, décors floraux allégoriques ou animaliers très expressifs. C'est une réponse à une nécessité démographique, il faut loger rapidement du monde, et c'est aussi toute une sociabilité qui se fait jour, avec le concours actif des historiens.

Il est bien sûr possible d'arriver à des résultats comparables dans toutes les villes du département et pour certaines on a déjà une bonne connaissance générale de tous ces phénomènes d'évolution. A Prades par exemple où la maison Jourda, un peu plus tardive puisqu'elle est du XVI^e siècle, nous montre un colombage classique avec la mise en œuvre de la technique du pan de bois. C'est la première maison de ce type étudiée de façon exhaustive et elle devient désormais l'exemple de référence pour notre département.

On change de cadre, on sort de la ville pour la campagne. Au Moyen Âge la plupart des gens, 95 % de la population, vit en milieu rural. Exploitations isolées, ou habitats regroupés en villages sont par conséquent bien présents. Nous n'avons pas d'exemples d'exploitations isolées du haut Moyen Âge (VI^e-IX^e siècle) jusqu'à il y a une petite dizaine d'années. La plus ancienne est celle du lieu-dit les Chinchettes (commune de St-Cyprien) : un mur et son retour, un lambeau de sol. Sur la commune de Baixas, au lieu-dit camp del Rey, se trouvent les restes d'une habitation un peu plus complexe. Dans chacun des cas nous sommes en présence d'une maison aux murs de pierre, faite d'une pièce unique, parfois divisée en deux sous-ensembles par un mur de refend. Il est acquis désormais que ce schéma de construction, celui dit de la maison rurale élémentaire, se retrouve dans une large moitié sud de la France, en Bretagne ou en Espagne, et désormais également en Roussillon.



Habitat carolingien du Camp del Rey (Baixas)
(fouille et cl. O. Passarius - A.A.P.-O.)

Si on avance dans le temps et qu'on se projette dans

le bas Moyen Âge, au début du XI^e siècle, on note une évolution de ce type d'habitat encore inconnue il y a de cela 5 ans. Un regroupement de plusieurs dépendances autour d'une unité centrale. C'est la ferme constituée de Vilarnau d'Avall - Mas Miraflores, le long de la route de Canet. L'apport de ce site est aussi de donner un exemple d'organisation générale à l'intérieur de la pièce à vivre où ont été retrouvés tous les éléments de l'équipement, foyers, vases, meule, outils agricoles, encore en place après son abandon consécutif à un violent incendie.

En toutes périodes et à proximité immédiate des habitations se rencontrent les aménagements annexes indispensables : un puits souvent, des silos pour le stockage des denrées alimentaires, un espace potager et parfois un enclos à bétail.

Ces découvertes sont cependant encore trop peu nombreuses pour établir des liens, des relations ou une hiérarchie entre les unités agricoles. Trop tôt encore pour préciser quels liens unissent ce type d'exploitation agricole avec la ville proche.

Et puis il y a le terroir autour, envisagé à la fois sous un aspect agricole, et un aspect paysager. Certaines de nos préoccupations scientifiques ne sont décidément pas très visuelles mais tout de même très enrichissantes. Ce sont des aménagements de terrasses anciennes, des traces agraires, traces de plantation d'arbres, de vigne, ce sont des sillons de labour ailleurs qui donnent des orientations, les orientations de parcelles, quelques fois confirmées par la présence d'un fossé de bordure. C'est tout le modelage du terroir par l'homme qui se fait jour.

Les découvertes peuvent aussi être plus spectaculaires comme celles qui années après années viennent compléter le travail accompli sur la montagne d'Enveig. Pastoralisme et, plus généralement, économie agricole se manifestent là sous la forme d'un important maillage de cabanes bâties par les bergers de brebis cerdans, des orris liés à un contexte d'exploitation fromagère, qui gardent aussi la trace des infrastructures, notamment de longs couloirs de pierre sèche, des enclos, nécessaires au bon déroulement de leur activité.

Puis il y a aussi ce qui a complètement disparu, ce qui faisait l'environnement naturel ou transformé des hommes du Moyen Âge que nous sommes maintenant mieux à même de cerner. Mieux cerner grâce aux études de laboratoire qui sont depuis une dizaine d'années seulement systématiquement entreprises en accompagnement des fouilles de sites médiévaux. Nous savons maintenant dépasser le périmètre des sites sur lesquels nous fouillons pour rendre compte des contextes élargis à l'échelle du terroir. Nous faisons désormais comme nos collègues préhistoriens ou antiquisants, nous tamisons nos terres à l'affût de micro-restes significatifs. Les refus de tamis sont ensuite confiés à divers spécialistes : les anthracologues qui étudient les charbons de bois, un gros travail a été entrepris dernièrement sur les charbonnières liées à l'activité métallurgique en Roussillon, les palynologues qui

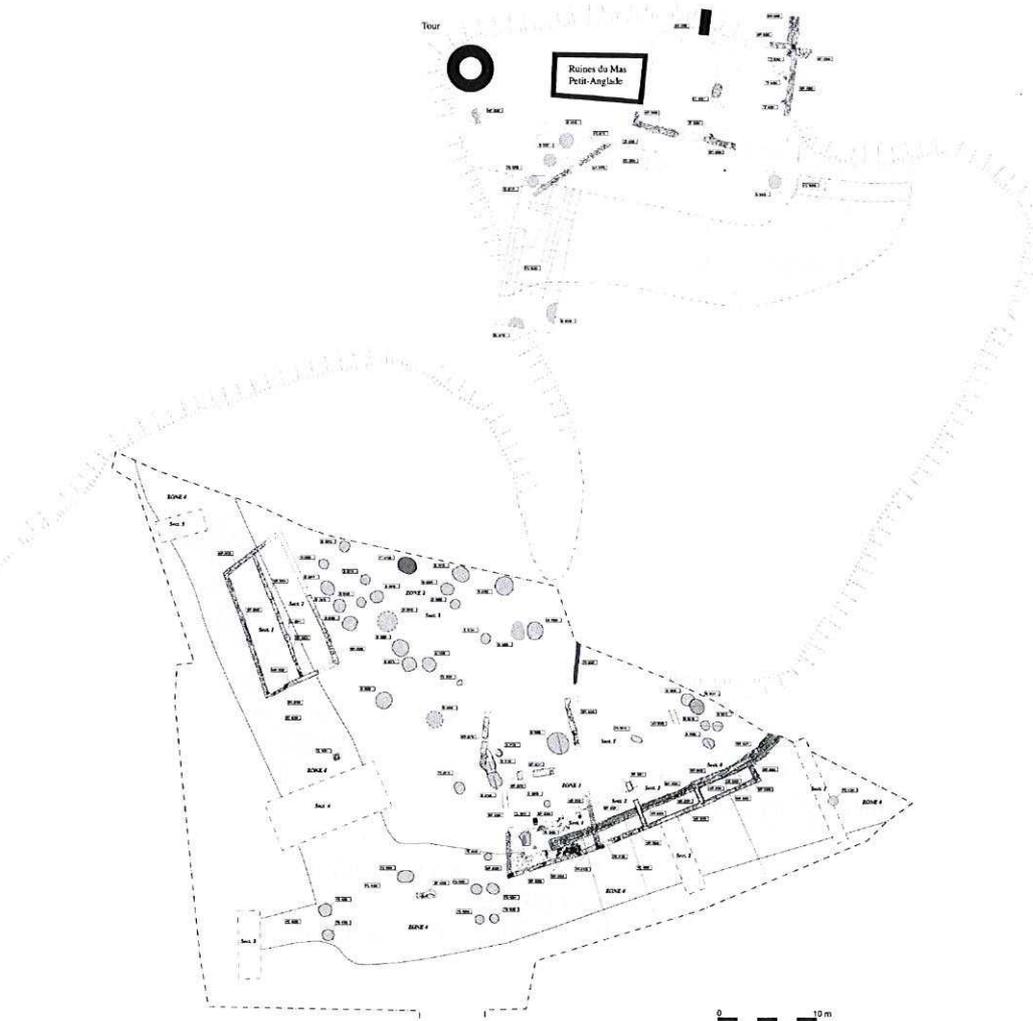
nous disent ce qu'était le couvert végétal et son évolution au cours des mille ans de notre Moyen Âge ; les carpologues qui étudient les graines cultivées ou ramassées (céréales : blé, orge ; légumineuses : pois, pois chiches, vesces), et nous renseignent sur les assemblages de végétaux consommés. Autant d'informations très variées qui échappaient aux chercheurs il y a encore peu.

Autre thème, l'homme se protège et protège ses biens :

L'agglomération, qu'elle soit regroupée autour

cathédrale, où un segment du premier rempart vient confirmer que le noyau central de fixation de la population se trouve bien autour de l'église St-Jean le Vieux ; un petit bout du rempart primitif, sa facture, son orientation sont d'un intérêt majeur.

D'autres exemples de fortifications sont les châteaux ou les tours isolées bâtis par ceux qui, dans la société médiévale, ont pour rôle de protéger la communauté et les biens. Beaucoup de ces monuments sont encore visibles dans le paysage actuel. Certains, parmi les plus anciens, ont été démantelés ou arasés. Le château des Cluses, vastes périmètres clos en deux parties



Vilarnau d'Avall - Perpignan
(fouille P. Alessandri, O. Passarius)

d'une église ou d'un château adopte partout le même schéma directeur pour son développement. Des maisons serrées, organisées selon un plan plus ou moins circulaire, un système de voies radiales, une muraille collective autour. On en sait des choses sur les remparts de nos villes, mais pas au point d'en suivre tous les tracés. On ne conserve au mieux que le dernier, le plus récent. Les enceintes intermédiaires et à plus forte raison les enceintes primitives ne s'observent que très rarement. C'est le cas à Perpignan, sur le parvis de la

séparées par la voie romaine et la rivière Roma est hérité de l'Antiquité, mais toujours utilisé durant le haut Moyen Âge. Les premiers éléments de son organisation intérieure sont en cours d'étude. Celui d'Ultréra sur la commune d'Argelès, également hérité de l'Antiquité est en cours d'exploration et les premiers plans viennent d'être dressés.

Plus avant dans le Moyen Âge, les principaux châteaux féodaux, ou les châteaux plus tardifs sont souvent protégés au titre des monuments historiques. Ils ont

donc déjà fait l'objet d'un enregistrement graphique minimal, un plan d'ensemble de l'existant. Les relevés de détail manquent toujours et dans tous les cas l'ouverture de sondages procure une somme d'informations qui permet de mieux comprendre la vie du monument.

C'est là une des voies de recherche qui a le plus progressé en 20 ans. Que ce soit en archéologie préventive, en archéologie programmée ou dans le cadre de devoirs universitaires, et l'A.A.P.-O a été souvent partie prenante dans ce domaine, la liste des ouvrages majeurs pris en compte est éloquente : Peyrestortes, Vilarnau d'Avall, le long de la route de Canet, stratégiquement placé en bordure de la terrasse alluviale de la Tet avec son mur en galet et son fossé, Tautavel, volontairement dynamité par Louis XIV, pour lequel nous connaissons désormais les systèmes d'accès intérieur et extérieur, Calce et ses aménagements postérieurs en bergerie, Montesquieu, Canet, Castelnou, Les Angles, entièrement fouillé et pour lequel il est possible de distinguer deux états successifs (Xe-XIe, puis XIIe-XIVe siècles), ainsi que les aménagements intérieurs et leurs évolutions, Formiguères, Opoul avec un plan au sol des unités d'habitation liées au château et une reconnaissance des constructions diverses implantées sur le plateau, les tours de Cabrenç sur la commune de Serralongue, Castell-Vell sur la commune de Salses, Paracolls sur la commune de Campôme, Bellegarde sur la commune du Perthus ou, encore en cours d'exploration, le château St-Pierre sur la commune de Fenouillet qui a livré son plan complet et un riche mobilier échelonné entre le IXe et le XIIIe siècle.

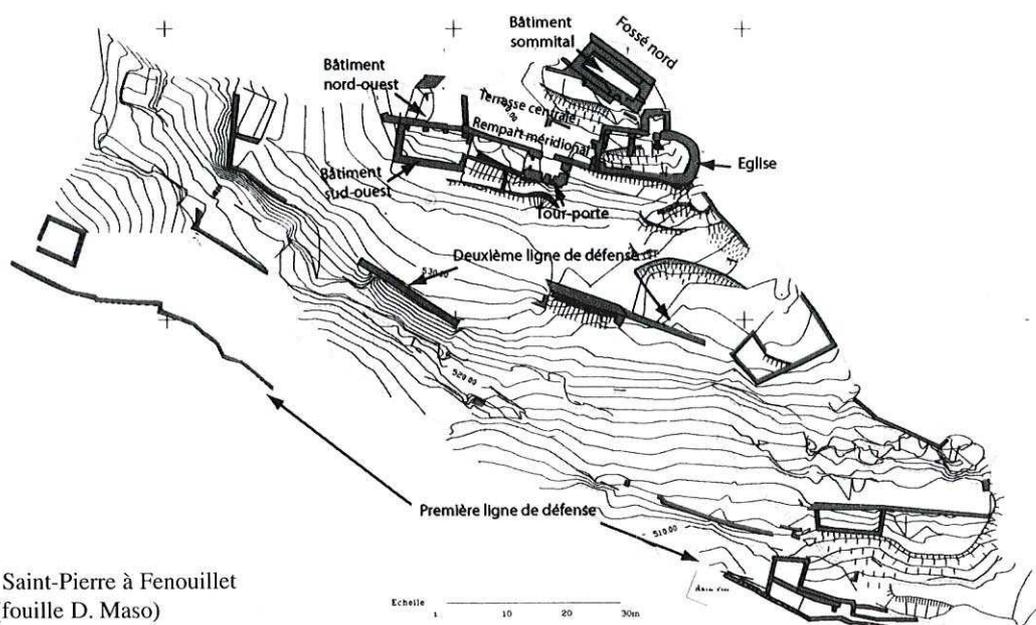
Tous ont fait l'objet de repérages ponctuels ou plus approfondis durant ces dix dernières années. Les aménagements relevés, murs, habitat associé, viennent compléter les plans existant en apportant parfois des précisions sur l'aspect fonctionnel de telle ou telle pièce ou construction contenues à l'intérieur de l'enceinte. Nous possédons aussi désormais les précisions qui nous

manquaient encore sur la vie des occupants, leur environnement matériel, c'est-à-dire leurs objets de quotidien, les vaisselles utilisées, l'armement etc. suffisamment en tout cas pour alimenter un Projet Collectif de Recherche en cours sur le sujet.

Un cas particulier et symbolique, incontournable car unique forteresse royale, est le château des Rois de Majorque à Perpignan. La première approche concernait la plate-forme d'entrée et il est possible de tirer une information intéressante et inattendue : la fiabilité du plan-relief dressé à la fin du XVIIIe siècle est remarquable, au moins pour les édifices majeurs. Tous les bâtiments placés sur le terre-plein ont été retrouvés, en fondation bien sûr, à l'emplacement exact qu'ils occupent sur le plan. La seconde concernait les fossés nord pour des résultats dans deux domaines : sur le plan architectural nous connaissons désormais le profil de ce fossé, sa profondeur, la profondeur de fondation des glacis et nous avons enregistré l'important travail préparatoire d'arasement et de modelage de la colline qui a précédé l'implantation de la forteresse. En ce qui concerne les mobiliers nous avons là un gisement d'une richesse prodigieuse d'environ 500 m³ constitués de rejets domestiques divers, vaisselles de terre cuite, vais-



Château Saint-Pierre à Fenouillet
(fouille D. Maso)



Château Saint-Pierre à Fenouillet
(fouille D. Maso)

selles de verre, ossements d'animaux consommés, graines, objets de fer, de bronze, monnaies, vitraux, en strates successives étagées entre le XIVe et le XVIIe siècle.

L'homme médiéval prie et les églises paroissiales, petites églises rurales, églises castrales, couvents et abbayes sont indispensables à l'expression de sa piété. L'évolution architecturale, en relation directe avec l'évolution de la pratique du culte, de la liturgie, est déjà décrite par les historiens de l'Art. On n'y reviendra pas car plus rien n'est à vérifier dans ce domaine. L'architecture gothique suit l'architecture romane qui elle même prolonge l'architecture préromane, chacune avec des caractères propres depuis longtemps décrits.

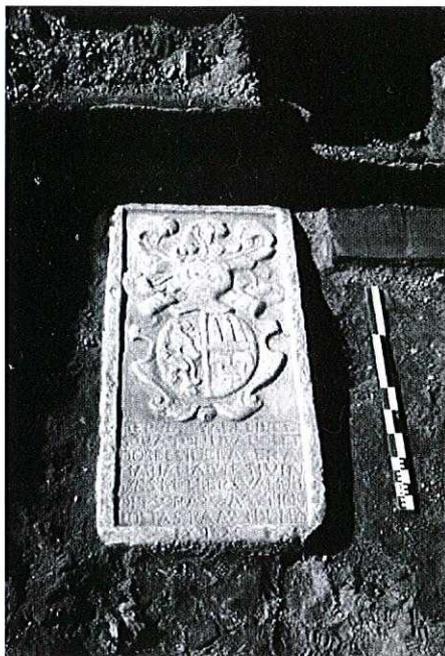
Mais avant les églises préromanes ? Nous en avons une en département, un de ces lieux de culte si rares du haut Moyen Âge. A Rivesaltes, rive droite de l'Agly : un plan rectangulaire, sans abside, donc bien différent de ce que l'on connaît plus tard, avec une porte d'entrée aux piédroits ornés de gravures diverses. Cet édifice était rempli par les alluvions de l'Agly et les sondages ouverts montrent que son niveau de sol se situe à environ 7 m de profondeur par rapport au sol de circulation actuel. Les débordements de l'Agly ont peu à peu recouvert l'église mais aussi le village de St-Martin de Turà dont on devine les murs des maisons lorsqu'on s'engage par la porte ouverte dans le mur nord. Une *Pompéi* médiévale en quelque sorte, qui se développe sous les champs d'asperges et d'artichauts.

Moins souvent décrites, moins bien décrites aussi, et apparemment circonscrites au département des P.-O., sont les églises à enclos fortifiés. Elles sont toutes relevées en plan, mais leur organisation interne nous échappait jusqu'à l'ouverture de sondages dans quelques unes d'entre elles, St-Martin sur la commune de Latour-de-France où apparaissent des murs de refend qui divisent l'espace en petites cellules qui servent à entreposer et protéger les biens de la population, Formiguères, St-Barthélemy de Jonquerolles sur la commune de Bélesta, ou encore Régleille sur la commune d'Ille-sur-Tet.

À propos des couvents, des constructions du clergé régulier :

Certains avaient entièrement disparu, parmi eux le prieuré de Panissars au Perthus, dégagé après de nombreuses années d'effort et dont on connaît aujourd'hui le plan et l'organisation interne, ou la Commanderie Hospitalière de Bajoles à Perpignan, le long de la route de Canet avec des résultats comparables, plan et organisation générale enregistrés en plusieurs phases, aujourd'hui disparue lors de la rectification du virage au dessus duquel elle se trouvait. Autre exemple de couvent pratiquement détruit, le couvent St-François (rue Foch à Perpignan), pour lequel de rapides sondages d'évaluation ont montré dernièrement la richesse des vestiges d'architecture, mais aussi la présence de dalles funéraires inédites portant les noms de familles influentes de la ville, les Batlle dont le représentant, mort en 1326 n'est rien moins que chevalier du roi

Sanche de Majorque et majordome de la reine Marie. Mais nous savons aussi du coup avec certitude que le cloître à enfeus était en fonction au début du XIVe siècle.



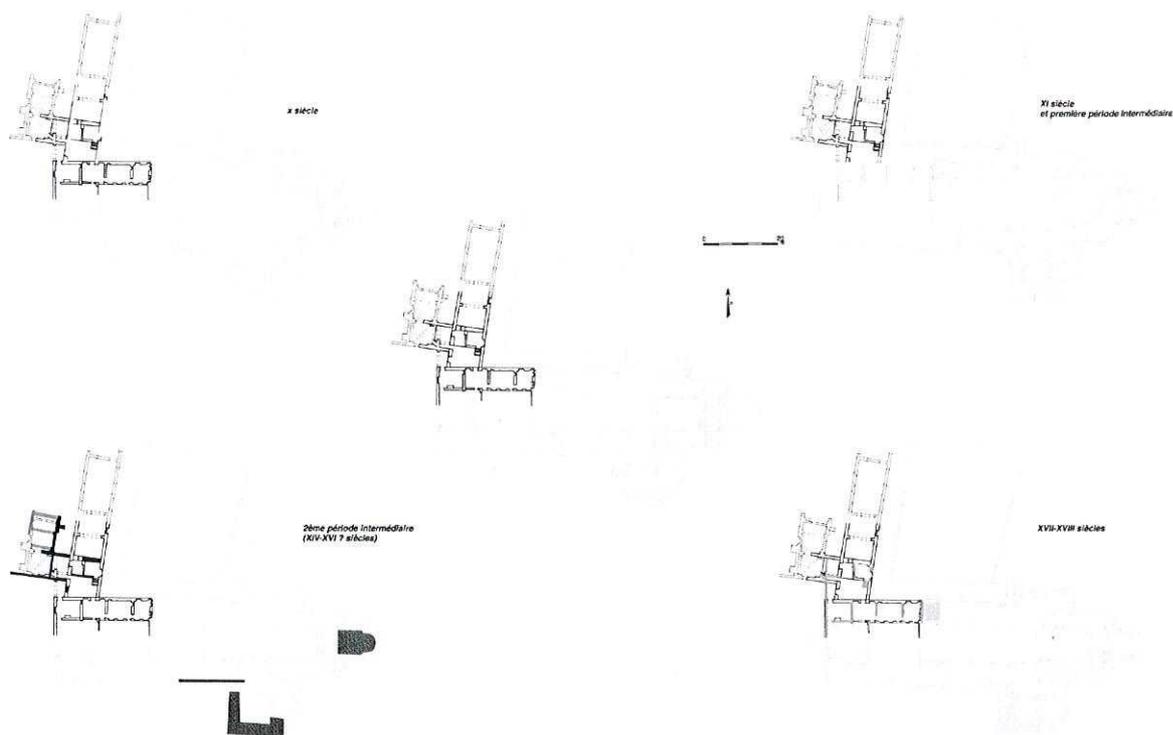
Pierre tombale de Antoni Bolet
(cl. P. Alessandri - I.N.R.A.P.)

Autre pierre tombale richement décorée des armes parlantes de Antoni Juan Bolet d'Osell i de la Serra honoré du qualificatif «d'illustre» et de son épouse Maria Vinyes décédés respectivement en 1619 et 1620. L'étude est en cours.

St-Michel de Cuixà enfin, couvent sur lequel une importante étude de bâti a été entreprise sur une partie des bâtiments conventuels, fortement remaniés au XVIIe siècle et XVIIIe siècle et partiellement ruinés aujourd'hui. Il s'agissait d'apporter des informations chronologiques afin que les Monuments Historiques puissent choisir un parti de restauration fondé sur des données fiables. Le décryptage méthodique des murs a débouché sur une mise en phase globale de ces bâtiments. L'étude, une fois aboutie, permettait alors de proposer une nouvelle lecture du plan d'ensemble en y incorporant des ensembles de murs datés avec certitude. Aux périodes anciennes (Xe siècle) se rattachent tout le bâtiment nord puis les modifications voulues par l'abbé Oliba (les galeries du XIe), puis l'évolution peut se suivre sans hiatus jusqu'au XVIIIe siècle).

L'homme et son environnement matériel

J'ai choisi de ne pas présenter une litanie de beaux objets mais plutôt de mettre l'accent sur l'aspect scientifique, celui de la recherche en cours qui utilise ces objets comme un moyen de mieux comprendre les populations qui les utilisaient. Trois pistes sont actuellement explorées et poursuivent des objectifs similaires.



Saint-Michel de Cuxà
(fouille P. Alessandri, A. Huser - I.N.R.A.P.)

Un devoir universitaire prend en compte l'intégralité des productions de verrerie du département. Première véritable étude d'un mobilier ingrat à utiliser, souvent extrêmement fragmenté. Deux autres devoirs universitaires s'intéressent aux productions céramiques de la fin du haut Moyen Âge et du Moyen Âge central, IXe-XIIIe siècles. Une action collective de recherche financée par l'Etat prend en compte les productions de vaisselles de terre cuite du bas Moyen Âge et du début de la période moderne, XIVe-XVIe siècles.

Les découvertes issues de plusieurs sites du département nous renseignent sur la typologie des vaisselles du haut Moyen Âge et du Moyen Âge central. Il y a *Ruscino* bien sûr gros pourvoyeur, mais aussi Baixas, Rivesaltes, Les Angles, St-Pierre de Fenouillet, Vilarnau, Ultrera et bien d'autres. Pour cette partie du Moyen Âge une dominante grise prévaut, une typologie simple, des marmites, des vases à liquide. Ces récipients sont cuits en atmosphère confinée, dans un four fermé du type de celui mis au jour à la place des Potiers à Perpignan. À partir du milieu du XIIIe siècle, les potiers maîtrisent la technique de la glaçure, revêtement de surface qui améliore considérablement l'étanchéité des vases. Marmites et vases à liquides, avec une pâte à dominante rouge cette fois-ci, sont cuits dans un four ouvert du type de celui également mis au jour à la place des Potiers de Perpignan. Le dépôt de vases à fonction architecturale de l'église St-Jacques de Perpignan daté du XVe siècle représente une volumineuse série remarquable par son état de conservation et les potentialités qu'elle offre : au-delà de la variété des formes et des

ateliers de provenance, ces récipients sortent directement des maisons des habitants du quartier pour être disposés en support sous le toit de l'église, tous sont entiers et ont été longuement utilisés, certains contiennent des restes d'aliments du dernier repas cuit à l'intérieur, d'autres sont rafistolés. Tout ça est maintenant à comparer avec les lots provenant de sites contemporains, le château royal de Majorque, la place des potiers et l'îlot Dauder de Selva à Perpignan, le château de Collioure, etc.

Autre thème de recherche sur les mobiliers, les monnaies : le musée numismatique Puig de Perpignan et l'A.A.P.-O. enregistrent systématiquement les découvertes en collaboration avec les archéologues de terrain. Les plus anciennes monnaies médiévales sont des tiers de sous frappés dans des métaux lourds, or ou électrum, alliage d'or et d'argent. Elles portent la titulature des derniers rois Wisigoths Egica, Witiza et Achila qui se sont succédés entre la fin du VIIe et le tout début du VIIIe siècle, juste avant l'effondrement du royaume sous la poussée des armées arabo-berbères. Il faut malheureusement rester discret sur les lieux de découverte afin d'éviter les visites intempestives. Les communes concernées ne sont que 3 pour l'instant : Perpignan, Corbères-les-Cabanes et Las Illas. Une exception peut être faite pour une monnaie inédite venant de la grotte de Montou, sur la commune de Corbères-les-Cabanes où plus aucun risque de pillage ne subsiste puisque le gisement médiéval dont elle est issue a laissé la place à celui de la Préhistoire récente que nous connaissons bien. Ces monnaies présentent toutes une caractéris-

tique surprenante, c'est leur état de conservation. Elles ne sont ni usées, ni rognées, fleur de coin comme disent les numismates. Tout porte à croire qu'elles n'ont jamais circulé mais qu'elles ont plutôt été thésaurisées, comme un bien précieux. Il est à noter aussi qu'on ne rencontre pas en fouilles de monnayage frappé dans un métal moins noble qui pourrait accompagner ces monnaies d'or. Voilà une piste qui reste à explorer.

Les monnayages des périodes suivantes ont circulé, oboles, sous et deniers de billon frappés le plus souvent au nom du monarque régnant, se rencontrent fréquemment sur les sites du Moyen Âge. Monnaies de Perpignan, catalanes, aragonaises, françaises constituent un important catalogue mais dans ce domaine les études et recherches sont actives et rares sont les surprises...

Il s'agit, pour ces trois domaines de recherche, d'identifier les ateliers de production, de cartographier les aires de distribution, de dresser des corpus de référence encore inexistantes, d'effectuer les analyses de laboratoire nécessaires à l'établissement de ces corpus et, c'est peut être là un des aspects les plus fructueux, d'intégrer les collections anciennes encore inexploitées qui contiennent les divers dépôts archéologiques du département, et elles sont riches et volumineuses.

Et'on arrive au bout, l'homme meurt : quels sont les acquis à propos des pratiques funéraires en usage ?

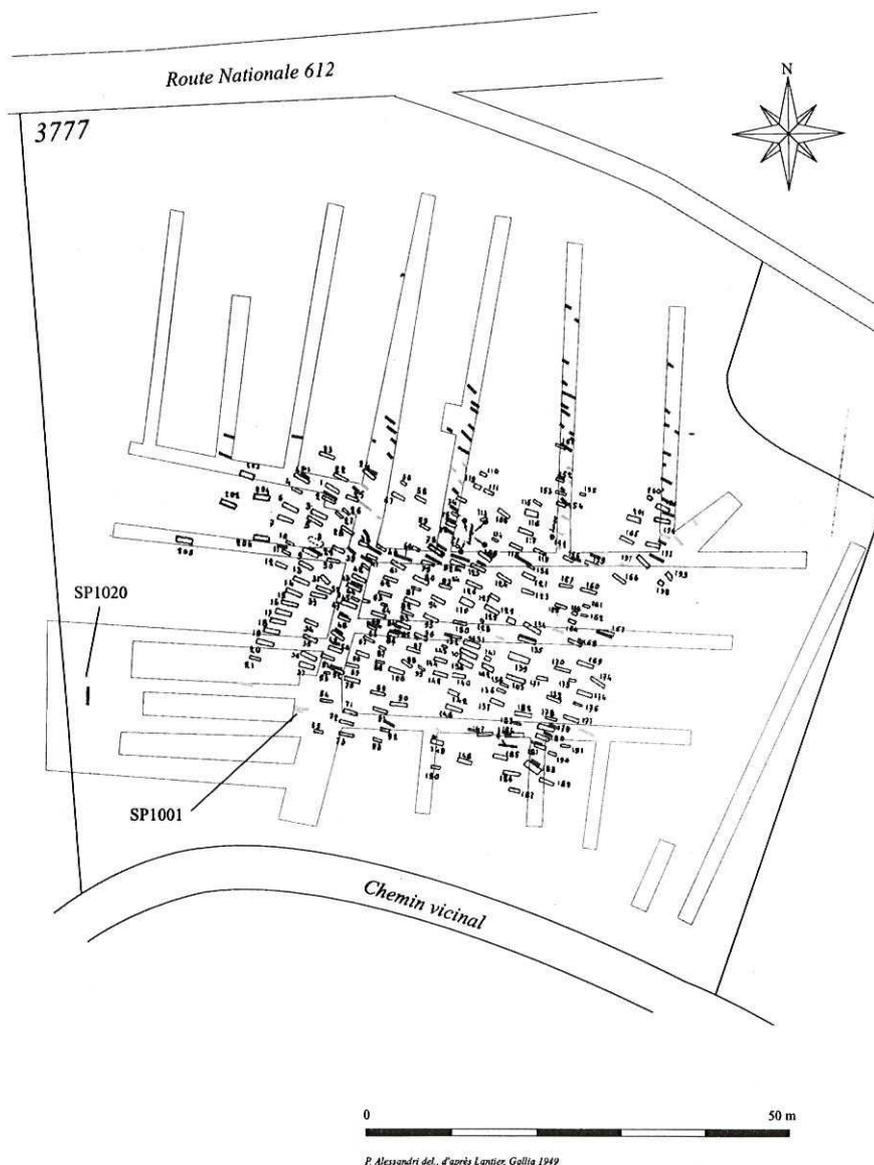
Un sarcophage nouveau à Espira de Conflent. D'autres sarcophages sont décrits, notamment à Arles-sur-Tech ou Elne. Celui-ci, qui contient deux individus, est morphologiquement un peu différent mais il reste bien daté du haut Moyen Âge wisigothique.

D'époque wisigothique toujours datent plusieurs espaces funéraires de plein champ, Estagel et Tautavel. Tautavel est une découverte récente, un petit cimetière partiellement exploré, aux tombes rigoureusement alignées ; Estagel est une reprise récente de fouilles engagées en 1935. La reprise des recherches ne fut pas inutile puisqu'une centaine de tombes supplémentaires

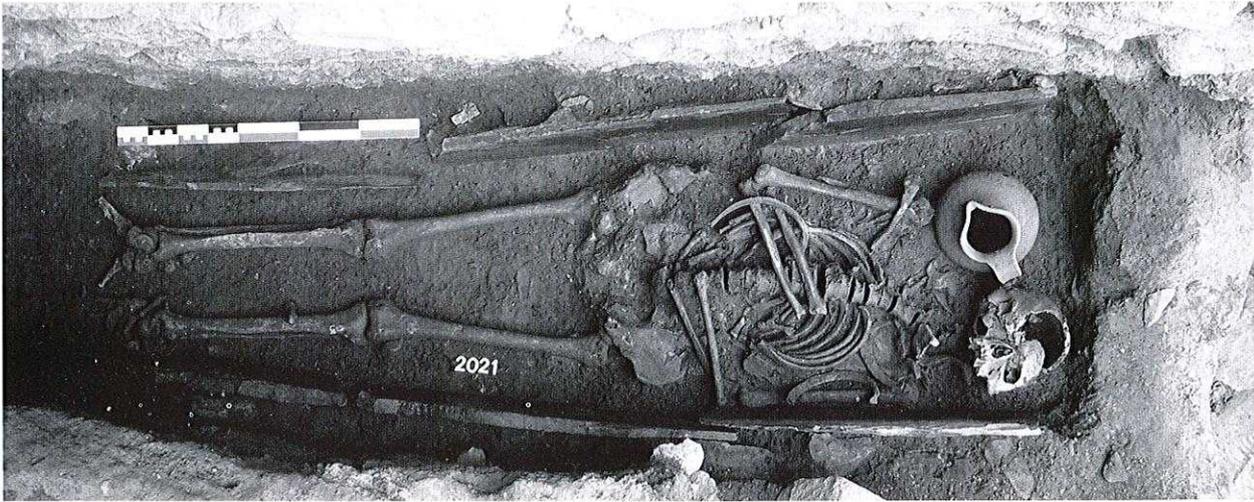
peut être rajoutée aux 208 décrites sur ce site. Ces tombes avaient été vidées de leur contenu puis démantelées à la fin du XIXe siècle et ne pouvaient donc être repérées avec les moyens d'investigation mis en œuvre avant guerre.

Les tombes en coffre de pierre sont alignées le long de chemins de circulation, toutes orientées, pour former un cimetière bien organisé. Les dépôts funéraires, les plaques et plaques-boucles de ceinture, de tradition germanique, se retrouvent systématiquement pour ces périodes en contexte funéraire.

Plus avant dans le temps, dans le Moyen Âge central, Xe-XIIe siècles, se retrouve de façon systématique l'ensemble funéraire classique, appelé à durer au moins jusqu'au début du XIXe siècle. Une église, et au contact immédiat l'espace des morts. San Pere del Bosc sur la commune de Corbères-le-Château en est un exemple, un bel exemple puisque au dessus des sépultures en



Nécropole d'époque wisigothique d'Estagel
(fouille P. Alessandri - I.N.R.A.P.)



Tombe en coffre de Corbère
(fouille O. Passarrius, R. Donat, A.A.P.-O.)

coffre de pierre recevant les défunts sont également conservées, c'est rarissime en département, des marques de surface, des repères, sous la forme de pierres dressées. À Vilarnau enfin, route de Canet, vient de s'achever la fouille complète d'un cimetière attenant à l'église St-Christophe entièrement arasée.



Détail du cimetière de Vilarnau à Perpignan
(fouille et cl. O. Passarrius)

L'étude en cours s'attache à exploiter la somme considérable des informations recueillies : les relations entretenues entre le monde des morts et le monde des vivants, la description du paysage funéraire (cheminement, marques de surface, la gestion du cimetière, les regroupements, la typologie des sépultures et leur évolution dans le temps, le traitement des corps, le dépôt d'objets qui accompagnent le défunt, etc.). N'oublions pas bien sûr l'enquête anthropologique menée sur l'ensemble des ossements qui appartiennent à une population d'environ 1000 individus. Une enquête similaire, qui porte sur une population beaucoup plus réduite

prend en charge les inhumations du cimetière de Panissars au Perthus. Autant de sujets d'étude qui n'avaient jamais été abordés en Roussillon de façon aussi exemplaire.

Pour conclure, je dirai d'abord que l'unique chercheur attiré par le Moyen Âge au début des années 1980 a fait des adeptes puisque nous sommes aujourd'hui une bonne quinzaine, archéologues et historiens à intervenir sur le terrain et à développer des thèmes de recherche. Autre facteur prometteur et déterminant est la mise en place de plus en plus régulière d'équipes pluridisciplinaires regroupant des archéologues, des historiens, des géologues, des géographes, qui unissent leurs efforts dans divers domaines. La mise en application de cette complémentarité a d'ailleurs déjà débouché sur de belles réussites en département.

Beaucoup a été fait en 20 ans, mais il reste encore beaucoup plus à accomplir. Nous connaissons peu de chose des voies de communication, des ponts, des carrières, des systèmes de drainage et d'irrigation. Des travaux novateurs sont engagés dans ces différentes voies qui sous peu se concrétiseront par des synthèses d'utilité collective, à n'en pas douter, car comme vous vous en êtes rendu compte, en ville ou en milieu rural presque toutes les interventions archéologiques sont susceptibles d'intéresser le Moyen Âge. La matière ne manquera donc pas.

Rapport de Patrice ALESSANDRI

«Les richesses du dépôt archéologique départemental»
Journées Européennes du Patrimoine 2003
Palais des Rois de Majorque

A l'occasion des Journées Européennes du Patrimoine 2003, l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales a proposé une exposition sur le rôle du dépôt archéologique départemental, les activités qui y sont conduites, et les objets qui y sont conservés. Cette manifestation s'est déroulée les 20 et 21 septembre dans les appartements du Roi au Palais des Rois de Majorque, les locaux qui abritent actuellement le dépôt ne permettant pas l'accueil du public. L'exposition, intitulée « Les richesses du dépôt archéologique départemental », a accueilli près de 2500 personnes en deux jours, dont M. Marcel Mateu, élu du Conseil Général, Mme Marianne Petit, Directrice du Service Animation et Patrimoine du Conseil Général, et M. Philippe Vergain, Conservateur Régional de l'Archéologie. Il faut dire que le Conseil Général a largement participé à l'élaboration de cette manifestation, en mettant à la disposition des employés de l'A.A.P.-O. tous les moyens matériels nécessaires à sa réalisation : une salle, l'imprimerie pour les panneaux, le mobilier pour l'exposition (vitrines, socles,...). D'autre part, le Service Régional de l'Archéologie a collaboré à la rédaction de certains panneaux, prouvant ainsi son intérêt pour cette démarche associative.

Devant une vitrine, on imagine mal le travail réalisé en amont et souvent même les combats menés pour préserver notre patrimoine archéologique et le conserver. Si les archéologues ont pu vous en montrer une partie, c'est grâce à la ténacité de certains et à un lourd travail de fouilles, puis de conservation. Nous avons donc choisi de ne pas montrer que des objets en vitrine, mais d'expliquer également le travail des chercheurs au dépôt (le traitement et l'étude du mobilier après la fouille et les différents modes de stockage en vue de sa conservation à long terme).

Structurée en deux parties, l'exposition présentait dans un premier temps les différentes activités menées au dépôt, plus particulièrement lors du traitement du matériel archéologique issu des fouilles départementales. Les visiteurs ont pu découvrir le travail de l'archéologue étape par étape : lavage des objets, marquage à l'encre, tamisage à l'eau et tri du sédiment, inventaire du mobilier archéologique, remontage des céramiques, dessin, ou encore travail de l'anthropologue.

Dans une seconde partie, plus d'une centaine d'objets archéologiques étaient exposés en vitrine : issus dans leur totalité de fouilles menées dans le département, ils comptent parmi les plus remarquables pièces découvertes, dont certaines sont encore inédites.

Enfin, un stand bibliothèque permettait aux visiteurs de se documenter sur l'archéologie départementale.

Journées Européennes du Patrimoine
20 et 21 septembre 2003

L'Association Archéologique
des Pyrénées-Orientales
vous présente

**Les richesses
du dépôt
archéologique
départemental**

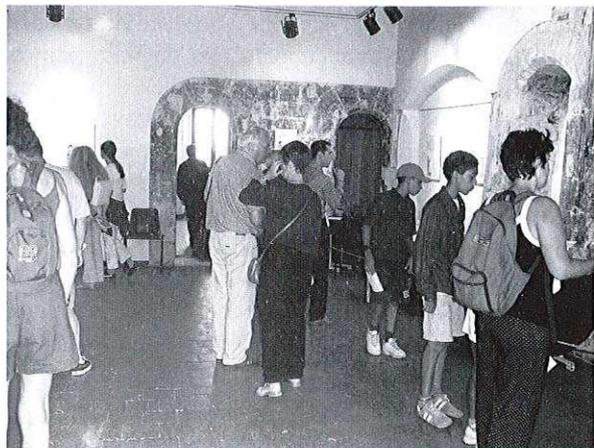
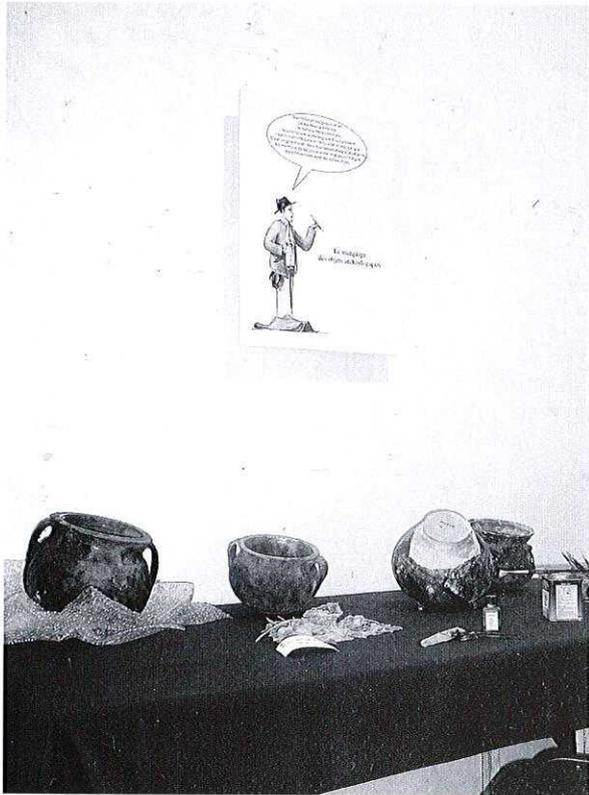
Appartements du Roi
Palais des Rois de Majorque
Perpignan

AAPO
CONSEIL GÉNÉRAL
Département des Pyrénées-Orientales

Le succès de ces journées montre le grand intérêt du public pour l'archéologie. La demande reste forte, avec des visiteurs toujours curieux et fascinés. Il nous semble nécessaire de répondre à leurs attentes en leur proposant régulièrement ce genre de manifestation.

Virginie Teilhol et Olivier Passarius

Exposition
«Les richesses du
dépôt archéologique
départemental»



Le catalogue-inventaire du dépôt archéologique des Pyrénées-Orientales

Depuis la rentrée 2003-2004, un catalogue-inventaire des collections archéologiques déposées au Centre archéologique départemental est consultable à la bibliothèque de notre association. Ce catalogue de 250 pages a été remis à la Direction Régionale des Affaires Culturelles (Service Régional de l'Archéologie).

Il est l'aboutissement de 4 ans de travail des employés et de bénévoles de l'Association Archéologique des P.-O. Son but est de faciliter le travail des chercheurs et de diffuser plus largement la connaissance du patrimoine archéologique des P.-O.

1) Historique du dépôt archéologique départemental

Créé au Palais des Rois de Majorque dans les années soixante sous l'impulsion de P. Ponsich et de J. Abélanet, le dépôt archéologique départemental est logé depuis 1989 dans un ancien entrepôt appartenant au Conseil Général, au 4 bis avenue Marcellin Albert. C'est J. Abélanet qui en avait été nommé directeur, à titre bénévole, par le Ministère de la Culture.

Depuis 1998, la mise à disposition du rez-de-chaussée de ce bâtiment a permis de procéder au rangement des collections archéologiques entreposées au premier étage (le poids de ces collections sur les planchers créait des problèmes de sécurité).

À partir de cette étape de redistribution des espaces de travail, l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, en accord avec l'État, a détaché régulièrement depuis 4 ans ses employés, aidés par des bénévoles, pour procéder au rangement et à l'inventaire des collections. Ce sont celles entrées avant 2001 qui ont bénéficié de ce travail.

L'attribution de crédits d'équipement par la D.R.A.C. (Direction Régionale des Affaires Culturelles) a permis l'agencement et l'installation de meubles de rangement dans le local du rez-de-chaussée. Des échelles de bois, des portoirs, des boîtes en carton et des caisses en plastique ont été achetées pour le conditionnement des séries.

2) Les différentes phases de la gestion du dépôt et de l'inventaire

La phase de déménagement terminée, il a été possible d'établir un premier étiquetage des portoirs et de compléter celui déjà existant. Cet étiquetage visait à identifier pour chaque portoir : la commune, le site, le dépositaire, l'année. À partir de là, une étape d'inven-

taire sur papier des séries a été entreprise.

Ce travail a permis de constituer une première base informatique de classement et de localisation des collections dans le dépôt.

3) L'informatisation de l'inventaire

Le logiciel File Maker Pro dans sa version 3.0 a été utilisé pour constituer une base de données facile d'utilisation et qui permette l'accès rapide aux collections et leur localisation dans le dépôt.

J. Kotarba et O. Passarrius ont créé une fiche-type qui comprend 7 rubriques divisées elles-mêmes en 30 sous-rubriques.

Modèle de fiche informatique
avec les rubriques principales

1. Fiche collection
2. Références du site
3. Localisation dans le dépôt
4. Autres stockages
5. Fiche
6. Inventaire du mobilier
7. Particularités

L'édition papier de l'inventaire des collections a nécessité de faire des choix dans la présentation des différentes rubriques.

Les rubriques retenues dans le catalogue sont :

Commune
Nom du site
Inventeur
Année
N°US
Travée
Colonne
Portoir
Volume

4) Bilan et perspectives de travail

Un dépôt saturé

S'il est vrai que les conditions de conservation et de gestion des collections ont été améliorées grâce à la nouvelle réserve mise à disposition par le Conseil Général, il n'en demeure pas moins qu'aujourd'hui l'espace disponible pour intégrer les collections postérieures à 2001 est largement insuffisant. En effet, seules

trois nouvelles travées seront susceptibles d'accueillir une partie des collections qui sont en attente d'un traitement définitif au premier étage (soit 585 portoirs). Le problème d'une extension des réserves ou du déménagement du dépôt vers un autre site se pose donc avec plus de force.

La poursuite de l'inventaire, les collections dispersées

Dans le département des Pyrénées-Orientales, il n'existe pas qu'un seul dépôt archéologique. Quatre autres dépôts font l'objet d'une convention ou d'une reconnaissance de la part de l'État. Il s'agit du dépôt archéologique de la Ville de Perpignan (où sont stockées les fouilles effectuées par le Service Archéologique Municipal), du dépôt de Saillagouse (pour les fouilles de Cerdagne), de celui de Port-Vendres (pour les fouilles sub-aquatiques) ; le dépôt de Tautavel dépend quant à lui du Muséum d'Histoire

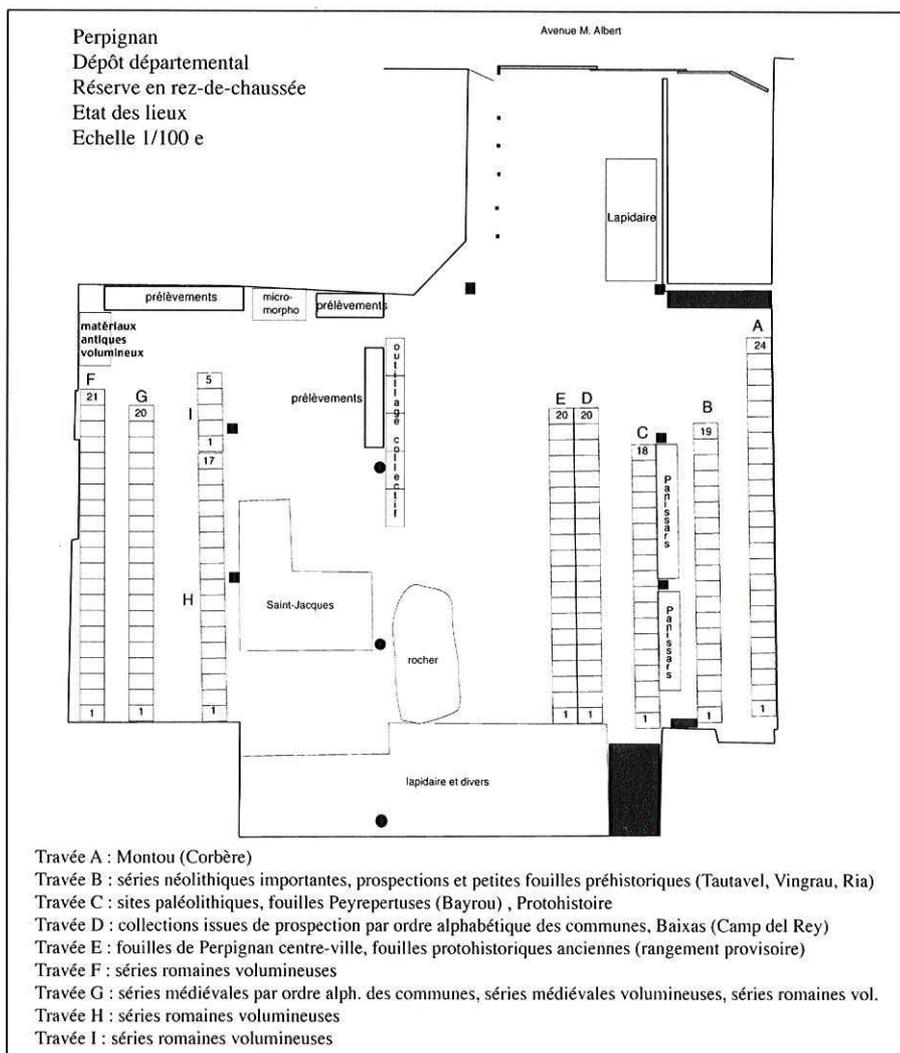
Naturelle et concerne d'abord les fouilles de la Cauna de l'Arago.

D'autres dépôts, non conventionnés (Elne, Prades, Saint-Paul-de-Fenouillet par exemple), abritent des collections issues de recherches archéologiques autorisées ou anciennes. C'est dans ces dépôts non officiels que les objets archéologiques sont les plus susceptibles d'être dégradés, voire dispersés ou perdus.

Cette situation pose la question d'un inventaire exhaustif de tous ces petits dépôts et du regroupement de leurs collections au sein d'une seule structure, capable de conserver, d'inventorier et de gérer à long terme le patrimoine archéologique mobilier du département.

Grâce à sa bonne connaissance des fonds archéologiques et des acteurs de terrain, l'Association Archéologique des P.-O. peut jouer, dans cette situation délicate, un rôle de médiateur non négligeable.

Sabine Nadal



Un regard sur l'évolution de la politique culturelle et scientifique en France

I - L'exemple de l'archéologie préventive

Naissance d'une discipline

La question de l'archéologie préventive émerge dans le milieu des années 70, à l'occasion d'un changement important de politique des aménagements urbains réinvestissant les centre-villes historiques, du développement des grandes infrastructures de communication, et de l'élaboration des outils conceptuels de l'archéologie scientifique. Il n'existait à ce moment-là aucune structure d'intervention, ni de cadre législatif adéquat. Pourtant les sites archéologiques étaient mis au jour sous le regard de tous.

C'est sous la pression à la fois des bénévoles universitaires, des laboratoires de recherche et surtout d'une prise d'intérêt de la population, relayée par les médias, que quelques opérations spectaculaires de sauvetage archéologique sont réalisées par le Ministère de la Culture, en charge du Patrimoine en France. La population s'approprie la question archéologique et en fait de *facto* un bien commun.

Par la suite, le Ministère de la Culture met en place dans les années 1970 à 1980 :

- des directions à la tête des Circonscriptions régionales archéologiques,
- des fonds publics pour rémunérer quelques archéologues sous contrat de travail précaire (vacations),
- une association de droit privé, l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales (A.F.A.N.), sous contrôle de l'État, qui permet au Ministère de la Culture de verser des subventions publiques pour financer l'achat de matériel.

Les rares archéologues professionnels, tous sous contrat précaire avec l'État posent rapidement la question de la précarité de leur travail et de la pérennité de leur mission :

- dans les années 80, ils imposent la titularisation de 150 précaires au sein du ministère de la Culture ;
- dans les années 90, près de 400 dossiers de contrat de travail à durée déterminée seront en grande partie qualifiés en contrat de travail à durée indéterminée auprès de l'A.F.A.N. devant les tribunaux des Prud'hommes. Par la suite, la direction de l'A.F.A.N. est contrainte d'intégrer sous contrat à durée indéterminée 500 archéologues en situation précaire (dont 4 dans les P.-O.).

Cette lutte contre la précarité s'est inscrite non seulement dans le cadre de l'amélioration des conditions de travail des archéologues, mais aussi dans celui de la nature de l'activité de l'archéologie préventive qui est ainsi reconnue comme une activité permanente.

La question qui a ensuite découlé de cette reconnaissance était de savoir comment pérenniser le financement de l'archéologie préventive ? Qui devait payer ? Au nom de quoi ? Qui devait réaliser les opérations de fouille ?

Ces premiers acquis amèneront :

- d'un côté le développement par l'État de structures régionales de contrôle, de prescriptions scientifiques et d'interventions, tout en posant la question des cadres législatifs et réglementaires : les Services Régionaux de l'Archéologie dans les Directions Régionales des Affaires Culturelles (SRA et DRAC),
- et de l'autre le développement et la pérennisation de l'activité archéologique avec un accroissement important du nombre de professionnels et du budget de l'A.F.A.N (+ 10% chaque année).

Mise en chantier d'un cadre législatif, vote de la loi du 17 janvier 2001

Dans les faits la question du service public de l'archéologie était posée fondamentalement.

En 1998, à l'issue d'un mouvement de grève massif des personnels de l'archéologie, le Ministère de la Culture et le Gouvernement acceptent de lancer un chantier législatif d'envergure sur l'archéologie préventive, son opérateur, et son mode de financement.

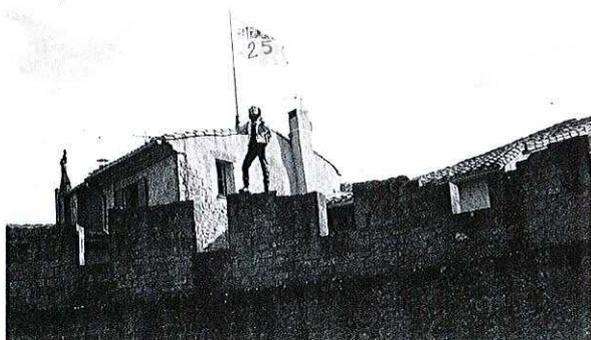
Le projet de loi fait l'objet d'un débat parlementaire très nourri sur une année pleine et une loi est adoptée le 17 janvier 2001.

L'archéologie préventive est reconnue légalement comme une mission de service public, activité scientifique réalisée au nom de l'État et pour la collectivité. L'A.F.A.N. est transformé en Établissement Public Administratif de recherche financé par une redevance fiscale payée par les aménageurs privés et publics. L'I.N.R.A.P. est alors créé le 1er février 2002. Il possède un effectif de 1300 agents non-titulaires, dans 70 résidences administratives sur l'ensemble du territoire national. Il est doté d'un budget de 105 M d'euros. Près de 4000 interventions de diagnostics archéologiques sont réalisées donnant lieu à plus de 300 opérations de fouilles par an. Les prescriptions de l'État sont quand à elles assurées par 300 agents titulaires des Services Régionaux de l'Archéologie dans les Directions Régionales des Affaires Culturelles.

Dès 2002, remise en question du cadre législatif

Dès mai 2002, la nouvelle majorité à l'Assemblée Nationale n'aura de cesse d'attaquer la loi du 17 janvier 2001, avec comme conséquence rapide la réduction de

25 % du financement de l'I.N.R.A.P. (décembre 2002), et la remise en cause du cadre mis en place par la loi 2001-44 (printemps 2003).



Siège de la Cité de Carcassonne

Les diagnostics restent dans le giron des services publics (I.N.R.A.P. et services de collectivités qui le demanderont sur leur territoire) et financés par une redevance. Mais les lotisseurs sont à nouveau exonérés de la redevance due pour les diagnostics (alors qu'ils « pèsent » 25 % des 50 000 ha aménagés annuellement en France...)... Par ailleurs, la loi prévoit qu'au moins 30 % de cette redevance seront désormais réservés à un fond de secours aux aménageurs « nécessaires » qui seraient concernés par des opérations de fouilles. Ce qui laisse entrevoir un rapide engorgement financier du système.

Parallèlement, les opérations de fouilles pourront dorénavant être assurées par des opérateurs privés, choisis par des aménageurs-maîtres d'ouvrage totalement étrangers à la discipline et dont les intérêts sont souvent contraires aux nécessités de la recherche. Elles seront, comme du temps de l'A.F.A.N., financées au coup par coup, sur devis.

De leur côté, les aménageurs privés qui se satisfaisaient de la lisibilité du coût de l'archéologie dans la loi de 2001 font déjà état de critiques sur :

- le financement des fouilles (coût non maîtrisé, retour aux négociations avec les opérateurs, appels d'offre éventuels qui rallongeront encore les délais d'intervention),
- le déséquilibre non résolu entre les coûts supportés par les aménageurs ruraux ou ceux supportés par les aménageurs urbains,
- la difficulté croissante de l'I.N.R.A.P. (liée à la réduction drastique des personnels en contrat à durée déterminée depuis janvier 2003) à répondre à ses missions dans des délais satisfaisants.

Du côté des Services Régionaux de l'Archéologie, le pouvoir de prescription des services de l'État est fortement limité : une circulaire ministérielle récente les incite d'ailleurs à prescrire encore et toujours moins, et les prescriptions de conservation (comme celle prise récemment dans notre département sur le site antique du Mas Frère, à Saint-Génis des Fontaines) ne seront

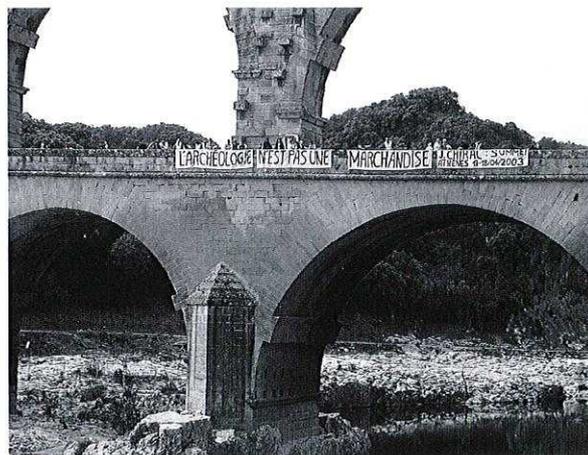
désormais possibles que dans le cadre d'un classement au titre des Monuments Historiques, c'est-à-dire de manière très exceptionnelle. Dans de nombreux cas, les SRA devront émettre les titres de perception de la redevance, ce qui induira une surcharge de tâches administratives et donc la multiplication des obstacles à la prescription.

Enfin, le nouveau texte déstabilise aussi profondément toute la chaîne opératoire de l'archéologie préventive. En effet, l'opérateur du diagnostic sur un site donné ne sera pas forcément retenu par l'aménageur (dont les critères de choix ne seront pas, on peut le craindre, scientifiques) pour la fouille qui suivra. Du côté des futurs opérateurs dont l'État encourage l'émergence aux côtés de l'I.N.R.A.P., le niveau d'agrément (non connu à ce jour) pourra avoir comme incidence une certaine précarisation des personnels (turn-over de salariés, dévalorisation de certaines catégories professionnelles), et dans ces conditions, une archéologie au rabais (impossibilité, dans ces conditions, de poursuivre une formation continue pourtant nécessaire à toute activité de recherche).

Mobilisation citoyenne

Pourtant, le secteur de l'archéologie ne représente pas d'enjeux économiques majeurs : le coût de l'archéologie (130 M d'euros) ou le rendu de la redevance (105 M d'euros) ne représentent que 1/1000^e des bénéfices du Bâtiment et Travaux Publics...

À court terme, c'est bel et bien la sauvegarde du patrimoine, et la qualité et le développement de la recherche archéologique en France qui sont directement menacés.



Manifestation sur le Pont du Gard

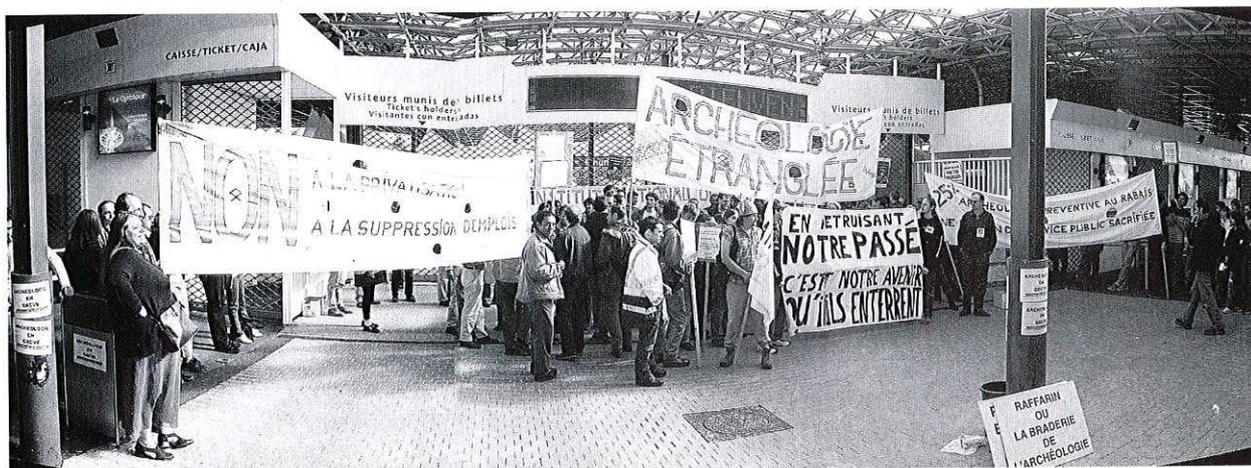
C'est pourquoi les archéologues des S.R.A., de l'I.N.R.A.P., du C.N.R.S. et des collectivités territoriales se sont battus pendant de longs mois pour sauver les missions inscrites dans la loi du 17 janvier 2001, et l'I.N.R.A.P., structure de service public indispensable à la préservation du patrimoine archéologique. Prises de position de chercheurs à la renommée internationale (Y. Coppens, J. Guilaine, Ch. Goudineau...), d'instances nationales (Conseil National de la Recherche

Archéologique, Conférence des Conservateurs Régionaux...), de citoyens (milliers de signatures de pétitions). Manifestations spectaculaires : Gaulois emblématiques dans les cortèges du printemps, village d'irréductibles à Labadie (31), accrochage de banderoles sur des monuments prestigieux (Pyramide du Louvre, Pont du Gard, cathédrale de Reims, château de Carcassonne, statue de François Arago...)... Travail citoyen d'information et sensibilisation des élus, couverture médiatique sans précédent, expositions, conférences... Rien n'y a fait, comme d'ailleurs dans d'autres secteurs culturels.

moyens, transversalité de la politique d'acquisition et d'enrichissement des collections nationales, équité et solidarité entre petits, moyens et grands établissements, complémentarité des actions de médiation culturelle, problématiques fondamentales de la diversification des publics, accès démocratique aux musées et aux trésors nationaux qu'ils renferment...

Projet de loi de décentralisation des DRAC

Moins de 25 ans après leur création, les directions régionales des affaires culturelles sont appelées à disparaître. Le projet de loi de décentralisation, présenté au conseil supérieur de la Fonction publique le 9 sep-



Blocage de l'entrée du Futuroscope à Poitiers

II - Au delà de l'archéologie préventive, d'autres services publics culturels et scientifiques sont touchés

Au cours de l'année 2003, le Gouvernement a mis en chantier le démantèlement et la marchandisation d'autres secteurs, malgré le refus unanime de leurs agents et de leurs acteurs, et, plus largement, des citoyens.

Arts vivants

Les intermittents du spectacle se sont démenés tout l'été pour défendre des droits essentiels à la diversité et à la richesse de la création artistique contre un accord archi-minoritaire excluant près de 30 % des professionnels du spectacle. La remise en cause légale des modifications apportées à leur protocole d'indemnisation n'a pourtant pas suffi : il vient d'être signé à nouveau.

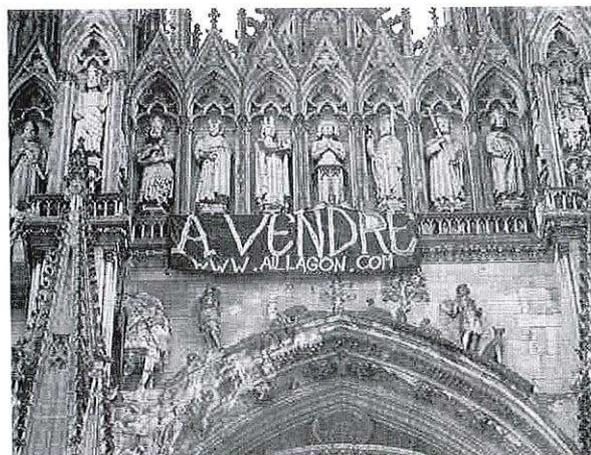
Réformes des musées

Les salariés des musées nationaux, avec la communauté scientifique, s'élèvent contre le démantèlement de la Direction des Musées de France et de la Réunion des Musées Nationaux qui sont pourtant indispensables au maillage culturel du territoire...

En misant sur le tout autonomie, le ministère fait le choix de rompre à terme avec les concepts constitutifs de cette exception française : mutualisation des

tembre, sera examiné par le Parlement dans les prochaines semaines. Avec le transfert de l'Inventaire aux régions et les expérimentations (lancées dès janvier 2004) de décentralisation dans le domaine des monuments historiques, les services patrimoniaux du ministère de la Culture se sépareraient, en région, des deux tiers de leurs effectifs et de la quasi-totalité de leurs crédits d'intervention.

En ce qui concerne l'Inventaire, l'État se désengage de ses missions d'opérateur et de son personnel, sans garantie qu'à moyen terme, les moyens qu'il transfère



Reims : la cathédrale est à vendre

continuent à être consacrés par les collectivités à des activités scientifiques et patrimoniales. Les nouvelles «prérogatives régaliennes» de définition et de contrôle des missions créées à l'occasion de cette décentralisation semblent incompatibles avec le transfert de tous les personnels et de la documentation vers les régions.

Pour les conservations régionales des Monuments Historiques, le ministère de la Culture aurait sauvegardé l'essentiel de ses prérogatives en conservant ses compétences régaliennes en matière de classement et d'inscription ainsi que le contrôle des travaux sur les monuments protégés. Mais la maîtrise d'ouvrage de l'État est remise en question : le propriétaire de MH obtient la maîtrise d'ouvrage sur ses édifices, les architectes des Bâtiments de France sont mis en concurrence, et des " expérimentations " sont mises en place, où la gestion des crédits (entretien et restauration) et la programmation de travaux sur monuments protégés est réalisée par des collectivités territoriales. Certains monuments seront rétrocédés en propriété, ou en gestion, aux collectivités. À très brève échéance, on peut prévoir que les missions, et donc les personnels des CRMH mais aussi des services des affaires générales, qui en DRAC sont chargés du suivi de ces questions, seront transférés aux régions ou aux départements.

Ministère de la Recherche

Là aussi, le vote récent du budget de ce Ministère (le 14 novembre dernier) montre une précarisation de la recherche publique (à titre d'exemple, 200 emplois de chercheurs et 350 d'ingénieurs et techniciens titulaires sont transformés en contrats à durée déterminée) et, parallèlement, un encouragement à la recherche privée (déblocage de 150 M d'euros pour l'aide à la création de fondations, réductions fiscales aux entreprises qui investissent dans la recherche...).

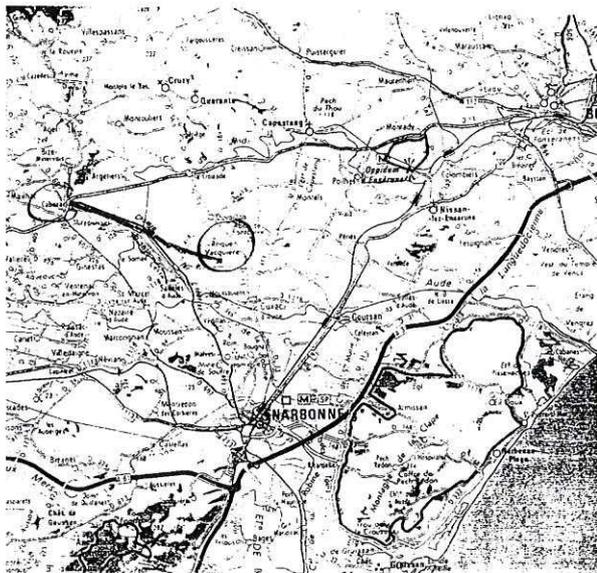
Annie Pezin,
D'après Atelier-débat
« Une cible de l'ultra-libéralisme
Le service public de l'archéologie,
un exemple particulièrement démonstratif »
Forum Social Européen de Paris St Denis
novembre 2003

L'Aqueduc Gallo-romain dit de Salleles d'Aude

par Mireille Courrent

(Conférence du 18 janvier 2003)

Dans les vallées de la Cesse et de l'Aude, se trouve, à quelques kilomètres de Narbonne, un aqueduc gallo-romain d'un intérêt non négligeable.



Localisation de l'aqueduc

Ce bâtiment est bien connu sur plus de 8 km, depuis Cabezac (étymologiquement : *caput aquae*, « le point de départ de l'eau ») à l'Ouest, sur la commune de Bize-Minervois, jusqu'à Roquevaquière (Cuxac d'Aude) à l'Est ; il est en effet inscrit depuis toujours dans le paysage, soit sur le terrain (il était tantôt souterrain, tantôt aérien, et affleure à la surface du sol des vignes, apparaît à flanc des talus (photo 1) et sert souvent encore de limite cadastrale sous forme de chemin ou de muret), soit dans la toponymie (où il est désigné par les noms de *Parantigues* (« Murs antiques ») *Parets* (« Murs »), Trou du Diable, Fount du Diable..); mais il est souvent difficilement repérable : sa partie aérienne a été épierrée au fil des siècles et réutilisée pour construire des murets ; et paradoxalement, c'est dans les endroits où il était souterrain qu'on le voit le mieux de nos jours.

L'étude de cet aqueduc, entamée depuis plusieurs années et toujours en cours, présente un double intérêt. Il s'agit d'abord de mieux connaître le bâtiment lui-même, à la fois pour le préserver de destructions éventuelles et pour l'intégrer dans le patrimoine archéologique et historique des cinq communes dont il traverse le territoire.



Photo 1 : L'aqueduc au pied de la colline de Saint-Cyr (Salleles d'Aude). Le piédroit aérien et la voûte ont été complètement épierrés. Il ne reste plus que le deuxième piédroit qui, lors de la construction, avait été pris dans le talus.

Il se présente comme un bâtiment de taille importante (1,60 m de large sur 1,70 m de haut en moyenne). Lorsqu'il est souterrain, la tranchée dans laquelle il se trouve a exactement les mêmes dimensions que lui et il a été construit par l'intérieur du canal ; aérien, le parement extérieur des piédroits est d'une facture soignée. Au sol, le canal est large d'une soixantaine de cm et les piédroits ont entre 40 et 50 cm selon les endroits. Le canal et les piédroits sont recouverts d'un enduit d'étanchéité. La voûte, montée au moyen d'un coffrage en bois dont on voit encore nettement les traces, est composée d'une rangée de grosses pierres disposées en forme d'arc et maçonnées au moyen de mortier. Au-dessus se trouve d'une épaisse couche de mortier dans laquelle sont noyées des pierres plus petites.

Plusieurs tronçons ont été étudiés jusqu'à présent, et chacun d'entre eux apporte des renseignements particuliers : s'ils témoignent d'une unité certaine dans la construction, ils ont cependant tous des particularités architecturales qui nous informent tant sur la vie de l'aqueduc lui-même (construction, entretien, abandon) que sur ses relations avec l'environnement géographique (traversée d'une rivière, d'une zone marécageuse, alignement sur le réseau cadastral, variations de la pente) et humain (présence d'un *punctus* tardif).

Ainsi, au lieu-dit les Parets, l'aqueduc traversait, au moment de sa construction, une zone marécageuse : sur environ 200 m, et uniquement à cet endroit-là de son parcours, le parement intérieur des piédroits porte une couche de mortier de tuileau, large de 6 cm sur une hauteur d'environ 85 cm, terminé par un chanfrein, qui nous indique les dimensions de la cuve utile prévue par

les constructeurs du bâtiment et dont la fonction est vraisemblablement de rendre le canal étanche aux infiltrations d'eau extérieures : il fallait lui éviter de servir de drain. Ce mortier est lui-même recouvert d'une fine couche d'enduit peint rouge, dont la fonction est peut-être de rendre les parois de l'aqueduc plus lisses au moment où l'eau devenait incrustante et le concrétionnement important.

Ailleurs, ce sont justement les concrétions calcaires (étudiées par J.-L. Guendon) restées accrochées aux parois qui permettent d'évaluer la durée de fonctionnement de l'aqueduc (environ 200 ans), de supposer que la fin de son activité a été due à un abandon de l'entretien qui l'a progressivement bouché (photo 2). Une étude plus poussée des concrétions devrait nous permettre de connaître plus précisément les différentes étapes de la vie de l'aqueduc, par exemple le nombre et la fréquence des arrêts pour entretien.

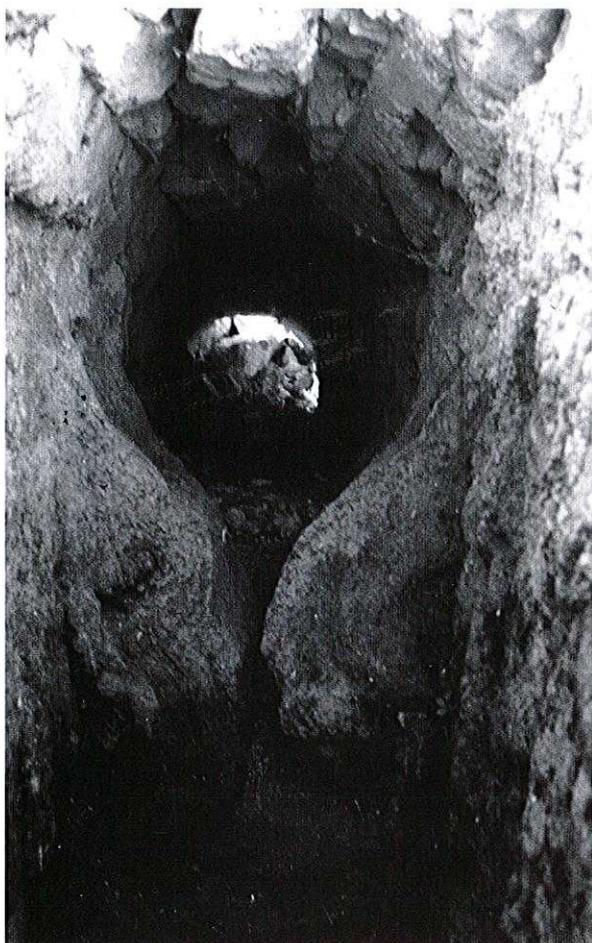


Photo 2. Le canal de l'aqueduc sur le site du musée Amphoralis (Sallèles d'Aude). On remarque les traces du coffrage en bois de la voûte et les deux énormes concrétions en forme de demi-poire qui ont peu à peu obstrué le canal lorsqu'il n'a plus été régulièrement entretenu.

Au lieu-dit «les Parantigues», l'aqueduc a traversé la Cesse sur un pont dont on a retrouvé par hasard certaines pierres lors des travaux de terrassement du Gazoduc du Sud-Ouest, qui a coupé la rivière exacte-

ment au même endroit. Grâce à l'aide de J.-C. Bessac, l'étude, en cours, de ces pierres devrait permettre d'aider à dater la construction du pont puisque certaines techniques et dimensions ont évolué au cours de l'époque romaine.

Le problème de la datation est un point délicat de l'étude en cours, qui s'inscrit, - c'est le deuxième centre d'intérêt de cette étude -, dans un ensemble de questions plus complexe qui concerne les relations que l'aqueduc entretenait avec son environnement géographique et économique.

L'étude du bâtiment de l'aqueduc ne peut en effet se concevoir sans une réflexion globale sur les intentions de ses constructeurs, la durée et la forme de son utilisation et sa (ou ses) destination(s). Or plusieurs questions fondamentales demandent à être résolues :

Quand a-t-il été construit et pourquoi ? Alimentait-il Narbonne ? Certes, son débit (env. 20 000 l/jour) et sa durée de vie (env. 200 ans) le suggèrent. Et au point connu le plus en aval, après 8 kilomètres orientés d'ouest en est, il prend une direction nord-sud qui semble se diriger droit vers Narbonne. Mais on perd sa trace (même par photographies aériennes, car l'alluvionnement de la plaine de l'Aude est tel que le niveau actuel du sol est à 3 mètres au-dessus de celui de l'époque romaine) une centaine de mètres plus loin ; et les textes et toponymes tardifs (médiévaux ou modernes) ne le mentionnent pas, vers le Sud, entre Cuxac et Narbonne, mais invitent à le rechercher vers le Nord-Est, dans une zone extrêmement riche en habitats ruraux entre le I^{er} et le IV^e siècle de notre ère, au moment de son utilisation.

Desservait-il donc un complexe d'habitats qui se situerait aux alentours de son point le plus en aval connu ? doit-on avancer l'hypothèse d'un *vicus* entre Sallèles et Cuxac ?

Quelles relations entretenait-il aussi avec l'espace qu'il traversait et qui était non seulement un paysage agricole, mais aussi un réseau de routes et de chemins organisés suivant la trame d'un cadastre ?

La géographie naturelle et humaine de la plaine de l'Aude et de la vallée de la Cesse était en effet différente au début de notre ère de ce qu'elle est actuellement. L'étude de ce long bâtiment qui traverse toute cette zone en s'appuyant sur des éléments naturels (talus, flancs de collines...) mais en suivant aussi, semble-t-il, l'orientation du cadastre «Narbonne D» (tel que A. Pérez l'a rétabli) devrait nous permettre d'amorcer une réflexion sur la notion de territoire et sur les relations entre espace public et espace privé, notamment aux alentours de Cuxac où l'aqueduc longe de grands domaines ruraux.

Ses relations avec les cadastres antiques sont d'ailleurs extrêmement importantes pour l'étude de sa datation. En effet, aucun élément de datation (monnaie, céramique..) n'a, pour le moment, été trouvé dans la structure de l'aqueduc. Un essai de datation relative a donc été tenté, en s'appuyant sur le cadastre «Narbonne D» (qu'A. Pérez date au plus tard de

l'époque d'Auguste) et sur l'atelier de potiers de Sallèles d'Aude fouillé par F. Laubenheimer. L'aqueduc longe en effet la limite cadastrale nord de l'atelier de potiers. Il a daté de la première moitié du II^e siècle au moment des fouilles du fossé cadastral qui le sépare de l'atelier. Mais il existe encore d'autres éléments, en particulier les pierres du pont qui traversait la Cesse, qui peuvent inviter à proposer une datation plus haute. La question n'est donc pas encore résolue.

Enfin, quand a-t-il été définitivement abandonné ? Et pourquoi ?

On trouve en effet encore mention de l'aqueduc dans des textes du Xe siècle qui concernent un *uillare aqueductus*. Si le bâtiment était perçu comme aqueduc, c'est peut-être qu'il y coulait de l'eau, mais les concrétions semblent indiquer que cette eau n'était plus la même que celle pour laquelle il avait été créé à l'origine... À contrario, l'absence de toponymes médiévaux utilisant l'aqueduc dans des zones où nous ne le repérons pas actuellement laisse penser que dès le IX^e ou le Xe siècle, ce bâtiment avait déjà disparu du paysage.

Deux informations majeures, sa datation et sa destination, sont donc encore à l'état d'hypothèses : il a été construit entre l'époque augustéenne et le début du II^e siècle de notre ère, et menait peut-être (son débit et son changement d'orientation le laissent penser) l'eau à Narbonne. Quoiqu'il en soit, l'étude du bâtiment lui-même et de ses relations avec son environnement devrait nous permettre de mieux connaître l'histoire des

formes d'organisation et de mise en valeur de l'espace dans ce territoire rural, mais très marqué par la proximité de Narbonne, en analysant les aménagements liés à l'eau, le marquage des limites (routes, chemins, fossés) et les relations avec l'habitat, mais aussi en découvrant quelle est la structure sociale et économique, urbaine ou rurale, qui a réclamé son édification.

Compte-rendu de M. COURRENT
Université de Perpignan
UMR 154 CNRS-Lattes

Bibliographie :

- J.L. ANDRIEU, «Techniques de construction des aqueducs sur les territoires des cités romaines de Béziers et Narbonne», *CAESARODUNUM XXXI*, PULIM, 1997, 73-108
- J.L. ANDREU, G. CAZAL, «L'aqueduc gallo-romain de Cabezac près de Narbonne», *CAESARODUNUM XXXI*, PULIM, 1997, 109-132.
- G. CAZAL, «Aqueducs ruraux en Gaule Narbonnaise», *mémoire de l'EHESS*, 1990.
- J. COULOUMA et J. MIQUEL, «Le bassin de la Cesse, L'archéologie des ruines», *BSESA*, XXXVII, 1933, 38-56
- M. COURRENT, «L'aqueduc dit de Sallèles», *Carte Archéologique de la Gaule, Narbonne et le Narbonnais*, 11 / 1, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2002.
- G. RANCOULE, «L'aqueduc romain des Parantigues et les moulins de la Cesse. Enquête sur l'origine, les captages et l'acheminement de l'eau», *Les moulins de l'Hérault*, n°17, 1997, 279-282.

L'Homme de Néandertal et ses enfants

par Virginie Teilhol

(Conférence du 15 février 2003)

Introduction

L'Homme de Néandertal captive, depuis toujours, autant la communauté scientifique que le grand public. Nous lui avons attribué des images contradictoires, des comportements non-conformistes, tout en essayant de l'intégrer dans un mode de vie proche du nôtre, pour essayer de le rendre plus « humain ». Pourtant, par définition, *Homo neandertalensis* est un Homme. Il dérange, surprend, et on a toujours tenté de lui attribuer la seconde place, autant dans la lignée humaine avec l'appellation *Homo sapiens neandertalensis* qui le définissait comme une sous-espèce de la nôtre, qu'aujourd'hui dans les médias quand on le qualifie de « deuxième homme » ou encore d'« homme de trop ». Pourtant il était là avant nous et le genre humain n'a pas été représenté par deux espèces seulement, mais par au moins cinq (les trois autres étant toutes plus anciennes). Nous, *Homo sapiens*, sommes bien les derniers représentants en date de la lignée humaine.

Essayons donc de faire le point sur cet homme, et regardons le enfin autrement, tel qu'il a vécu, en groupe et avec ses enfants.

Présentation

L'Homme de Néandertal est presque exclusivement européen: il a peu franchi les limites orientales de notre continent. Il s'est certainement développé sur place, sur un territoire limité par l'eau à l'Ouest, au Nord et au Sud, et par les montagnes et les glaciers à l'Est. Les hommes qui le précédaient sur ce vaste territoire et que l'on appelle parfois tout simplement les «Anténéandertaliens» semblent avoir lentement évolué vers la forme Néandertalienne.

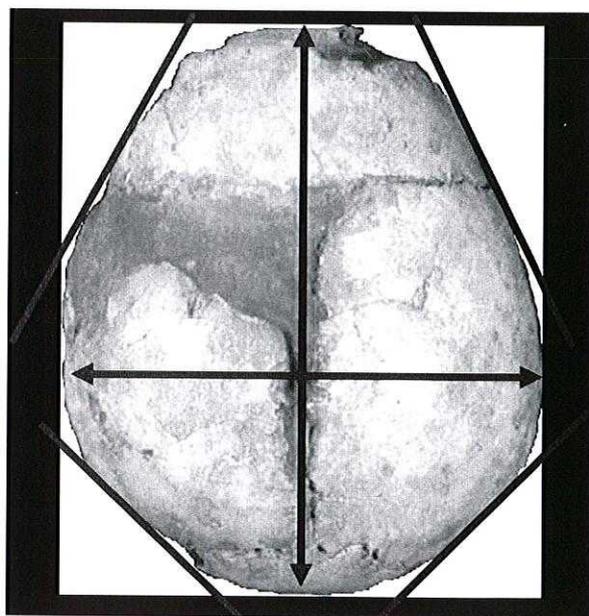
Étude morphologique et métrique

La forme de son crâne et de son corps a poussé les scientifiques à l'imaginer sous des traits simiesques, en homme primitif, trapu, bipède mais pas toujours droit. Parallèlement, certains artistes essayaient de lui donner un aspect plus proche du nôtre, sans amplifier ses traits morphologiques. Aujourd'hui, les techniques modernes de reconstitutions faciales permettent, à partir du crâne, d'obtenir des images fidèles et très vraisemblables. De plus en plus, la comparaison avec les *Homo sapiens*, inévitable, prend un aspect scientifique et non plus culturel, ce qui permet d'appréhender le comportement de ces hommes avec plus de recul et de crédibilité. Son aspect physique (arcades sourcilières saillantes, front bas et plat, maxillaire supérieur proéminent, menton fuyant...), surprenant dans un premier temps, a vite été

comparé au nôtre et associé à l'apparence de certaines populations actuelles, comme par exemple au peuple des Tiwi de l'île de Melville, au nord de l'Australie.

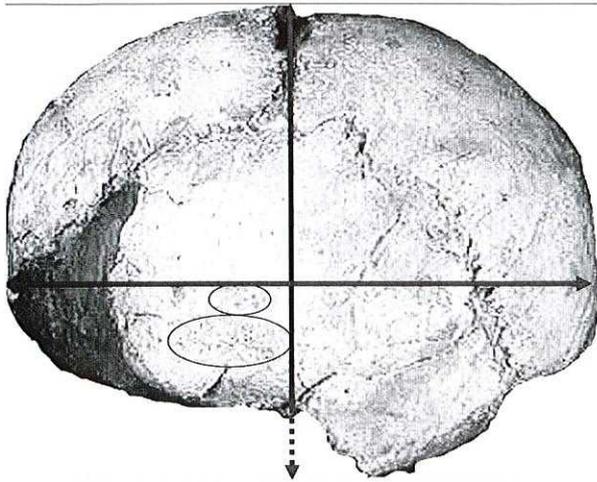
Cette forme crânienne a largement été étudiée chez les individus néandertaliens adultes, et l'attention se porte aujourd'hui vers l'étude crânienne des enfants. En effet, la croissance du crâne se fait vers l'arrière et latéralement chez les Néandertaliens, alors qu'elle se fait vers le haut et vers l'avant chez *Homo sapiens*. De plus, les caractères morphologiques du crâne chez les néandertaliens (décrits sommairement plus haut) sont absents chez les enfants, et apparaissent au cours de la croissance. On peut déterminer l'ordre d'apparition de ces caractères en fonction de l'âge, et inversement si les études concordent et s'avèrent assez nombreuses.

L'étude du crâne passe par l'observation des surfaces et des volumes, et par la mesure de certains axes. On estime qu'un crâne néandertalien a une forme ova-



Vue supérieure du crâne néandertalien de La Chaise
(Charente, France)
et axes d'observations et de mesures
(Cl. V. Teilhol)

laire en vue supérieure et circulaire (ou sub-circulaire) en vue postérieure. Cette forme générale est visible dès le plus jeune âge. Dès deux ans, le crâne est plat et étiré vers l'arrière, le front est sensiblement plus fuyant que chez un *Homo sapiens* du même âge. Il faut attendre l'âge de six ans pour voir apparaître le bourrelet osseux au-dessus des orbites, et observer à l'arrière du crâne un renflement sur l'os occipital (futur « chignon » occipital des Néandertaliens) ainsi qu'une à deux fosses occi-



Vue postérieure du crâne de La Chaise, axes de mesures et localisation des fosses occipitales. (Cl. V. Teilhol)

pitales, propres aux Néandertaliens.

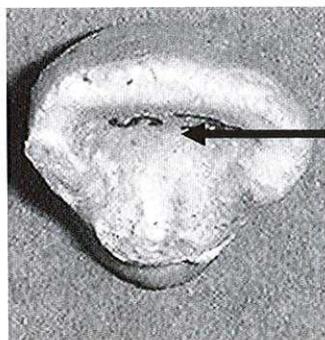
En ce qui concerne la mandibule, on observe, lors de la poussée des canines, l'aplatissement de la face



Mandibule d'enfant de La Chaise, et aplatissement de la face avant de la mandibule. (Cl. V. Teilhol)

avant.

Les dents sont également porteuses de caractères spéciaux : par exemple la canine déciduale (dent «de lait») présente parfois une forte asymétrie de la couronne, et les premières incisives supérieures sont «en pelle», c'est-à-dire concaves sur leur face linguale.



Incisive supérieure «en pelle» de La Chaise (Cl. V. Teilhol)

d'observer très finement la surface de l'os. Or, on constate parfois chez les Néandertaliens que la face externe des os du crâne, comme les os longs, présentent des stries attribuables à l'utilisation d'un outil en pierre lors d'actes de boucherie.



Strie de découpe présente sur un os crânien de La Chaise et observée à la loupe binoculaire. (Cl. V. Teilhol)

Ces stries, dont la morphologie est largement connue suite aux observations faites sur les ossements animaux, sont visibles à la loupe binoculaire, et souvent



Strie observée au microscope électronique à balayage (cl. B. Deniau)

étudiées au microscope électronique à balayage.

Suite à ces observations, on alloue aux Néandertaliens des actes de cannibalisme, non pas alimentaire mais cultuel, ou tout autre acte de découpe des corps humains après la mort (« culte du crâne », pratiques mortuaires, etc...). La théorie du cannibalisme semble probable, compte tenu des études ethnologiques faites chez les populations actuelles traditionnelles et des observations citées plus haut. Cependant l'hypothèse

Actualités

Des stries de découpe

Les nouvelles technologies permettent aujourd'hui

se de pratiques mortuaires n'est pas à exclure.

Un bébé néandertalien redécouvert dans le tiroir d'un musée

En 1996, Bruno Maureille, anthropologue à l'Université de Bordeaux, redécouvre le squelette presque complet d'un bébé néandertalien, dans les réserves du musée de Préhistoire des Eyzies-de-Tayac en Dordogne. Ce petit squelette avait été découvert en 1914 par l'instituteur Denis Peyrony, dans le gisement du Moustier en Dordogne. Il l'avait baptisé « Moustier 2 », et avait envoyé à Marcellin Boule, professeur au laboratoire de Paléontologie du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, le fémur et l'humérus droits pour

qu'il en détermine l'âge. On a longtemps cru que le squelette entier avait été expédié.

En 1921, une étude relatait les détails de la découverte.

À Paris, les deux os ont par la suite été attribués par erreur à un enfant de La Ferrassie, un site proche du Moustier. On sait aujourd'hui, grâce à la morphologie des os et au sédiment qui les entourait, que ces deux os appartiennent bien au bébé du Moustier. Le squelette est donc quasiment complet, puisqu'il ne manque que les omoplates et le pelvis.

Compte-rendu de V. Teilhol

La Via Conflentana

Par Jean-Pierre Comps
(Conférence du 15 mars 2003)

Introduction

Le sujet a été plusieurs fois abordé. Parmi les dernières études, celle de Pierre Ponsich et celle de Guy Durbet, toutes deux parues en 1985. Il s'est agi de vérifier et de compléter leur travail : en faisant la recollection des textes médiévaux, connus de P. Ponsich mais peu souvent cités et non référencés (textes désormais édités et commentés dans un article du N° 3 de la revue *Domitia* de janvier 2003); en consultant le cadastre dit napoléonien pour toutes les communes traversées ; en vérifiant ensuite sur le terrain en compagnie de Monique Formenti, Huguette Grzesik, Gilbert et Marie-Lou Lannuzel.

Les textes médiévaux (pas de texte romain) qui la mentionnent utilisent des appellations différentes. On y trouve évidemment *strada* ou *via Conflentana* mais aussi « la voie du Conflent au vicus d'Elne » ou encore *strata Francisca*, la voie des Francs, parfois *strada* tout simplement.

Les difficultés

Le nombre de mentions dans les textes médiévaux est suffisamment important pour que le tracé ne laisse pas beaucoup d'incertitude. Elle est citée sur le territoire d'Elne ; sur celui de Villasèque, localité disparue entre Montescot et Villeneuve-de-la-Raho ; sur celui de Ponteilla ; de Thuir ; de Camélas ; de Rigarda ; de Vinça ; de Marquixanes ; de Prades ; de Codalet ; de Sirach ; de Villefranche ; de Thuès-entre-Valls ; de la Cabanasse.

Quoiqu'il en soit le relief n'offre pas beaucoup de choix. Si l'on veut aboutir au col de la Perche, passage obligé vers *Julia Lybica*, il faut bien emprunter la vallée de la Tet, lieu de toutes les confluences, puisqu'elle recueille les eaux de toutes les hauteurs environnantes, ce qui a donné son nom à cette vallée, le Conflent.

À Ria, on rejoint la Tet qui ouvre un passage à la voie mais en même temps constitue un obstacle car lorsque la montagne se rapproche par trop d'une rive, on est contraint de se déporter sur l'autre rive. Or il est plutôt difficile de franchir la Tet à gué. Il faudra donc quelques ponts.

Le premier obstacle important, c'est le col de Ternère, suivi à peu de distance du col de Conjourdou. Au-delà, les difficultés commencent vraiment après Codalet, à cause des étroitures. Après Olette, la pente est un très gros obstacle.

Le tracé

Le point de départ est Elne, le premier texte faisant référence à Elne est du début Xe. Mais la voie est à

coup sûr antérieure, peut-être même préromaine : il a bien fallu relier à la côte *Julia Lybica* (Llivia), création romaine. Du reste les importations romaines en Cerdagne témoignent de cette liaison. Par la suite le Moyen Age a ajouté ses changements, ses villages, ses ouvrages d'art et ses ouvrages de défense. Remonter la *via Conflentana*, c'est nécessairement avoir une vision diachronique.

La voie antique passait quelque part entre Montescot et Villeneuve sur l'ancien territoire de Villasèque, franchissait le Réart au pied du château du même nom, et la Cantarana près de Nyls.

Au sortir de Ponteilla, la *via Conflentana* rencontrait un axe important qui reliait la Tour de Batère à Perpignan, puis l'église de Vilarmilar, documentée au Xe siècle et le site romain de Sant Roma (église Sant Roma au Xe siècle) avant d'arriver à Thuir (première mention : 953).

À partir de Thuir, le tracé a été repris par la D 615. Le nom de Corbère-les-Cabanes témoigne du passage de la voie. *Cabanna*, cabane, désigne très souvent des installations sur un chemin : auberge, relais. A Corbère-les-Cabanes arrivait encore vers 1840 la grande route de Perpignan à la Cerdagne par Sant-Féliu d'Avall. Il y a là comme un hommage rendu à l'antériorité et à la supériorité de la *via Conflentana*. Cette dernière parvenait enfin au gué du Boulès où elle était rejointe par le cami Ralet.

Le détour par Bouleternère date du XVIe siècle. Précédemment la voie empruntait le lit du Boulès, ces parages étaient mal fréquentés, on y risquait d'être attaqué par des brigands. Le col de Ternère, plus à l'Est que celui que franchit l'actuelle nationale, commandait le passage en Conflent. On y percevait la leude, sorte de péage. Très étroit, on pouvait en barrer facilement l'accès. Non loin de là, le château de Rodès montait la garde.

Le chemin continuait vers la vallée de la Motzane, où nous trouvons plusieurs sites romains liés à la réduction du minerai de fer et parvenait ainsi au col de Conjourdou gardé par le château de Terrassa qui a complètement disparu aujourd'hui. Ayant franchi la Lentilla, elle passait au nord de Marquixanes.

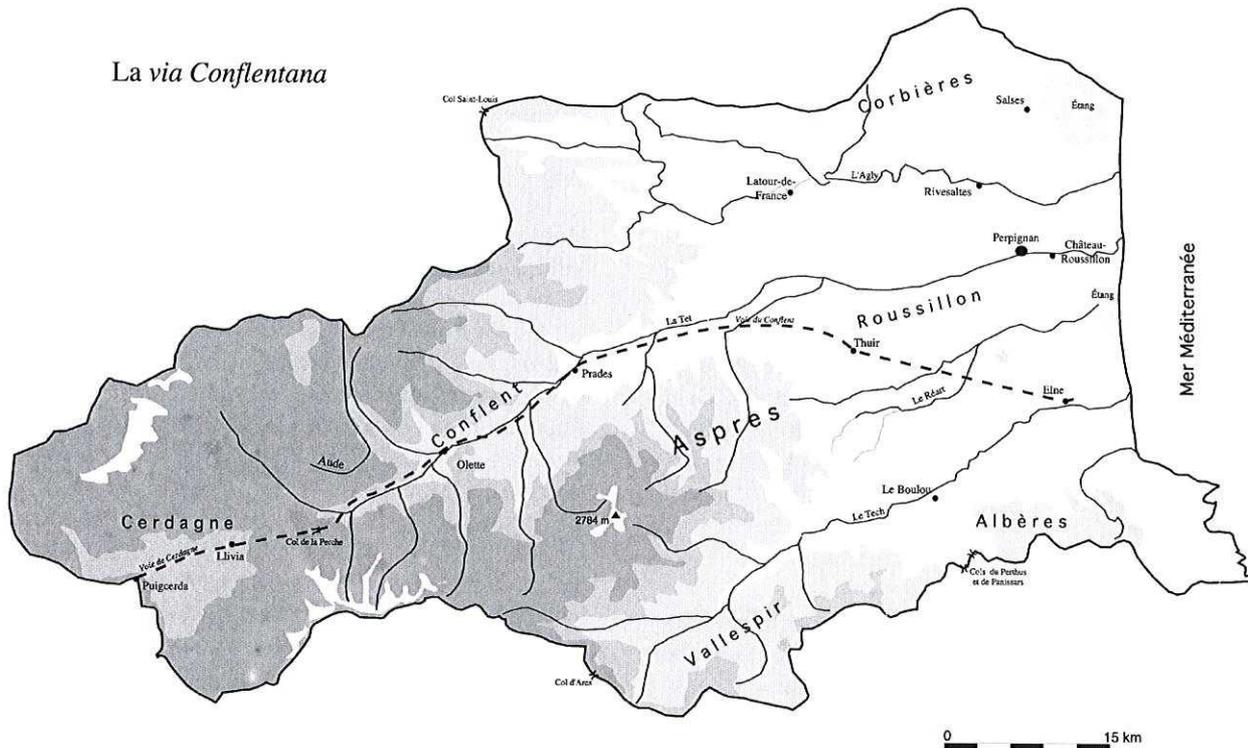
Le passage par Vinça supplante ensuite ce premier tracé à la fin du XIIe ou au début du XIIIe siècle. La voie continuait jusqu'à Prades longeant l'oratoire Saint-Jacques qui rappelle l'existence d'une branche du Chemin par la Cerdagne puis Lleida.

Ce n'est pas non plus par hasard que les moines, chassés d'Exalata au IXe siècle par une crue de la Tet, se sont installés à Cuxa, non loin de la voie du Conflent.

Prades puis Codalet se sont développés sur son passage. Peut-être aussi le château de Ria, attribué à Wilfred le Velu mais on ignore si elle passait sur la rive droite ou sur la rive gauche avant de parvenir à Villefranche. Cette dernière localité, fondée en 1090 va devenir rapidement le siège du comté de Cerdagne. Bien placée dans une étroiture, elle contrôlait la *via Conflentana* mais aussi l'accès en Espagne par le col de Jou, le Pla

peut-être sur la rive gauche jusqu'à Thuès-entre-Valls, où son tracé a ensuite été repris par la N 116 dans ses grandes lignes.

En entrant à l'Est dans la commune de Sauto, il commençait à s'élever à flanc de montagne sans faire autant de lacets que la nationale actuelle. Il gagnait ainsi la Cassanya où on peut le suivre encore aujourd'hui sans difficulté, matérialisé par les marques du



Guilhem et le col de Portell.

La voie remontait ensuite la rive droite sans doute jusqu'à la Bastide d'Olette, une fortification du XIV^e siècle construite par le vicomte d'Evol, toujours pour contrôler le passage.

Olette était un nœud de communications important vers la Cerdagne et vers le Capcir par les Garrotxes. Vers la Cerdagne, les passages se dédoublent, l'un en continuant de remonter la rive gauche de la Tet, l'autre par les crêtes. Ce dernier, par les Llansades, est aussi appelé « chemin des canons » parce que c'est par là que les canons depuis Perpignan ont gagné, non sans peine (17 jours), la toute nouvelle citadelle de Mont-Louis fortifiée par Vauban.

Dans la vallée, le passage le plus difficile était celui des graus de Canaveilles, défendu par trois fortifications, un sur la rive droite et deux sur la rive gauche (Niobols et Cerola) où la voie côtoyait aussi l'église Saint-Pierre d'Eixalada. Le monastère d'Eixalada qui a précédé Saint-Germain puis Saint-Michel de Cuxa, était bâti en face près des bâtiments thermals de Thuès-les-Bains.

De là la voie, réduite à un chemin muletier, restait

G.R. jusqu'à son entrée dans la commune de la Cabanasse, franchissait la Tet puis remontait sur la rive gauche le cours du Jardo, matérialisé aujourd'hui par les marques du G.R., et traversait le village de la Cabanasse dont le nom évoque un établissement lié à la voie. De là, elle montait jusqu'au col de la Perche où existait au Moyen Age une église et un hospice pour les voyageurs.

Conclusion

Avec quelques modifications, la principale étant la liaison Perpignan-Ternère par Millas, le tracé s'est maintenu au cours des âges. Il faut concevoir la *via Conflentana* comme un grand collecteur qui reçoit de nombreux « affluents ».

Dès l'époque romaine, il a dû y avoir des parties carrossables entre Elne et Prades mais la seconde partie, Prades-le col de la Perche a mis très longtemps à accueillir les chariots. La route n'est arrivée à Mont-Louis qu'en 1851 (7 ans à peine avant l'arrivée du train à Perpignan).

Le chemin devait être souvent en très mauvais état, très mal entretenu. Pourtant des droits étaient levés,

destinés en principe à payer les frais de réparation.

Il est semé d'ouvrages militaires au passage des cols, aux croisements de chemins. Et, à toutes les époques il a été parcouru par des troupes nombreuses, depuis l'époque romaine jusqu'aux guerres qui ont suivi la Révolution, en passant par le corps d'armée du roi Wamba en 672.

C'est aussi une route religieuse. Pour l'essentiel, la vallée de la Tet dans le Conflent est tenue par Saint-Michel.

Elle est bordée d'oratoires, d'églises, de chapelles de villages, de hameaux existants ou disparus, elle est l'itinéraire principal, pour qui vient de Perpignan, vers

Saint-Jacques de Compostelle.

La route est peuplée, des auberges, des villages se sont construits sur son passage. Elle a aussi permis de tout temps la circulation des hommes et des marchandises : les muletiers, les bergers, les commerçants de toute sorte, le ministre Louvois et jusqu'à des saints comme l'ancien doge de Venise, Ursueolo. Plus près de nous, elle a vu passer les diligences dont la concurrence mettait en péril la vie des passagers. De nos jours, les chauffards qui doublent inconsidérément sur cette voie étroite perpétuent la tradition.

Compte-rendu de J.-P. COMPS

L'A.A.P.-O. en balade... Sorties et excursions

Excursion du 6 avril 2003 à Millau-La Graufesenque

Nous sommes partis de Perpignan après avoir pris trois Rivesaltais au péage nord. Après une bonne heure de route (voire plus), nous nous arrêtons au bord de l'A75 au Caylar. Un petit mot sur l'autoroute A75, c'est une véritable dentelle ouverte à tous trafics puisqu'il n'y a pas encore de péages et de barrières.

Nous sommes donc arrivés à Millau avec une petite demi-heure de retard où A. Verhnet nous attendait sur un emplacement réservé aux bus, accompagné de F. Leyge, Conservateur du Musée, qui avait eu l'amabilité d'ouvrir celui-ci pour nous, le musée étant fermé le dimanche à cette période de l'année.

Le musée de Millau

C'est dans l'ancien hôtel particulier de Pegayrolles bâti au XVIII^e siècle sur des bases du Moyen Âge, situé en centre-ville, que se trouve le musée qui comporte également une section sur la ganterie. La visite commence d'abord par un aperçu de période relativement ancienne, notamment le Jurassique avec le premier fossile complet de Plésiosaure, reptile marin de 180 millions d'années et de 4 m, découvert en France, et se poursuit jusqu'à l'apparition des premiers hommes dans cette région. On y trouve une série de crânes concrétionnés.

Le clou de cette visite guidée a été, sans nul doute, l'occupation romaine bien présente dans la région. En effet, tous les aspects de la vie sont présents : la vie quotidienne, les cultes, les rites funéraires avec une plaque de plomb, trouvée en 1983, portant la plus longue inscription gauloise trouvée en France, les activités agraires et la production des céramiques avec la reconstitution du Grand Four de La Graufesenque et d'un atelier de potier. Après être passé dans l'ancienne chapelle de cet hôtel particulier, nous sommes arrivés dans une grande salle où, derrière des vitrines, s'étaient les divers types de céramiques produites à La Graufesenque. On peut parler de production industrielle dès lors que l'on doit s'imaginer une centaine de fours pouvant cuire plusieurs milliers de céramiques à la fois. Un décompte des céramiques par potiers, inscrit sur des tessons, était établi avant cuisson pour éviter toute contestation en cas de raté de cuisson (il y a ainsi un compte portant sur un total partiel de 20 750 vases pour 11 potiers dont 6 connus).

Au I^{er} siècle de notre ère, 500 ateliers produisaient

des céramiques exportées dans tout l'Empire romain, essentiellement de la vaisselle de table caractéristique en terre cuite rouge vernissée, soit lisse, soit décorée par des empreintes de matrices en terre cuite (dont plusieurs visibles au musée, en vitrine), d'où leur nom de sigillée (du latin *sigillum* : sceau).

Les autres salles étaient consacrées à de superbes réalisations faites par des Compagnons.

Après la visite du musée et du centre-ville avec ses ruelles médiévales et Renaissance sous la conduite d'A. Verhnet, nous sommes allés sur le site de La Graufesenque, en contrebas du plateau du Larzac, à l'entrée de la ville et à peu de distance du confluent du Tarn, sur un gisement de fines argiles de dissolution. Le suffixe ENQUE signifiant « région de » et GRAUFE étant un nom.

La Graufesenque

Nous avons pique-niqué à proximité immédiate du site, au milieu de bâtiments divers (salles, dépôt...). Le beau temps fut très apprécié par les participants.



La Graufesenque vue générale (Cl. G. Eppe)

Après le repas et les divers cafés et autres mixtures, M. Verhnet nous invita à découvrir le site de La Graufesenque. Tout d'abord nous entrâmes, pour les plus courageux, dans une petite maison, pour voir un petit film sur le site. Puis, nous entrâmes dans le vif du sujet avec la visite guidée du site lui-même. Le site par lui-même est étendu, mais la partie fouillée n'en représente qu'une faible portion (2 à 3 %), avec deux fours dégagés et fouillés, les emplacements d'une centaine ayant été situés par des méthodes de relevé magnétique ; de nouvelles fouilles sont freinées du fait de la

quantité de pièces déjà exhumées en cours d'étude et de classement, ce que nous confirma un coup d'œil aux réserves. Cela nous a permis de voir le Grand Four *in situ*, un petit temple avec des tas de sigillés, des habitations, plus ou moins grandes suivant l'importance des gens qui y résidaient, et une réplique de four. Nous avons pu faire un arrêt au « libre-service de la sigillée » consistant en un important tas de fragments de céramique sigillée, régulièrement renouvelé par les fouilles en cours d'où le visiteur peut ramener un souvenir.

Nous partîmes assez tôt pour aller visiter l'un des plus beaux villages fortifiés du Larzac, La Couvertoirade.



La Couvertoirade, le rempart nord (Cl G. Eppe)

La Couvertoirade

Arrivés sur le parking, certains ont pu saisir, en photos, la beauté de ce site. L'actuelle lavogne se trouvant hors les murs était pratiquement invisible à nos yeux. En fait, une épidémie de choléra avait mené, au XIXe siècle, les autorités à faire disparaître l'ancienne lavogne dont il ne reste qu'une grande place dans le village *intra-muros*, puisque la fortification médiévale a été intégralement conservée, y compris le chemin de ronde. Certains ont fait le tour du village avec les restes du château, l'église et son cimetière avec des reproductions de stèles discoïdales, d'autres se sont arrêtés quelques instants pour faire des emplettes (pain de l'Aveyron, saucisson local...). Il nous fallut rentrer vite sans se douter que le retour serait très long surtout avant l'entrée de Lodève. Heureusement, il y avait J. Abélanet qui, avec quelques chansons de son inépuisable répertoire, a rendu une partie de ce trajet un peu plus joyeux.

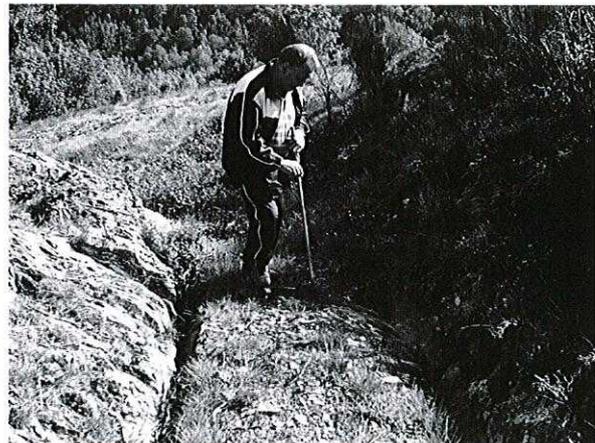
Compte-rendu de G. EPPE et J. ROIG

*
* *

Sortie sur la Route du Fer du 18 mai 2003

Chaque année, notre association organise une visite dans l'une des régions du département. Cette année son choix s'est arrêté sur la commune de Saint-Marsal dont la municipalité a entrepris de mettre en valeur le patrimoine. C'était aussi l'occasion de rendre hommage à F. Roig, précurseur trop méconnu des recherches sur la métallurgie du fer. Nous étions donc plus de 80 à gravir les petites routes qui montent à Saint-Marsal. La matinée a été consacrée aux visites de terrain en commençant par une balade sur la route du fer reconnue par le maire, R. Coste, et dégagée à son initiative. Cette route charretière a laissé peu d'indices dans le paysage et pourtant l'existence de belles traces d'ornières, par endroits, ne laisse aucun doute sur sa réalité. Vraisemblablement d'époque romaine, elle aurait servi à acheminer le minerai de fer de Batère jusqu'aux lieux de traitement de part et d'autre de la crête. L'un de ces centres de réduction du minerai de fer était situé à proximité de ce qui est aujourd'hui le mas de l'Oratori. Les scories s'y étalent sur plus d'un hectare, en blocs impressionnants, au milieu desquels nous avons pu circuler grâce à l'amabilité des propriétaires, Béatrice et Marc. Auparavant nous avons pu admirer le magnifique puits à neige, conservé au Pou de Florenti. Sa forme cylindrique et ses grandes dimensions permettent de le dater de la fin du XVIIe siècle.

Le repas a été pris en plein air sur l'aire de détente



M. R. Coste, maire de Saint-Marsal, présentant les ornières de la route du Fer (Cl. G. Eppe)

municipale. Détendus certes nous l'étions. La nourriture abondante et les libations généreuses y étaient bien pour quelque chose mais aussi la beauté des paysages et des sites visités et la satisfaction de constater tout l'intérêt que les élus de cette petite commune portaient à la préservation et la mise en valeur de leur patrimoine.

Trois petites causeries ont permis ensuite de replacer les découvertes de la matinée dans un contexte plus large. On les retrouvera ci-après in extenso, le texte ayant été transmis par les auteurs.

Compte-rendu de J.-P. COMPS

La métallurgie du fer à l'époque romaine dans les P.-O.

Les éléments de synthèse présentés ici ont été préparés spécialement pour cette journée de sortie de l'A.A.P.-O. Un travail de synthèse bien plus élaboré est en cours et coordonné par G. Mut dans le cas de la C.A.G 66.

Les recherches

Dans les Pyrénées-Orientales, l'étude de la métallurgie antique du fer en particulier, est grandement due :

- à F. Roig, instituteur qui dans des écrits inédits a décrit les principaux crassiers connus aujourd'hui ;
- à R. Grau et R. Marichal pour les fouilles en contexte urbain d'Elne et de *Ruscino* ;
- à G. Mut et d'autres étudiants de Toulouse qui ont, en 1984-1986 sous l'impulsion de leurs professeurs et de R. Marichal, entamé un travail de recensement ;
- à G. Mut, qui a mené des travaux de fouilles à la fin des années 1980 sur le crassier de Saint André à Baillestavy ;
- à des découvreurs divers comme J. Abélanet, F. Catala, Ch. Donès, A. Vignaud, les membres du groupe Forum et bien d'autres encore, qui ont signalé et parfois fait des collectes sur différents sites ;
- à V. Izard, qui a repris dans le cadre de sa thèse l'inventaire des forges et des dépôts de scories et y a ajouté d'assez nombreux points non connus de F. Roig ;
- et, dans une moindre mesure, à J. Kotarba pour les travaux de fouille réalisés en particulier sur le barrage de l'Agly et à des travaux de prospection divers dont les plus récents sont liés à la réalisation du volume CAG ;

Il faut y ajouter des découvertes anciennes du XIXe siècle faites dans le cadre de reprises de travaux anciens et qui ont permis alors de collecter des objets divers associés à l'époque romaine.

Minerais divers

Si le plomb argentifère a très certainement été exploité dans notre département à l'époque antique, je ne connais pas de vestiges archéologiques qui permettent de l'attester. On peut signaler un bloc de galène d'une quinzaine de kilos retrouvé dans le comblement d'un silo à Canet-en-Roussillon dans un contexte du Haut Empire.

Pour la métallurgie du cuivre, le dossier actuel est assez maigre. Les vestiges produits par le traitement du minerai sont mal connus et sans doute peu volumineux. Une mine aurait été exploitée de façon sûre à l'époque romaine. Il s'agit de la Collade de Bernadeille près de la frontière, côté espagnol, à proximité de Notre-Dame du Coral à Prats-de-Mollo. Des exploitations antiques

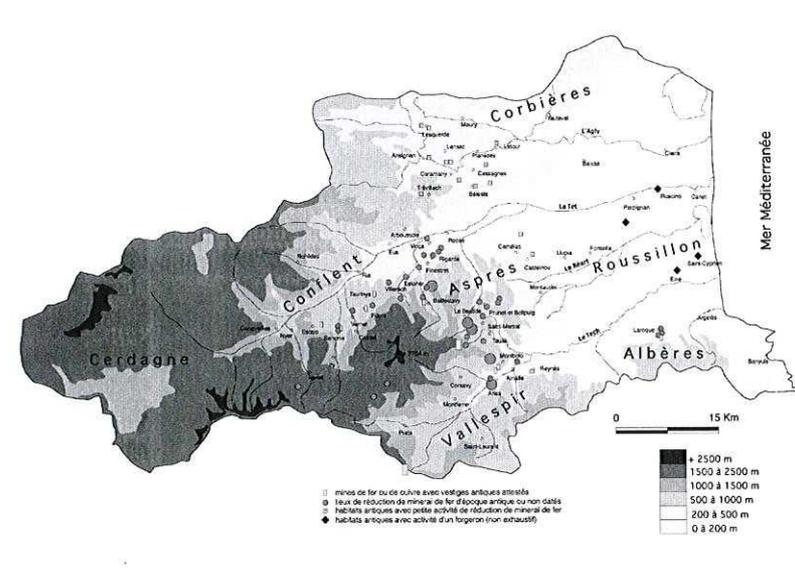
pourraient aussi avoir existé à Camélas et Canaveilles, mais une datation aussi ancienne reste à prouver.

Mines de fer

C'est donc pour le fer que les vestiges d'exploitation sont les plus abondants. On y dénombre des mines, des haldes, de nombreux crassiers et les forges qui leur sont associées.

Le travail sur les mines antiques est inexistant dans notre département. Comme dit précédemment, les travaux menés dans différentes exploitations au XIXe siècle ont recoupé des travaux plus anciens et permis de collecter du matériel d'époque romaine : des lampes surtout, des outils, des monnaies, on parle aussi d'un casque en cuir. De façon plus récente, des parties de mines sont attribuées la période antique. C'est le cas en particulier à Baillestavy, à Montbolo, à Laroque-des-Albères. Ce doit être aussi le cas d'une partie du vaste complexe de Batère. Une partie des exploitations antiques pourrait s'être faite à ciel ouvert, ce qui laisse aujourd'hui peu de vestiges apparents, notamment si le lieu a été exploité postérieurement.

Les haldes, zone de rejet des roches stériles, sont sans doute des vestiges plus faciles à caractériser. Le



seul ensemble que je connaisse pour ma part a été signalée à G. Mut à Montbolo. Il comprend plusieurs endroits différents de rejets à partir d'un point haut proche d'une entrée de mine. Les céramiques associées permettent une attribution à l'époque républicaine. Il ne semble pas y avoir d'habitat associé.

Crassiers

Les crassiers, zone de rejet de déchets liés à la réduction du minerai, sont nombreux dans notre département. Cette appellation est hétérogène puisqu'elle va de la petite exploitation familiale qui va fabriquer les quelques kilos de fer dont elle a besoin, à de véritables

industries rejetant des milliers de tonnes de déchets. Les plus gros crassiers connus se trouvent sur les communes d'Arles-Sur-Tech, Montbolo, Saint-Marsal et Taurinya. Pour certains, la surface couverte par l'accumulation des rejets peut atteindre quelques hectares et plusieurs mètres d'épaisseur. Les masses rejetées se comptent donc alors en dizaines de milliers de m³. Bien évidemment, la quantification et la datation des différentes phases d'exploitation de ces endroits restent bien difficiles à établir et nous arrivent plutôt sous la forme de bribes dont il est difficile d'établir la pertinence. Ces grands centres de production correspondent sans doute à des installations qui ont duré un certain temps, du demi-siècle à quelques siècles, se trouvant ainsi à des points intéressants où convergent les approvisionnements en minerai et charbon.



Crassier de l'Oratory à Saint-Marsal
(Cl. G. Eppe)

Beaucoup plus nombreux sont les crassiers de taille moyenne qui couvrent au sol quelques centaines à quelques milliers de m², sur un à quelques mètres d'épaisseur. Les rejets en volume sont donc de quelques milliers de m³. Ces installations semblent souvent de durée plus courte, comme liée à l'épuisement d'une des deux ressources, avec parfois des réinstallations tardives.

Les recherches de V. Izard lui ont permis de mettre en évidence de tout petits lieux de rejets de résidus de réduction, perdus souvent en haute montagne, sans relation établie avec un habitat proche. Leur datation reste à établir par C14.

Des vestiges de réduction de minerai se retrouvent aussi dans des contextes d'habitat. Les fouilles du barrage de l'Agly ont permis de retrouver un petit four de réduction du Ve siècle de notre ère. La production de fer est de volume très limité, si bien qu'il est possible de se demander s'il ne s'agit pas d'une production liée à l'installation de cet habitat et destinée à produire l'équipement métallique utile pour la construction et l'outillage. Les travaux menés en Fenouillèdes tendent à montrer que pratiquement tous les habitats d'époque romaine possèdent ce type d'équipement.

Dans les habitats ruraux antiques et notamment

ceux de grande taille, on constate aussi la présence de scories de fer, mais il ne s'agit plus alors de scories de réduction du minerai mais de scories liées à l'activité d'un forgeron fabriquant ou réparant des objets métalliques. Ces déchets sont bien caractéristiques. On en retrouve aussi dans des contextes urbains, liés de la même façon à l'activité d'un artisan.

Évolution

D'un point de vue chronologique, la métallurgie du fer dans notre département est surtout attestée depuis la période romaine républicaine. La référence bibliographique indiquant le traitement du fer à Elne, et l'associant au passage d'Hannibal, ne semble pas fondée. Un réexamen de ce dossier documentaire montre qu'il s'agit de découvertes ponctuelles d'objets (surtout des morceaux de tuyères) et de foyers ou fours mal caractérisés et plutôt associées à la période romaine républicaine. L'exploitation du fer dans notre département n'est pas à exclure dans la première moitié du IIe siècle avant notre ère, voire plus anciennement, mais devient réellement un fait économique avéré dans la seconde moitié de ce siècle, avec la mise en place de la colonisation romaine. L'exploitation restera forte jusqu'à la période augustéenne. La difficulté décrite précédemment pour dater les phases anciennes des gros crassiers, ainsi que l'absence actuelle d'un fond documentaire tentant d'estimer les volumes de déchets, rend impossible la restitution d'une évolution de l'exploitation autrement que par le nombre de sites à chaque époque, ce qui ne veut rien dire du fait de la disparité des volumes considérés. D'une manière générale, on peut supposer aujourd'hui qu'il y a dans le temps un déplacement progressif des exploitations de la montagne vers les vallées. Cette supposition repose en partie sur le fait que les exploitations importantes encore présentes au Haut Empire, voire au IIIe siècle, se trouvent dans des vallées. De manière empirique, ce phénomène pourrait trouver une explication dans la recherche d'un point de rencontre entre le minerai et le charbon, fait qui reste entièrement à confirmer. Au-delà du IIIe siècle, je ne connais pas d'exploitation métallurgique de grande ampleur, fait qui va se perpétuer au Moyen Âge. Il est possible qu'il y ait, à ce moment ou plus tardivement, un changement de méthode de production et donc moins de déchets produits.

Conclusion

La métallurgie, et notamment celle du fer, constitue un phénomène majeur de la vie économique de notre département durant l'époque romaine et les siècles qui ont suivi. L'étude détaillée des gisements laissés par ces productions reste encore à faire, aussi bien au niveau de leur recensement qui n'est pas encore exhaustif, que dans le détail pour bien connaître la chronologie de chacun et avoir une estimation des volumes produits. Vaste programme auquel il faut bien sûr ajouter la réalisation de fouilles qui apporteront les informations essentielles sur les méthodes de production, les conditions de vie,

éventuellement aussi sur la nature des entreprises en présence, et aussi et enfin sur l'impact de ces productions sur leur environnement direct ou plus lointain. On peut en effet supposer que la forêt y a payé un bien lourd tribut.

J. Kotarba

*
* *

La Route du Fer de Batère à Perpignan

Introduction

Une nouvelle fois, en introduction à cette intervention, je me dois de rendre hommage à F. Roig. Il a, comme l'a dit J. Kotarba, découvert les principaux crasiers du département, c'est lui aussi qui a eu l'intuition de cette route, qui en a démontré l'existence, notamment en mettant au jour des ornières. Bien des années plus tard, Monsieur le maire, R. Coste, ici présent, a retrouvé ces ornières dans sa commune et même au-delà jusqu'au col de Fortou, il a eu le grand mérite de retrouver le tracé sur le territoire de Saint-Marsal et de le faire débroussailler.

Notre petite équipe, M. Formenti, H. Grzesik, G. et M.-L. Lannuzel et moi-même, n'a fait que poursuivre cette recherche, déjà bien avancée. Recherche sur le terrain pour reconnaître le tracé au-delà de Saint-Marsal, et relever d'autres ornières. Recherche aussi sur les plans cadastraux du début du XIXe siècle qui sont toujours très utiles. Il faut y ajouter la recherche des textes anciens, médiévaux ou modernes qui mentionnent cette voie.

Les textes, le nom

L'appellation « route du fer » n'a pas de réalité historique, elle émane de F. Roig ou de moi-même. Il n'y a pas de nom unifié, le nom varie suivant le lieu et la date où on l'emploie mais ce qui apparaît plusieurs fois dans son appellation, c'est le nom de « montagne ». On la nomme ainsi : « chemin de la montagne » ; « cami real qui va a la muntanya » ou « qui vé de la muntanya » ; Ou encore « cami real qui puja de sanct Amans al coll de la Porta » (l'idée de montagne est suggérée ici par le terme « pujar », monter). Selon F. Roig, les habitants l'appelaient « la route des Maures », nom mythique évidemment, comme les chemins de Charlemagne que l'on retrouve ici et là dans le département.

Le tracé

Les mentions historiques (pas très anciennes mais je ne prétends pas que toutes me sont tombées sous les yeux), les ornières (là aussi, il n'est pas interdit de penser que des découvertes restent à faire ; à partir de Terrats, la route est goudronnée, ce qui rend les recherches difficiles), les traces laissées dans le paysage ou les tronçons existant encore aujourd'hui ne lais-

sent pas beaucoup d'incertitudes sur les grandes lignes de son tracé.

On obtient ainsi un chemin long de 40 km et qui, depuis Batère jusqu'à Perpignan, traverse 10 communes (Saint-Marsal, Prunet et Bellpuig, Caixas, Montauriol, Terrats, Llupia, Ponteilla, Canohès, Toulouges, Perpignan). C'est un chemin assez direct puisque en droite ligne nous avons un peu plus de 32 km. On note une inflexion au début du tracé, nous en verrons la raison tout à l'heure.

Les difficultés principales pour un chemin résultent du relief et des cours d'eau qu'il faut franchir. Jusqu'au niveau des Hostalets, nous sommes dans la zone montagneuse, au-delà vient une zone de piémont puis la plaine du Roussillon. Quant aux cours d'eau, le seul qui ait quelque importance, c'est la Cantarana. Nous verrons comment se fait le franchissement.

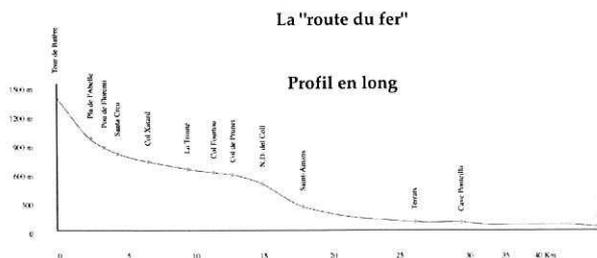
Le profil en long a le mérite de bien montrer les pentes. On part de près de 1500m d'altitude pour arriver à une quarantaine de mètres. Pente très forte depuis la tour de Batère jusqu'au pla de l'Abella. Vient ensuite ce que F. Roig appelle « la route de crête ». Après le col de Prunet, nouvelle pente importante.

La route de crête

En étudiant le relief, on comprend mieux la raison du crochet que décrit la route au coll del Ram : si vous allez en droite ligne, vous aurez à affronter sans cesse descentes et remontées puisque vous recoupez un grand nombre de vallées. Pour supprimer cet inconvénient, on suit la crête, ce que l'on appelle « la serra » ou « le ser rat » (différence avec « le puig »). Il y a une appellation que j'ai retrouvée dans un texte du XVIe siècle, à propos de Calmelles, et qui définit parfaitement la chose : « la serra traginera ». Traduction : « la serra qui porte le trafic muletier ou charretier ».

Quand on dit route de crête, il faut tempérer. En fait elle va de col en col en contournant les sommets, pour éviter d'avoir à monter et à descendre. Donc pas de vallée à franchir, mais aussi pas de *puig* à gravir, une route intelligente.

Ce qui frappe en outre, c'est l'absence d'habitat ou presque. Normalement une route relie entre elles les agglomérations. Si ce n'est pas le cas, c'est que la route a un autre objet et qu'elle a été construite dans un but différent. C'est évidemment le cas ici. Mais on aurait pu penser que, au cours des ans, elle contribuerait à fixer le peuplement, comme ce fut le cas pour la *via Conflentana* par exemple. Rien de tel ici. Et c'est nor-



mal : ce n'est pas évident d'habiter sur la crête, exposée à tous les vents, surtout en montagne. Voyez les mas : de part et d'autre de la crête ; de part et d'autre aussi les crassiers antiques.

Les constructions qui se trouvent à l'aise sur les crêtes, ce sont les ouvrages militaires. La tour de Batère, tour de garde et à signaux du XIV^e siècle ; le château de Bellpuig, qui n'est documenté qu'au XIII^e siècle, mais qui est vraisemblablement antérieur. Il appartenait aux vicomtes de Castellnou puis il est passé aux mains des Fenollet, preuve de son importance. Il est supérieurement placé sur un *puig* qui domine le *coll del Ram*, où un chemin montant de Bula d'Amont venait se brancher sur notre route.

À l'aise sur les crêtes également, les oratoires, les chapelles : Santa Creu que nous avons vu ce matin ; l'église de la Trinité, aujourd'hui magnifique église romane mais qui est documentée dès la fin du IX^e siècle, qui a d'abord porté le nom significatif de St Pierre de la Serra, ce qui nous renvoie à notre route. Selon l'abbé J. Capeille, le lieu de Bellpuig se serait d'abord appelé « puig de Bellestrada » (puig de la belle route) malheureusement il ne donne pas de référence et donc la chose demande à être confirmée.

Autre chapelle, celle de ND del Coll, documentée au XIII^e siècle. On peut se demander pourquoi cette dernière chapelle était bâtie à cet endroit au lieu d'être placée au coll de Prunet, un peu plus haut. Mais en examinant sa position, on aperçoit qu'elle était ainsi visible de très loin, elle est placée sur une sorte de podium. C'est le cas de nombreuses chapelles : St Luc à Passa, St Ferréol etc... Ces chapelles de hauteur rappellent le paganisme et puis doit aussi jouer la symbolique : quand on y vient en pèlerinage, on s'élève tout à la fois matériellement (l'effort est méritoire) et spirituellement. Précisément ces deux chapelles attireraient une foule de pèlerins. A ND del Coll, on venait faire bénir un brin de laine que l'on portait ensuite autour du cou pour se prémunir contre les maladies et notamment les maladies du cou. L'homonymie ayant joué, «ND du col» est devenue «ND du cou». Les pèlerinages à la Trinité étaient plus célèbres encore : au siècle dernier, c'était le pèlerinage le plus fréquenté du département. J'ai même trouvé un petit traité imprimé avec tout le rituel, la nuit que l'on devait passer en prières et les goigs qu'il fallait savoir.

Autour de cette chapelle St Pierre de la Serra et du château de Bellpuig, un petit hameau s'est fixé au Moyen Âge. Ce ne fut pas le cas apparemment pour la chapelle Saint Amans. Celle-ci n'est pas en évidence sur un col mais au fond d'un vallon, à proximité toutefois du *cami ral* comme les deux autres. Au reste ce saint était un voyageur : on raconte qu'étant en chemin, il avait chargé ses bagages sur une mule, survient un ours qui se jette sur la mule et la mange. Saint Amans ne se trouble pas pour autant : il ordonne à l'ours de porter les bagages et l'ours s'exécute sans barguigner.

Quoi qu'il en soit de cet ours et de sa conversion subite, ces chapelles en bordure du chemin devaient

servir d'abri aux passants. Tout comme peut-être un peu plus bas le hameau des Hostalets dont l'étymologie suggère qu'il aurait pu accueillir des hôtes.

Si la route a fixé très peu de population, elle a en revanche, accroché des chemins adjacents tout au long de son parcours. Parmi les plus importants : chemin d'Arles depuis la Tour de Batère, chemin de Bula d'Amont au coll del Ram, chemin vers la vallée de la Tet au coll de Prunet, chemin de Calmeilles à St Amans (dans la commune de Montauriol, notre route est nommée dans le cadastre napoléonien « chemin de Calmeilles »), la plupart présentent des caractéristiques analogues à celles du chemin principal et peuvent se rattacher au groupe des chemins de crête.

Les usagers, la chronologie

Qu'il y ait eu un chemin pour le transport du minerai de fer depuis Batère jusqu'aux lieux où s'opérait la réduction, c'est indubitable. Que ce chemin ait existé dès l'époque romaine, c'est indubitable aussi.

Un chemin oui mais une route charrettière ? Il faut ici parler des ornières. Au total, on en a retrouvé en sept endroits différents, les dernières à la limite des communes de Montauriol et de Terrats. Elles présentent toutes un écartement compris entre 1,25 et 1,35 m. Ce ne sont pas les mesures habituelles à l'époque romaine dans nos régions où l'on trouve habituellement un entraxe de 1,45 m. Mais ces dernières mesures ont été prises soit dans des agglomérations, soit sur des routes importantes et pratiquement jamais en montagne. Il me semble que le raisonnement de F. Roig est imparable : d'une part, on a des crassiers romains de chaque côté de cette route ; d'autre part, de mémoire d'homme, on n'a pas vu de charrette dans cette partie du département avant la fin du XIX^e siècle. Il y a donc de très fortes présomptions pour que cette route soit, au moins à son début, romaine.

On pourrait évidemment penser à une route de la glace, mais D. Fontaine vous l'a dit tout à l'heure : le transport de la glace se faisait à bât. De toute façon, dans un document que m'a transmis Denis, un document du XVIII^e siècle, on voit que la corvée pour arranger le chemin de la glace ne mentionne un chemin de charrette que depuis Terrats jusqu'à la chapelle St Amans. Donc le chemin charretier depuis la tour de Batère jusqu'à St Amans, dont nous savons qu'il a existé grâce aux ornières, n'existait plus au XVIII^e siècle. Au XVIII^e siècle, de St Amans à Batère, il y avait bien un chemin mais pas un chemin de charrette. Un siècle plus tard, vers les années 1820, le chemin est mentionné comme menant aux différents villages et non plus au col de Batère. Ce dernier existe toujours mais la destination principale, ce sont les villages.

Chemin du fer, chemin de la glace mais aussi chemin de transhumance.

On sait par ailleurs que les droits de pacage pour les pasquiers du Conflent étaient perçus à Bellpuig. A. de Pous qui a étudié la question de la transhumance estime que ce sont de véritables marées animales qui au début

de la belle saison montaient vers les pasquiers, provenant notamment des abbayes qui avaient les troupeaux les plus nombreux. Les troupeaux de Fontfroide venaient jusqu'ici et étaient dispensés de péage à Bellpuig.

À défaut de paisibles moutons, ce serait déjà bien si ce chemin antique, médiéval et moderne pouvait être débroussaillé pour laisser passer les paisibles randonneurs, en quête d'un grand bol d'air et de beaux paysages. Merci donc à M. le Maire d'avoir commencé, et bien commencé, le travail, ici, à Saint-Marsal.

J.-P. Comps

*
* *

L'exploitation de la neige de la montagne de Batère et son commerce à l'époque moderne

Présentation

Du point de vue géographique, on appelle « montagne de Batère » une partie du contrefort du Canigou, orienté d'ouest en est, depuis le Puig del Roc Negre (2714 m) et rejoignant le Tech à La Forge (185 m), entre Amélie-les-Bains et Reynès. La montagne de Batère correspond à la partie la plus septentrionale de ce contrefort. Elle est limitée à l'ouest par le Col de la Cirere (1731 m), que domine le Puig Saint-Pierre (1791 m), au nord, par le Puig de l'Estelle (1778 m), et à l'est par la Tour de Batère (1429 m), une tour à signaux de la fin du XIII^e siècle. La crête séparant les deux versants nord et sud est appelé Canal du Boulet. Quatre communautés se partagent cet espace : au nord, Velmanya, La Bastide et Saint-Marsal, et au sud, Corsavy. Enfin, la tour de Batère présente la particularité d'être située à la limite de trois terroirs : ceux de Corsavy, Saint-Marsal et La Bastide.

Cette montagne est bien connue des archéologues et des historiens en raison des innombrables gisements de minerai de fer exploités depuis l'Antiquité. On sait moins que ce site était aussi, dès la fin du XVI^e siècle, un des plus importants pour l'exploitation de la neige dans les Comtés nord-catalans. Là se trouvait la plus grande concentration de puits à neige (*pous de neu*) ou nivières de la région, environ une quinzaine, dont la plupart ont aujourd'hui disparu. Il faut savoir en effet que la neige était alors une ressource de grande valeur. Elle était utilisée pour satisfaire la mode du « boire frais » qui se répandit dans les pays riverains de la Méditerranée occidentale dans la seconde moitié du XVI^e siècle, mais aussi à des fins thérapeutiques, pour soigner les fièvres, et probablement aussi pour lutter contre la peste, dont les épidémies étaient fréquentes à cette époque. L'essor du commerce de la neige était aussi lié au développement des villes, notamment Perpignan, la capitale.

À partir des années 1615-1616, se répand dans la plaine du Roussillon une nouvelle technique pour obte-

nir de la glace, non plus de façon naturelle mais de façon artificielle. Il s'agit des bassins de gel, appelés *basses*, en catalan. Cette technique, connue déjà dans l'Antiquité, consistait à inonder pendant les nuits d'hiver un vaste terrain afin que l'eau puisse y geler. Les documents font état d'un système sophistiqué de microcanaux, dont les dimensions ne nous sont pas connues. Nous savons néanmoins qu'il permettait de produire plus d'une centaine de pains de glace, comme par exemple au Mouli den Cassagnes, à Sorède. La couche de glace formée dans ces bassins était récupérée à l'aide de pics ou de barres de fer et transportée sur des brancards jusqu'au puits situé à proximité. Ce système relativement complexe fonctionnait grâce aux canaux d'irrigation qui servaient déjà à alimenter différents types d'établissements pré-industriels, comme les moulins à farine ou à huile. La production à partir du gel supposait un climat beaucoup plus froid qu'aujourd'hui, comme tend à le démontrer l'existence de la glacière de Canet située sur le littoral. Depuis cette époque l'approvisionnement des villes en glace ne s'est donc plus fait uniquement à partir de la neige récoltée en montagne, mais aussi avec celle produite par des glaciers communales ou privées construites en plaine ou en moyenne montagne. Cela ne signifie pas pour autant l'abandon de l'utilisation de la glace et de la neige naturelles. L'insuffisance des jours de gel certaines années ainsi que la hausse de la consommation pouvaient en effet entraîner des pénuries, il fallait donc avoir recours aux réserves de neige d'altitude. Ce système mixte a prévalu au moins jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Le commerce de la neige à Perpignan, comme dans la plupart des villes des Comtés de Roussillon et de Cerdagne, était contrôlé par les instances communales. « Le droit d'entrée de la neige » (*dret de l'intrada de la neu*) était une source de revenus non négligeable pour la communauté séculière. L'approvisionnement en glace ou en neige et la vente aux particuliers étaient mis aux enchères puis donnés en fermage aux plus offrants, pour une période d'un an ou plus. C'était alors aux nouveaux fermiers de négocier avec les producteurs les modalités de livraison. La ville de Perpignan semble avoir été approvisionnée, à l'époque moderne, avec de la neige provenant des grands massifs environnants : les Albères, le Roc de Frausa, le Canigou, le Madres. Mais la montagne de Batère fut assurément le principal site de production.

Complémentarité entre l'exploitation des mines et l'exploitation de la neige

Le choix du site de Batère pour la récolte de la neige présentait de nombreux avantages. Les conditions géoclimatiques, tout d'abord, puisque l'altitude élevée et l'exposition aux vents dominants favorisaient les précipitations neigeuses et la formation de congères. Du point de vue économique, l'exploitation du minerai de fer avait permis la mise en place de structures propres à faciliter la conservation et le transport de la neige. Les trous de mines abandonnés, par exemple, représentaient

autant de réservoirs potentiels. Un important réseau de chemins bien entretenus facilitait par ailleurs le déplacement des mulets chargés de neige. Les cabanes en pierres sèches construites par les mineurs à proximité des galeries offraient également des abris sûrs. Enfin, cette complémentarité se retrouvait aussi au niveau social, puisque la main d'œuvre utilisée pour exploiter la neige était la même que celle travaillant dans les mines. Les seigneurs locaux, comme la famille Delpas, à Saint-Marsal, et la famille Taqui, à La Bastide, avaient en effet confié la construction et l'entretien des puits à neige aux mineurs de Batère. Ce choix s'explique aisément quand on sait que ces constructions étaient rudimentaires, réalisées en pierres sèches et avec une couverture en bois, et nécessitant au préalable un travail d'excavation. Les archives ont conservé la mémoire d'un de ces mineurs, appelé Marti de Parutxania, qui se spécialisa, à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e, dans ce type de travail. Il était d'origine basque, comme bon nombre de ceux qui exploitaient les mines de Batère. Arrivé à Arles-sur-Tech avant 1586, il commença à construire des puits à neige dans les années 1590. Il en bâtit au moins sept, près de la tour de Batère ou sur le versant Nord de la montagne, au lieu-dit Le Boulet.

Moyens artificiels de conservation : les puits à neige ou nivières

Les quelques rares documents relatant l'exploitation de la neige dans les Comtés nord-catalans attestent que cette pratique existait déjà dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Des hommes accompagnés de mulets allaient chercher la neige en été dans les zones de congères, notamment dans le massif du Madres, afin d'approvisionner les villes. Avec la hausse de la consommation de la glace, à partir de la fin du XVI^e siècle, il devenait nécessaire de trouver des solutions plus économiques. Probablement à l'instar du reste de la Catalogne, les populations des Comtés eurent recours à la construction ou à l'aménagement de réservoirs pour entreposer la neige. Cette technique permettait de stocker une masse beaucoup plus importante et de meilleure qualité. Ces réservoirs, appelés « puits de neige » (*pous de neu*), et que Xavier de Planhol désigne aussi par le terme « nivières », étaient en fait des structures très diverses : cavités naturelles, trous de mine ou bien constructions en pierres sèches, et plus tard maçonnées.

Le site de Batère en est un très bon exemple, puisque tous ces types de réservoirs y ont coexisté. On trouvait essentiellement les trous de mines sur les territoires de Corsavy, La Bastide et de Velmanya dans les zones où l'exploitation du minerai de fer avait été la plus intense. Il pouvait s'agir de mines à ciel ouvert, comme le Clot del Pey, sur le versant nord-ouest, ou bien de galeries, comme la mine du Boulet, située sur le versant nord-est. Cette mine semble d'ailleurs avoir joué un rôle important aux XVII^e et XVIII^e siècles dans l'approvisionnement de la ville de Perpignan. Elle conserve aujourd'hui encore les traces de son

réemploi : un *oculus*, percé dans la paroi sommitale, épaisse de plus de 2 m, et les restes d'un mur en pierres sèches qui, selon un texte du XVIII^e siècle, fermait l'entrée de la galerie. On rencontrait également sur la montagne de Batère les « nivières » proprement dites, c'est-à-dire des structures construites uniquement pour conserver de la neige, et dont l'apparence a peu à peu évolué. Les premiers édifices connus datent des années 1590. Malheureusement, aucun vestige n'a encore été identifié sur le terrain, en raison des multiples cavités minières prêtant à confusion. Les contrats de construction retrouvés aux Archives Départementales fournissent néanmoins des éléments de description. Ces premiers puits étaient semble-t-il de forme carrée. Réalisés probablement à partir d'anfractuosités naturelles, ils devaient mesurer environ 5 m (20 pans) de largeur. Leur profondeur variait considérablement entre la fin du XVI^e siècle et le début du XVII^e : 6 m (3 cannes), en 1592, 8 m (32 pans), en 1601, et 10 m (40 pans), en 1605. Preuve peut-être d'une amélioration dans les techniques de construction. Pour assurer la solidité de l'ensemble, il était conseillé de bâtir dans le roc plutôt que dans la terre. Accessoirement, des murs en pierres sèches étaient élevés pour soutenir les parois les plus fragiles. La couverture du puits était assurée par des chevrons et des planches, mais les textes fournissent peu de précisions sur ce sujet. L'existence d'une véritable charpente n'est pas confirmée. Il faut souligner cependant que le premier puits mentionné dans les textes, daté de 1591, comportait déjà un conduit souterrain permettant d'évacuer les eaux de fonte (*escurrador*). Cela prouve que son constructeur, en l'occurrence le mineur Marti de Parutxania, connaissait les règles régissant la construction de ces édifices si particuliers.

Une nouvelle génération de nivières apparaît dans le courant du XVII^e siècle, probablement dans la première moitié du siècle. Nous ne pouvons pas donner de date précise car aucun contrat les décrivant n'a encore été trouvé. Elles nous sont connues par les vestiges archéologiques et des mentions postérieures. Ce sont des puits de forme circulaire, recouverts d'une coupole ou d'un toit charpenté, avec des dimensions comparables aux constructions précédentes. Celui de la Collada del Pou, sur le territoire de Saint-Marsal, à près de 900 m d'altitude, et que nous avons eu l'occasion d'observer lors de notre excursion, mesure en effet 5,5 m de diamètre et plus de 7,50 m de profondeur (chiffres donnés par A. Acovitsioti-Hameau). Il subsiste encore une partie du départ de voûte. C'est un édifice semblable que l'on trouve au Cortal del Pou, entre Baillestavy et Glorianes, puisqu'il mesure 5,75 m de diamètre intérieur. Il a été observé récemment par des membres de l'A.A.P.-O. On retrouve un diamètre comparable à la nivière du Roca Roja au dessus du prieuré de Serrabone. Des puits à neige plus imposants ont néanmoins existé comme en témoigne celui du Pic Ambrosi, situé également sur la crête dominant Serrabone, et dont le diamètre intérieur dépasse 8 m. Ces édifices différaient donc de la génération précédente par leur forme cylindrique, l'utilisation

systématique de moellons pour l'appareillage, et par la présence éventuelle d'une voûte en encorbellement (puits du Roca Roja). Une étude plus poussée montrerait sans doute des évolutions dans les techniques de construction au sein même de ce type de nivière.

Étapes de l'exploitation

Récolte de la neige et remplissage du puits

Les contrats de construction des puits à neige précisent que le bâtisseur devait fournir un édifice prêt à l'emploi. Cela supposait la mise en place, au fonds du puits, de pièces de bois faisant office de grille, sur lesquelles seraient ensuite disposés des matières végétales, et finalement la neige. Ce système était indispensable pour éviter tout contact avec l'eau de fonte. La neige fraîche était récoltée dès la fin de l'automne et jusqu'à la fin du printemps. Le remplissage du puits était effectué par le fermier désigné par le seigneur. A la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e, ce travail était aussi dévolu au constructeur de la nivière, qui assurait également l'entretien de l'édifice. Cela représentait pour le propriétaire une garantie supplémentaire. On peut supposer que ce fermier se faisait aider dans sa tâche par des habitants des villages voisins ou par des serviteurs du seigneur. Une fois placée dans le puits, la neige était tassée puis probablement recouverte de matériaux végétaux. Les textes ne donnent pas de précision sur ce point. Nous savons néanmoins, qu'au cas où la nivière était creusée dans la terre et non dans le rocher, des poutres devaient être placées contre les parois pour éviter le contact entre la neige et la terre. Le fermier devait ensuite recouvrir le tout avec des solives et des planches puis des mottes d'herbe. Plus tard, lorsque les puits seront équipés d'un couloir d'accès ces couvertures amovibles seront remplacées par un toit charpenté ou une coupole, à l'exemple de la nivière de la Collada del Pou, à Saint-Marsal. Le fermier avait aussi comme fonction d'entretenir les chemins d'accès au puits pour faciliter le passage des bêtes de somme. Il faut dire que les nivières étaient parfois situées dans des endroits escarpés, comme le versant nord de la montagne de Batère (Le Boulet). La neige ainsi entreposée, du fait de sa masse, se transformait peu à peu en glace. Elle pouvait alors être extraite du puits et transportée sur les lieux de consommation. La présence d'une cabane à proximité du puits permettait d'y trouver refuge en cas d'intempéries et d'y entreposer le matériel nécessaire aux travaux de remplissage et d'extraction.

Transport

Il semble que ces voyages s'effectuaient de nuit afin de bénéficier du maximum de fraîcheur, et ainsi limiter la fonte de la glace. Le moyen de transport le plus commun dans les Pyrénées orientales à cette époque était le mulet. Cet animal très résistant était issu du croisement entre une jument et un âne des Pyrénées, considéré comme l'âne le plus grand et le plus robuste. Le nombre de bêtes utilisées pour le transport de la neige était très variable. Il était fonction des besoins. Il pouvait s'agir

de un ou de deux mulets, dans le cas d'un approvisionnement privé (pour un seigneur), ou lorsque les livraisons étaient fréquentes. Mais ce nombre pouvait être plus élevé si la demande était ponctuellement plus importante. Ainsi, au moins sept mulets étaient utilisés pour approvisionner Perpignan vers la fin du XVII^e siècle. Il fallait en général un homme (*traginer*) pour accompagner deux mulets, et quatre pour cinq bêtes.

Quel était l'équipement utilisé pour le transport ? Une description nous est donnée dans un document de la fin du XVI^e siècle. Un serviteur, chargé par son seigneur d'aller chercher de la neige dans le massif du Madres, se fit voler sa mule. Celle-ci portait alors un bât avec des cordes, deux portes et un sac d'orge. Elle transportait aussi du pain et un fromage pour le *traginer*. La quantité de neige qu'elle devait rapporter était évaluée à une charge, soit environ 121 litres. L'utilisation de portes au lieu de sacs est attestée par un autre document de la même époque. Lors de son voyage à Barcelone en 1595-1599, l'étudiant suisse Th. Platter décrit en effet ces portes si particulières servant au transport de la neige. Il s'agissait dit-il de « seaux de bois à doubles parois : celle de l'intérieur est percée de petits trous pour donner passage à la neige qui fond en route, parce qu'il est essentiel qu'elle reste toujours bien sèche ». En fait, lors de l'extraction de la neige, le poids était déterminé par le muletier, probablement en fonction des animaux qu'il avait amenés et des difficultés du parcours. Un document du XVIII^e siècle précise par exemple que la charge devait peser au moins trois quintaux, soit 125 kilos.

Enfin, lorsque les conditions le permettaient, les producteurs et exploitants de glace utilisaient aussi des charrettes. Cela dépendait en fait de l'état des routes. Or ces voies de circulation étaient assez rudimentaires jusqu'au XVIII^e siècle. Les documents semblent montrer que les charrettes étaient employées principalement dans la plaine du Roussillon et en Cerdagne, sur de courtes distances ou sur des voies très carrossables.

L'itinéraire

La montagne de Batère était traversée par tout un réseau de chemins permettant aux mineurs, charbonniers, bergers, de se rendre sur les différents sites d'exploitation et de rejoindre les vallées voisines. J.-P. Comps a pu identifier le tracé d'une route de crête descendant depuis Batère jusqu'au pied des Aspres, et au-delà vers Perpignan. Il s'agit en fait d'un "chemin royal" (*cami real*), c'est-à-dire, d'un axe principal. Il était emprunté par les troupeaux en transhumance qui montaient aux devèses de Corsavy. Il pourrait également avoir servi au transport de la neige jusqu'à Perpignan, comme semblent le démontrer les puits à neige situés sur son parcours, ainsi qu'un document du XVIII^e siècle intitulé «Estat des vilages qui porront acomoder les chemins pour porter la glasse a Perpignan depuis Battère» (A.D.P.-O., 1C1630). Ce texte fournit la liste des communautés chargées de l'entretien des différents tronçons de cette voie, probablement dans le

cadre des corvées. En voici la transcription sur un tableau avec ses correspondances.

L'itinéraire était donc le suivant :

- Puits à neige (*pous de neu*) et trous de mines (*meners, clots*) des versants Sud et Nord de la montagne de Batère, y compris du bois de la Fajouse (là où il y a des hêtres) (territoires de Corsavy, La Bastide et Saint-Marsal).

- Descente vers Saint-Marsal : Puig del Correc, Collada del Pou (puits à neige du Pou Florenti).

massifs (Conflent, Madres), et enfin, l'absence d'obstacle naturel majeur, contrairement à l'itinéraire des Albères, où il faut franchir le Tech.

D. Fontaine

*
* *

Tronçons	Communautés	Identification	Altitudes	Type de transport
Depuis les glaciers a la Fajose de St Marçal	Montferrer, Leca, Corsavy	Versant Sud de la montagne de Batère	1791 à 1400 m	Mulets
Depuis la glacière du Boulet a la tour de Batère	La Bastide	Versant Nord de la montagne de Batère	1778 à 1425 m	Mulets
La Fajose jusques aux puy de don Juan	Saint-Marsal	Depuis le bois de la Fajouse aux environs du Col Xatard	1476 à ≈ 800 m	Mulets
Depuis les puits de don Juan jusques au col de Prunet	Belpuig, Prunet, Candell	Depuis les environs du Col Xatard jusqu'au Col de Prunet	≈ 800 à 616 m	Mulets
Depuis le col de Prunet jusques au bout de la plaine de St Amans	Caixas, Calmeilles, Oms, Fontcouverte	Depuis le Col de Prunet jusqu'à la chapelle de Saint-Amans	616 à 250 m	Mulets
Depuis le bout de la plaine de St Amans jusques au gravie de Terrats	Castelnou, Sainte-Colombe-de-las-Illas, Sainte-Colombe-de-Thuir	Depuis la chapelle de Saint-Amans jusqu'à la Canterrane	250 à 130 m	Charrettes
Depuis le gravier au vilage [de Terrats]	Terrats	Depuis la Canterrane jusqu'à Terrats	130 m	Charrettes

- Saint-Marsal.
- Col Xatard.
- Deux puits à neige de Belpuig, construits à la fin du XVIe siècle par la famille de Llupia, seigneur du lieu. Don Juan désigne don Joan de Llupia.
- Col de Prunet.
- Chapelle de Saint-Amans.
- Lit de la Canterrane.
- Terrats.

Un acte du XVIIIe siècle précise que la montagne de Batère était le lieu le plus commode pour approvisionner en neige Perpignan. Cela s'explique pour plusieurs raisons : une altitude élevée, de nombreux réservoirs à neige (puits, trous de mines), l'existence d'un chemin royal, une plus grande proximité que les autres

Voyage à Tarragone des 21-22/06/03

Après quelques difficultés d'organisation dues aux grèves des services nous partîmes le 21 juin au matin, en car climatisé, avec un beau soleil, peut-être même trop beau, l'objectif étant de compléter la visite de Tarragone et sa région effectuée en juin 97.

Lors de l'organisation du voyage de 97, il avait été prévu en feuille de route une visite du pont partiellement romain de Martorell, qui n'avait pu être réalisée, et il convenait de tenir cette promesse.

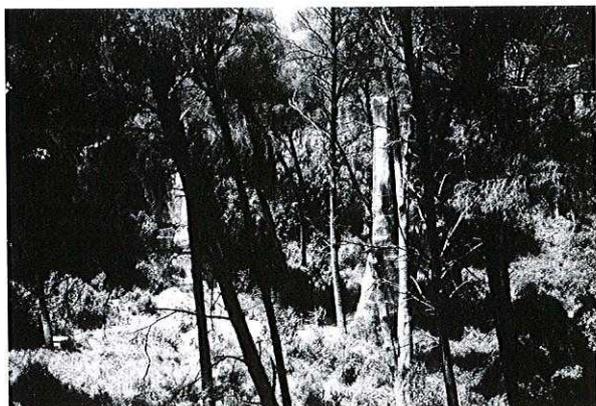
L'accès au pont n'est pas des plus simples car en cet endroit, constituant un étranglement de la vallée, le Pas del congost (Pas du défilé), dernier point ferme avant ce qui était à l'époque romaine le delta du Llobregat,

actuellement colmaté, plusieurs voies de communication se croisent et superposent. Grâce à l'ouvrage DAF sur la *Via Augusta* et la *Via Domitia* (DAF N°61 - sous la direction de G. Castellvi, J.-P. Comps, J. Kotarba et A. Pezin) il fut sur place possible d'expliquer que le pont romain original (fin du Ier siècle avant J.-C.) qui, cependant à l'heure actuelle, n'a pas fait l'objet d'une véritable étude monographique, a été partiellement détruit par une crue en 1143, que l'actuel pont gothique, dit "pont du diable" ou «pont Sant Bartomeu» (de bien évidemment et au choix...), avec chapelle sur la clé de voûte de l'arche principale (dont la masse stabilise les portées) a été construit en 1283 et « reconstruit vers 1960 » ; la précision chronologique diminuant à mesure que l'on se rapproche du XXIe siècle.

Le pont conserve une partie de la structure originelle dans les piles et les contreforts, celui de l'est supportant un arc de triomphe légèrement érodé, les marques y figurant déterminent la participation de trois légions romaines à sa construction et firent l'objet d'un examen attentif de la part des personnes intéressées par l'étude des marques de tailleurs de pierre.

L'étape suivante, presque à un jet de pierre de Tarragona, était la *corrèire del Medol* qui a livré les matériaux de la ville romaine, visitée après un pique-nique sur place. Là aussi les marques de tailleurs de pierre et d'extraction se montrèrent abondantes et « l'aiguille », colonne témoin de la profondeur de l'exploitation fut amplement photographiée.

Du fait de cette profondeur et de l'abri total du vent s'est constitué un micro climat avec une abondante végétation et des espèces végétales et animales n'existant pas dans la région.



L'aiguille du Medol près de Tarragone (cliché J. Roig)

À Tarragona, une indication erronée d'heures d'ouvertures conduisit à visiter en début d'après-midi, au lieu d'un site antique, ce qui aurait été conforme à la progression chronologique prévue, la cathédrale (XIIIe-XIVe) avec son cloître somptueux par lequel s'effectue l'entrée, ses retables d'albâtre de la nef et de la chapelle *tels sastres* (chapelle des tailleurs) et le très riche musée diocésain, avec au passage un rappel de la visite des murailles en 97.

Après être retournés au site de la manufacture des tabacs, non pour des motifs d'approvisionnement, mais

parce que le terrain est celui d'une nécropole paléochrétienne, l'axe chronologique fut repris. Les fouilles entre les bâtiments ont exhumé les restes de celle-ci, constituée au IIIe siècle après J.-C. sur les vestiges d'une villa suburbaine, mais le chantier, apparemment peu actif, n'est pas visitable et ne peut être vu qu'à une certaine distance, depuis les rampes d'accès au musée « en devenir », composé actuellement de deux salles « un nouveau projet étant en cours de réalisation » depuis des années. Les deux salles visitables présentent cependant sous le titre « Le monde de la mort - Synthèse préfiguratrice du musée et de la nécropole » une belle série de sarcophages et de sculptures funéraires.

Cette visite était logiquement complétée par celle du musée archéologique du centre-ville ce qui constituait, outre la découverte d'expositions (trésor du Bas-Empire), l'occasion d'approfondir celle de 97.

Le repas et la soirée eurent lieu au même hôtel qu'en 97, toujours situé près de la mer et harmonieusement modernisé.

Le second volet du voyage comportait, le dimanche, la visite des deux grandes abbayes cisterciennes du Principat, Poblet et Santes Creus, près d'une demi-journée étant nécessaire pour chacune de celles-ci, qui toutes deux ont eu les faveurs des souverains catalans, ont été des séjours de la cour lors des déplacements de celle-ci et abritent un panthéon royal.

À l'abbaye de Santa Maria de Poblet, après avoir franchi les trois enceintes, marquant chacune la progression du profane au sacré, un guide de grande compétence fit visiter les diverses dépendances puis la salle capitulaire et le cloître, ce à la suite d'une procession du dimanche, l'abbaye étant à nouveau, suite à diverses destructions, tenue par les cisterciens.

À l'entrée de l'église, et par un subtil calcul du temps de visite, juste à la fin de l'office, le relais fut pris par un disert et savant père cistercien qui décrivit le retable principal d'albâtre et le panthéon royal porté sur des arches établies entre la nef et les bas-côtés, restauré depuis les destructions de 1936 et comportant, entre autres, les mausolées de Jaume I et Pere el Ceremonios.

Après une visite du musée, occupant les anciens appartements royaux au-dessus du cloître et riche en sculptures et retables, souvent malheureusement d'origine inconnue, car provenant d'églises ou monastères pillés ou détruits en 1936, cap fut pris sur la pittoresque petite ville de Montblanc, souvent qualifiée de « petit Carcassonne » avec son enceinte médiévale habilement dégagée et restaurée où il fut procédé à un pique-nique (ou repas au restaurant) « sous les murs » avant une visite de la ville elle-même avec son église à la magnifique façade baroque et ses maisons sur arcades.

Le voyage se termina par la visite de l'abbaye de Santes Creus, inoccupée contrairement à celle de Poblet et présentant de ce fait un certain caractère nostalgique avec son grand cloître gothique élancé et la fraîcheur du *lavatorium* de celui-ci. Aussi émouvante était la visite du panthéon royal de l'église avec les tombeaux de por-

phyre et d'albâtre de Pere II (Pere Ier, tué à Muret, ayant son tombeau au monastère de Sigena, près de Fraga) et de Jaume II.

Une halte rafraîchissante à la sortie du monastère précéda le retour.

Compte-rendu de J. Roig

*
* *

Le mystère des bronzes antiques (Sortie du 9 novembre 2003 au Cap d'Agde)

Nous étions nombreux, les nuages aussi...

La pluie fut cependant évitée pendant le trajet au Cap d'Agde pour la visite de l'exposition «Mystère des bronzes antiques» au Musée de l'Ephèbe.

L'évènement majeur de cette exposition est (et sera jusqu'au 31 décembre 2003), le retour, des ateliers de restauration, des deux dernières acquisitions du Musée. Trouvées au large du Cap d'Agde et de Marseilhan, par 8 m de fond, fin 2001, en bon état de conservation, les deux statues de bronze, datées entre le Ier siècle avant et le Ier siècle après J.-C., représentent un Cupidon (Eros) et un enfant romain. Cette dernière statue a des dimensions un peu plus importantes que la précédente (hauteur : 0,80 m).

Elles viennent s'ajouter à la collection du Musée, la plus grande collection de bronzes antiques trouvés in situ (les autres collections comportant des oeuvres «importées» d'Italie ou des pays de la mer Egée), essentiellement à l'embouchure de l'Hérault et en mer.

Le Musée, depuis sa création à la suite de la découverte de l'Ephèbe en 1964, est principalement axé sur les découvertes de l'archéologie sous-marine.

Les deux statues constituent le point final de la visite de l'exposition, avant de quitter le Musée par la salle de l'Ephèbe.

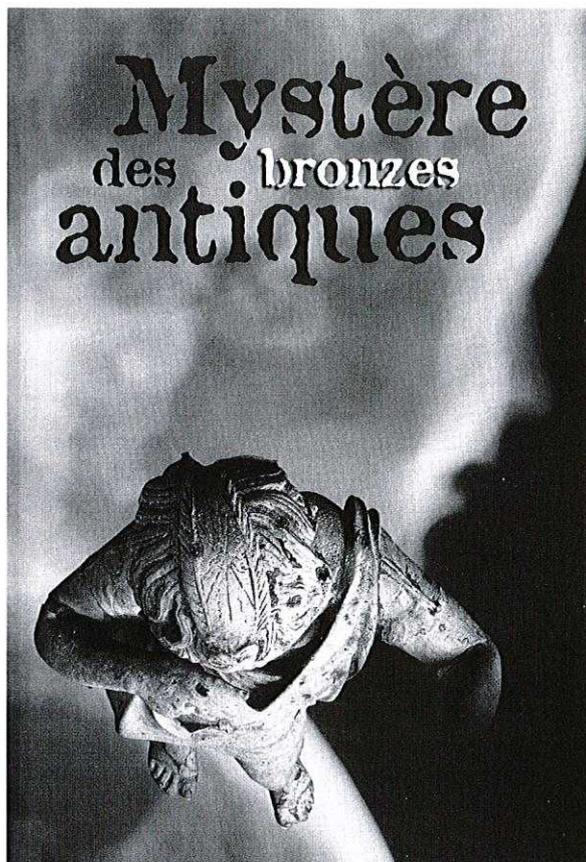
Le commencement est consacré à un rappel des cinquante années d'archéologie sous-marine, avant de passer à des tableaux sur la géographie des métaux constitutifs du bronze - cuivre, étain, et ce qui est moins connu, plomb - et leurs itinéraires de transport terrestre et maritime. Une belle série de lingots de diverses formes était présentée : barres, calottes simples ou doubles, « sacs à main » (un peu lourd) dont plusieurs exemplaires viennent de l'épave de Port-Vendres II.

Avec les explications précises et documentées de M. Sauer, collaborateur scientifique du Musée, venu spécialement pour notre groupe (les visites guidées ne se faisant pas normalement le dimanche), nous sommes passés à la reconstitution d'un atelier de bronzier avec des tableaux et objets évoquant la fusion de l'alliage et les différents mode de fonte des statues.

La statue de l'Eros-Cupidon est incomplète. Les bras et les ailes manquent car, fondus à part, ils ont cassés aux points de soudure ; la fixation dans le dos est bien visible et, par compensation anticipée il avait été

possible, en début de visite, d'admirer une très belle aile en bronze d'époque hellénistique, parfaitement restaurée, provenant d'une statue de Victoire et trouvée dans l'embouchure de l'Hérault en 1984.

La fabrication de cette statue, destinée vraisemblablement à orner une villa ou le jardin d'une maison d'une ville de la Narbonnaise ou d'Espagne, a été assez médiocre et présente des défauts, essentiellement des trous causés par des bulles de fusion, plus ou moins bien cachées par des « rustines » faites de petites plaques de métal.



De meilleure qualité de fonte est la statue du jeune garçon romain, le bronze comportant un plus fort pourcentage de plomb. Un manteau, coulé à part, couvre le dos de la statue, la partie couverte étant aussi finement ciselée que les autres. L'originalité et l'expressivité de cette œuvre amène à penser qu'elle pourrait être un portrait...

À la sortie des salles de l'exposition est présentée la pièce principale du Musée de l'Ephèbe qui porte plutôt mal son nom puisque cette statue ainsi appelée lors de sa découverte serait plutôt une représentation d'Alexandre le Grand de style hellénistique et du IIe siècle après J.-C.

Après le repas, soit tiré des sacs ou pris dans une cafétéria des abords de Béziers, la suite du programme prévoyait la présentation par J.-P. Comps d'un fragment de la voie romaine mise au jour par des travaux au Nord de Béziers et constituant l'arrivée de la Via Domitia dans cette ville. Cependant l'importance des pluies, non

pas du jour même mais de la veille, rendait impraticable, par une forte épaisseur de boue, l'accès au site et les explications documentées fournies sur ce vestige destiné à disparaître (aucune décision de le conserver et de le mettre en valeur n'ayant été prise) ne purent être données que de la route bordant le site.

Il était également prévu de visiter la nécropole protohistorique de Puisserguier à 20 km à l'ouest de Béziers. La même raison de boues tenaces suite à des pluies tombées au cours de la nuit précédente empêcha la visite de ce chantier de fouilles qui pourra, peut-être ultérieurement, faire l'objet d'une conférence.

Pour compenser cette impossibilité, le groupe put

visiter le Musée Saint-Jacques de Béziers dans sa quasi-intégralité en s'attardant sur les sections préhistoriques et gallo-romaines. Le Musée a été rénové il y a quelques années et chacun put apprécier ses présentations claires et aérées, un thème étant affecté à chaque salle.

L'après-midi pratiquement écoulee et le temps de plus en plus menaçant incitèrent au retour.

Compte-rendu de J. Roig

Fenêtre sur le Sud

Andrée Basso a sélectionné et traduit des articles de la presse catalane sur les découvertes archéologiques faites dans le Principat de Catalunya.

Un gisement préhistorique inédit aux falaises de Sant Roc

Au début des années 80, le groupe de recherches de l'Association Archéologique de Girona a consacré une partie de ses prospections à explorer la partie supérieure de la suite de falaises de Sant Roc. On a peu de fois l'occasion de pouvoir observer un espace matériel réunissant de semblables conditions : géologie, paléontologie, botanique, zoologie...

Nous avons effectué la première visite en compagnie de J. Barris en 1981. Il nous avait, au préalable, porté un échantillon du matériel qu'il avait recueilli près du mas Llepard. La forte érosion avait fait apparaître une grande quantité d'éclats et de fragments de roches dures taillées tels quartz et quartzites. L'acharnement dans notre recherche a porté ses fruits. Le résultat a été la découverte de 12 stations de surface situées entre le mas Llepard et la Barroca.

Le matériel, une fois étudié et classé, nous a fait arriver à une conclusion : il s'agissait d'industrie lithique de modes techniques 2 et 3. Ainsi, nous avons localisé, sur les falaises de Sant Roc, une série de campements à l'air libre qui cadraient parfaitement avec les traditions de tailles néandertaliennes, présents au Pla de l'Estany (Serinya et Clot d'Espolla) et à la Selva. En 1983, nous avons fait la première prospection au pied de la falaise, dans sa partie sud vers Sant Climent d'Amer. Nous avions une hypothèse de travail. Près de Solutré, en France, dans un paysage semblable, ont été localisés les ossements de plus de 10.000 chevaux. Ainsi, non sans difficultés, nous avons localisé la Balma de la Ximeneia. Alors, tournant le dos au paysage nous avons commencé à suivre la base de la falaise, nous rendant compte de la présence d'un éclat de quartz dans un des blocs tombés. C'est alors qu'une molaire de cheval a attiré notre attention. Au bout d'un moment nous avons localisé deux molaires de cheval, un os très fossilisé et de grandes dimensions, d'autres exemplaires d'industrie lithique, un nucleus de porphyre et des petits charbons. Notre hypothèse de travail était confirmée.

La Balma fait partie d'un écosystème bien conservé. C'est un gisement archéologique qu'il faut étudier à fond et divulguer. Elle contient un passé unique qu'il faut étudier et conserver. Nous pensons qu'avec le temps, on peut organiser ici un petit parc archéologique

bien structuré. Jusqu'à présent nous avons compté sur l'aide de la municipalité d'Armer et de son maire, Joan Güell, qui a tout moment, ont épaulé nos travaux du gisement inédit, à ce jour, de la Balma de la Ximeneia.

*Association Archéologique de Girona
in Diari de Girona, 02/05/2003*

*
* *

Les dernières découvertes confirment que La Draga est le gisement néolithique le plus important de la Méditerranée

Un peigne, une faux et divers instruments également en bois sont quelques-unes des découvertes faites cet été sur la zone de fouilles. Ces découvertes qui ont à peu près 7000 ans ont fait de ce gisement le plus important de la Méditerranée.

C'est la première fois qu'on a découvert des outils et des instruments faits en bois au néolithique inférieur alors que le plus courant en Méditerranée est l'usage des os ou du silex.

X. Nieto, directeur du Centre d'Archéologie Sous-Marine du Musée d'Archéologie de Catalogne considère que les découvertes de cet été modifient l'idée qu'on se faisait sur la vie de la zone du Pla de l'Estany, il y a 7000 ans.

Les recherches se poursuivront et l'on espère de nouvelles surprises. En effet, on est presque sûr d'avoir trouvé les vestiges d'un autre habitat du néolithique inférieur dans cette zone fouillée depuis de nombreuses années.

El Punt, 04/10/2003

*
* *

Les archéologues fouillent à Codella un gisement comportant une cabane du néolithique

Ce mois-ci, un groupe d'archéologues dirigé par le professeur de l'Université de Girona (UdG), G. Alcade, fouillera un gisement du Néolithique ancien localisé à la zone de Codella, sur la commune de Les Preses. D'après les premiers travaux, il y aurait une cabane d'environ 6000 ans.

Cette recherche entre dans le cadre d'une étude sur le début des sociétés paysannes à La Garrotxa menée à bien par l'UdG, l'Université Autonome de Barcelone et le Musée d'Archéologie de Catalogne, puisque les

interventions d'alors s'étaient centrées sur la Haute Garrotxa.

Diari de Girona, 03/09/2003

*
* *

Les fouilles du dolmen de Pardals démontrent que la tombe a été saccagée à l'époque romaine

Pendant 15 jours, une équipe d'archéologues a fouillé, sur le territoire de Darnius, le dolmen de Pardals découvert en 1999.

La campagne a commencée le 19 juillet. Y ont participé les archéologues X. Heras et A. Colomer ainsi que deux étudiants de l'Université de Girona.

Les travaux se sont concentrés sur la chambre sépulcrale mais, bien que l'on espérait découvrir d'importants vestiges matériels, les découvertes ont été minimales : contrairement à ce que l'on pensait, le dolmen avait déjà été profané. X. Heras déclare «apparemment tout semblait indiquer que le dolmen n'avait pas été touché mais les travaux ont mis en évidence des intrusions de l'époque romaine (céramiques)». On n'a pas non plus trouvé de vestiges osseux car le terrain granitique où se trouve situé le monument détruit la matière organique.

La fouille s'est terminée le 3 août dernier. On étudie maintenant le matériel découvert : quelques tessons de céramique du Néolithique et du Bronze ancien. Cette étude, outre une datation plus précise du dolmen peut apporter quelques éléments de plus sur le mode d'inhumation. S'ensuivront ensuite un mémoire et sa publication.

Le dolmen de Pardals a sa dalle de couverture fendue et une des moitiés écrase les dalles latérales.

Heras déclare « il semble que le dolmen a dû se trouver dans cet état peu après sa construction car sinon la position des dalles aurait été différente ». Au début des fouilles, on a hissé la dalle de couverture à l'aide d'une machine pour mettre au jour la chambre.

En ce qui concerne l'état de cette dalle, les responsables de la fouille ont eu une réunion avec l'archéologue territoriale, Montse Mataro, pour décider de sa restauration ou non.

Heras a déclaré « finalement on a décidé de faire une nouvelle campagne de fouilles l'été prochain pour travailler sur la zone du tumulus et c'est alors qu'on restaurera la dalle de couverture ». Il a également ajouté que pour cette nouvelle campagne ils allaient pouvoir compter sur une aide financière de la Généralité.

Le dolmen de Pardals est un dolmen à couloir qui conserve des vestiges du tumulus avec une série de pierres qui forment un diamètre d'environ 6 m autour du dolmen. Le monument est situé au point le plus élevé du territoire de Darnius, en haut du Puig del Portell (479 m). Sur ce même sommet, existe un autre dolmen, celui du mas Puig d'en Carreres, découvert en 1894 et identifié par L. Maria Vidal. Les deux monu-

ments se trouvent à 1 km à peine, à vol d'oiseau, l'un de l'autre, et dans une zone actuellement très boisée, mais à l'époque de la construction, on devait apercevoir la mer.

Hora Nova, 12/15/08/2003

*
* *

Vie et mort à Darnius il y a 4000 ans

Il y a 4000 ans, une communauté préhistorique a vécu et est morte violemment dans les bois de Darnius. En 1995, une promenade fortuite dans le coin connu sous le nom de Côte de Can Martorell a entraîné la découverte d'une grotte sépulcrale avec des restes de ces premiers habitants. Une découverte exceptionnelle qui maintenant, sept ans après, a été publiée dans la revue d'archéologie et d'histoire *Laietania* éditée par le musée de Mataro. Cette étude, abondamment documentée et illustrée à tous les niveaux apporte des données de base qui font penser à une guerre entre tribus rivales qui a entraîné la mort de 200 individus environ.

Cet hypogée est considéré comme une découverte préhistorique des plus importantes en Espagne au cours des dernières années.

Il occupe 11 m2 environ. Il est creusé dans la roche et est formé d'une entrée ou avant-chambre mégalithique avec un couloir qui conduit à la chambre funéraire. L'étude des restes humains montre qu'il s'agissait d'environ 200 individus, la plupart de 20 à 40 ans. Ce fait, parmi d'autres, alimente l'hypothèse que ces personnes ne sont pas mortes de mort naturelle.

Les responsables de l'étude sont des archéologues, des géologues, des médecins, des professeurs d'université, des spécialistes en paléopathologies, des anthropologues et des historiens. À noter la découverte d'une soixantaine de pointes de flèches en silex fracturées par l'usage. L'étude s'est convertie en un document de référence en la matière.

El Punt, 25/09/2003

*
* *

Découverte à Argelaguer d'un site de 3000 ans

Le suivi archéologique des travaux de l'autoroute N260 entre Sant Jaume de Llierca et Argelaguer ont permis de localiser, à Can Xac, dans ce dernier village, un site de la fin de l'âge du Bronze, début de l'âge du Fer. Les premiers travaux ont permis d'établir que le gisement fait 2000m2. Pour l'instant, on a découvert beaucoup de céramiques d'il y a 3000 ans ainsi que les traces d'un foyer. « Nous n'en sommes qu'au début » a déclaré hier Bibiana Augusti de l'entreprise Janus dirigée par Susanna Manzano, chargée de la recherche.

Ce site antique se trouve en plein milieu du tracé de la future route. C'est pourquoi les archéologues doivent

faire vite. Ils devront abandonner le gisement à la fin de l'année. Can Xac est le second endroit de la commune d'Argelaguer où l'on a dernièrement pratiqué des fouilles en raison de la nouvelle autoroute. A l'autre extrémité du village, on a étudié un chemin de transhumance et un mur pour vérifier s'il ne s'agissait pas d'une chaussée romaine, ce qui a été écarté.

El Punt, 25/09/2003

*
* *

Une exposition explique la cérémonie d'incinération au Pi de la Lliura

Le musée d'archéologie de Catalogne-Girona ouvrira au public, au monastère de Sant Pere de Galligans, l'exposition « La nécropole à incinération du Pi de la Lliura : lieu d'enterrement collectif datant d'il y a 3000 ans » constituée d'urnes de l'âge du Bronze qui contiennent des restes humains.

Cette nécropole se situe dans un contexte culturel de la fin de l'âge du Bronze (1120-910 avant J.-C.). Il y a 3000 ans les populations établies en Europe centrale se sont vues dans l'obligation d'émigrer à la recherche de nouvelles prairies pour le bétail et de nouvelles terres à cultiver. Ces groupes, formés de petites caravanes, ont traversé les Pyrénées et se sont établis au nord de la péninsule Ibérique. Ils ont occupé des territoires du Pays Basque, le nord de l'Aragon, la Catalogne et le nord de la région de Valence.

Habités à vivre dans des villages qu'ils installaient au bord des rivières, des lacs et des zones humides, certains groupes spécialisés dans les pratiques pastorales quittaient périodiquement leurs villages et s'éloignaient, avec le bétail, à la recherche de nouveaux prés. Les personnes enterrées au Pi de la Lliura faisaient partie d'un groupe de transhumants chargé d'entretenir les villages plus grands installés dans les plaines.

À ce jour, on a découvert 29 sépultures dont 11 sont des urnes richement décorées d'incision et d'empreintes dans la partie supérieure du corps.

Diari de Girona, 21/04/2003

*
* *

Les découvertes de cet été font remonter dans le temps la fondation du village ibère de Pontos

D'après ce qui vient d'être constaté, le village ibère du Ve siècle avant J.-C., considéré jusqu'à présent comme la partie la plus ancienne du Mas Castellar de Pontos, s'est érigé sur un site plus ancien.

La découverte consiste en quelques traces de murs, apparemment très simples, qui dans la partie interne était constitués d'adobe et de chaux. Ces vestiges ont été découverts près de l'extérieur de la muraille du village fortifié alors que les archéologues cherchaient des

murs défensifs. « Nous avons des indices concernant une présence humaine antérieure car nous avons trouvé des silos » expliquait la responsable E. Pons « mais jusqu'à présent nous n'avons pas découvert de structures d'habitations ». De façon provisoire, ces murs ont été datés du début du Ve siècle avant J.-C., peu avant l'édification du village fortifié.

Par contre, à l'intérieur de la muraille, l'on n'a pas découvert de structures de ce type. Toutefois, un pavement de couloir d'entrée a été mis au jour.

L'histoire du Mas Castellar commencerait avec ce nouveau site, au début du Ve siècle, et se terminerait au IIe siècle avant J.-C. Le Département de la Culture se charge de ces fouilles. Y travaillent des universitaires catalans et espagnols, mais aucun de l'université la plus proche, l'UdG.

Le grenier de l'Emporda, comme les scientifiques nomment le Mas Castellar étant donné la grande quantité de silos découverts, réservait une surprise aux archéologues. Ils ont en effet, découvert dans un silo, le squelette très complet d'un bébé. C'est la première fois que l'on découvre de tels vestiges en Catalogne. Les Ibères enterraient leurs morts dans des fosses ou, dans le cas de fœtus et de nouveaux-nés, sous le dallage des maisons.

Les silos qui n'étaient plus utilisés comme magasins servaient de dépotoir dans lesquels on trouve parfois des ossements humains jetés. Mais jusqu'à présent, on n'avait jamais découvert de squelette entier. D'après la spécialiste, B. Agusti, il s'agit d'une sépulture et non d'une mise à la poubelle. L'enfant de quelques semaines avait été déposé sur le côté, les jambes recroquevillées et les bras à demi fléchis.

El Punt, 03/09/2003

*
* *

Le village ibère de Sant Sebastia a été abandonné au IIe siècle avant J.-C. sans violences

La sixième campagne archéologique au site ibère de Sant Sebastia, menée par l'Université de Girona avec l'aide de la municipalité de Palafrugell, laisse supposer que l'abandon du village a eu lieu au cours du IIe siècle avant J.-C., sans violences. En effet, les nouvelles maisons découvertes ne présentent aucun signe d'avoir été détruites ou incendiées.

Le directeur des fouilles, Antonio Rojas, a reconnu hier que le village a vécu un certain temps avec la villa romaine découverte à Llafranc, la preuve en est la présence de céramiques romaines. Mais les indigènes se sont peu à peu déplacés vers ce dernier site.

Au cours de cette campagne une nouvelle maison a été découverte, dans la partie ouest, en plus des cinq déjà trouvées au cours de campagnes précédentes. Une autre maison a été découverte à l'est avec une rue centrale se terminant sur un petit champ de silos très profonds.

À la maison de l'est, on a découvert de nombreuses pièces de céramiques discoïdales ainsi que d'autres céramiques parmi lesquelles on remarque deux plats indigènes, de fabrication locale, d'une facture élaborée. Des pièces en bronze ont été également trouvées, tels que boucles, clous et ce qui semble être un bistouri. De nouvelles campagnes de fouilles sont prévues pour délimiter l'étendue du site qui, pour l'instant, fait plus d'un hectare.

El Punt, 24/09/2003

*
* *

Début du 1er cours pour non archéologues au village ibère de Castell

Aujourd'hui est prévu, au village ibère de Castell à Palamos, le début du 1er cours d'archéologie ibère qui a pour particularité de s'adresser à des non-archéologues. 30 étudiants d'Espagne, d'Italie et du Portugal participeront, jusqu'au 20 septembre, à cette première édition.

C'est une initiative de la section empuritaine du Musée d'Archéologie de Catalogne qui veut offrir aux spécialistes universitaires directement liés au monde de l'archéologie de participer à des fouilles.

Ce cours à trois directeurs : Xavier Aquilue, Morta Pi et Xavier Amigo. Xavier Aquilue est également le directeur du prestigieux Cours International d'Archéologie d'Empuries, un des plus anciens d'Europe. Il a expliqué que ce cours du gisement de Castell doit contribuer à exhumer le village ibère et en même temps de mettre en contact avec le monde de l'archéologie des étudiants qui ne sont pas de cette branche. Il reste 80% du site à fouiller

Le village ibère de Castell a été découvert dans les années 30 quand le peintre Josep Maria Sert était le propriétaire des terrains, mais les fouilles n'ont été commencées qu'à la fin des années 40 alors que les terrains avaient été acquis par Josep Puigpalau. A partir des années 50, le village a été abandonné jusqu'en l'an 2000, quand la Généralité a acheté le secteur de Castell.

L'équipe de Xavier Aquilue a repris les vestiges abandonnés du village ibère qui a été déclaré « bien culturel d'intérêt national ». Actuellement, seuls 20% ont été fouillés. Il reste fort à faire. Aquilue s'est montré convaincu que, étant donné son importance, ce gisement sera clôturé et qu'on ne pourra y accéder que pendant les heures de visites.

Diari de Girona, 06/09/2003

*
* *

Une exposition « 10 ans d'archéologie à Empuries 1993-2002 »

À Sant Marti jusqu'au 30 septembre 2003 se tient

une exposition sur 10 ans de fouille à Empuries. Pendant l'exposition, les fouilles se poursuivent et ont conduit récemment à la découverte de nouveaux thermes qui n'ont rien à voir avec les autres. Ils ont, en effet, leur propre structure et leur propre circuit d'eau. On en a conclu qu'il s'agissait de thermes pour les femmes d'autant plus qu'ils sont plus petits. On a également découvert à proximité sept *tabernae* et des boutiques ou ateliers certainement en relation avec eux.

Hora Nova, 5/11-08-2003

*
* *

On délimite la muraille Nord-Est du village romain de Sant Julia de Ramis

La huitième campagne de fouilles au gisement ibère et romain de Sant Julia de Ramis, qui se termine cette semaine, a permis de délimiter la muraille du secteur Nord-Est et de souligner l'importance de l'habitat dont les vestiges, c'est tout à fait sûr, se trouvent encore enfouis sous la colline. D'après les explications des responsables des travaux, au cours de prochaines campagnes, on espère y trouver la citerne habituelle aux villages romains.

Une quarantaine d'étudiants provenant de diverses universités d'Espagne ont travaillé au cours des mois de juillet et août sur les vestiges du village tout d'abord ibère et ensuite occupé par les romains. La plupart des objets trouvés a été des fragments de céramique. Les responsables des fouilles - qui sont menées à bien sous la direction de personnel de l'Université de Girona - ont souligné que l'importance des travaux consiste, plus qu'en ces trouvailles, dans le fait que l'on a pu délimiter le périmètre de la muraille à partir de la porte d'entrée découverte au cours de la campagne de l'été dernier.

Diari de Girona, 29/08/2003

*
* *

Découverte de deux autres fours au centre de potiers romain d'Ermedas, gisement qui ne cesse de croître

Années après années (cinq campagnes de fouilles ont déjà été effectuées) le gisement surprend agréablement les scientifiques. Ils se rendent compte, en effet, que cet ancien centre de potiers est en train de devenir un témoin de ce genre le plus important de la province de Girona et un des plus notoires de Catalogne. Au centre de l'ensemble il y avait au minimum 10 fours. Cet été a été découvert un four plus grand qui ne sera pas fouillé avant l'an prochain.

Au sud, ont affleuré les murs qui délimitent une zone d'ateliers où les artisans modelaient les pièces (ustensiles de cuisine, matériel pour la décoration ou la construction) édifiés sur trois fours d'installations anté-

rieures. À côté d'une de ces habitations est apparu un morceau de bassin de décantation des argiles. Le fond et les murs sont faits de tuiles.

Le matériel découvert est constitué de pièces de céramique de toute sorte et d'un vase rituel. À ce jour, 2000 m² des 10 ou 15.000 m² que devait faire ce centre ont été fouillés.

El Punt, 26/08/2003

*
* *

Le point sur les fouilles de Vilauba

26 ans après le début de la recherche, les archéologues qui fouillent la *villa* romaine de Vilauba estiment avoir délimité les installations du Bas Empire (IVe et Ve siècle) étant donné que d'après les travaux de l'année dernière et de cet été « il est possible de faire une interprétation complète de l'ensemble ». D'après P. Castanyer, la prochaine campagne pourrait être axée sur des travaux de restauration et de consolidation.

La maison est ordonnée à partir d'une cour centrale autour de laquelle une galerie distribue les habitations. Des pièces étaient destinées au travail et d'autres à l'habitat. Cet été, ont été découverts des restes de foyers qui chauffaient quelques habitations, des clous de mobilier et des poteries dont certaines étaient intactes, ainsi que deux creusets. « Nous pensions qu'ils ne faisaient que réparer les outils et nous avons été surpris de constater qu'ils en fabriquaient aussi » a déclaré Pere Castanyer. Les archéologues ont également mis au jour la porte qui faisait communiquer les pièces du sud avec les thermes ainsi que la canalisation qui recueillait l'eau de pluie qui tombait dans la cour pour la diriger vers l'extérieur.

El Punt, 26/08/2003

*
* *

Découverte d'une mosaïque du IVe siècle près des ruines d'Empuries

Un groupe d'archéologues du musée d'Archéologie de Catalogne-Empuries, avec la collaboration d'étudiants en archéologie de l'Université de Girona, a découvert un fragment de mosaïque du IVe siècle après J.-C. lors des fouilles à l'ancienne église de Santa Margarida, près de l'ensemble gréco-romain d'Empuries. Il s'agit d'une mosaïque polychrome qui fait partie du couvercle d'un sarcophage. Elle a été trouvée à côté des vestiges de l'église construite au Xe siècle sur les vestiges d'un baptistère du Ve siècle où on pense qu'on pratiquait des baptêmes par immersion. Elle se trouve actuellement au musée d'Empuries pour éviter qu'elle ne soit l'objet de pillage.

Diari de Girona, 01/05/2003

La Via Augusta dans la Province de Girona va devenir une route touristique

La *Via Augusta* qui traverse différentes localités du Gironès, du Pla de l'Estany, du Haut Empordà et de La Selva va devenir une nouvelle route touristique qui traversera la Catalogne. La Généralité et les universités de Girona, Barcelone et Tarragone ont commencé, avec d'autres entités, la réhabilitation de l'ancienne *Via Augusta* de l'époque romaine pour la transformer en chemin vert.

Cette initiative qui s'inscrit dans le projet européen des voies romaines en Méditerranée transformera l'ancien tracé romain en une route praticable à pied ou en bicyclette qui reliera, du nord au sud, les principaux sites archéologiques romains de Catalogne.

Le tronçon de la *Via Augusta* à travers les terres catalanes est de 696 km en tenant compte de ses ramifications. Cette longueur a été divisée en parcours plus petits pour une meilleure information des randonneurs.

Le Département à l'Environnement de la Généralité a divisé la route en 38 étapes de 5 à 30 km et élaborera, pour chacune, une fiche complète qui indiquera le parcours, sa difficulté, les lieux intéressants et autres informations générales. Hostalric, Girona, Figueres et La Jonquera sont les points les plus importants de cet itinéraire.

Diari de Girona, 06/08/2003 et El Punt, 10/08/2003

*
* *

Une tour carolingienne inconnue à Girona a surpris les archéologues

La découverte d'une tour monumentale en pierre dans une maison de la rue Ballesteries à Girona a causé une surprise agréable aux archéologues de l'UdG.

L'équipe de J.-M. Nolla, qui travaillait depuis un certain temps à retrouver la trame urbaine de la Girona antique ne soupçonnait pas, en cet endroit, l'existence d'une construction défensive d'une telle envergure. La découverte a eu lieu à l'intérieur d'une des maisons qui, à l'arrière, s'appuient contre l'antique muraille ou donnet à l'avant sur la rue de la Força.

Les maçons qui travaillaient à la réfection de l'édifice se sont immédiatement rendus compte de la valeur des grands blocs qui apparaissaient au fur et à mesure qu'ils abattaient un mur.

J.-M. Nolla, accompagné de l'historien Marc Sureda, a visité les lieux en compagnie de l'architecte municipal du Barri Vell, Rosa Canovas. « Nous ne pouvions pas imaginer que dans la Tour de Pierre le Cérémonieux il y avait la muraille carolingienne » a-t-il déclaré. Cette tour a une longueur de 7,5 m, face à l'Omyar, et une hauteur de 3 ou 4 étages.

Sa construction a été réalisée entre 793 et 814 avec réemploi de grands blocs de la muraille romaine. A cette époque, Girona a été de nouveau fortifiée après que le système de défense eut été malmené suite à la

razzia musulmane de 793 qui n'a pas fait capituler la ville.

J.-M. Nolla déclarait « C'est la meilleure tour de l'empereur Charlemagne que nous ayons à Girona » et il l'a comparée à la Tour Julia ou à la Vescomtal dite aussi d'Agullana. Mais, contrairement à ces dernières, elle est quadrangulaire et non circulaire, à l'instar d'une tour existant à la cathédrale.

Elle se trouve à l'intérieur d'une autre tour construite entre 1360 et 1362 sous le règne de Pierre le Cérémonieux. Nolla a fait remarquer que le parement de la tour est en fort bon état. «Si toute la rue Ballesteries cachait une muraille de cette qualité, cela vaudrait la peine de démolir les maisons» a-t-il commenté.

Cette découverte confirme la volonté de l'empereur Charlemagne de maintenir Girona en première ligne face à l'émirat de Cordoue. La maison deviendra des appartements mais le constructeur a l'intention de laisser visible la tour découverte.

La mairie de Girona n'est pas disposée à acheter la maison ni à détruire les autres. Nonobstant, l'intention de la municipalité est de conserver la tour, de la mettre en évidence et de la montrer. Les propositions du constructeur seront mises à l'étude.

Diari de Girona, 09/10/2003 et 10/10/2003

Nota

Des divergences ont éclaté entre les archéologues de Girona et ceux de la Généralitat sur l'origine de cette tour. Les derniers penchant pour une tour romaine. Des fouilles doivent être entreprises pour trancher ce litige.

Diari de Girona, 25/09/2003

*
* *

Ripoll revendique son histoire avec la reconstitution de son légendaire scriptorium

Une partie de l'ancien hôpital de Ripoll est, depuis hier, le siège d'un singulier musée, sans précédent en Catalogne, qui recrée l'atmosphère et la production du monastère de Santa Maria, un des centres de diffusion culturelle parmi les plus importants du pays entre le IXe et le XIIe siècle. Il comprend aussi une collection d'art contemporain inspiré des textes des moines de Santa Maria.

Le promoteur du centre, le philologue R. Sargatal, présente ce *scriptorium* comme le premier pas d'un projet encore plus ambitieux qui consiste à faire de Ripoll une référence internationale de l'étude de la calligraphie.

L'équipement flambant neuf occupe deux niveaux de l'ancien hôpital : presque 250 m². À un des niveaux, il y a l'exposition permanente : des fac-similés d'une sélection d'un peu plus de 200 manuscrits qui ont été sauvés lors de l'incendie du XIXe siècle, du matériel

audiovisuel et des panneaux explicatifs rangés schématiquement. Dans l'abside de la chapelle de l'hôpital, le visiteur trouvera vingt œuvres réalisées par des auteurs actuels.

À l'étage on explique le processus de la création d'un texte ; depuis la mort de l'animal jusqu'à la création d'encres ou la préparation des plumes. On y offre aussi la possibilité d'écrire avec des outils d'il y a mille ans et, au moyen d'un surprenant programme informatique, de «vivre» à l'intérieur d'un *scriptorium*.

El Punt, 27/04/2003

*
* *

Des découvertes archéologiques font remonter au Xe siècle l'origine du château de Quermanço

Le château de Quermanço existait déjà au Xe siècle d'après ce qu'il ressort de la campagne de fouilles de cet été, la première effectuée. La structure actuelle du château est du XVe siècle, mais jusqu'à présent, on situait ses origines au XIe siècle, date écrite la plus ancienne dont on ait connaissance.

La trouvaille consiste en deux pans de murs en forme de L, très bien conservés, de 12 m de longueur, 1,80 m de largeur et 2 m de haut.

El Punt, 24/09/2003

*
* *

Découverte de 10 tombes du XIe siècle et d'une zone d'habitat sur la route de San Pere

On connaissait déjà l'existence de huit de ces tombes situées à l'ouest de la route San Pere Pescador - Castello d'Empuries mais le temps et les travaux les avaient à nouveau enterrées. Maintenant, avec les fouilles préventives menées par l'entreprise Janus S.L. on les a à nouveau exhumées et en outre, on en a trouvé deux autres intactes situées plus à l'intérieur des champs de pommiers.

Le suivi archéologique que l'on est en train de réaliser sur ce tronçon de 300 m est préalable à l'élargissement de la GIV-6216 qui doit avoir 3m de plus de chaque côté.

La découverte de deux nouvelles tombes laisse supposer qu'il peut y avoir d'autres sépultures d'époque médiévale. Ces tombes sont constituées de dalles d'ardoise. Elles sont dans un alignement nord-sud et sont séparées de manière irrégulière.

Pour l'instant, elles n'ont pas été fouillées car les experts ont pour priorité d'élargir la surface de fouille ou de délimiter les sépultures qui seront découvertes au cours des travaux d'intervention archéologique. En outre, à peu de mètres de ces tombes, on a découvert les vestiges d'une ancienne zone d'habitats. Il s'agit de structures en pierre. On n'en connaît pas encore la

chronologie car on en est tout juste à les délimiter.

Hora Nova, 06/12-05-2003

*
* *

Délimitation du « Call » juif de Besalù à partir de la fouille de la synagogue.

Les archéologues et historiens de l'Institut du Patrimoine Culturel de l'Université de Girona (U.d.G.) ont réalisé une étude qui a permis de recomposer avec exactitude la structure urbaine du « Call » juif médiéval de Besalù, habité entre le XIIe et le XIIIe siècle par 200 personnes environ.

L'étude qui a permis aussi de savoir ce que faisaient chacune des personnes qui habitaient ces maisons permettra, d'après le maire, L. Guino, de créer une « offre de visite touristique unique ». Ce dernier a fait ces déclarations à propos de l'inauguration des vestiges de la synagogue médiévale. Un des événements a été une conférence de l'archéologue M.-J. Lloveras.

À Besalù on a trouvé les premiers vestiges d'une synagogue médiévale en Catalogne. Les recherches ont permis de déterminer qu'elle faisait partie d'un même édifice en même temps que le Mikhvé ou Bain de Purification.

La mairie de Besalù a signé une convention avec la Diputacio de Girona pour investir, au cours des trois prochaines années, dans de nouvelles fouilles. Il est prévu de fouiller d'abord la cour du Mikhvé, ensuite la Maison de la Monnaie et la villa romaine de Can Ruiny à la sortie de Besalù, en direction d'Olot.

El Punt, 26/04/2003 et Diari de Girona 27/04/2003

*
* *

Une importante forteresse romane apparaît sous le château de Montsoria

Les archéologues ont découvert un pan de muraille et d'autres structures du XIIIe siècle. L'enceinte antérieure au château gothique de Montsoria apparaît peu à peu. Cet été, la localisation d'un pan de muraille et d'autres vestiges du XIIe et XIIIe siècle a permis aux archéologues de confirmer qu'il s'agissait d'une forteresse très puissante.

Cette découverte a été une surprise car l'objectif de la campagne était de terminer la fouille du corps de garde qui doit servir à l'accueil des visiteurs, ce château devant devenir un musée.

El Punt, 25/09/2003

*
* *

Les archéologues d'Empuries se fixent comme priorité de localiser l'ancien village des Indiketes et le théâtre

« Le plan directeur, en 1998, prévoyait déjà cet important projet qui est de tenter, une fois pour toutes, de trouver la ville indigène d'Indika » déclare le directeur du musée archéologique de Catalogne-Empuries, X. Aquilue. Il ajoute que « d'après les textes on sait que les indigènes avaient une ville à côté des Grecs qui n'était pas Sant Marti d'Empuries ».

Le seul endroit où l'on n'ait pas encore fait de prospection archéologique et où l'on pense qu'il pourrait y avoir la ville des Indiketes est un espace situé entre les maisons romaines déjà fouillées et Sant Marti d'Empuries. Dans un premier temps, on fera seulement des sondages en différents points pour voir si l'on exhume du matériel archéologique antérieur à la ville romaine et l'on ne fera des fouilles en extension que si les résultats sont positifs. X. Aquilue déclare « si réellement on met en évidence que les Ibères, les Indiketes d'Emporion se sont établis dans cette zone en tant que ville distincte des Grecs et des Romains, ce sera une découverte très importante ».

Il existe des textes qui démontrent que l'on pouvait accéder à Indika par une porte de la néapolis grecque. Il a déjà été prouvé que la ville des Indiketes n'est pas tout à côté de la ville grecque mais on n'a jamais tenté de la localiser plus loin.

D'après X. Aquilue, ce sera un des objectifs pour l'an prochain qui sera suivi ensuite par la tentative de retrouver le théâtre que tant les Grecs que les Romains ont dû édifier dans une ville de la dimension d'Empuries. « Il devait être grandiose, mais jusqu'à présent on n'a pu le trouver ni par photographies aériennes, ni par prospections électromagnétiques », déclare le directeur du musée archéologique de Catalogne-Empuries. Il n'est pas exclu que le théâtre ait été très endommagé par le réemploi des matériaux qui le composaient mais en tout cas on devrait découvrir sa base. La ville romaine d'Empuries, que l'on estime à 22 ha, n'a été fouillée qu'à 15%. Les dernières découvertes ont été celles des anciens thermes et du cryptoportique du *forum*.

El Punt, 29/08/2003

*
* *

Découverte d'une zone de sépultures sur les terrains de l'ancien Hôpital des Pauvres de Perelada

Le terrain situé rue de l'Hôpital fait l'objet d'une campagne de fouilles qui a commencée le 7 août et doit durer 3 mois.

Sur ce terrain qui appartient à la municipalité, doit se construire des logements et un parking souterrain. C'est pourquoi l'intervention des archéologues a été prévue avant d'entreprendre les travaux étant donnée la richesse du sous-sol de Perelada.

L'entreprise d'archéologues Janus a été chargée des travaux. En juin 2002 cette dernière a effectué un son-

dage dans cette zone et a pu se rendre compte qu'il y avait des vestiges importants.

« Lors de ce premier sondage, nous avons découvert des vestiges d'époque médiévale et ibère, ce qui nous a fait penser que cette zone était d'une grande richesse », a expliqué C. Cantalbare qui dirige la fouille.

Ce mois-ci ont commencé les fouilles proprement dites. On a d'ores et déjà découvert des restes de sépultures d'époque moderne et médiévale, un pavement de galets et un silo ibère.

Les vestiges humains découverts sont mis en relation avec une possible zone de sépultures en rapport avec l'ancien Hôpital des Pauvres de la ville qui a fonctionné jusqu'au XVIIIe siècle.

Le fait que, près de cette zone, il y ait des références de l'existence d'une chapelle à l'époque médiévale, renforce encore plus l'hypothèse d'une zone de sépultures.

En outre, à peine les fouilles commencées, on a découvert le couvercle d'un sépulcre à un niveau super-

ficiel qui ne correspond pas à la zone des sépultures. Raison pour laquelle on ne croit pas qu'il y ait une relation avec les autres découvertes. La pièce, qui a comme décoration deux écus héraldiques avec l'image de quatre pigeons, a été approximativement datée du XIIIe siècle.

L'équipe d'archéologues travaille en ce moment en deux endroits distincts, l'un à côté de l'autre. Ils sont descendus d'un mètre et demi, mais, à part les vestiges mentionnés auparavant, ils n'ont pas trouvé beaucoup de matériel.

La fouille du silo ibère aidera à obtenir plus d'éléments ou à renforcer ceux que l'on possède déjà sur le village ibère qui a occupé cette zone au Ve siècle avant J.-C.

Hora Nova, 01/09/2003

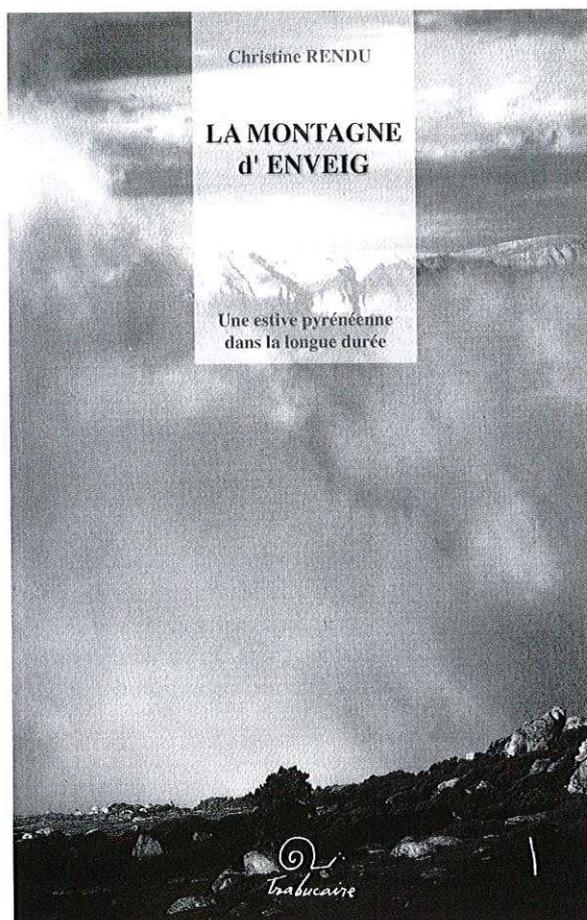
Andrée Basso

Christine RENDU,
La Montagne d'Enveig.
Une estive pyrénéenne dans la longue durée.
Éditorial Trabucaire, Perpignan, 2003, 606 p., 35 €.

Il en est du livre de Christine Rendu comme des paysages qu'elle évoque et des superbes photos qui les illustrent, dues à Pierre Campmajo. On est d'abord saisi par la beauté, l'immensité, la majesté de l'ensemble, puis on aperçoit les détails, les touches fines, contrastées, les nuances qui s'affirment jusqu'à devenir des différences, des changements, des ruptures.

Le travail est énorme, quinze années de recherches sur un territoire de 3 000 ha, concernant un segment chronologique de 6 000 ans, et le recours à toutes (toutes !) les disciplines nécessaires, tirées des sciences humaines (ethnologie, histoire, archéologie), ou des sciences de la nature (géographie, botanique, élevage, charbons de bois, pollens, graines). Le résultat est d'abord beau, surprenant par la qualité de l'écriture. Il est ensuite d'une maturité exceptionnelle, peu de chercheurs ont pris comme Christine le temps de la réflexion, sans doute parce qu'il ne s'agit pas que d'une affaire de temps, mais aussi de profondeur d'analyse, de capacité de synthèse, de finesse de perception. Tous ceux qui ont eu la chance d'assister à la soutenance de thèse de Christine Rendu ont eu le sentiment de participer à un moment intense de vie intellectuelle, marquant la reconnaissance qu'une personnalité forte (malgré sa timidité et sa modestie) venait de prendre place au premier rang de la recherche sur les Pyrénées, plus largement même sur les sociétés rurales du passé. Le livre de Christine Rendu nous donne maintenant la possibilité de découvrir la totalité de son travail, de ses hypothèses, de ses hésitations et enfin de ses conclusions. Au plaisir de la lecture, jamais démenti depuis les premières lignes de l'introduction jusqu'à une conclusion où la subtilité de la pensée se nourrit des regards croisés de l'archéologie, de l'histoire, de l'ethnologie mais aussi de la philosophie et de l'art, s'ajoute celui de participer à une véritable aventure de recherche : la définition de l'objet d'étude, les approches diverses – par l'ethnologie, par l'enquête orale, par la méthode régressive, puis par la prospection, l'archéologie, les textes d'archives –, pour finir les résultats. La démarche ne cesse d'être prudente, de remettre perpétuellement en question ses données de départ, son questionnement et les réponses obtenues : des résultats en apparence convergents peuvent masquer des différences profondes, ceux qui divergent ouvrent parfois les pistes les plus riches. L'auteur a ainsi élaboré non seulement ses propres protocoles, mais elle n'hésite pas à en soupeser la pertinence, et à traquer ce qui fait sens : d'infimes variations parfois, à première vue, qui révèlent les

césures profondes entre les différentes époques et leurs usages de la montagne. Ce n'est pas la moindre qualité de l'ouvrage que de poser, dans une langue simple, agréable, souvent poétique, des questions essentielles pour l'historien et l'archéologue, sur la valeur de la preuve ou le sens du changement en histoire.



Christine Rendu s'interroge sur les usages d'une montagne, la soulane d'Enveitg, par les communautés qui ont habité à ses pieds, qui l'ont fait parcourir par leurs bêtes. Le titre "L'Homme et le troupeau" était déjà pris par Didier Galop, dans l'édition de sa thèse très novatrice, issue des résultats de ses recherches palynologiques (*La Forêt, l'homme et le troupeau*, Toulouse, 1998). Alors Christine a, comme Braudel pour "La Méditerranée", placé au centre non pas une époque, ou telle catégorie d'habitants ou d'utilisation (bergers, éleveurs, propriétaires...), mais le cadre géographique de leur activité, le support de leur économie, l'enjeu de

leurs rivalités : la montagne d'Enveig. De la connaissance intime des lieux, à celle des hommes, puis de leurs gestes, l'archéologue et l'historienne peut tirer de quoi interpréter les traces fugaces du passé.

Un très méticuleux travail d'anthropologue : l'enquête orale auprès des anciens, la collecte des informations sur les usages et les savoir-faire dans les régions voisines, l'étude dans les textes du siècle passé des pratiques qui éclairent les usages de la montagne, fournit le support de la première partie. Alors seulement est exposé dans la deuxième partie son travail d'archéologue : elle sait où chercher, quoi chercher, et, au lieu de la poignée de "cabanes" identifiées par la carte et le cadastre, ce sont des dizaines de sites, parfois complexes, avec couloirs de traite, enclos (*pletés*), caves à fromages et abris pour agneaux, que la prospection identifie, que la fouille explore. La fouille... ! À plus de 2200 m d'altitude parfois, sous la neige ou la grêle exceptionnellement, mais toujours d'une terrible austérité : presque pas de stratigraphie, presque pas de mobilier. Christine se plaît dans cette dimension étroite du "presque" : le "presque pas" est quelque chose de précieux, qui toujours en dit un peu, assez pour s'ajouter à ce que "disent" les pollens, les charbons, les graines, les reconstitutions des paysages, les processus de fabrication du fromage, les récits des bergers de Montaillou au début du XIVe s. ou les documents des partages de la montagne au XIXe s. De la même façon, le "presque pareil" est souvent indice de différences profondes. C'est alors que se déploie l'extrême originalité du livre : là où l'archéologue aurait donné en quelques lignes, ou quelques pages, un bilan succinct de ses aigres résultats, Christine développe sur 250 pages une troisième partie qui est à elle seule un véritable second ouvrage, un ouvrage de fond, où revit la Montagne et où s'éclairent les différentes formes et moments de son utilisation par les hommes. Le dernier chapitre, particulièrement, présente avec originalité une reconstitution des usages

de l'estive depuis le Néolithique jusqu'au XIXe siècle, puis revient de manière plus analytique sur de grands moments de changement : la rupture des XVe-XVIe siècles qui marquent un profond clivage social et économique, celui de la rentabilité et du profit, de la différenciation économique entre les usagers avec l'apparition des grandes maisons de la "plaine" qui accaparent des parts de la montagne, l'Âge du Bronze qui introduit la première structuration du versant, son premier découpage en segments altitudinaux différenciés et complémentaires, le Néolithique enfin, temps des origines d'une installation dans la Montagne parcourue et mise à profit.

Le travail de Christine Rendu n'a jamais été solitaire : elle avait présenté ses recherches en cours lors d'une conférence à l'A.A.P.-O, il y a quelques années, et elle a accueilli sur ses chantiers de jeunes fouilleurs qui se sont initiés à une archéologie exigeante, dans un cadre magnifique, mais elle a surtout su mettre en relations des chercheurs issus de disciplines diverses, qui ont tous apporté leur contribution à cet ouvrage, directement ou par l'usage qui est fait de leurs conclusions. Ce n'est pas la moindre qualité de ce livre que de savoir lier tout cela en une gerbe, en un tout cohérent, qui se lit avec plaisir et avec curiosité d'un bout à l'autre.

Il reste à féliciter une fois de plus les éditions du Trabucaire, Marie-Ange Falquès et Robert Avril, pour leur souci de donner aux travaux locaux la diffusion qu'ils méritent. Mais celui-ci, j'ose le dire, sort du lot. Derrière une couverture d'une beauté digne des plus creux ouvrages de "belles photos" des grandes surfaces, le plus souvent ineptes quant au texte, se cache un livre qui deviendra une référence. Lisez-le, vous ne le regretterez pas !

Aymat Catafau

L'art paléolithique à l'air libre. Le paysage modifié par l'image.
Tautavel - Campôme, 7 - 9 octobre 1999
sous la direction de Dominique Sacchi

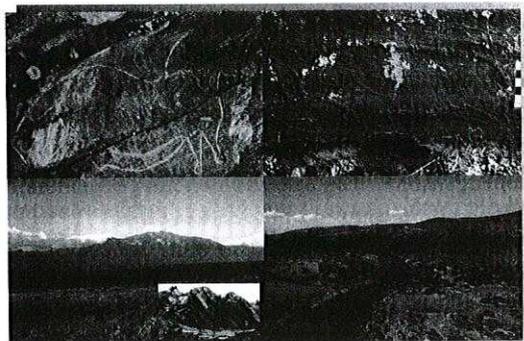
Voulez-vous mieux connaître ce que les hommes du Paléolithique supérieur ont livré de plus étrange s'agissant d'œuvres d'art rupestre récemment découvertes en pleine lumière, loin des fameux sanctuaires souterrains de la dernière époque glaciaire ? Voulez-vous savoir ce qu'apporte à cette connaissance le rocher gravé de Fornols-Haut, sur la commune de Campôme, dans le département des Pyrénées-Orientales ? Avec Paul Bahn, l'un des meilleurs spécialistes de l'art des sociétés de chasseurs-collecteurs préhistoriques, voulez-vous réfléchir à ce qu'implique la répartition de ces figurations inscrites sur les affleurements rocheux de l'Ancien et du Nouveau monde ? Si oui, sachez que pas très loin de chez vous, il ne vous sera ni très ardu, ni très onéreux de pouvoir pleinement satisfaire votre curiosité sur cette forme d'expression parmi les plus anciennes, mais aussi parmi les plus fragiles car des plus rarement conservées et des plus difficilement datables.

L'ART PALÉOLITHIQUE À L'AIR LIBRE
le paysage modifié par l'image

Tautavel - Campôme, 7 - 9 octobre 1999

UMR 5590 du CNRS - Tautavel

Sous la direction de Dominique SACCHI



GAEP & GÉOPRÉ

*Avec le concours du Ministère de la Culture et de la Communication
Sous-Direction de l'Archéologie*

Vous l'aurez compris, les 246 pages des actes du colloque organisé par Dominique Sacchi à Tautavel les

7-9 octobre 1999 au titre de l'UMR 55-99 du CNRS- Université de Perpignan et récemment publiées sous sa direction, feront certainement date dans une nébuleuse en expansion, celle des productions sur l'art préhistorique qui, pour être copieuses (et pas toutes du plagiat), ne bénéficient pas toujours de la rigueur intellectuelle souhaitable. Au contraire, la rigueur de cet ouvrage tient ici pour une large part à la collaboration des meilleurs chercheurs sur ce thème au plan international et regroupant pas moins de 29 auteurs. Elle vient aussi de la présentation des communications, réunies en plusieurs chapitres selon une bonne logique. Ainsi, l'ordre des articles est organisé en deux volets, l'un concernant l'aire franco-ibérique (plus large déjà que le traditionnel espace franco-cantabrique de l'art troglodyte) où s'individualisent les fabuleux sites de la vallée du Côa, au Portugal, l'autre sur des régions jusqu'alors peu concernées par l'art rupestre ancien, parmi lesquelles peuvent désormais prendre place le Sahara et la Sibérie. Le volet principal part des problèmes induits par la découverte des sites, passe à ceux qui sont liés aux études de leur contexte archéologique et de leur chronologie, puis aborde les aspects techniques des diverses formes de cet art pour enfin donner à penser sur sa fonction et sa signification. Il ne faudrait cependant pas croire que le sérieux de l'œuvre exclut le caractère plaisant de la lecture, qui est en réalité très abondamment illustrée par des vues et des dessins fort explicites et de grande qualité.

Directeur de recherches au C.N.R.S., Dominique Sacchi, à qui revient donc le mérite d'avoir su réunir ces contributions et d'en avoir assuré la publication, a présenté cette année son ouvrage dans notre cycle de conférences par un passionnant exposé sur l'art paléolithique. Ce n'était pas un inconnu. Cofondateur du CEPC (Centre d'études préhistoriques catalanes) avec Jean Guilaine, il a réalisé une partie de ses recherches sur le Paléolithique supérieur en Roussillon. Et nous étions déjà nombreux à l'avoir écouté, il y a quatre ans, lors de la sortie très réussie organisée pendant le colloque sur le site du rocher gravé découvert par Jean Abélanet au Pla de Vall en So, site qu'une démarche de notre association avait permis à l'époque de sauver des labours profonds entrepris par l'ONF pour ses plants de résineux. Souhaitons que l'éclairage donné à l'art rupestre ancien par cette publication novatrice puisse, avec l'appui d'un public mieux informé, aboutir à de nouvelles découvertes, mais aussi à une meilleure protection des sites. Ce souci patrimonial qui est - bien entendu - partagé par les chercheurs (il fait l'objet

d'une communication dans l'ouvrage), et reste également celui de l'AAPO pour le site de Campôme où nous sommes toujours prêts à œuvrer dans ce sens.

Cet ouvrage est encore disponible au prix de 30,50 € (frais de port non compris). Toutefois, compte tenu d'un tirage limité et de son succès en librairie, je vous conseille de faire parvenir votre commande sans trop

attendre au GAEP (Groupe audois de recherche préhistoriques), 5 rue de l'Olivier, 11 000 Carcassonne.

M. Martzluff

Elne, ville et territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité. Hommage à Roger Grau.

Actes de la deuxième Rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne,
30, 31 octobre et 1er novembre 1999. Recueillis et publiés par Marie Grau et Olivier Poisson.
Elne, 2003. 516 p. (cartes, photos, dessins, n. et b. et coul.).

En 1999 les Amis d'Illibéris ont souhaité renouveler l'expérience de 1969 : trente ans après la première "Rencontre d'Elne", faire le point sur les acquis de la recherche récente offrait en même temps l'occasion de rendre hommage à Roger Grau, fondateur des Amis d'Illibéris, archéologue et historien de sa cité.

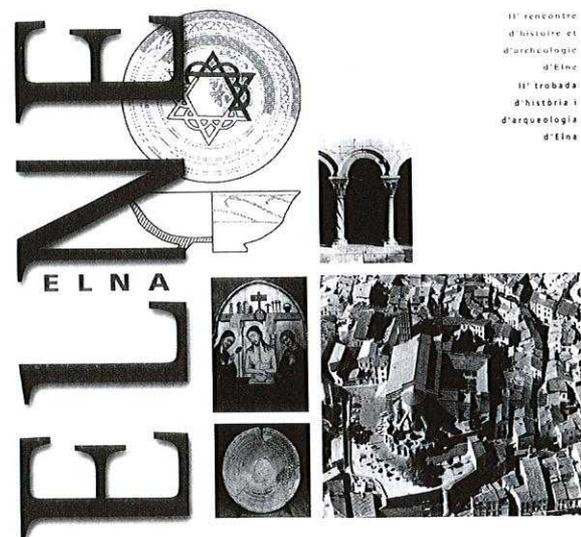
Cette deuxième Rencontre avait tenu ses promesses : une assistance nombreuse, reflet de l'intérêt des Illibériens pour leur histoire, trois journées de communications intéressantes, animées de vifs débats, ponctuées de moments d'émotion sincère. Il restait aux organisateurs à publier les actes de ces travaux, c'est chose faite, et sous une forme si agréable – on est tenté de dire si luxueuse – qu'elle en fait pardonner le délai, un peu long. Ce volume restera un ouvrage de référence car il marque un moment important de l'historiographie roussillonnaise.

Cet épais ouvrage rend compte de la tenue de ces journées, en conservant dans son titre et sa composition ce qui en faisait l'originalité : une première partie, à peu près deux tiers du volume, consacrée aux travaux d'histoire et d'archéologie à propos d'Elne, de sa région, du Roussillon, une seconde partie réunissant les textes des études, souvenirs ou réflexions sur la place de l'historien et de l'archéologue dans la cité.

À propos de la première partie, les contributions sont si nombreuses qu'il est difficile d'en donner ici plus qu'un aperçu. Un premier ensemble très important est celui qui concerne la période protohistorique. Révisions des textes antiques et débats appuyés sur les nouvelles découvertes, à Elne ou dans le Roussillon, renouvellent nos connaissances. Le Roussillon peut-il être qualifié d'"ibère", de "gaulois", de "celtibère", fait-il le lien entre les deux cultures, est-il plus original ? Quel est le poids relatif des deux villes principales, *Illibéris* et *Ruscino* ? Que peut-on avancer de neuf à propos de *Pyréné* ou de *Sordonia* ? Un point nouveau de ces questions est fait, qui laisse davantage de questions qu'il n'apporte de certitudes, mais qui a le mérite de relier ce que l'on savait, ou croyait savoir, et les résultats des fouilles récentes.

Quelques travaux concernent ensuite la période de l'Antiquité classique : c'est l'occasion d'associer à l'hommage rendu à Roger Grau, son compère de tou-

jours, Louis Bassède, dont Jérôme Kotarba a repris les travaux et les dessins, pour publier les résultats de sa fouille du Mas Sauvy, à Villeneuve-de-la-Raho.



II^e rencontre
d'histoire et
d'archéologie
d'Elne
II^e trobada
d'història i
d'arqueologia
d'Elne



CIUTAT
ville &
TERRITORI
territoire
L'HISTORIADOR
l'historien &
L'ARQUEOLOG
l'archéologue
EN LA SEVA CIUTAT
dans sa cité

Pour la période médiévale la Rencontre fut l'occasion de réunir de "vieux" historiens roussillonnais et de nouvelles générations. On retrouve ainsi avec émotion le dernier texte écrit et lu par Pierre Ponsich, mort moins de deux mois après la tenue de ces journées. À ses côtés, quelques contributions historiques ou archéologiques sur Elne et le Roussillon au Moyen Âge, et surtout un très important ensemble de contributions d'histoire de l'art, qui abordent avec un regard nouveau des thèmes supposés très bien connus – le cloître d'Elne et ses décors sculptés – ou qui évoquent des aspects plus originaux : les chapiteaux dispersés, l'armoire liturgique (acquisition qui fut encore une des initiatives heureuses des Amis d'Illibéris !).

Il convient de remarquer le regain d'intérêt pour les

époques historiques plus récentes : la période moderne, les XVIe-XVIIIe siècles, pour lesquels les documents sont nombreux, mais qui étaient restés trop délaissés. Depuis trente ans, avec de brillants représentants locaux, les connaissances sur cette époque ont connu des avancées considérables. L'ouvrage se fait aussi le reflet de l'attention portée au XXe siècle et à ses créations, architecturales ou picturales.

La grande originalité de cette Rencontre fut de poser la question de l'action de l'historien et de l'archéologue dans sa ville, dans son époque, dans son "petit pays", à travers la vie et la carrière de Roger Grau, à l'aide des souvenirs de ses proches, de ses disciples. Les intervenants de cette seconde partie, souvent eux-mêmes impliqués dans la recherche contemporaine, et parfois auteurs dans la première partie, ont apporté des éléments de réflexion d'ordre épistémologique : un grand mot pour parler de l'expérience vécue de ceux qui tentent d'œuvrer pour défendre le patrimoine, qui s'impliquent dans la vie publique, sociale, politique de leur ville : exemples roussillonnais, languedociens,

limousin, catalans, morceaux de vie, mais aussi débats de fond sur la place de l'amateurisme dans une archéologie de plus en plus professionnalisée.

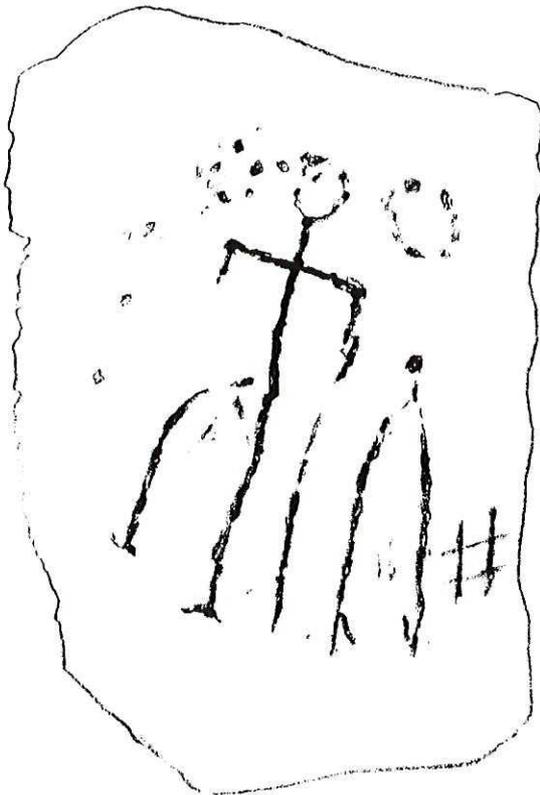
On lira et relira avec profit les pages de Michel Martzluff à ce propos, souvent prémonitoires sur les limites de l'archéologie institutionnelle, limites dont de nombreux exemples locaux, ont donné une regrettable illustration dans notre département : et ce sont encore les "archéologues amateurs", et leurs Associations qui interpellent, veillent aux destructions scandaleuses, agissent pour la prise en compte du patrimoine dans les préoccupations politiques, au sens large, c'est-à-dire citoyennes. Plus encore que la première partie, c'est sans doute ce deuxième volet du livre qui mérite d'être, pour nous, Association Archéologique des P.-O., un aiguillon, une invitation à continuer notre action, pour apporter à notre tour notre contribution à cet édifice jamais achevé, avec patience toujours, mais avec détermination.

Aymat Catafau

Le bloc gravé de Railleu (Pyénées-Orientales)

Ce bloc gravé, en granit sain, a été découvert au cours de travaux de réhabilitation dans ce qui était le couloir d'entrée, au rez-de-chaussée, de la vieille maison familiale Bournet (*a Cal Serdinya*), à Railleu. C'est en remplaçant le vieux pavage rustique en dalles de granit que le propriétaire l'a exhumé et qu'en le retournant, il a remarqué les gravures. Depuis, la pierre a été placée dans le jardin, à l'entrée de la maison, où elle sert de siège.

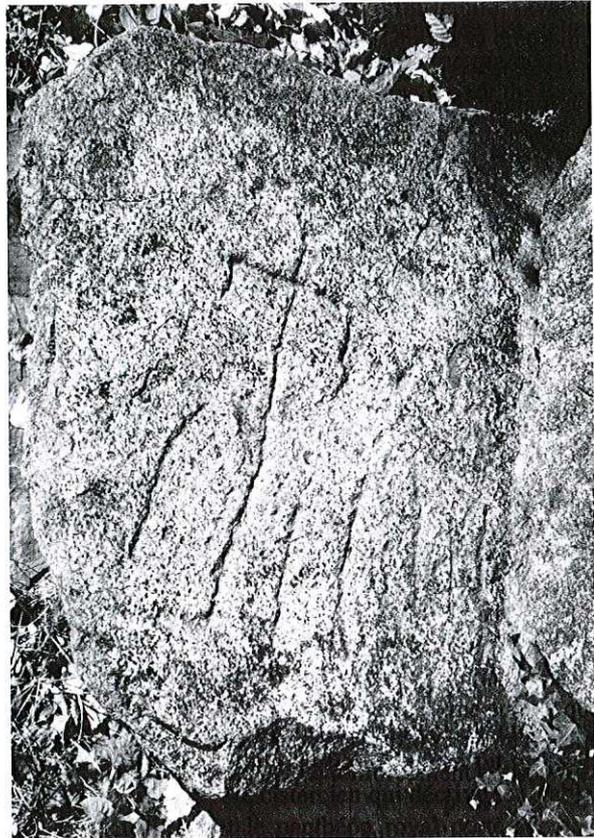
Il s'agit d'un bloc plat à peine dégrossi sur les bords, de forme grossièrement rectangulaire (dimensions approximatives : 80 cm sur 60 cm avec une épaisseur moyenne de 20 cm).



Le bloc gravé de Cal Serdinya (relevé J. Abélanet)

L'irrégularité et le manque de profondeur des sillons qui constituent la gravure excluent l'utilisation d'un burin métallique ; un rainurage par frottement avec un instrument pointu, pierre ou métal, étant pratiquement impossible sur une roche aussi dure qu'est le granit, il semble que les gravures ont été exécutées par un piquetage tangentiel. On distingue les petites cupules rappro-

chées obtenues par le choc et les écaillures les réunissant. Un sillon irrégulier, mais continu, a donc été obtenu par cette technique sommaire, qui nous paraît ancienne.



Le bloc gravé de Cal Serdinya (Cl. R. Bournet)

Les motifs exprimés nous paraissent également très anciens. On reconnaît un personnage anthropomorphe très stylisé dans la gravure principale : c'est un signe cruciforme à hampe verticale, évoquant le corps et une jambe, accompagné d'un trait légèrement incurvé représentant très certainement l'autre jambe ; il semble bien exister l'indication des pieds sous forme de petites cupules. Les bras de la croix sont prolongés, en angle droit, par deux traits verticaux. Au sommet de la hampe, on devine une petite tête ronde marquée par quelques points de piquetage. D'autres cercles piquetés se devinent de part et d'autre de la tête.

Plusieurs traits verticaux accompagnent l'anthropomorphe. Le trait le plus proche de lui semble dans le prolongement de son bras : il pourrait donc s'agir d'un bâton (ou d'une arme ?) tenu dans sa main. Les deux traits voisins semblent converger et être réunis par un

trait vertical à une cupule très nette : s'agirait-il également d'un signe anthropomorphe ? Auquel cas, nous pourrions avoir affaire à la représentation d'un couple humain. A l'extrême droite, on distingue encore deux traits verticaux traversés par deux traits parallèles : il nous semble s'agir d'éraflures modernes (?).

Cette analyse n'a pu être faite que sur photographie (couleurs) : une observation, sur place, de la dalle peut seule confirmer ou infirmer notre interprétation.

Que penser de ces gravures ? Plusieurs hypothèses sont envisageables. On pourrait les rattacher à l'art rupestre dolménique (entre 3000 et 2000 avant J.-C. ?), en les rapprochant des quelques anthropomorphes cruciformes du site du Pla de Vall d'en So (Ria-Conat), qui pourtant nous semblent plus schématiques, moins détaillés (cf. J.A. *Les roches gravées nord-catalanes*, 1990, p. 33 et 37). Elles nous évoquent davantage les personnages en technique linéaire (et plus récentes : derniers siècles avant notre ère) du site de la Peyra Scrita (Formiguères) ou des Aspres (cf. id., p. 125) et puisqu'il s'agit probablement de la représentation d'un

couple, du couple humain de la roche H, p. 135 (voir également p. 157).

Enfin, dernière hypothèse : une datation d'époque médiévale. Nous avons pu démontrer que certains signes schématiques se sont perpétués à travers les siècles et sont passés dans les traditions superstitieuses du Moyen Âge, car on leur attribuait une valeur prophylactique (repousser les mauvais sorts) comme les anthropomorphes cruciformes gravés au couteau sur une porte de bergerie du même Pla de Vall d'en So (cf. p. 177). La gravure était-elle beaucoup plus ancienne que l'époque de construction de la maison (XVe-XVIe siècle ?) et la dalle aurait-elle été placée à cet endroit sans que les signes gravés aient été remarqués ? ou bien ont-ils été exécutés au moment de l'utilisation et ont-ils été intentionnellement dissimulés dans le dallage ? nous ne pouvons offrir aucune réponse à toutes ces questions.

J. Abélanet, R. Bournet (novembre 2003)

Bilan d'activité de l'A.A.P.-O. 2003

Les fouilles archéologiques, au service des communes et du Département

Avec la loi de janvier 2001 portant sur la réforme de l'archéologie préventive, le nombre d'opérations d'archéologie préventive mené par notre association a nettement diminué. Deux fouilles archéologiques ont toutefois pu être réalisées et ont permis soit d'alimenter des dossiers scientifiques et historiques déjà existants, soit de débloquer un projet d'aménagement mené par le Conseil Général des Pyrénées-Orientales et qui était en voie d'être retardé par des contraintes archéologiques.

Le premier chantier s'est tenu pendant les vacances scolaires de Pâques et s'inscrit dans la suite de la fouille programmée menée depuis 1998 sur le village médiéval déserté de Vilarnau (Perpignan). Cette fouille a permis d'accueillir sur le terrain une vingtaine d'étudiants de l'Université de Perpignan, tous membres de l'Association. En sus des possibilités de formation qu'il a offert aux stagiaires, ce chantier a permis une meilleure connaissance du château de Vilarnau par, notamment, la découverte d'un imposant fossé barrant l'accès à la fortification.

Responsable d'opération : Olivier Passarius
Collaboration : Sabine Nadal, Virginie Teilhol



Fouille de Vilarnau d'Avall

En octobre 2003, nous avons été sollicité par le Conseil Général et la Direction Régionale des Affaires Culturelles pour étudier, dans l'urgence, des vestiges archéologiques découverts lors de travaux effectués à proximité de la chapelle Notre-Dame des Anges

(Perpignan). L'intervention rapide de l'A.A.P.O. a permis, en moins de deux jours, l'étude scientifique des vestiges exhumés par les ouvriers et la poursuite des travaux sans occasionner de retards dans le calendrier du chantier.

Responsable d'opération : Olivier Passarius
Collaboration : Sabine Nadal



Fouille de l'hôpital Saint-François

Les prospections

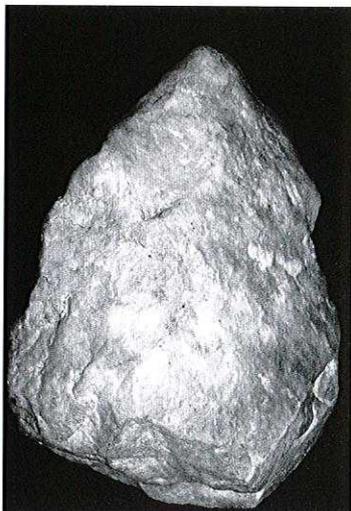
Des prospections archéologiques ont été menées le long du tracé ferroviaire du T.G.V. (secteurs de Tresserre, Banyuls-dels-Aspres, Montesquieu), à raison d'un jour par semaine pendant 6 mois, soit 30 jours. 163 parcelles, soit 800 ha, ont été parcourus au total. Les périodes préhistoriques anciennes ont fait l'objet d'une attention particulière car elles sont rarement prises en compte lors de prospections en amont de projets d'aménagement.



Une partie de l'équipe de prospection

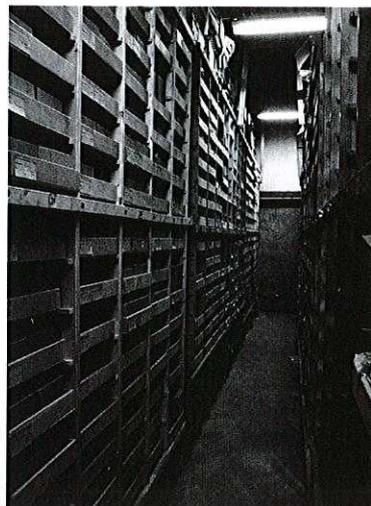
Responsable d'opération : Michel Martzluff
 Encadrement des stagiaires et traitement des données : Sabine Nadal
 Équipe de prospection : 14 membres de l'A.A.P.-O. De nombreux étudiants de l'Université de Perpignan ont également participé à ce programme dans le cadre de leur formation universitaire en Préhistoire.

Près d'un millier de pièces lithiques ont été récoltées et inventoriées sur les terrasses anciennes du Tech. Le Paléolithique ancien et moyen est particulièrement bien représenté, avec quelques beaux outils typiques comme un biface sur éclat, des choppers et des chopping-tools ou bien des nucléus et des éclats moustériens. A l'issue des travaux de terrain, plusieurs documents seront établis : un rapport de prospection pour le S.R.A., et un document de synthèse sur les observations géologiques.



Biface en quartz trouvé lors des prospections 2002

La pente du sol du dépôt a provoqué l'instabilité des travées. Vider les meubles, les consolider et les caler, et remettre les tiroirs à nécessité la présence des quatre employés de l'association pendant une dizaine de jours.

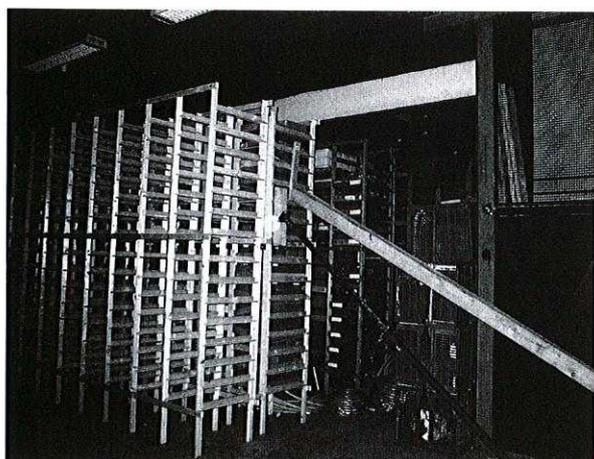


Les meubles ont été calés et les travées rangées.

Guillaume Eppe a entrepris la recherche et le classement des inventaires sur papier des collections conservées au dépôt. Ces fiches seront mises à disposition des chercheurs, au même titre que l'inventaire informatisé.

Le dépôt

La gestion du dépôt archéologique départemental a été confiée à Sabine Nadal. Elle prend en charge depuis le printemps dernier le rangement des collections, la poursuite de l'inventaire et son informatisation, et l'élaboration et la finalisation du catalogue-inventaire des collections archéologiques du dépôt.



Les meubles, instables, ont été vidés de leurs tiroirs.

Une bibliographie archéologique des Pyrénées-Orientales

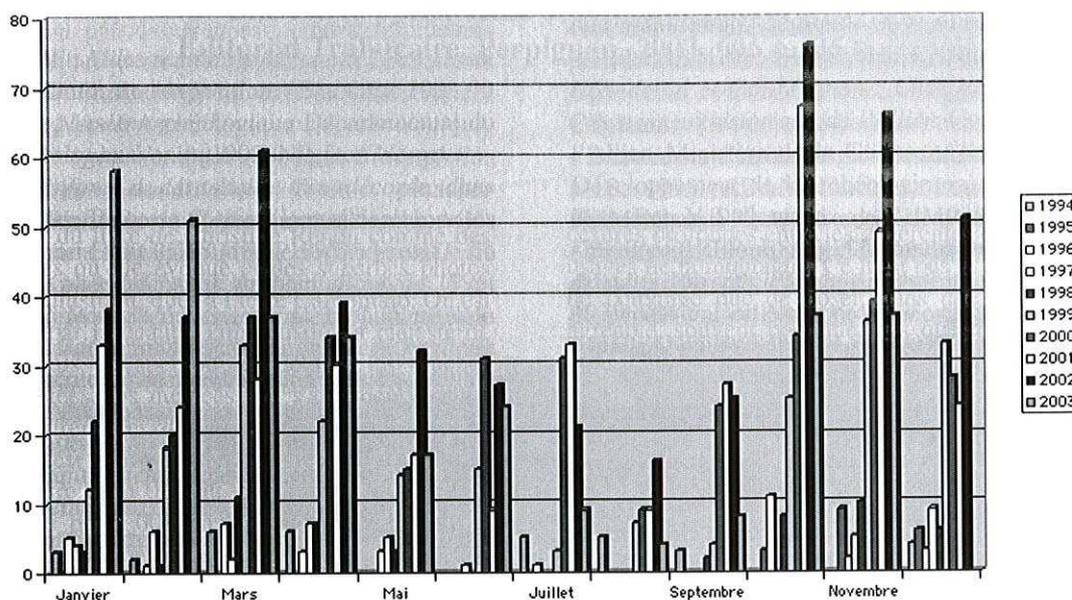
Virginie Teilhol a regroupé plus de 2700 références bibliographiques destinées à la publication d'une bibliographie archéologique des Pyrénées-Orientales depuis 1980. Outre le recensement, la saisie et le classement des références, cette recherche bibliographique a nécessité un déplacement de trois semaines à la DRAC de Montpellier (pour inventorier les rapports de fouilles des Pyrénées-Orientales depuis 1980), et un déplacement d'une semaine au Centre de Documentation Régional de l'Archéologie de Lattes.

La bibliothèque

Guillaume Eppe a en charge

- l'accueil du public et l'aide à la recherche bibliographique (près de 320 visiteurs en 2003),
- le rangement des ouvrages consultés,
- la commande, la réception et le classement des livres et des revues arrivant (100 revues et 80 ouvrages et tirés-à-part pour 2003),
- la gestion des fichiers informatiques de la bibliothèque.

fréquentation



Fréquentation de la bibliothèque archéologique des Pyrénées-Orientales entre 1994 et 2003.

Regard sur 20 ans d'Archéologie en Roussillon 12 avril, salle des Congrès de Peyrestortes

L'objectif de la journée était de faire un bilan des vingt dernières années pour l'archéologie départementale. Trois intervenants ont présenté les travaux archéologiques réalisés au cours de cette période pour les trois grandes phases de notre histoire : Pré/Protohistoire, Antiquité et Moyen Âge.

Olivier Passarrius et Virginie Teilhol ont été chargés de monter les illustrations de chaque exposé sous Power Point, pour qu'elles soient projetées sur grand écran lors de la présentation.

Suite à ces interventions, un débat sur l'avenir de l'archéologie départementale s'est tenu en présence de M. Marcel Matteu, Président de la Commission Catalanité, Patrimoine et Bâtiment du Conseil Général, de M. Philippe Vergain, Conservateur Régional de l'Archéologie, représentant du Directeur Régional des Affaires Culturelles du Languedoc-Roussillon, et des membres dirigeants de l'A.A.P.-O.. Au cours de ce débat, M. Marcel Matteu a annoncé l'aide du Conseil Général au maintien des emplois de l'association, et M. Philippe Vergain le soutien du Service Régional de l'Archéologie aux activités de l'association.

Guillaume Eppe tenait le stand de vente (livres, bouteilles personnalisées pour l'événement).

À l'issue de l'après-midi, un diaporama en musique, réalisé par Olivier Passarrius, montrant les images de 20 ans d'archéologie départementale et d'amitiés a été projeté et a déclenché chez certains une vive émotion. Un repas convivial a été servi en soirée.

L'exposition « Les richesses du dépôt archéologique départemental » Journées du Patrimoine 2003

À l'occasion des Journées Européennes du Patrimoine, l'A.A.P.-O. a proposé une exposition sur le rôle du dépôt archéologique départemental, les activités qui y sont conduites et les objets qui y sont conservés. Olivier Passarrius et Virginie Teilhol ont conçu l'exposition, élaboré les textes, monté les panneaux sous QuarkXpress, choisi et conditionné le mobilier archéologique exposé. Le montage et le démontage de l'exposition ont été réalisés avec l'aide de Sabine Nadal. Guillaume Eppe tenait un stand de vente de livres. L'exposition a accueilli près de 2500 visiteurs en deux jours.

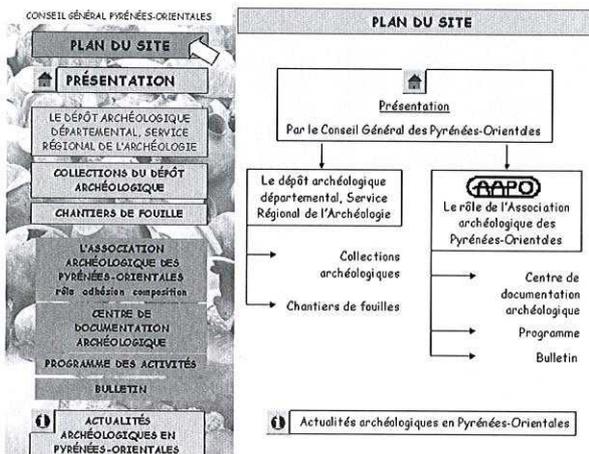


«Les richesses du dépôt archéologique départemental»

Le Conseil Général a largement soutenu cette initiative et proposé les solutions matérielles : impression des panneaux, mise à disposition des appartements du Roi au Palais des Rois de Majorque, d'un camion pour le transport du matériel, etc...

Le projet de site Web

Virginie Teilhol a travaillé sur la conception, en avant-projet, d'une maquette proposant la présentation d'un site web consacré à l'archéologie des P.-O., au dépôt archéologique départemental, et à l'activité de l'A.A.P.-O., en collaboration avec le Conseil Général et le Service Régional de l'Archéologie.



Proposition de maquette pour le site web.

La correction des actes du Colloque en hommage à Jean Abélanet, en vue de leur publication

Sabine Nadal s'est vue confier pour correction les textes arrivant pour la publication des actes du Colloque en hommage à Jean Abélanet (2001).

Bulletin de l'A.A.P.-O.

La réception et la mise en page des articles sont confiées à Guillaume Eppe. Olivier Passarius est en charge du montage des textes et des illustrations sur QuarkXpress, puis du suivi auprès de l'imprimeur. Guillaume Eppe s'occupe de l'envoi du bulletin aux adhérents.

Tâches administratives

Les envois de courrier, la gestion des sorties, de la petite comptabilité et du fichier adhérents A.A.P.-O. sont confiés à Guillaume Eppe. Celui-ci assure également la tenue d'un stand bibliothèque lors des conférences de l'A.A.P.-O., et la consultation de la boîte email de l'association depuis son domicile.

Perspectives 2004

La bibliographie

La bibliographie archéologique des Pyrénées-Orientales est en cours d'achèvement. Le premier trimestre 2004 sera consacré à l'élaboration des index (par auteur, par période, par commune, par mot clé). Nous espérons sa publication dans le courant 2004.

Les fouilles

Depuis 1998, les délais d'intervention de l'A.A.P.-O., le coût et la qualité des travaux de terrain ont permis aux communes qui en ont fait la demande, de réaliser des projets d'aménagement sur lesquels pesaient des contraintes archéologiques. En 2003, la réorganisation de l'archéologie française n'a pas permis à l'A.A.P.-O. de conserver sa place dans le paysage archéologique départemental. Aujourd'hui, nous avons entamé des démarches auprès du Service Régional de l'Archéologie et de la Sous-Direction de l'Archéologie pour obtenir un agrément et pouvoir nous inscrire à nouveau dans le schéma des opérateurs départementaux. Ces premières démarches commencent à porter leurs fruits et l'A.A.P.O. et le service public de l'archéologie qu'elle tend à proposer, sont à nouveau sollicités. En décembre 2003, les archéologues de l'A.A.P.-O. devront réaliser le suivi de travaux à l'intérieur du cloître-cimetière de Perpignan (Campo Santo). Dans la foulée, des diagnostics archéologiques seront menés autour de l'église Sainte-Eugénie de Tresmals (commune d'Elne) dans le cadre d'un projet de réhabilitation de cette petite église, mené en collaboration avec le propriétaire, l'Association des Amis d'Illibéris et la commune d'Elne. Les sollicitations des communes et du Service Régional de l'Archéologie semblent déjà importantes pour l'année à venir avec en plus des fouilles archéologiques, la demande de en plus croissante d'études archéologiques dans le cadre des Z.P.P.A.U.P. (Zones de Prospection du Patrimoine Architectural, Urbain et Paysager).

Les prospections

Suite à l'implication des membres de l'association et à l'intérêt archéologique des prospections de l'hiver 2002, de nouveaux stages seront mis en place durant l'hiver 2004. Afin de mener à bien ce projet, Sabine Nadal suivra une formation complémentaire à la prospection-inventaire par le biais du Service Régional de l'Archéologie. Ce programme permettra de compléter la carte archéologique du département.

Ateliers pédagogiques

Des ateliers pédagogiques devraient être conçus et mis en place pour la rentrée scolaire 2004. Il s'agit de sensibiliser les enfants à l'archéologie tout en répondant à l'attente des enseignants concernant le programme scolaire. Une série d'ateliers d'animation pédagogique (lavage, marquage, tri de céramiques, tri de sédiment, recollage de vase, dessin ; les objets mis à dispo-

sition des enfants n'étant pas des originaux), la projection de films (sur l'archéologie en général) et de diapositives (chantiers de fouilles du département, techniques de fouilles) seront proposés. Les groupes seraient accueillis au Centre Archéologique Départemental, et les ateliers seraient réalisés grâce à une subvention de la D.R.A.DC./Service Régional de l'Archéologie.

La bibliothèque du dépôt archéologique départemental : Acquisitions 2002-2003

Voici la liste des revues, ouvrages et tirés à part que la bibliothèque a reçus au cours de l'année 2003 (en réalité du 10 novembre 2002 au 8 octobre 2003).

Les CD Rom ont été également inclus dans cette liste, ils sont consultables sur demande, en fonction des postes libres. Nous rappelons, à toutes fins utiles, quelques principes de base concernant le fonctionnement de la bibliothèque :

- Les ouvrages, revues et tirés à part ne doivent pas sortir (nous ne gérons pas le prêt). Une photocopieuse est à votre disposition (0,10€ pour le A4 ; 0,20€ pour le A3). Si le nombre de photocopies est important, vous avez la possibilité d'effectuer les photocopies hors de la bibliothèque en laissant une pièce d'identité en cours de validité.

- Les rapports de fouille (D.F.S. entre autres) ne sont consultables que sur autorisation du Service Régional de l'Archéologie et/ou de son représentant dans le département.

Actuellement, l'inventaire informatisé de la bibliothèque porte sur près de 13200 références (ouvrages, tirés à part, articles, cartes et plans, D.F.S de l'A.F.A.N. ou de l'I.N.R.A.P., ...). Pour comparaison, en 2002, le Centre de Documentation Archéologique de Lattes comptait près de 24200 références.

Revues :

- Alberri : 13-2000. Echange.
- Archéologie Île-de-France. Bulletin de liaison : 7 (1998). Don Nourry.
- Archéologie du Midi Médiéval, revue du CAML : tome 20, 2002. Acquisition.
- Arkeoikuska : n°101 (2002). Echange.
- Association des Amis de l'Archéologie Mosellane. Fiche d'information : 1978 (5). Don Nourry.
- ATRIUM Construction : 1-2003. Don.
- Bilan Scientifique Régional Aquitaine : 2001. Echange.
- Bilan Scientifique Régional Languedoc-Roussillon : 2001. SRA.
- Bilan Scientifique Régional Provence-Alpes-Côte d'Azur : 2000. Don A. Pezin
- Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier : 33-1 et 33-2 (2002). Echange.
- Bulletin de l'Association de Protection du Patrimoine de la Commune de Fontpédrouse : n°7 (1999). Echange
- Bulletin de l'Association Les Amis du Vexin Français :

- 1973 (4), 1977 (10-11). Don Nourry.
- Bulletin Archéologique du Vexin Français : 10 (1974), 11 (1975), 22 (1986). Don Nourry.
- Bulletin de l'Ecole Antique de Nîmes : n°17 (1982/1986), n°18 (1987), n°20 (1989), n°1 (1990), n°22 (1990), n°23 (1992), n°24 (1998). Echange.
- Bulletin de la Société Archéologique Champenoise : 95-2 (2002), 95-3 (2002). Echange.
- Bulletin de la Société Archéologique et Historique des hauts cantons de l'Hérault : 2003 (26). Echange.
- Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude : tome CII, 2002. Echange.
- Cahiers de Reflets (Les) : 1. Don C. Descamps.
- Cahiers de la Rome : n°11 (2002). Echange.
- Cahiers de Saint-Michel de Cuxa (Les) : tome XXXIII-2002, tome XXXIV-2003.
- Cahiers numismatiques : 157-septembre 2003. Don J. Bénézet.
- Cahiers Scientifiques du Muséum d'Histoire Naturelle de Lyon : fasc. 2/2002 et HS n°1 (2003). Echange.
- Conflent : n°212 (1998). Don R. Combes.
- Connaître les Yvelines : 1993 (4). Don Nourry.
- Courrier du C.N.R.S. (Le) : Dossiers Scientifiques n°73, 1989. Don L. Bayrou.
- Cypsela : 2002 (14). Echange.
- Documents d'Archéologie Méridionale : 25-2002. Acquisition.
- Domitia : 3-2003, 4-2003. Echange.
- Empúries : n°53-2002. Echange.
- Estudos Arqueológicos de Oeiras : Tom. 10, 2001/2002. Echange.
- Etudes Roussillonaises : tome XX (2003). Acquisition.
- Fünde und ausgrabungen im bezirk Trier : 32 (2000), 33 (2001). Echange.
- FORUM. Revue du Groupe Archéologie Antique : 1 (1970). Don Nourry.
- Groupe Alésien de Recherches Archéologiques : tome XXX-2002. Echange.
- VI^è Journées Nationales d'Archéologie Mérovingienne, bulletin de liaison : 1999, N°23 (XX^e Journées Internationales). Don Nourry.
- Kobie Paleanthropologia : Tome 26 (2000/2001/2002). Echange.
- Laietania : n°13 (2002), 14 (2003). Echange.
- Lettre du CNRS : n°66 (2003). Don.
- Lattara : n°15, 2002. Acquisition.
- Nouvelles de l'Archéologie (Les) : n°88, 89, 90 (2002) ; 91 (2003), 92 (2003). Acquisition.
- Origni. Preistoria e protostoria delle civiltà antiche :

XXIV-2002. Echange.
 - Padusa : vol. XXXVII-anno 2001, vol. XXXVIII-anno 2002. Echange.
 - Pirineos : 156-2001. Echange.
 - Preistoria Alpina : 37 (2001), 38 (2002). Echange.
 - Préhistoire Anthropologie Méditerranéennes : tome 10-11/2001-2002. Echange.
 - Recherche sur Tours : 1 (1981), 2/a et 2/b (1983). Don L. Bayrou.
 - Saguntum : 34, 2002. Echange.
 - Septimanie, le livre en Languedoc-Roussillon : n°10 (2002), 12 (2003), 13 (2003). Echange.
 - Sicilia Archeologica : 99 (2001). Echange.
 - Société Historique et Archéologique de Pontoise, du Val-d'Oise et du Vexin : 51-54 (1990-1991). Don Nourry.
 - Société Nantaise de Préhistoire : 22 (2002). Echange.
 - Terres Catalanes : n°2 à 5, 7 à 18, 20, 22 à 25. Don O. Passarrius.
 - Tribuna d'Arqueologia : 1998-1999. Echange.
 - Zephyrus : LIII/LIV - 2000/2001 ; LV - 2002. Echange.

Ouvrages et tirés à part :

- APELLANIZ J. M., IDARRAGA R. R., AMAYRAI : *La autoría y la experimentación en el arte decorativo del Paleolítico*. Universidad de Deusto, Bilbao, 2002. 179 p. Echange.
 - ARCELIN P., RIGOIR Y. : *Normalisation du dessin en céramologie*. DAM, n° spéciale 1, 1979. Actes de la table-ronde, Montpellier, 7 Avril 1976. 35p. Don L. Bayrou
 - BEL V., BUI THI MAI, FEUGERE M., GIRARD M., HEINZ C., OLIVE C. : *Pratiques funéraires du Haut-Empire dans le Midi de la Gaule. La nécropole gallo-romaine du Valladas à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme)*. Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 11-2002. 539 p. Acquisition.
 - BENEZET J., DONES C., LENTILLON J.-P. : *L'obole inédite de Girard Ier, comte du Roussillon (1102-1115)*. In *Acta Numismatica* 32, IEC, Barcelone, 2002. Tiré à part. P. 71 à 74. Don J. Benezet.
 - BLANCHON J.-L. : *Caldégas-Onzes. Histoire-Art*. Ecole Primaire de Bourg-Madame, Coopérative Scolaire, décembre 1973. 22 p. Don M. Martzluff.
 - BOURIN M., ZADORA-RIO E. : *L'Espace*. In *Les tendances actuelles de l'histoire du Moyen Âge en France et en Allemagne*. Actes des colloques de Sèvre (1997) et Göttingen (1998). Histoire ancienne et médiévale-66, CNRS, Max-Planck-Institut für Geschichte, Publications de la Sorbonne, Université Paris I, 2002. Tiré à part. P. 493 à 510.
 - BOURQUIN L. : *La France au XVIe siècle (1483-1594)*. Histoire Belin Sup, 1996. 250 p. Don O. Passarrius.
 - BRESSON L. : *Développement industriel et moteurs hydrauliques dans le bassin de l'Epte (1769-1930)*. Publications du C.R.E.D.O.P., Mantes, 1993. 107 p. Don Nourry.

- CABOURIN G., VIARD G. : *Lexique historique de la France d'Ancien Régime*. Armand Colin, Collection U Lexique, 1994. 325 p. Don O. Passarrius.
 - CALVET M., SERRAT P., LEMARTINEL B., MARCHAL R. : *Les cours d'eau des Pyrénées orientales depuis 15 000 ans. Etat des connaissances et perspectives de recherche*. In *Paléo-environnement des rivières et des lacs français depuis 15 000 ans*. Errance, Paris, 2002. Tiré à part. P. 279 à 294. Don A. Catafau.
 - CAPDET R. : *Les Vierges de Cerdagne : Notre-Dame des Graces Villeneuve-des-Escales ; Notre-Dame de Belloch Dorres*. Éditions La Voix de Font-Romeu, juin 1960. 24 p. Don M. Martzluff.
 - CHARPENTIER T. : *Peuplement et pouvoir du Xe au XIVe siècle. Evolution du terroir autour du château vicomtal de Fenouillet*. Mémoire de maîtrise d'archéologie sous la direction de M. François Amigues, Département d'histoire de l'art et archéologie, Université de Perpignan, octobre 2002. Volume 1 (91 p.) et volume 2 (71 p.). Don P. Alessandri.
 - CHOUQUER G., FAVORY F. : *L'arpentage romain*. Editions Errance, Paris, 2001. 491 p. Acquisition.
 - CLERC M. : *Les fortifications en Roussillon du VIIe au Xe siècle de la Tet aux Albères*. Mémoire de maîtrise d'histoire médiévale sous la direction de Philippe Senac, Université de Perpignan, 1993. 156 p. Don P. Alessandri.
 - COCHET (Abbé) : *Archéologie céramique et sépulcrale ou l'art de classer les sépultures anciennes à l'aide de la céramique*. Derache/Didron, Paris, 1850. Réimpression Centre de Recherches Archéologiques du Vexin Français, 1983. 19 p., 10 pl. Don Nourry.
 - COLLECTIF : *La recherche archéologique dans le Vexin Français*. Préfecture du Val d'Oise, Bulletin d'information n°24, non daté. Extrait. NP. Don Nourry.
 - COLLECTIF : *Abbaye cistercienne de Maubuisson (Saint-Ouen l'Aumône, Val d'Oise). Lavabo monumental du cloître, rapport d'étude*. Service Départemental d'Archéologie du Val d'Oise, 1980. 149 p. Don C. Descamps.
 - COLLECTIF : *La peinture murale romaine de la Picardie à la Normandie*. Catalogue d'exposition 1982-1983, CNRS, 1982. 109 p. Don Nourry.
 - COLLECTIF : *Faïences d'Aquitaine et de Languedoc, XVIIIe-XXe siècles*. Catalogue de l'exposition 9-27 novembre 1985, Mantes-la-Jolie, CREH, Mantes-la-Jolie, 1985. NP. Don Nourry.
 - COLLECTIF : *Les enceintes augustéennes dans l'occident romain (France, Italie, Espagne, Afrique du Nord)*. Actes du Colloque International de Nîmes (IIIe Congrès Archéologique de Gaule Méridionale). 9-12 octobre 1985. Ecole Antique de Nîmes, n° spécial, n°18, 1987. 166 p.
 - COLLECTIF : *Les Inscriptions Latine de Gaule Narbonnaise*. Actes de la table-ronde de Nîmes, 25-26 mai 1987. Ecole Antique de Nîmes, n° spécial, n°20, 1989. 135 p.
 - COLLECTIF : *L'aqueduc antique de Nîmes*. Bulletin de l'Ecole antique de Nîmes, n°21, 1990. 71 p.

- COLLECTIF : *Les Inscriptions Latine de Gaule Narbonnaise*. Actes de la table-ronde d'Alba. 2 et 3 juin 1989. Ecole Antique de Nîmes, n°spécial, n°23, 1992. 63 p.
- COLLECTIF : *Mille ans de verre dans le Nord-Ouest de la Gaule*. Guide de l'exposition, 15 octobre 1993-30 janvier 1994. Musée Archéologique Départemental du Val d'Oise, Guiry-en-Vexin, 1993. NP. Don Nourry.
- COLLECTIF : *La céramique très décorée dans l'Europe du Nord-Ouest (Xème-XVème siècle)*. Actes du colloque de Douai (7-8 avril 1995). Travaux du G.R.E.C.N.P.C., Nord-Ouest Archéologie n°7, 1996. 259 p. Don C. Descamps.
- COLLECTIF : *Archéologie en Essonne*. Actes de la Journée Archéologique de Milly-la-Forêt, 18 octobre 1997. GERSAR, Conseil Général de l'Essonne, 1997. 91 p. Don Nourry.
- COLLECTIF : *Archéosismicité et vulnérabilité du bâti ancien*. Actes des Ve Rencontres du Groupe APS. Groupe APS, Ministère de l'Aménagement du Territoire et de l'Environnement, Ville de Perpignan, 2000. 250 p. Don.
- COLLECTIF : *Science et conservation des monuments antiques : études, préservation, et actualité des Monuments Antiques dans le bassin nord-méditerranéen*. Colloque de la Fondation Internationale des Monuments Romains de Nîmes, Ville de Nîmes, DRAC Languedoc-Roussillon, 2001. 95 p. Don V. Lassalle.
- COLLECTIF : *Repas des vivants et nourriture pour les morts en Gaule*. Actes du XXVe colloque de l'A.F.E.A.F., Charleville-Mézières, 2001. Société Archéologique Champenoise, mémoire n°16, Supplément au bulletin n°1-2002. 400 p. Echange.
- COLLECTIF : *L'Archéologie en questions*. Ministère de la Culture et de la Communication, Sous-direction de l'Archéologie, 2002. 45 p.
- COLLECTIF : *La Col·lecció Bento del Museu d'Arqueologia de Catalunya. Una nova mirada a la Prehistòria de Madrid*. Museu d'Arqueologia de Barcelona, Monografies 3, 2002. 339 P. Echange.
- COLLECTIF : *La funció social i educativa dels museus*. Actes del IV Seminari d'Arqueologia i Ensenyament. Museu d'Història de Catalunya, Museu de Gavà, 14-16 de novembre de 2002, Paloma González Marcén Editora. 161 p. Echange.
- COLLECTIF : *Recuperant el passat a la línia del tren d'alta velocitat. L'assentament protohistòric, medieval i d'època moderna de El Vilot de Montagut (Alcarràs - Lleida)*. Universitat de Lleida, GIF, Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, 2002. 321 p. Echange.
- COLLECTIF : *Le vent, les moulins et le patrimoine éolien. Manuel pratique*. Agence Méditerranéenne de l'Environnement, Région Languedoc-Roussillon, Montpellier, 2003 53 p. don L. Sanchez.
- COLLECTIF : *Ville et territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité*. Ile rencontres d'histoire et d'archéologie d'Elne, 30/31 octobre - 1er novembre 1999. Société des Amis d'Illibéris, Elne, 2003. 516 p. Acquisition.
- DAVARAS C. : *Cnosos et le musée d'Héracléion*. Ephorie des Antiquités, Editions Hannibal, Athènes, ND. NP. Don E. Paradon.
- DELPORTE H., SUMERLY F., URGAL A. : *Entre Néandertal et Cro-Magnon : Châtelperron. Un grand gisement préhistorique de l'Allier*. Conseil Général de l'Allier, Ministère de la Culture, Association pour le Développement de l'Archéologie en Auvergne, 1999. 48 p. Don V. Lallemand.
- DUPÂQUIER J. : *Statistiques démographiques du Bassin Parisien*. Bordas, Gauthier-Villars, CNRS, 1977. 784 p. Don Nourry.
- DURAND-DASTÈS F., FAVORY F., FICHES J.-L., MATHIAN H., PUMAIN D., RAYNAUD C., SANDERS L., VAN DER LEEUW S. : *Des Oppida aux Métropoles. Archéologues et géographes en vallée du Rhône*. Archeomedes, collection Villes, 1998. 280 p. Acquisition.
- FABRE L., AUFRAY J.-C. : « An anthracological method for the study of charcoal kilns in relation to historical forestry management », in *Charcoal analysis. Methodological approaches, palaeoecological results and wood uses. Second International Meeting of Anthracology*, Paris, September 2000. BAR International Series 1063, 2002. Tiré à part. P. 193 à 199. Don L. Fabre.
- FEUGERE M., FOY D., ALLAURI L. : *Normalisation du dessin en archéologie : le mobilier non-céramique (métal, verre, os, bois, terre cuite)*. DAM n°2 Spécial, 1982. Table-ronde du 12 juin 1980. 32 p. Don L. Bayrou.
- GONSETH M.-O., HAINARD J., KAEHR R. : *X : Spéculations sur l'imaginaire et l'interdit*. Musée d'Ethnologie de Neufchâtel, 2003 265 p. Echange.
- GOSE E. : *Gefäßtypen der römischen Keramik im Rheinland*. Rheinisches Landesmuseum Bonn, Beiheft 1, 1950. 47 p., 60 pl. Don Nourry.
- GUSI I JENER F. : *Castellón en la prehistoria. Memoria de los tiempos del ensueño*. Colección de prehistoria y arqueología castellonenses, Diputació de Castelló, Servei d'Investigacions Arqueològiques i Prehistòriques, 2001. 366 p. Echange
- HERNANDEZ L. : *Le Palais des Rois de Majorque, Perpignan (Pyrénées-Orientales). Inventaire raisonné des sources documentaires*. DRAC Languedoc-Roussillon, Conservation Régionale des Monuments Historiques, HADES, décembre 2002. 35 p., 26 fig.
- HOFMANN B. : *La chronologie des matériels archéologiques. Une de ses bases : les 250 principaux sites datés d'époque romaine*. Centre de Recherches Archéologiques du Vexin Français, Cahier archéologique n°2, 1987. 37 p. Don Nourry.
- LASSALLE V. : *Sculptures romanes remployés au chevet de l'église Notre-Dame-des-Pommiers à Beaucaire*. In *Bulletin de l'Ecole Antique de Nîmes*, n°11-12-13, 1976-1977-1978. Tiré à part. P. 143 à 164. Don V. Lassalle.
- LASSALLE V. : *Notes sur la façade romane de la*

- cathédrale de Nîmes. In *Bulletin annuel de l'Ecole antique de Nîmes*, n°10, 1975. Tiré à part. P. 21 à 37. Don V. Lassalle.
- LASSALLE V. : Les chapiteaux corinthiens de Sant Pere de Rodés et leurs semblables ou dérivés du Roussillon et du Languedoc. In *Le Roussillon de la Marca Hispanica aux Pyrénées-Orientales (VIIIe-XXe siècles)*, Actes du LXVIIe Congrès de la Fédération historique du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon, S.A.S.L. des P.-O., CIIIe volume, Perpignan, 1995. Tiré à part. P. 381 à 409. Don V. Lassalle.
- LAVAGNE H. : *La mosaïque*. PUF, Collection Que Sais-je ?, 1987. 125 p. Don O. Passarrius.
- MANDY B. : Le Forum de Lyon : état de la question. In *Los Foros Romanos de las Provincias Occidentales*, ND. P. 179 à 183. Don C. Descamps.
- MAYER i OLIVÉ M. : *Ebre Siurana. Rius plens d'història*. Catalogue d'exposició. Generalitat de Catalunya, Departement de Cultura, Diputacio de Tarragona, Ajuntament de Vinebre, Ajuntament del Masroig, 2003. 14 p. Echange.
- MISKOVSKY J.-C. (Dir.) : *Géologie de la préhistoire*. GéoPré, Presses Universitaires de Perpignan, 2002. 1519 p. Acquisition.
- MITARD P.-H. : *Le Vexin français à l'époque gallo-romaine. Esquisse archéologique*. Société Archéologique de Pontoise, du Val d'Oise et du Vexin, 1979. NP. Don Nourry.
- MITARD P.-H. : La tête en tôle de bronze de Genainville (Val-d'Oise). In *Gallia*, 40, 1982. Extrait. P. 1 à 33. Don Nourry.
- MONTEIL M. (dir.) : *Les fouilles de la Z.A.C. des Halles à Nîmes (Gard)*. Bulletin de l'Ecole Antique de Nîmes, supplément n°1, 1993. 319 p. Don V. Lassalle.
- NICOLET C. : *Rome et la conquête du monde méditerranéen. Tome I : Les structures de l'Italie romaine*. PUF, Collection Nouvelle Clio, 1995. 460 p. Don O. Passarrius.
- PAGES J., SCIAU G. : *La quincaillerie antique. 1ère partie. Notice Technique n°14*. Groupe d'Archéologie Antique du Touring Club de France. 31p. Don L. Bayrou.
- PAGES J., SCIAU G. : *La quincaillerie antique. 2ème partie. Notice Technique n°15*. Groupe d'Archéologie Antique du Touring Club de France. 34 p. Don L. Bayrou.
- PAGES J., SCIAU G. : *La quincaillerie antique. 3ème partie. Notice Technique n°16*. Groupe d'Archéologie Antique du Touring Club de France. 45 p. Don L. Bayrou.
- PONS I BRUN E. (dir.) : *Mas Castellar de Pontós (Alt Empordà). Un complex arqueològic d'època ibèrica (excavacions 1990-1998)*. Sèrie Monogràfica 21, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Girona, 2002. 635 p. Echange.
- PORCEL C. : *Les fortifications médiévales dans la haute vallée de l'Agly*. Mémoire de maîtrise sous la direction de François Amigues, département d'histoire de l'art et archéologie, Université de Perpignan, 2002. 140 p. Don P. Alessandri.
- PORCEL C. : *Les fortifications médiévales dans la haute vallée de l'Agly. Figures*. Mémoire de maîtrise sous la direction de François Amigues, département d'histoire de l'art et archéologie, Université de Perpignan, 2002. np. Don P. Alessandri.
- PORCEL C. : *Les fortifications médiévales dans la haute vallée de l'Agly. Fiches techniques*. Mémoire de maîtrise sous la direction de François Amigues, département d'histoire de l'art et archéologie, Université de Perpignan, 2002. 73 p. Don P. Alessandri.
- REGALDO SAINT-BLANCARD P., ROULET E., PIAT J.-L., CHEVET R., CANOR D., DURBAIN P., HUGUET J.-C., DELANGHE D., ESCAVI A. : *Les carrières de Gironde*. Table ronde, Bordeaux, 26 juin 1999. Société Spéléologique Préhistorique de Bordeaux, DRAC Aquitaine, Conseil Général de Gironde, Ciments Calcia, 2001. 109 p. Echange.
- REYRAT J., FABRE B., BOULANGER P. : La commanderie du Saint-Esprit de Montpellier à Confolens. In *Les Amis du Vieux Confolens*, n°82, décembre 2002. P. 3 à 31. Don B. Fabre.
- RICHARD J.-C. : Le trésor dit « du Portugal » (349/350 après J.-C.) : Portugal ou France, département des Pyrénées-Orientales ? In *Bulletin de la Société Française de Numismatique*, 58e année, n°4, avril 2003. Tiré à part. P. 57 à 59. Don J.-C. Richard.
- ROGERS G. B. : *Poteries sigillées de la Gaule Centrale. II : Les potiers*. Cahier du Centre Archéologique de Lezoux, 1, Sites HS n°40, 1999. 336 p. Don Nourry.
- SACCHI D. : *Le Magdalénien. Apogée de l'art Quaternaire*. La Maison des Roches, 2003. 126 p. Acquisition.
- SACCHI D. (Dir.) : *L'art paléolithique à l'air libre. Le paysage modifié par l'image*. Actes du colloque Tautavel-Campôme, 7-9 octobre 1999. UMR 5590 - Tautavel, GAEP, GéoPré, 2002. 245 p. Acquisition.
- SACCHI D., VAQUER J. : *Connaître la préhistoire des Pyrénées*. Editions Sud Ouest, 1996. 128 p. Acquisition.
- SAGNES J. (Dir.) : *Nouvelle histoire du Roussillon*. Editorial Trabucaire, Perpinya, 1999. 380 p. Acquisition.
- SALLY P. : *Méthodes statistiques descriptives pour les historiens*. Armand Colin, Collection Cursus, 1991. 191 p. Don O. Passarrius.
- SICARD G. : *L'Aude préhistorique. Notice sur les trouvailles faites dans le département de l'Aude et sur ses grottes, dolmens et menhirs*. Reprint Lacour-Rediviva, Nîmes, 1999. 104 p., 9 pl. Don M. Martzloff.
- SIRAT J. : La nécropole d'Arronville (Val-d'Oise). In *Bulletin Archéologique du Vexin Français*, n°28, 1995. Tiré à part. P. 35 à 37. Don Nourry.
- TEILHOL V. : *Contribution à l'étude des ossements d'enfants de La Chaise de Vouthon (Charente, France) : approche paléodémographique, paléoethnologique, aspect morphologique et étude métrique. Place phylogénique des enfants de La Chaise. Tome 1 :*

textes, figures et tableaux. Thèse de doctorat en paléanthropologie, Université de Perpignan, CERP de Tautavel, UMR 5590, 29 novembre 2001. 213 p. Don V. Teilhol.

- TEILHOL V. : *Contribution à l'étude des ossements d'enfants de La Chaise de Vouthon (Charente, France) : approche paléodémographique, paléoethnologique, aspect morphologique et étude métrique. Place phylogénique des enfants de La Chaise. Tome 2 : planches photos, annexes.* Thèse de doctorat en paléanthropologie, Université de Perpignan, CERP de Tautavel, UMR 5590, 29 novembre 2001. NP. Don V. Teilhol.

- TERES P., RIGOIR Y. : Saint-Frichoux, un site de l'Antiquité tardive à Tuchan (Aude). In *Archéologie en Languedoc*, revue de la Fédération Archéologique de l'Hérault, 25, 2001. Tiré à part. P. 81 à 119. Don P. Térès.

- VERDON L. : *La terre et les hommes en Roussillon aux XIIe et XIIIe siècles. Structures seigneuriales, rente et société d'après les sources templières.* Publications de l'Université de Provence, Aix en Provence, 2001. 249 p. Acquisition.

- VERNHET A. : *Les ateliers de céramiques gallo-romaines de La Graufesenque (Millau-Aveyron).* Fondation Electricité de France, Éditions du Castelet, 1991. 16 P. Don de l'auteur.

- VIGARIE H. : Fouilles de Banassa - La Canourgue 1961. In *Revue du Gévaudan*, n°7, 1961. Société des Lettres, Sciences et Art de la Lozère. Extrait. P. 1 à 34. Don Nourry.

- ZADORA-RIO E. : Le village des historiens et le vil-

lage des archéologues. In *Campagnes Médiévales : l'homme et son espace. Etudes offertes à Robert Fossier.* Histoire ancienne et médiévale-31, Université de Paris I, Publications de la Sorbonne, 1995. Tiré à part. P. 145 à 153.

CD-Rom

- Documents d'Archéologie Méridionale électronique, n°18, 1995. ADAM Editions, Lattes. Compatible PC/MAC.

- Documents d'Archéologie Méridionale électronique, n°19-20, 1996-97. ADAM Editions, Lattes. Compatible PC/MAC.

- Documents d'Archéologie Méridionale électronique, n°21, 1998 ADAM Editions, Lattes.. Compatible PC/MAC.

- Infocademic-I. 10.000 fichas de Bibliografía Arqueológica Valenciana, con índices. Real Academia de Cultura Valenciana, 1998. Compatible PC/MAC.

- Bibliothèque et Répertoire des Académiciens (1706-2000). Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, B.I.U. Montpellier, 2000. Compatible PC/MAC.

- Guia de Recursors Didàctics d'Arqueologia a Catalunya. Arqueologia i Ensenyament, Treballs d'Arqueologia n°7, U.A.B., Bellaterra, 2000. Compatible PC/MAC.

G. Eppe

COMPOSITION DU BUREAU ET DU CONSEIL D'ADMINISTRATION AU 06/01/2003

BUREAU

Président d'honneur	Jean ABÉLANET
Président	Michel MARTZLUFF
Vice-président	Jérôme Kotarba
Secrétaire	Françoise JOUY-AVANTIN
Secrétaire-Adjointe	Marina HUE
Trésorier	Bernard DOUTRES
Trésorière-Adjointe	Monique FORMENTI

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres de droit

- M. le Conservateur Régional de l'Archéologie
- M. le Conservateur des Antiquités et Objets d'Art
- M. le Directeur du Service Départemental d'Architecture
- Mme la Directrice des Archives Départementales
- M. le Responsable du Dépôt Archéologique Départemental

Membres élus

ABÉLANET Jean	FORMENTI Monique
ALESSANDRI Patrice	HUE Marina
JOUY-AVANTIN Françoise	KOTARBA Jérôme
CASTELLVI Georges	MARTZLUFF Michel
CATAFAU Aymat	PEZIN Annie
COMPS Jean-Pierre	PORRA-KUTENI Valérie
DEL'FURIA Lucienne	ROIG Jacques
DOUTRES Bernard	WENGLER Luc

Conférences et sorties pour l'année 2004

24 janvier

Habitat et fortifications en Fenouillèdes aux XIIIe-XVIIIe siècles,
par Céline Porcel.

28 février

L'Égypte pré-pharaonique,
par Béatrix Midant-Reynès.

20 mars

Atapuerca et les premiers peuplements de la Méditerranée,
par Eudald Carbonell i Roura.

24 avril

Les origines de Ruscino,
par Rémi Marichal.

15 mai

Les débuts du christianisme en Syrie,
par Tarek Kuteni.

23 mai

Sortie en Conflent.

12-13 juin

Sortie en Midi-Pyrénées.

16 Octobre

Compte-rendu des recherches 2004 dans les Pyrénées-Orientales.

20 Novembre

Compte-rendu des recherches 2004 dans les Pyrénées-Orientales (suite).

11 Décembre

Assemblée générale

Toutes les conférences sont illustrées de diapositives ; l'entrée est libre. Ces séances ont lieu dans les locaux de l'Université de Perpignan, bâtiment F1, salle F118, à 14h30. Des précisions sur les sorties seront données en temps voulu. D'autres excursions pourront être organisées à la demande, en cours d'année.

Le dernier numéro du bulletin est remis aux adhérents ; l'adhésion est fixée à 15 euros et 8 euros pour les étudiants et demandeurs d'emploi (prévoir 3 euros de plus si vous souhaitez l'envoi du bulletin à domicile). On peut s'inscrire lors des conférences, en écrivant (ou en passant) au siège de l'association, où se trouve aussi la bibliothèque archéologique, ouverte à tous du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 17h.

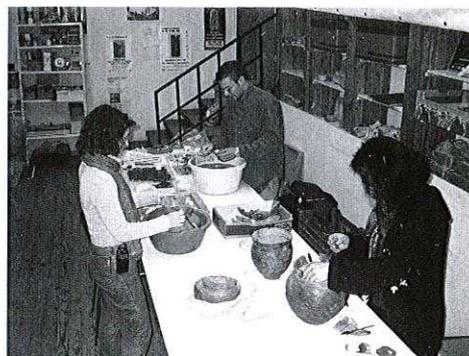
Association Archéologique des Pyrénées-Orientales
4, bis Avenue Marcelin Albert
66 000 Perpignan
Tél : 06 17 39 74 06 - mail : aapo66@hotmail.com

L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, c'est :

- **Plus de 200 adhérents** (245 pour l'année 2002).

Un pôle de regroupement :

- Entre archéologues pour la diffusion des résultats et des méthodes, pour la définition d'objectifs communs.
- Entre professionnels et amateurs qui se retrouvent au sein de l'Association.
- Entre aînés et plus jeunes, pour que rien ne soit perdu des recherches passées et que se forment les archéologues de demain.
- Entre archéologues et étudiants désireux de trouver une formation complémentaire.
- Entre chercheurs et grand public ; car les archéologues ne travaillent pas pour eux-mêmes, ils sont au service de la collectivité.



Un pôle d'animation :

- Avec une conférence mensuelle sur les derniers travaux archéologiques.
- Avec plusieurs excursions par an (visite d'expositions, de monuments ou de chantiers de fouilles).
- Avec un bulletin annuel permettant d'avoir une vue globale et exacte des travaux réalisés dans les P.-O.
 - Avec une bibliothèque spécialisée ouverte à tous (près de 1800 ouvrages et 650 tirés à part).
- Avec des activités archéologiques proposées aux amateurs (prospections, fouilles, traitement du matériel).
- Avec des expositions : sur les Âges des Métaux (en 1995), sur les Roches gravées dans les Pyrénées-Orientales (mai 2001) et des présentations ponctuelles de mobilier (Pollestres en 1998, Baixas en 2000 et Perpignan, église Saint-Jacques en 2000, les Journées du Patrimoine 2003).

Un pôle de recherche :

- Avec la programmation de prospections pour inventorier de nouveaux sites archéologiques.
- Avec la réalisation de fouilles de sauvetage urgent grâce au recrutement de trois archéologues-animateurs.
 - Avec l'organisation de colloques : sur les " Voies romaines du Rhône à l'Ebre " (en 1989), sur " les Pyrénées catalanes " et " les Roches ornées et Roches dressées " (mai 2001)...



Et un objectif fondamental : obtenir les infrastructures nécessaires !!

- Pour un dépôt archéologique départemental adapté aux besoins des différents opérateurs.
- Pour un Service Départemental de l'Archéologie qui puisse répondre aux urgences de la collectivité, valoriser le patrimoine et diffuser les résultats des recherches.